— *Hemsterhusiana, 17* —

Lettres de Diotime à François Hemsterhuis

1775-1788

Adélaïde Amélie princesse de Gallitzin

Lettres de Diotime à François Hemsterhuis

tome IV: 1775-1788

édítées par Jacob van Sluis

avec la collaboration de
Louis Hoffman
Willem Sinninghe Damsté
& Elly Verzaal

Berltsum ~ Van Sluis

2017

Hemsterhusiana, Volume 17

Collection dirigée par Jacob van Sluis

In dankbare herinnering:
Gerrit van der Meer
&
Bertha van der Meer - Dijkstra

ISBN 978-0-244-92451-5

© Jacob van Sluis

http://irs.ub.rug.nl/hemsterhuis

Apple Mac mini
NeoOffice
Apple Chancery • Junicode • Verdana

16 VIII 2017

Introduction

Ce quatrième tome est un complément non prévu aux trois tomes précédents comprenant des lettres écrites par la princesse Gallitzin, née Adelheid Amalia comtesse de Schmettau (1748-1806) à François Hemsterhuis. Non prévu, car ayant découvert ces lettres-ci à la suite de tout l'embrouillement après avoir arrondi les trois premiers tomes et donc trop tard pour les y inclure, avec comme conséquence majeure que la chronologie sur l'ensemble de ces quatre tomes est perturbée. Pour parer à cet inconvénient, je présente à la fin du présent tome une concordance chronologique.

Les lettres transcrites ci-après sont conservées dans des recueils comme suit:

- ULB Münster, Gallitzin Nachlaß Kapsel 25: 63 lettres, 1777-1783;
- ULB Münster, Gallitzin Nachlaß Kapsel 26: 66 lettres, 1787;
- ULB Münster, Gallitzin Nachlaß Kapsel 27: 36 lettres, la plupart sans date;
- ULB Münster, Gallitzin Nachlaß Kapsel 36: 23 lettres, 1788;
- Landesarchiv Nordrhein-Westfalen, Abteilung Westfalen (jadis Staatsarchiv) Münster, Bucholz Nachlaß 1155: 13 lettres, la plupart sans date;
- Landesarchiv Nordrhein-Westfalen, Abteilung Westfalen (jadis Staatsarchiv) Münster, Bucholz Nachlaß 1161: 1 lettre, sans date;
- Stadt- und Landesbibliothek, Dortmund, Atg. 11812: 1 lettre, 1787.

Il y a donc beaucoup de lettres non datées et ce problème existat également dans les trois premiers tomes. Différemment de Hemsterhuis la princesse fut nonchalante dans les dates de ses lettres, comme elle griffonnait souvent aussi ses mots de façon empressée et d'une main négligée. Elle ne connaissait pas la ponctualité d'un commis professionnel tel que fut Hemsterhuis. Cependant, Hemsterhuis en tant que réceptionnaire aurait pu joindre beaucoup plus souvent une date qu'il ne l'a fait en réalité. Dans ce quatrième tome je me suis efforcé

d'insérer les lettres de Gallitzin autant que possible dans un ordre chronologique. Parfois sur des indications mais très souvent aussi par seule intuition j'ai donné aux lettres non datées une place dans la classification.

Les recueils dans lesquels ces lettres sont conservées, apportent un chaos propre. Ceci est valable surtout pour les collections dans Gallitzin Nachlass Kapsel 25 et 27 et Buchholz Nachlass 1155. Là dedans se trouvent beaucoup de lettres non datées à côté de lettres datées dans une disposition quelconque. La disposition physique dans ces recueils n'est donc pas un réel soutien pour obtenir une classification chronologique. J'ai l'impression que ces recueils sont le résultat – ou pour mieux dire: les restes – d'activités effectuées sur deux anthologies de lettres Gallitzin vers la fin du 19ième siècle, les deux publiées de façon anonyme:

- *Mittheilungen aus dem Tagebuch und Briefwechsel der Fürstin Amalie von Gallitzin nebst Fragmenten und einem Anhange* (Stuttgart: S.G. Liesching, 1868) – en bref *MTBG*;
- [Christoph Bernhard Schlüter (Hrsg.)] *Briefwechsel und Tagebücher der Fürstin Adelheid Amalia von Galitzin […]*, 3 volumes (Münster: Adolph Russell, 1874-1876) – en bref *BTG*, avec numero de tome.

Après usage les deux soigneurs anonymes n'ont pas pris la peine de remettre les lettres physiquement à leur endroit correct. Il y a même des lettres qui sont perdues, que nous ne connaissons aujourd'hui par conséquence que par leur forme publiée, souvent traduites en Allemand. C'est dans cette forme que ces lettres perdues ont été insérées dans le tome présent. A tout prendre on peut dire que le résultat est désordonné, hélas!

En résumé: dans ce quatrième tome des lettres de la princesse Gallitzin adressées à Hemsterhuis il a été retenu un ordre chronologique qui est reconstitué en partie. Lorsqu'on pouvait se basant sur le contenu dater une lettre sans date ou avec date incomplète, les indications concernées sont désignées dans

les notes en bas de page. Pour ce qui est des autres lettres non datées, la disposition chronologique est intuitive ou, si l'on veut, spéculative.

Dans cette publication nous avons pris en considération les règles suivantes:

- Maintien de la langue et de l'orthographe originale, même s'ils n'étaient pas toujours appliqués de façon conséquente.
- Le signe & est devenu *et*.
- La ponctuation a été adaptée au français moderne.
- Dans l'application des accents on l'a suivi l'original en général, mais avec des adaptions pour distinguer *a* (de la verbe *avoir*) / *à*, *la* (l'article) / *là* (l'article démonstratif) et *ou* / *où*.
- Les abréviations et les noms propres abrégés ont été complétés en super script, pour autant qu'ils étaient connus. On a opté pour cette méthode au lieu d'appliquer les crochets [...], afin de faciliter la recherche digitale. Les quelques additions éditoriales, qui n'ont pas d'importance pour la recherche digitale, ont été placées entre crochets.
- Les mots ou passages non lisibles et dont la transcription dans les originaux était incertaine, ont été placés entre accolades {...}.
- Les soulignements et les mots en petites capitales sont conformes à l'usage dans les lettres originales.
- Parfois il y a sur les originaux des annotations, souvent de la main de Hemsterhuis; elles sont rendues ici dans des caractères différents, sans empattement (« sans serif »).
- Les lettres dont l'original est perdu et qui sont empruntées aux éditions MTBG et BTG, ont été rendues dans les mêmes caractères différents, sans empattement (« sans serif »).

Cette version-livre sera adaptée, comme la version-web, dès qu'il se présentent des corrections ou des suppléments substantielles. La version actuelle est donnée au verso de la page de titre.

Lors des éditions de tous les tomes précédents de la correspondance Hemsterhuis à la princesse Gallitzin nous avons pu faire usage de l'ardeur immense de Monsieur Gerrit van der Meer. Son décès le 1er Juillet 2014 fut pour nous qui restions, Louis Hoffman et le soussigné, aussi une perte personnelle énorme. Le projet risquait de s'arrêter. Heureusement deux remplaçants enthousiastes se sont présentés: Madame Elly Verzaal et Monsieur Willem Sinninghe Damsté. Monsieur Jürgen Lenzing, conservateur à la Universitäts- und Landesbibliothek Münster, a donné sa coopération entière en mettant à notre disposition les documents originaux. La bibliothèque de la Université de Groningen, mon employeur, a facilité ce projet, notamment sous forme de la disponibilité d'un site sur internet.

Jacob van Sluis

Inleiding

Dit vierde deel is een onverwachte aanvulling op de eerdere drie delen met brieven die prinses Gallitzin, geboren Adelheid Amalia gravin von Schmettau (1748-1806), aan Frans Hemsterhuis heeft geschreven. Onverwacht, omdat ik vanuit alle verwarring na afronding van de eerste drie delen en dus te laat nog deze brieven aantrof. Dit heeft als belangrijkste gevolg dat de chronologie over deze vier delen verstoord is. Om aan dit ongemak tegemoet te komen, bied ik aan het slot van dit deel een chronologische concordantie aan.

De hier getranscribeerde brieven worden bewaard in bundels als volgt:

- ULB Münster, Gallitzin Nachlaß Kapsel 25: 63 brieven, 1777-1783;
- ULB Münster, Gallitzin Nachlaß Kapsel 26: 66 brieven, 1787;
- ULB Münster, Gallitzin Nachlaß Kapsel 27: 36 brieven, meest ongedateerd;
- ULB Münster, Gallitzin Nachlaß Kapsel 36: 23 brieven, 1788;
- Landesarchiv Nordrhein-Westfalen, Abteilung Westfalen (voorheen Staatsarchiv) Münster, Bucholz Nachlaß 1155: 13 brieven, meest ongedateerd;
- Landesarchiv Nordrhein-Westfalen, Abteilung Westfalen (voorheen Staatsarchiv) Münster, Bucholz Nachlaß 1161: 1 brief, ongedateerd;
- Stadt- und Landesbibliothek, Dortmund, Atg. 11812: 1 brief, 1787.

Veel brieven zijn dus ongedateerd en dit probleem gold ook al in de eerste drie delen. Anders dan Hemsterhuis was de prinses slordig in het dateren van haar brieven, zoals ze vaak ook haastig en met een slordige hand haar woorden neerkrabbelde. Ze kende niet de nauwgezetheid van een beroepsklerk zoals Hemsterhuis dat was. Echter, als ontvanger had Hemsterhuis veel vaker een datum kunnen toevoegen dan dat hij daadwerkelijk heeft gedaan. In dit vierde deel heb ik de brieven van Gallitzin zo veel mogelijk in een chronologische volgorde geplaatst, waarbij ik de ongedateerde brieven een plaats in de

rangschikking heb gegeven, soms via aanwijzingen, maar ook vaak enkel op intuïtie.

De bundelingen waarin deze brieven bewaard zijn gebleven, brengen een eigen chaos mee. Dit geldt met name voor de verzamelingen in Gallitzin Nachlaß Kapsel 25 en 27 en Bucholz Nachlaß 1155. Hierin bevinden zich veel ongedateerde brieven, naast gedateerde brieven in een willekeurige ordening. De fysieke ordening in deze bundels is dus niet echt ondersteunend om tot een chronologische rangschikking te komen. Mijn indruk is dat deze bundelingen het resultaat – of beter gezegd: de restanten – zijn van van werkzaamheden verricht voor twee bloemlezingen van Gallitzin-brieven uit de late 19de eeuw, beide anoniem gepubliceerd:

- *Mittheilungen aus dem Tagebuch und Briefwechsel der Fürstin Amalie von Gallitzin nebst Fragmenten und einem Anhange* (Stuttgart: S.G. Liesching, 1868) – afgekort *MTBG*;
- [Christoph Bernhard Schlüter (Hrsg.)] *Briefwechsel und Tagebücher der Fürstin Adelheid Amalia von Galitzin […]*, 3 delen (Münster: Adolph Russell, 1874-1876) – afgekort *BTG*, met deelnummer.

Na gebruik hebben de beide anonieme bezorgers geen moeite gedaan om de brieven weer fysiek op de juiste plaats op te bergen. Er zijn zelfs brieven verloren gegaan, die we bijgevolg nu alleen kennen vanuit hun gepubliceerde vorm, vaak in Duitse vertaling. In die vorm zijn deze verloren gegane brieven opgenomen in dit deel. Al met al is het resultaat dus rommelig, helaas.

Samenvattend: in dit vierde deel van de brieven van prinses Gallitzin gericht aan Hemsterhuis is een chronologische volgorde aangehouden, welke deels is gereconstrueerd. Wanneer een brief zonder datum of met een onvolledige datum op grond van de inhoud kon worden gedateerd, dan zijn de aanwijzingen vermeld in de voetnoten. Bij de andere ongedateerde brieven is de chronologische ordening intuïtief of, zo men wil, speculatief.

Bij de editie zijn de volgende regels in acht genomen:

- Oorspronkelijke taal en spelling zijn gehandhaafd, ook wanneer deze niet consequent was.
- Het &-teken is tot *et* uitgeschreven.
- De interpunctie is enigszins aangepast aan modern gebruik.
- Het gebruik van accenten in de originele tekst is gehandhaafd, maar ter onderscheid zijn wel aanpassingen gemaakt voor *a* (van *avoir*) / *à*, *la* (lidwoord) / *là* (aanwijzend voornaamwoord) en *ou* / *où*.
- Afkortingen en onvolledige namen zijn, indien bekend, aangevuld met letters in superscript. Er is gekozen voor deze vorm van aanvullen, in plaats van het gebruik van vierkante teksthaken [...], om het voor de gebruiker eenvoudiger te maken de brieven digitaal te doorzoeken.
- Tussen accolades {...} staan woorden of passages die in het origineel moeilijk leesbaar zijn en waarvan de transcriptie onzeker is.
- Onderstrepingen en woorden in klein kapitaal zijn conform het gebruik in de brieven.
- Aantekeningen in de originele brieven door een ander geschreven, vaak door Hemsterhuis, zijn weergegeven met een afwijkende, schreefloze letter.
- De brieven waarvan het origineel verloren is gegaan en die zijn ontleend aan de edities *MTBG* en *BTG*, zijn eveneens weergegeven met deze afwijkende, schreefloze letter.

De webversie van de transcriptie is zo vorm gegeven, dat de teksten ook in boekvorm kunnen worden besteld via www.lulu.com. Op de versozijde van de titelpagina staat steeds de actuele versie vermeld.

Bij de uitgave van alle vorige delen van de correspondentie Hemsterhuis vs. prinses Gallitzin konden we gebruikmaken van de enorme inzet van de heer Gerrit van der Meer. Zijn overlijden op 1 juli 2014 was voor ons achterblijvers,

Louis Hoffman en ondergetekende, ook een enorm persoonlijk verlies. Het project dreigde stil te vallen. Gelukkig dienden zich twee enthousiaste vervangers aan: mevrouw Elly Verzaal en de heer Willem Sinninghe Damsté. De heer Jürgen Lenzing verleende de volle medewerking namens de Universitäts- und Landesbibliothek Münster. De Universiteitsbibliotheek van de Rijksuniversiteit Groningen als mijn werkgever was bereid dit project te faciliteren, in het bijzonder in de vorm van een website.

Jacob van Sluis

Lettre IV.1 – Diotime, 17? décembre 1775 [1] = *BN 1155 / 23-25*

Réponse à celle du 16 xbre 1775 [2]

La verité, Monsieur, a de tout tems été (même dans celui où je marchai sans guide au travers des plus epaisses ténèbres) l'objet de mon culte. Elle est le charme et la base éternelle de la philosophie, et lorsqu'en me parlant son langage elle devient pour moi une preuve de votre estime. Je vous assure, Monsieur, qu'elle me paroit encore plus précieuse, même lorsqu'elle tend à détruire mon idole cheri. Cependant, je serois indigne de l'entendre de la bouche d'un être que je considere autant que vous, si la crainte de vous paroitre présompteuse pouvoit m'empêcher de vous dire mes vraïs sentimens.

Seulement je veux vous assurer préalablement que lorsque nous différons vous et moi, je suis toujours presque convaincue que c'est moi qui suis dans l'erreur. | Et si j'ose encore proposer mes doutes, ce n'est que pour achever de m'éclairer au flambeau de votre genie, puisque vous voulez bien ne me pas juger indigne de le voir briller quelque fois. Après ce petit préambule je vous dirai, Monsieur, que je sens parfaitement l'excellance de votre distinction dans la définition que vous donnez aux deux différentes manieres de traiter la philosophie. Seulement par la tendresse peut-être un peu aveuglé, que je me sens encore pour ce que vous nom^{m}ez si justement les poëtes philosophes, je vous demanderois volontier comme une grace, d'en séparer les Sophistes de Socrate, et d'en faire une 3ieme classe. Voici la différance que j'apperçois entre les Hippias et ses pareils | et ce que je connois de Dé^{s}cartes, de Bonnet que vous rangez à ses cotés; et de leurs semblables.

C'est que la philosophie des premiers me paroit entre leurs mains un couteau à deux tranchans dont ils usoient relativement à l'interet du moment, ou plutot, ce seroit dégrader la philosophie que d'en qualifier les Sophistes; ils étudioit l'art

1 = Fresco (ed.), *Lettres de Socrate à Diotime* (2007), nr. 2 annexe, p. 52-53.

2 Ajouté plus tard.

dangereux de l'éloquence pour déffendre et enseigner l'erreur et le mensonge avec connoissance de cause, au lieu que les autres poëtes philosophes (pour m'exprimer comme vous) etoit entrainé en cherchant de bonne foi la verité par la fougue de leur genie peutêtre souvent au de là du vraï – quelquefois ils saisissent la verité et lorsqu'elle leur echappe, j'ose penser que leur | erreur etoit involontaire, et qu'ils n'enseignoient que ce qu'ils croioïent des verités incontestables.

Je vous prie de vous souvenir de Mr. Diderot. Il est plus que personne (à mon avis) dans le cas de ces poëtes philosophes qui doutent de bonne fois.

Au surplus, j'ai toujours eu le plus grand respect pour Socrate, dont la lecture fait encore chaque jour mes delices, pour Aristote dans le peu que j'en connois, et pour le sublime Newton, lorsque mon humble genie accoutumé à ramper sur la terre peut le suivre dans son vol hardi.

Mais permettez moi d'observer que dans le genre que traite Bonnet il n'y a presque que des hipoteses; c'est un probleme à tant d'inconnus. | Vif et fort sensible, un dégrés d'abstraction et de détachement personel, qui a beaucoup contribué au bonheur interieur dont je jouï; j'avoue dis-je que la reconnoissance et l'égoïsme dont nous avons chacun une petite dose souvent imperceptible, peuvent avoir en séduisant mon cœur séduit mon jugement. Voila pourquoi j'ose vous prier instamment, Monsieur, de m'éclairer à cet egard, et de me comuniquer la 1ere fois que j'aurai l'honneur de vous voir, quelles sont proprement vos objections contre Bonnet.

J'aurois de l'inquietude en songeant que je me nourris d'erreurs ou | chimères, et vous m'obligerez reellement et sensiblement en me communiquant vos idées avant que les miennes s'enracinent trop profondement et deviennent préjugés.

Au surplus, pour vous dire en peu de mots, ce que je pense de vos deux classes de philosophes si bien définies, je considere les premiers comme le pain nouricier qui entretient la vie et les forces et les poëtes philosophes comme ces

mets délicats qui sont délicieux au gout, quoique moins necessaires, et dont on abuse aisément.

Quant aux Sophistes je ne puis les ranger que dans la classe des poisons les plus pernicieux.

Je suis, Monsieur, avec les sentimens que vous inspirez aux deux prémiers et à votre très humble servante

Adelaïde de Gallitzin

❧

Lettre IV.2 – Diotime, sans date = *BN 1155 / 1-2 + 3-4*

Lundi, à 4 heure

J'ai achevé avec un plaisir infini l'histoire interessante et singuliere que vous avez eu la bonté de me fournir. Et come il est bien déciée que je veux vous obeir dans tous ce qui n'est pas absolument hors de mon pouvoir, et que vous m'avez demandé de tracer d'après votre méthode le portrait de l'homme extraordinaire qui est le heros de cette piece, je vais, quelque repugnance que j'aie à entreprendre ce que je suis presque sure de mal exécuter, m'essayer dans ce nouveau genre. C'est à dire vous montrer de nouveau ma pauvreté d'esprit. La seule chose qui me console, c'est que vous ne doutterez plus de ma docilité, et que d'ailleurs ma religion m'enseigne que bienheureux sont les pauvres d'esprit, car il auront le royaume du ciel!

Venons en au portrait de Nicolas Gabrini Rienzi, ou à ce qui me paroit l'être, après avoir ajouttée cette restriction, je me permetterai sans scrupule l'expression positive est à la place de celle de paroit, qui me conviendroit mieux. | La trempe de son ame étoit foible, mais d'une elasticité propre à ceder aux moindres

impressions ce qui lui donnoit souvent une apparance de force tirée de sa foiblesse même.

Sa velleïeté vague avoit une energie inégalle mais cependant toujours dans une certaine activité. Elle etoit presque toujours determinée par une imagination de feu, très vaste et très riche, qui cominuquoit à toutes les déterminations de cette velleïeté son caractere exagéré! Sa mémoire étoit prodigieuse, et si jamais mémoire a pû tenir lieu de genie, c'est à Rienzi qu'elle a rendue ce service.

Son intellect étoit agile, délié, prompt et propre à combiner les idées les plus eloignées, mais malheureusement pour lui son imagination excedoit tellement toutes ces facultés, tant en richese qu'en intensité, que l'intellect n'etoit presqu'occupé qu'à juger des possibles de ses | déterminations sans avoir le tems de la regler. C'est d'où vient qu'avec un intellect excellent il agissoit souvent comme un imbécile et souvent comme un homme de genie. Dans le 1er cas, c'est son imagination qui etoit en faute et il se trouvoit dans le cas de ceux qui avec un intellect sain sont dans le délire de la fievre; ils voyent autour d'eux au lieu d'hommes, des dragons volants, cela fait dire et penser qu'ils sont fols dans ce moment là, mais l'intellect n'en fait pas moins son role, ne raisonne pas moins juste sur ces dragons volants, qu'il n'eut raisonné sur les hommes véritables s'il les avoit apperçûs au lieu des dragons. Or Rienzi avoit presque toujours un certain degré de fievre. Dans le second cas, lorsqu'il faisoit de ces coupe de genie qui ettonnoient (et remarquez que c'etoit presque toujours dans les moments desesperés) alors problablement son imagination qui portoit tout à l'exces, fatiguée à force d'agitation, permettoit à l'intellect de déterminer sa velleïeté vague en volonté, cette velleïeté ainsi déterminé, il s'aidoit | au moyen de cette excellente mémoire des idées les plus propres à l'occation, contenues dans cette imagination si vaste et si riche, et cela produisoit ces ressources, ces coups d'etat, ces aparances d'actes de genie, qu'on admiroit.

Pour l'organe morale, soit que cette faculté lui manquât absolument, soit qu'il eut été ettouffé dans sa naissance; je n'en remarque aucun vestige. Son intellect

seule jugoit du juste et de l'injuste, comme il jugoit du vraï et du faux. C'est d'où vient qu'il paroissoit tant de contrast dans cette partie de son caracteres, de justice et de cruauté, de vertues et de vice. Ces contrastes n'etoient qu'aparants, comme il manquoit de juge pour distinguer le juste de l'injuste, et que celui qui en tenoit lieu, je veux dire l'intellect, ne sait juger que du possible et du vraï, celui-ci ne lui dictoit à cet egard que ce qui convenoit à l'exécution de la volonté déterminée par l'imagination, et ce qui convenoit à la justice. Cela fait que sa morale apparante, a toujours suivie les vicicitudes de son imagination.

Voilà, Monsieur, ce que mon pauvre tête a pû receuillir à la hâte sur cet objet. Agreez ma docilité, et corrigez s'il vous plait mon incapacité et mon ignorance. |

❧

Version corrigée, soigneusement écrite:

Portrait de Rienzi

La trempe de son ame est foible, mais d'une elasticité propre à ceder aux moindres impressions, ce qui lui donnoit souvent une apparance de force tirée de sa foiblesse même.

Sa velleïeté vague avoit une énergie qui bien qu'inégale avoit cependant toujours un certain dégrés d'intensité, le plus souvent, elle étoit determinée par une imagination de feu, très vaste, et très riche, qui comuniquoit à toutes ses déterminations son caractere exagéré.

Sa memoire étoit prodigieuse, et si jamais memoire a pu tenir lieu de genie, c'est à Rienzi qu'elle a rendue ce service.

Son intellecte étoit agile, délié, prompt et propre à combiner les idées les plus éloignées entr'elles, mais malheureusement pour sa composition, son imagination excedoit tellement en richesse et valeur intrinseque, toutes ses autres facultés, qu'elle les dominoit toutes et déterminoit presque sans cesse cette

velleïeté toujours active en volonté particuliere, ce qui occupoit tellement l'intellect en qualité de juge des possibles, qu'il n'avoit presque jamais le tems de travailler dans le grand magazin, ni d'y mettre de l'ordre. Il arrivoit de là, que Rienzi avec tous ce qu'il falloit pour composer un homme de genie, | et bien qu'il agit quelque fois comme tel, non seulement ne l'étois pas, mais se conduisoit même d'autres fois comme un fol, ou comme un imbecile. C'est ce qui lui arrivoit presque toutes les fois que l'imagination seule presidoit aux déterminations de sa velleïeté, le resultât dépendoit alors un peu du hazard, c.à.d. de la face de l'imagination qui se trouvoit dans ces moments la, tournés vers la velleïeté, et cette face pouvoit être indifférenment, ou conforme, ou diametralement opposée, à l'exigence du cas.

Dans la premiere supposition, je veux dire lorsqu'il exite l'admiration par des coups de genie, ou qui paroissent tels (et remarquez que cela lui arrive presque toujours dans les cas désespérés), c'est lorsque son imagination (toujours en effervescence) fatiguée à force d'agitation, permet à l'intellect de déterminer à son tour la velleïeté vague, elle ne fait que l'office qui lui convient, celleci d'offrir au moyen de cette mémoire excellante les idées les plus propres à enricher et perfectionner l'acte déterminé par l'intellect. C'est alors que toutes ses facultés étant à leur place et concourant chacune selon leur destination, l'acte qui en resulte porte le caractere du genie, et atteint le plus grand dégrés de perfection dont sa composition est succeptible. |

Quand à l'organe moral, soit que cette faculté lui manqua absolument, soit qu'elle ait été ettouffée, je n'en remarque aucun vestige, son intellect en faisoit l'office, et comme il n'est essentiellement pourvu que de ce qu'il faut pour juger de ce qui est possible ou non, vraï ou faux, et non pour sentir ce qui est juste ou injuste etc. etc. (ainsi que les yeux n'etant fait que pour voir, ne sauroient juger des sons ou des odeurs). Il s'en suit que (la partie morale du caractere de Rienzi manquant de juge naturel) devoit etre absolument déffectueuse, et etre sujet à toutes les vicicitudes qu'on remarque et qui ettonnent dans l'histoire de sa vie.

Supposez un home auquel depuis longtemps vous connoissez tous le gout et toute la sagacité possible, et entendant chanter à la fois le rossignol et le pan, vous lui demandez lequel de ces deux chanteurs il préfère, et il vous nomme le pan – à coup sure, vous serez extremement surpris de ce choix. Mais vous ignoriez que votre homme est sourd, et jugeoit per les yeux. |

❧

Version dans la main de Hemsterhuis = *Bucholz Nachlaß 1162*

Portrait de Nicolas Gabrini Rienzi, par Mad. la Pr. de Gallitzin.

La trempe de son ame etoit foible, mais d'une elasticité propre à ceder aux moindres impressions, ce qui lui donnoit souvent une apparance de force tirée de sa foiblesse même.

Sa velleïté vague avoit une energie inegale, mais cependant toujours d'une certaine activité. Elle etoit presque toujours determinée par une imagination de feu, très vaste et très rîche, qui communiquoit à toutes les determinations de cette velleïté son caractere exageré! Sa memoire etoit prodigieuse, et si jamais memoire a pû tenir lieu de genie, c'est à Rienzi qu'elle a rendue ce service.

Son intellect etoit agile, delié, prompt, et propre à combiner les idées les plus eloignées, mais | malheureusement pour lui, son imagination excedoit têllement toute ses facultés, tant en richesse qu'en 1. intensité, que l'intellect n'etoit presqu'occupé qu'à juger des possibles de ses determinations, sans avoir le temps de la régler; c'est d'où vient qu'avec un intellect excellent, il agissoit souvent comme un imbecile, et souvent comme un homme de genie. Dans le premier cas c'est son 2 imagination qui etoit en faute, et il se trouvoit dans le câs de ceux qui avec un intellect sain sont dans le delire de la fièvre; ils voient autour d'eux au lieu d'hommes, des dragons volants.

Cela fait dire et penser qu'ils sont fôls dans ce moment là, mais l'intellect n'en fait pas moins son rôle: ne raisonne pas moins juste sur ces dragons volants, qu'il n'eut raisonné sur des hommes veritables s'il les avoit apperçu au lieu des dragons. Or Rienzi avoit presque toujours un certain degréz de fièvre. Dans le | second cas, lorsqu'il faisoit de ces coups de genie qui etonnoient (et remarquéz que c'etoit presque toujours dans les moments desesperés), alors probablement son imagination qui portoit tout à l'exces, fatiguée à force d'agitation, permettoit à l'intellect de determiner sa velleïté vague en volonté.

Cette velleïté ainsi determinée, il s'aidoit au moien de cette excellente memoire des idées les plus propres à l'occasion, contenues dans cette imagination si vaste et si riche, et cela produisoit ces ressources, ces coups d'etat, ces apparances d'actes de genie qu'on admiroit.

3 Pour l'organe moral, soit que cette faculté lui manqua absolument, soit qu'il eût été etouffé dans sa naissance, je n'en remarque aucun vestige. Son intellect seul jugoit du juste et de l'injuste, comme il jugeoit du vrai et du faux. C'est d'où vient qu'il paroissoient tant de contrastes dans cette partie de son caractere, de justice et de cruauté: de vertus et de vîces. Ces contrastes n' | etoient qu'apparants. Comme il manquoit de juge pour distinguer le juste de l'injuste, et que celui qui en tenoit lieu, je veux dire l'intellect, ne sçait juger que du possible et du vrai, celui ci ne lui dictoit à cet egard que ce qui convenoit à l'execution de la volonté determinée par l'imagination et non ce qui convenoit à la justice. Cela fait que sa morale apparante a toujours suivie les vicissitudes de son imagination.

❧

Lettre IV.3 – Diotime, sans date = *BN 1155 / 5-6*

Ce mardi à minuit

Si le tableau que vous me tracez de cette journée ci a pû vous soulager, Monsieur, je saurai gré à votre imagination de vous l'avoir offert quoiqu'absolument à mes dépens. Mais comme je ne saurois me resoudre de me charger vis-à-vis de vous de torts que je n'ai pas, pardonnez moi de vous en offrir un à mon tour qui mis en parallele differera sans doute.

Vous etes venu avec des dispositions d'abord favorables, à ce qu'il m'a paru, et qui me promettoient une journée après la quelle mon coeur ulceré soupire vainement depuis un tems. Tout alla bien jusqu'au moment où vous eutes la bonté de me faire cette question (que j'avoue avec vous) avoir été tres innocente et très simple. J'y ai repondue par une amphigourie amphatique, qui, si vous avez la condécendence de me supposer le sens comun ne pouvoit être pris, que pour une plaisanterie comme p. ex. Me croiez vous capable d'un procedé si noir? Moi vous desavouez aupres Mr Gaubius? Moi vous compromettre? etc. etc. etc. Sur cela vous prites la chose de travers, et me dites d'un air le plus emu et du son de voix le plus altéré. | Mon Dieu, j'ai donc encore mal dit, excusez moi, Mad. etc. etc. Des que je sentis que nous ne nous entendrons plus j'ai changé de propos, mais vous n'avez pas laissé échapper l'occation (lorsque Mimi vous dit qu'elle ne connoissoit ni Ulisse ni Ajax) de repetter, eh bien j'ai donc encôre mal dit? J'avoue qu'alors mon coeur plein de l'etat penible qui le navre depuis un tems s'echappa, et vous vites malgré moi une larme que je cherchois vainement à vous dérober en sortant, je me remis cependant dans mon cabinet et j'allai rentrer calme, lorsque pour m'achever vous vintes à ma rencontre me dire Ma chere Madame, vous avez de l'humeur. Reproche cruel que depuis un tems fatal pour moi, vous ne manquez pas de me faire prèsque toutes les fois que vous venez me voir, reproche d'autant moins généreux que vous le fondez sur l'aveu que ma franchise et mon amitié vous a fait toutes les fois que je me suis sentie en effet

incomodée de ce déffaut, et dont vous vous servez aujourd hui pour prevenir les justes plaïntes que je pourrois former | depuis un tems et que plus habile que moi vous savez toujours détourner, en me prévenant. Mais poursuivons le tableau. Depuis ce moment (je parle de celui où vous m'avez demandé si j'avois de l'humeur) je vous ai (dites vous) boudée! Eh quoi Monsieur, vous avez vue mon ame déchirée devant vous de la douleur la plus vive, se débattre dans sa triste demeure et desirer avec vehémence un moment (que je me reproche) quitter une vie qui, il faut l'avouer, a droit de m'être chere! Vous l'avez vu dans les transports honteux peutetre dù desespoir et loin d'avoir egard à cet etat affreux vous n'avez cessé de redoubler les coups et vous appellez cela être boudé? Malgré tous cela vous avez (continuez vous) fait l'effort de vous remettre pour quelque tems dans une tranquilité parfaitte, et vous vous etes tourné de toutes les façons pour remettre la tranquilité dans mon ame. Ah Monsieur, ce moment là sera à jamais présent à ma mémoire, ce moment où l'amertume dans l'ame et le sourire d'un état forcé sur les levres. Vous avez achevé (en voulant dites vous me consoler) de navrer un coeur qui ne respiroit pour vous qu'amitié, estime et reconnoissance, vous etiez tranquil? Et si vous l'aviez été, si en | effet vous eussiez jouï alors de ce calme si desirable vous ne vous fussiez pas si cruellement mépris sur les moyens de consolation. Et vous vous rappelleriez qu'entre-autre vous m'avez repetée à plusieurs reprises – vous m'accordez de la superiorité sur vous Madame, eh bien oui, j'en ai apparemente je la tiens de l'être supreme, c'est la faculté d'être au dessus de moimeme d'elever mon ame et de savoir etre grand que vous n'avez pas, ou du moins pas encore. En retournant à La Haye sans égard à ma situation, et à la necessité où je me trouvois de porter dans un cercle si héterogêne le poignard, vous n'avez cessé de l'enfoncer qu'en cessant de m'accompagner, ah Monsieur! Elles retentissent encore à mes oreilles ces paroles poignantes, je n'irai plus chez vous, Madame, qu'à vos ordres, et votre plan sera accompli, je vois, je sens à présent le plan que vous aviez fait, il s'accomplira et autres semblables que je voudrois effacer avec mon sang de ma mémoire. Voilà

Monsieur, pour repondre à l'injuste tableau que vous m'avez dépeint de cette journée. Venons en à la seconde partie de votre lettre. Hélas je ne puis poursuivre dans ce moment ci. |

❧

Lettre IV.4 – Diotime, sans date = *BN 1155 / 7-10*

à deux heures après minuit

Vainement je cherche entre les bras du sommeil un repos, un calme qui est en votre pouvoir. Oh rendez le moi, Monsieur, ce calme sans le quel ma vie est un fardeau inutile, rendez le moi au nom de cette amitié sainte que vous respectez, au nom de cet Être Suprême dans le sein duquel je me refugie. Je vous tends les bras! Dans l'amertume de ma douleur je vous implore! comme un pere. Oui, vous le serez pour moi ce pere tendre et cheri, et jamais fille n'aura eu pour le pere le plus tendre les sentimens que mon coeur vous ofre en retour. Ne vous y trompez pas. Non, mon coeur ne connoit aucun chagrin secret et caché. Cette inégalité que vous me reprochez ne paroit qu'à vos yeux, je le jure sur l'autel sacré de l'amitié. Tous ce qui m'entoure me sourit, mon ame gémit dans la plenitude du bonheur et ne gemit que sur vous, sur le changement afreux qui s'est manifesté dans notre comerce. Jugez Monsieur, jugez si vous m'etes cher, je suis la plus heureuse des meres. Jamais mon mari ne me témoigna plus de veritable consideration. Mon ami, ce Lysis que vous | devriez connoitre mieux! Vous savez si mon sort est attaché au sien, eh bien, ce Lysis ne respire que pour s'occuper de mon bonheur et bien que notre situation reciproque ne nous permette que rarement les pures jouïssances de l'amitié, le sentiment vif et profond qu'elle imprime dans mon ame suffit pour entretenir, quoique separée de lui, le bonheur le mieux senti au fond de cette ame. Que de sujets! Pour me dire, pour me sentir heureux! Au millieu de tous cela cependant, au sein de la felicité, vous

avez le droit, Monsieur, de me faire desirer (à la seule vûe des changemens que vos sentimens pour moi ont subis) de me faire desirer dis-je l'anéantissement avec ardeur, et après cela ne puis-je repetter à juste titre. Jugez Monsieur, si vous m'etes précieux? Songez de grace à notre derniere scene! Rapellez vous tous ce qui s'y est dit et passé. Rapellez vous le tems qui s'est écoulé depuis et comment ... et je m'assure qu'après cela vous ne me demanderez plus, si j'ai quelque chagrin éttranger. Je ne suis point inégale avec vous, je suis timide, incertaine, presque | tremblante lorsque je regarde dans l'abime obscure des derniers 6 semaines passéz! Je n'y entens rien si non que vous etes changé, cruellement changé pour moi.

Hélas Monsieur, vous le savez, combien de fois ne vous ai-je pas averti avec une franchise (qui ne merita pas les cruels reproches, de vouloir vous cacher mes deffauts etc. etc., que vous me faites sans cesse à présent). Combien de fois dis-je ne vous ai je pas avertie que vous aviez de moi une trop haute opinion! Sans cesse vous me parliez de ma superiorité jusqu'à vous mettre serieusement en colere lorsque je l'à desavouai, lorsque presqu'humilié des elogés outrées que je ne méritois pas, je vous ai declarée avec fermeté, que le comerce de la sainte amitié ne devoit pas admettre celui de la flatterie et qu'il etoit au dessous de deux ames nobles d'etre sans cesse l'encençoir à la main l'une vis à vis de l'autre. Je vous en ai donné l'exemple en renfermant dans mon sein et me contentant de sentir au fond de mon coeur (ou de parler en votre absence à ceux que j'en croiois digne) de la juste admiration que vos vertues et vos facultés | distingués meritoient et obtenoit de mon coeur. Et aujourd'hui quelle differance! Aujourd'hui grand Dieu, je me vois contraint à m'abaisser aux justification les moins dignes de mon caractere. Il faut que je déffende ma probité, ma bonne foi, il faut que me mettant au niveau des parjures, j'atteste vainement par serments des choses que ma simple parole devroit rendre sacrés. Il faut que j'atteste (souvenir horrible!) qu'Adélaide et son ami, cet être pure et noble! ne se sont jamais joués de vous. Il faut que j'ecarte de notre comerce celui que je croiois honorer et rendre heureux

comme je comptois vous honorer et vous payer une partie de vos bienfaits en formant un lien entre vos deux ames si digne de se connoitre et si faites pour se sentir! Aujourdhui, il faut que je vous entende me dire que votre ame est superieure à la mienne parcequ'elle sait etre grande et s'elever, ce que la mienne ne sait pas, c'est à dire ne sait plus. Car il fut un tems où vous l'a connutes mieux. Ah Monsieur! croiez moi! il faut que mon ame tienne à la votre par son essence pour n'avoir pu etre | entamée par tant de coups mortels! Pour une ame delicate, et surtout, fiere comme l'est celle qui vous a accordée des droits etternels sur son bonheur. Oui Socrate, oui! Le lien de l'amitié n'est un lien sacré qu'autant qu'il ressere les ames en les perfectionnant. Qui mieux que moi sent cette verité auguste! qui, plus ardament que moi desirà, et vous demandà sans relache le tableau de ses deffauts afin d'obtenir la nourriture necessaire à mon ame insatiable et ardante, lorsqu'il s'agit de travailler à se perfectionner et se rendre plus digne par là du commerce de ces ames celestes qu'elle adore comme des Dieux. Mais est-ce dans une situation pareille à celle qui nous agite depuis quelque tems qu'il est permis de l'esperer. Est-ce de l'agitation et de l'amertume d'une ame ulceré comme le paroit la votre depuis ce tems, que je puis esperer obtenir ces avis salutairs, est-ce lorsque vous me soupçonnez sans cesse d'aigreur, d'humeur, de fausseté, de reticence etc. etc. et contre vous, que vous recevrez les miens, comme des douces effusions de l'amitié, ou bien, ne nous paroitrons nous pas plutot l'un et l'autre des juges prévenues et severes, que des amis attentifs au | bonheur et à la perfection l'un de l'autre, lorsque nous nous parlerons de nos deffauts? L'avis de l'amitié semblable à la lance d'Achile blesse et guerit en meme tems.

Mais ceux qui se dispensent, lorsqu'il y a la moindre amertume dans les ames de ceux qui les donnent deviennent dans leur bouche des reproches plutot que des conseils.

Ah Socrate, vous qui me futes si cher, vous qui n'avez cessé d'etre l'objet de mon vif attachement, redevenez pour moi ce pere indulgent et tendre. Banissons

d'un commerce si noble les noirs soupçons, les reproches odieux, les reticences, les chicanes, les jalousies, les recriminations, et tous ces meaux affreux qui nous accablerent {d'indique} fers. Souffrez Socrate, souffrez qu'ils fassent place à la douce confiance, à la noble franchise, au calme et à la paix. Recevez dans votre sein celle qui fera son bonheur le plus doux de vous devoir une partie de sa perfection, que mes larmes de sang, ma situation horrible, mes deffauts meme, soient autant de titres qui m'obtiennent votre interet et votre indulgence! Je vous le disois ce matin sans l'amertume de ma douleur | et dans la verité de mon coeur! Je ne puis, je ne veux rien vous devoir à titre de bienfait; tant que l'amitié n'aura pas ramené entre nous l'égalité et ses douces jouïssances, vos instructions meme je les rejette, elles seroient pour moi un fardeau si je ne pouvois les payer que par ma reconnoissance. Mais redevenez le Socrate de votre Diotime, recevez dans vos bras paternels une fille tendre et affectionne. Reconnoissez les droits sacrés de l'amitié, et d'Adelaïde fiere pour celui qui osa la méconnoitre et l'outrager, sera à vos pieds, voudra vous devoir tout, et ne sera desormais fiere que de vos bienfaits. C'est là ma profession de foi, devant ce Dieu qui me donna une ame digne de la votre. Puisse-t-il eteindre à jamais pour moi le sacré flambeau d'amitié, de ce sentiment sublime qui fait ma vie etternelle, si mon ame vraïe s'est parjurée jamais.

❧

Lettre IV.5 – Diotime, sans date = *BN 1155 / 11-12*

Je comence à croire que Robert en se faisant medicin, a oublié la chirurgie, car mon pied va de mal en pis, et lui, qui d'ailleurs est si opiniatre dans les remedes il commence à vaciller, et à en changer à chaque instant. L'enflure augmente, le mal s'etend et Robert a interrompu l'arrosement du camfre, son remede favori, et universel comme la morale du prieur. Aujourd'hui il veut revenir encore une fois

examiner et panser, peut être est-ce plus afin de se donner une occupation agréable que parce que les circonstances l'exigent. Ce qu'il y a de pis, c'est que je n'ai pas pû quitter mon lit d'aujourd'hui et que j'y meurs de chaud et d'inaction, je suis fort aise de ne pas vous voir aujourd'hui, car je suis imbecile et maussade. Puisse votre santé etre parfaitte, que le Dieu de l'amitié y veille et vous conserve à celle qui est irrivocablement. Je vous rends milles graces, votre devoué Adelaide, pour tous ce que vous m'avez envoyé de G. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys

❧

Lettre IV.6 – Diotime, sans date = *BN 1155 / 13-14*

Je suis de plus en plus persuadée qu'une sensibilité aussi monstrueuse que la mienne nuit infiniment à l'harmonie de l'ensemble, et je suis resolue depuis longtemps à travailler chaque jour, à m'en rendre maitre, j'ai même fait à cet egard plus de progrès que je n'eusse osé m'en flatter, je veux dire, au sujet de la sensibilité des details, mais il est vrai aussi qu'en se concentrant, elle est devenue plus forte, plus énergique encore, plus semblable enfin au volcan. |

Je ne demande grace pour elle que dans les cas où elle me fera mieux connoitre, mieux sentir le prix de la divine amitié qui fait ma vie et mon bonheur, en verité, à quelqu'excès qu'elle porte chez moi cette sensation, fut ce jusqu'à extinction de ce qui constitue la vie sous cette face de l'Univers. Je trouverois qu'on est trop heureux de mourire ainsi. Au surplus, et vous le savez bien, vos instructions, vos soins pour perfectionner mon ame sont les plus douces obligations que vous puissiez m'imposer | et l'amitié ne feroit pas chez moi, une passion, un culte; si je ne l'envisagois surtout de ce coté. Combien ne lui dois-je pas déja! Le peu que je vaut, quelques vertus dont on daigne me faire honneur, c'est dans ceux que j'aime qu'il faudroit en chercher la source, c'est dans l'ardeur, dans la noble

ambition de m'en rendre toujours plus digne, de leur offrire à mon tour des exemples à suivre, d'etre plus homogène à leurs ames angeliques, et par conséquent plus unis encore, qu'on trouveroit les mobiles les plus energiques de mes action et pensées. |

J'ai passé ce matin deux heures avec mon ami, son explication n'en a pas été une, tant maittre y a mis de douceur, ou plutot d'indifférance. Oh quelle ame vile. Elle a ose calculer avec l'intéressant objet qui vient de la quitter, jusqu'à compter combien il manquoit pour finir le mois. ... Et cette ame de boue se frottera chaque jour contre l'essence pure et noble de mon ami! Et je sentirai, je verrai cela avec constance et tranquilité? O mon ami, je vous le dis à vous, à vous seul, s'il avoit la force de s'eloigner de nous. Oui, j'aimerois mieux quelque sure qui soit l'alternative, |

❧

Lettre IV.7 – Diotime, sans date = *BN 1155 / 15-16*

Quelque desir que j'aie de vous témoigner ma docilité, Monsieur. Je ne puis m'y resoudre lorsqu'il s'agit d'imposer silence à ma reconnoissance. Je vous remercie des soins que vous vous etes donné pour me procurer la lecture d'un livre que le sceau de votre aprobation rend tres desirable pour moi, mais dont je suis d'autant moins pressé, qu'il me reste d'Alembert à achever et la vanité à essayer de porter à sa fin, je crois que j'abondonerois cette derniere entreprise, reellement au dessus de mes foibles facultés, si le desire de vous donner une nouvelle preuve de mon obeïssance ne m'encouragoit à l'achever tant bien que mal sure que le motif qui on y determine doit dans | une ame comme la votre; porter l'excuse de la médiocrité de l'essai qui en resultera.

J'espere, Monsieur, vous prouvez bientot que je ne me suis pas appliqué en vain à approfondire et discuter avec moi meme vos premiers, 2° et 3iem idees qui ont

dabord eu tant de peine à entrer dans ma dure cervelle. Je ne me flatte pas encore les sentire avec justesse et précision, mais je conçois, et si cette marche lente, est peu digne de l'homogenité dont vous m'avez flatté quelque fois, elle vous est du moins garant de ma sincerité dont il m'inporte que vous soyez convaincu, afin de | vous faire sentire toute la verité et l'etendu, de l'attachement et de l'ultime de v.t.h. servante

Adelaide de Gallitzin

P.S. Je dine tête à tete avec Mr Robert et ai l'honeur de vous écrire sur le revers d'une assiette, c'est ce qui j'espere vous fera indulger mon griffonage, qui certe est composé de premieres idées uniquement si je ne craignois si fort etre indiscrette à votre egard, je vous prirai de venire (au lieu de me faire visite) diner demain chez nous, mais j'ai peur que vous ne vous lassiez bientot d'une societé où il n'y a à gagner que pour moi. Votre proposition pour dimanche ne peut que m'être tres agréable et je l'accepte dans l'esperance | que vous serez le Socrate de cette societé, et que vous voudrez bien me recevoir au nombre de vos disciples.
Je m'appercois que je vous ai ecrit sur un bord de lettre comencé, pardon, mais je ne puis me resoudre à recrire un seconde billet, attendu que mes yeux ne sont pas encore parfaitement bon. |

❧

Lettre IV.8 – Diotime, 7 novembre [1776] = *BN 1155 / 18-20*

Ce jeudi 7 de nov.

O Socrate! S'il est vrai que la faculté de dispenser la félicité à son gré, est la proprieté en meme tems la plus heureuse et la plus belle de la divinité, jamais

vous ne lui fûtes plus semblables qu'hier. Les noirs soucis, la sombre mélancolie, l'agitation et le trouble qui obsedoient et poursuivoient n'a guere, cette ame qui vous est chere, jusque dans le temple fortuné de la sainte amitié, ont disparus! À votre voix, le calme et le bonheur se sont rétablis dans tous leurs droits, et je ne vois plus mes peines {passéez}, que comme le pilote échappé du naufrage revoit du port, l'elément orageux qui menaga sa vie et ses biens. Milles graces vous {soient} rendus, o Socrate, de ce que vous avez voulu que votre Diotime connoisse derechef le bonheur, et quel bonheur encore? Ah, dans son ame, vous le savez, dans son ame il n'en veut subsister un mediocre | un tel bonheur, seroit presque chez elle semblable au malheur! Non non Socrate, heureux Socrate! C'est le bonheur suprême, une félicité digne des esprits celestes que vous avez fait rentrer dans cette ame sensible, excessive, et reconnoissante, ce présent est digne de Socrate. C'st à ces traits que je reconnois son empreinte, et que mon ame attendrie s'ouvre avec transport à l'espoir d'un avenir riant et stable, c'est à ces traits que je reconnois le caractere sacré d'un pere, d'un ami! Ah, soyez le toujours! Jouïssez longtems du spectacle sublime de faire à la fois deux heureux! Il est si digne, de votre belle ame! Ce Lysis dont l'ame fletrie par les chagrins qui silonnerent depuis un tems (quoiqu'elle fit pour les lui derober) les traits de son amie, qui portant jusque dans ces heures heureuses consacrés aus pures jouissance de l'amitié, les soupirs mal ettouffés d'un coeur oppressé, empoissonnoit toutes ses {douceurs}. Ce Lysis saura bientot tous ce que je vous | dois, et a l'aspect de la douce sérenité qu'il verra briller sur mon visage, il vous portera dans son coeur comme un dieu propice. Tous deux nous serons heureux en vous et par vous, tous deux nous nous occuperons chacun selon ses facultés et son pouvoir à vous rendre ce bonheur que vous nous donnerez. En mon particulier croiez que je m'occuperai sans relache des moyens les plus propres à l'assurer autant qu'il est en moi, ces considérations me déterminent à adopter le plan que vous me proposates hier au sujet de nos entrevues. Je sens qu'il est prudent, qu'il est necessaire même de savoir sacrifier à propos une partie des

jouïssances qui constatent le bonheur, afin d'affermir sa durée. Je sens de plus que ce bonheur ne sauroit être entier s'il ne repose sur la satisfaction de nous même la quelle repôse à son tour dans l'accomplissement parfait de tous les devoirs que la nature impôse à chacun pour sa tache. Les miens en | qualité de mere sont etendûs, l'instruction y entre necessairement, j'en ai encore quelques unes en qualité de membre de la societé, qualité dont à la verité je fais peu de cas, et que j'ai scu renfermer (grace à mon heureuse étoille) dans des bornes tres circonscrites, mais qui cependant n'emporte pas moins (forcément) encore quelques parties de mon tems. Vous Socrate! Vous à qui la nature prodigua ses plus riches trésors, non comme un dépot inutile, mais comme une riche sémence qui fructifiant dans un terrein si fertile doit nourir encore les races futures, elle ne vous permit pas de vous reposer, mais assigna à votre ame un cercle immence d'activité. Votre devoir y est marqué, vous devez travailler à proportion des riches materiaux qu'elle vous confia et votre amie seroit peu digne de ce nom, si elle vous en otoit les moyens. Tous deux nous nous verrons avec plus de satisfaction encore, lorsque nos entrevues moins frequentes laissant un libre cours à l'accomplissement de ces | différants devoirs. Nous pourrons nous dire en secret que nous y avons sacrifiéz une partie de nos jouïssances. C'est ainsi que nous avons raisonnéz Lysis et moi en traçant les limites de nos entrevues, et au sein des privations, dans le sentiment souvent amere d'une séparation plus longue que je n'espere l'éprouver jamais à votre egard (puisque des circonstances plus favorables entre vous et moi ne m'y forcent pas). Nous avons toujours éprouvé cette consolation qui nait de l'idée d'un sacrifice fait au devoir.

Cependant, je vous le disois hier, et je le repete ici, j'aurois trop à souffrir d'une séparation aussi longue que vous en eutes avec feu votre ami, j'en souffrirois dautant plus que ces devoirs qui consolent d'un sacrifice, ou du moins, qui l'adoucissent, n'en exigent pas de semblables entre nous. Partout, je vous demanderois (s'il dépendoit de moi) deux de | vos journées par semaine, soit chez vous ou chez moi, dites, seroit-ce vous en demander trop? Pardon Socrate,

pardon si cela est, songez que vous m'avez donné des droits sur une partie de votre tems, lorsque vous m'en avez accordé sur votre ame. Songez que je ne prescrit rien, je demande en suppliante et c'est à vous à decider la dessus, comme vous avez décidé de mon bonheur, mais vous en avez décidé hier d'une maniere qui me donne droit de tout attendre de votre amitié. Vous voyez que j'use déja en plein de celui de vous écrire que vous avez bien voulu que nous {substituions} aux entretiens que je me dérobe, et j'attens de vous ce dédomagement comme j'en attens pour samedi une journée heureuse. C'est dans cet espoir que je termine cette longue épitre en me signant avec plaisir

votre Diotime

❧

Lettre IV.9 – Diotime, sans date = *BN 1155 / 21-22*

Mon cher Socrate! Ce jour-ci, bien que je ne puis le passer avec vous, je le fête au fond de mon coeur! J'ai vû avec joie la nature y sourire et le soleil l'éclairer. Je songe avec respect et reconnoissance à ce jour qui fit naitre un agent si puissant de mon bonheur, et dont celui-ci est l'anniversaire, mon ame à cette idée eprouve une emotion bien douce qui l'a remplit tellement qu'elle ne peut receller que des sensations analogues à cella aujourd'hui. Puisse le Dieu protecteur de l'amitié et de la vertue, ne vous en faire eprouver que de semblables de la part de cette Diotime que vous nommez votre à bien juste titre, votre coeur partage-t-il les sentimens qui l'animent, dites Socrate, les partage-t-il? Rend-il justice à l'amitié pure et indépendente | de toute autre consideration, à cette amitié qui ne doit sa naissance qu'à l'impulson libre de cette attraction divin et qui ne finira qu'avec elle, c.à.d. avec l'essence dont elle emane! Si vous rendez homage à cette verité, mon cher Socrate, Diotime sera plus heureuse, sans être ni pouvoir etre jamais plus sincerement à vous qu'elle ne l'est.

Veuillez vous rappeller de parler à Mr. Kamper de votre santé en détail. Ma santé est passable, je parle de la santé phisique, quant à la morale elle est en raison composé du passé, du présent, et du future, cependant il me semble q^ue le présent l'emporte.

Vous vous appercevez sans doute que j'ai été occupée aujourd'hui des formules de méchanique, je suis co^mme la pierre de Bologne, qui s'imbibe de la lumiere et l'a rend encore quelques moments dans l'obscurité, et jamais je ne joue | mieux ce role, que lorsque je me suis imbibée de la votre, qui est à celle de Mr. Blassiere co^mme la clareté du soleil est à celle d'un phosphore.

Je vous salue, je vous benis, je vous admire, et je vous aime. Je n'en scais pas davantage aujourd'hui. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys.

❧

Lettre IV.10 – Diotime, 6 janvier 1777

La lettre originale a été perdue – Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 1-3.

Montag Abends 11 Uhr, 6. Jan. 1777.

Ihre Philosophie, mein lieber Sokrates, und Ihre Unterweisungen haben mir das gegeben, was sie Ihnen selbst nicht gaben, d. i. mehr Gerechtigkeit für meinen Freund, und da sie zu gleicher Zeit meine Einbildungskraft gezügelt und meiner Lebhaftigkeit einen Zaum angelegt hat, so werde ich zudem mit ausdauernder und unveränderlicher Ruhe die Phantome zu ertragen wissen, welche seine Einbildungskraft gegen mich zu schaffen sich erlauben wird, die argwöhnischen Vermuthungen, welche daraus erwachsen, und endlich alle Auslegungen, welche Ihnen gefallen wird, meinem Schreiben, Reden oder Handeln zu geben; fest überzeugt, daß dieser Sokrates, der eine so glückliche Disposition in meine Seele und meinen Kopf gebracht hat, wenn er wieder Sokrates ist, mich stets in dem Augenblick zu schätzen wissen wird, wo das Gewölk, das zuweilen dieses Bild umgiebt, sich zerstreut. Von Ironie kann in meinen Billets so wenig die Rede sein, als in meinem Herzen. Ich habe fröhlich geschrieben, weil ich fröhlich bin; ich

habe von einem verborgenen Vulkan unter dem Reif gesprochen, ein Vergleich der Ihnen früher gefallen hat; ich habe Ihren Besuch bei mir | für heute durch das Billet nicht abgelehnt; aber schon auf dem Lande sah ich mich durch meine Lage, meine gesellschaftlichen Bande, meine mütterlichen Pflichten etc. gezwungen, mir selbst einen Zügel in Betreff des Verlangens, Sie jeden Tag zu sehen, anzulegen, und habe Sie gebeten, wir möchten zwei Tage wöchentlich festsetzen, um sicher zu sein, meine Vergnügen mit meinen Pflichten in Einklang zu bringen, deren genaue Durchführung wesentlich zu meinem Glücke gehört, wenn ich sie auch nicht als Gründe betrachten würde, die mich Ihrer Freundschaft würdiger machen. Ueberdies entziehe ich dem Vergnügen, Sie am Mittwoch zu sehen, nichts und bin in dem Billet so weit davon entfernt, daß ich es nur geschrieben habe, um Ihnen zuvorzukommen, das am Morgen hinzuzufügen, dessen ich mich am Abend gezwungener Weise berauben muß; und wenn Sie meine Bitte gewähren, wird es nicht dasselbe sein, ob wir uns 3 Stunden mehr am Morgen, oder am Abend sehen? Die Philosophie, sagen Sie, tröstet Sie, aber mein lieber Sokrates, mein Lehrer, mein Freund, wäre es nicht besser, wenn diese Sie gegen die Ungerechtigkeiten waffnete, welche so großen Einfluß auf das Glück ihrer Freunde und das Ihrige haben. Welcher Ausdrücke bedienen Sie sich in Ihren Briefen! Der schreckliche Zustand, worin mein grausames Billet Sie versetzt hat, das Mitleid, welches mich dahin brachte, diese 2 Tage wöchentlich festzusetzen etc. Lesen Sie mein Billet nochmals genau über, setzen Sie zum Richter darüber, wen in der ganzen Welt Sie wollen, versetzen Sie sich in den Geist, worin es geschrieben ist, und Sie werden sehen, daß es nichts von den grausamen Dingen enthält, die Sie darin gelesen haben. Nichts, als erstens die | Fürsorge der Freundschaft, sodann den Drang und das Verlangen, mich forthin im Voraus einer Entschädigung am Mittwoch Morgen zu versichern für die Stunden, welche ich am Abend opfern muß, und endlich drittens das Verlangen, über Ihre Gesundheit etwas zu erfahren, und mir einiges von Ihren Schriften zu besorgen; das sind die einzigen Gedanken gewesen, welche mir die Feder in die Hand gaben bei dem heitersten Herzen und der zärtlichsten und reinsten Absicht. Urtheilen Sie selbst, wenn Sie an meiner Stelle wären, wie Sie über Ihre Antwort erstaunt gewesen sein würden; dann urtheilen Sie noch, ob dieses nicht meine Besorgniß erneuen muß, so oft ich Ihnen schreibe? Der glückliche Lysis sieht mich viel weniger, als Sie. Einmal die Woche höchstens 2 oder 3 Stunden; oder zwei Tage in der Woche. Vergleichen Sie nun Sich selbst, und urtheilen Sie. — Er hat die Abendstunden mit mir verbracht, in der That, wir haben viel miteinander gesprochen über „Der Mensch und seine Beziehungen" und ferner beschlossen, ihn zusammen zu lesen. Guten Abend, mein lieber Sokrates, ich sage Ihnen Dank, daß Sie unter so vielen andern Dingen mich gelehrt haben, die Ruhe meiner Seele zu bewahren in dem Falle, wo es ihr so nahe lag, sich zu trüben. Ich danke Ihnen für alles Gute, welches Sie mir erzeigten, mir noch erzeigen und erzeigen werden. Ich wünsche Ihnen guten Abend und bitte Sie, mein Billet von diesem Morgen wieder überzulesen mit den Augengläsern der Wahrheit, und mich nicht zu lieben, außer im Einklang mit

dem, was Sie dort Arges finden; ich will gern dieses Wagniß bestehen. Hierzu gebe ich Ihnen meinen Segen.

❧

Lettre IV.11 – Diotime, 7 janvier 1777 = *Kp 25 / 11.1*

7 jan. 1777

Eh bien Socrate, nous nous sommes trompés reciproquement fort innocenment et le mal n'est pas grand. Vous me rendez très heureuse en m'assurant que vous cessez de doutter et de soupçonner et si je n'avois des meaux d'yeux qui me forcent à demeurer bras croisés sans pouvoir rien faire du tout je vous en remercierai plus longuement. Adieu portez vs bien amusez vous mieux que je ne le ferai aujourd'hui et croiez que je serai plus reellement avec vous qu'avec eux.

❧

Lettre IV.12 – Diotime, 10 janvier 1777 = *Kp 25 / 11.2*

Vendredi 10 jan. 1777

Je ne vous ai pas cru fort gaï mercredi, cependant je ne vous ai pas non plus supposée des soupçons ou de l'humeur, celui que vous avez témoigne en vous eloignant est une preuve de votre interêt, qui fait que vous avez moins de support que moi même pour ce qui paroit devoir me charger. Vous vous mettez alors à ma place, tel trio vous semble insuportable. Vous ne songez pas dans ce moment la que bien que les cochemars me pêsent aussi, l'habitude de les porter, sans qu'ils ne m'éttouffent pas. Vous avez toujours été l'enfant gâté de votre volonté, moi j'ai dépendue toute ma vie. Si vous ajouttez à tous cela que je suis un peu plus pris que vous de ces pauvres d'esprit, et surtout ma philantropie, vous verrez non pas que je ne souffre point, mais que je souffre moins que vous ne souffririez

dans ces cas à ma place. Le mystere est excellent, vous savez peindre à la maniere laconique, aussi bien que vous savez dessiner à la manière attique. |

Demain je serai toute seule car le Prince va à Sudvik. J'irai si vous le voulez bien, vous prendre à une heure pour aller à Nithuys, d'où nous reviendrons diner et passer la journée chez moi.

Vous feriez très bien d'ajoutter le Comte Charles et Mde de Varel, peutetre meme Mr. Tenhoven à votre pelerinage, du moins n'oubliez pas Mde Fagel. Pour les autres j'espere que votre cœur vous les rappellera, surtout cet honêt Mr. Tenhoven qui vous aime tant. Il y aurait de l'ingratitude à negliger des personnes comme lui, et vous n'en etes pas capable.

Bonjour mon cher Socrate, votre Diotime vous salue et prie les esprits celestes de vous accompagner partout. |

[Couvert] A Monsieur Hemsterhuys

❧

Lettre IV.13 – Diotime, 13 janvier 1777 = *Kp 25 / 11.3*

Mardi soir 13 jan. 1777

Mon cher Socrate, si vous voulez bien me le permettre j'irai demain diner chez vous au lieu de vous recevoir chez moi, afin d'etre surement seule avec vous et mieux jouïr de votre compagnie, car ici je ne puis me delivrer de la tour de Babel, dailleurs la Grande Comtesse m'avoit demandé à diner pour demain et pour me sauver et vous aussi de ces entretiens, j'ai du dire que j'etois engagée. J'irai donc chez vous à une heure, et s'il fait beau nous pourrons faire un tour à Nithuys. Trouvez vous cet arrangement bon? R.S.V.P. Je vous donne le bon soir. |

[Couvert] A Monsieur Hemsterhuys

Lettre IV.14 – Diotime, 13 janvier 1777

La lettre originale a été perdue –Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 4.

13. Januar 1777

Mein lieber Sokrates, Ihr Billet von gestern empfing ich erst eine halbe Stunde nach Mitternacht; ich hatte meinen Tag am Hofe zugebracht. Ich durchlas es zweimal mit unendlichem Vergnügen; der Anhang, welchen Sie vorhaben, dem „Immateriellen" anzuhängen, ist sehr klar und sehr schön, und wird verständlich sein (als Anhang des „Immateriellen") für alle, die dieses begriffen haben. Was Sie über „das moralische Organ" sagen, ist wie mir scheint vollkommen wahr, und Jeder (der es dort suchen will) kann in seinem Innern diese Erfahrung machen. Denn in der That giebt es nur wenige Menschen, die so unglücklich sind, daß sie nicht wüßten, was es heißt, moralisch erschüttert zu werden, durch einen Ton, einen Geruch oder den Anblick irgend eines Ortes oder Geräthes, welches uns rührende Erinnerungen zurückruft…

Mein lieber Sokrates, wie sehr danke ich Ihnen noch für Ihren Brief! Ich grüße Sie von Herzen. Ihre Diotima.

❧

Lettre IV.15 – Diotime, 20 janvier 1777

La lettre originale a été perdue – Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 4-5.

20. Jan. 1777.

Wollen Sie, mein lieber Sokrates, mich nicht wissen lassen, ob Sie Ihre Buße unter der Direction Robert's begangen haben, und wie Sie sich dabei befinden? Wenn Sie bei derselben Gelegenheit die Güte haben wollen, mir zu sagen, was ich Ihnen schulde, so werden Sie mich wahrhaft verpflichten; denn die Schulden drücken mich; ich meine Geldschulden; die andern scheinen mir Ihnen gegen-über sehr süß, weil ich mich im Stande fühle, Ihnen mit allem, was Freundschaft und Dankbarkeit Heiligstes und | Wahrstes haben, zu zahlen. Aber nicht in dieser Welt werde ich mir schmeicheln Ihnen dieses beweisen zu können, wie ich es fühle. Denn es würde zu Gunsten meines Verlangens nöthig sein, Sie vollkommen glücklich zu machen, und in dieser morastigen Phase des Universums begegnet man zu vielen Hindernissen durch Schmutz und Schlamm. Glücklich derjenige, der hier nicht anders zu leben versteht, denn als ein Wanderer; glücklicher noch

derjenige, dessen Reise die kürzeste und arbeitvollste, weil er viel gelernt haben wird, ohne sich lange abzumühen. Glauben Sie nicht, daß diese Reflexionen aus einer hypochondrischen Laune hervorgehen, sie sind in meinen schönsten Tagen meine Lieblingsreflexionen und meine brennendsten Wünsche für die, welche ich liebe, vorausgesetzt, daß ich hoffen dürfe, Ihnen voranzugehen, oder Sie zu begleiten. Guten Abend, mein Freund. Das ist das Verlangen, das meiner harret, es verläßt uns nicht mehr. Wo seid ihr, meine einsamen Stunden, wo seid ihr, und wann werdet ihr wieder zurückkehren? —

❧

Lettre IV.16 – Diotime, 23 janvier 1777 = *Kp 25 / 10*

23 jan. 1777

Mon cher Socrate, ayez la bonté de m'envoyer le nom et surnom du domestique de Mr. Horst s'il est possible, dans le courant de la matinée, je dois le remettre ce soir au Prince d'Orange qui n'attend que cela pour lui faire du bien, et je suis par conséquent très contente de ma soirée d'hier. Faites moi s.v.p. savoir des nouvelles de votre santé, pour moi je suis aujourd'hui toute occupée d'importante fadaise, il faut que j'écrive de l'allmand pour le Prince, que je me fasse coïffer, que je me mette en pagniez et que je me fasse manquin et huez. Avec de telles occupations je suis indigne de vous écrire. J'espere que je serai plus digne de causer | avec vous samedi, en attendant je recomande à votre souvenir Diotime. |

[Couvert] A Monsieur Hemsterhuys

❧

Lettre IV.17 – Diotime, 27 janvier 1777 = *Kp 25 / 9*

Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 5-6 (la date est erronée)

27 jan. 1777

Contre mon attente je suis invittée à la Cour pour ce soir et cet aprèsmidi, je vous en avertis mon cher Socrate afin que au cas que voyez encôre quelque chose à dire ou à faire relativement à l'ouran, vous puissiez me communiquer vos ordres. Demain matin j'envoie une lettre à Lysis, si vous voulez y en ajoutter une comme vous en aviez l'intention ayez la bonté de me l'envoyer. Dites moi comment vous vous portez. Dites moi quelques mots d'amitié afin que muni de cette amalette consolante je porte un cœur plus serein dans un monde insipide et faux. Je n'ai point de lettres de Lysis, je ne puis m'en plaindre car | tel a été ma volonté de n'en recevoir que demain matin mais je n'ai pas besoin de dire à Socrate ce qu'il en coute! ...

On m'a fait dire que Mde d'Ailva se porte encore bien. Je suppose que vous irez la voir aujourd'hui. Je ne puis me deffendre d'une certaine satisfaction quand je vous y sais et de desirer que vous y soyez souvent. La passion que je me sens pour tous ce qui peut me mener à être utile s'étend tout naturellement sur ceux que j'aime, et je ne vois rien de plus précieux que l'avantage de sauver une jeune ame de la pernicieuse contagion de la societé et de la mener au bonheur; dans ce moment | de la vie si interessant et si important pour quiconque sait le saisir, ou l'ame semblable à Hercule entre le vice et la vertue éprouve cette précieuse inquietude qui precede sa détermination. Vous serez le bienfaiteur de cette jeune plante comme vous avez été celui de Diotime à tant d'égards. Que cette agréable perspective vous prémunisse contre les dégouts que les entourages peuvent vous donner. Et Diotime qui partage vivement tous ce qui peut ajoutter une décoration à cette ame de ses amis qu'elle aime uniquement en eux, vous benira. |

Adieu mon cher Socrate, en quelque endroit que vous passiez votre journée souvenez vous de votre amie.

A Monsieur Hemsterhuys

❧

Lettre IV.18 – Diotime, 28 janvier 1777 = *Kp 25 / 11.4*

Mardi à minuit et demi, 28 jan. 1777

J'ai dit au Prince (car je n'ai pas pris la peine de le lui demander) qu'il falloit qu'au moins Mr. Kamper eut tous ce qui reste de l'ourang et il n'a eu garde de le refuser. J'ai articulé que ce soit avec la peau et tout sans que le Vosmaer en garde un seul poil, ainsi je vous prie, mon cher Socrate, d'ordonner à cet animal authorisé par l'ordre exprès du Prince de nous remettre tout, mais ne souffrez pas qu'il fasse la caisse sans que vous y soyez afin que vous puissiez avoir l'œil sur le prevaricateur.

J'ignore encore quand il me sera possible d'aller chez Van der Aa, car depuis longtemps je n'ai eu un moment à ma disposition, et jusqu'à la pensée elle mest devenue étrangere. Demain si le Prince est mieux il veut | que j'aille avec lui diner chez Mde Golofkin. Si non il faudra lui tenir compagnie.

Vous vous trompez, mon ami, si vous croyez que c'est par philosophie que je me suis privée pendant 3 jours des lettres de Lysis. Je croirai ma philosophie vicieuse du moment qu'elle me dicteroit des obstacles à la jouïssance du sentiment qui m'unit à lui, parceque le sentiment est la base et le soutien de tous ce que je puis avoir de vertus. Ce sont les tristes entraves de la societé qui souvent ne nous laissent pas le choix du mensonge et de la ruse auxquels une ame honete repugne, ou celui des plus dures privatisations, dont | je suis la victime forcément, dans ce cas ci comme en bien d'autres. Ma consolation est et

sera à jamais de penser que les liens de la societé se dissolvent tôt, tandis que ceux de la sainte amitié sont indissolubles et permanents.

Je vois avec une vive satisfaction à la fin de votre billet, mon cher Socrate, que vous entrevoyez votre bonheur sans celui que vous promettez à Diotime lorsque vous parlez de ne la jamais quitter dans cette face de l'univers. Pour ce qui est d'une autre je sens bien intimément que vous ne sauriez en etre separée. Mecredi je vous verrai quand il vous plaira. |

[Couvert] A Monsieur Hemsterhuys

❧

Lettre IV.19 – Diotime, 4 février 1777 = *Kp 25 / 11.5*

4 fevr. 1777

Mon cher Socrate, que vos medecines soyent ameres ou douces, je les respecte toujours également parceque je ne regarde pas tant à leur formes qu'au cœur qui me les dicte. J'avoue pourtant que votre seconde lettre est une medecine plus analogue aux besoins actuels de mon ame que la premiere. Vous avez mal lûe ma lettre si vous y avez lu des soupçons de negligence contre mon ami. Ah si je pouvois en nourir un pareil un seul instant dans mon sein, ce sein auroit respiré sans doute pour la derniere fois. C'est précisément puisqu'il est impossible que je forme aucun doute sur son cœur, sur rien en un mot qui puisse porter atteinte au sacré | lien qui nous unit, que ce que vous appeliez mon imagination est comme forcé de chercher la cause de son silence dans les accidents funestes qui lui ôtent le pouvoir de le rompre.

Il y a 3 jours que j'ai recu la derniere lettre, celle d'aujourd'hui annoncée, promise, etoit d'autant plus importante à mes yeux comme aux siens, que forcé par la famille Boreel de lire plusieurs fois des tragedies à haute voix cette semaine, (ce qui entraine ordinairement chez lui un crachement de sang par l'ardeur qu'il y

met) il m'avoit écrit qu'il liroit dimanche pour la derniere fois et que j'aurois positivement ce matin | des nouvelles de sa poitrine après cette lecture. Il sait combien cette parole est sacrée, importante à mon repos. Le sien est attaché au mien comme l'ame l'est au corps, et je ne l'ai pas cette lettre! Dites après cela que c'est mon imagination qui travaille, dites qu'il faut acquerire la paix de l'ame et savoir la conserver en tout tems, j'admirerai mon ami, j'admirerai la justesse et la beauté de cette philosophie et je m'écrirai, il ne me manque pour en jouïr qu'une ame, et cette ame est entrainée par un destin étternel et necessaire à la suite du destin de celles auxquelles elle est unie lorsque la philosophie demande la paix de l'ame. Elle veut | sans doute que les objets exterieurs ne puisse la troubler, et dans ce cas elle me parle une langue que j'adopte par ce que je la conçois. Mais si elle me demande de n'etre pas troublée par ce qui fait son essence, il me semble qu'elle me parle ainsi, si la moitié de ton ame s'est égarée, si tu ne sais ce qu'elle est devenue, il faut malgré cela que ton ame entiere demeure en paix.

Mettez vous bien dans l'esprit mon cher Socrate que mon cœur n'accuse que le destin, et que mon imagination en me présentant les possibles funestes me présente aussi ceux qui ne tiennent qu'à de petites causes. Mais il est assez naturel que ces petites causes contrastant avec les funestes forment dans mon ame une guerre qui n'est pas paix, cependant ne croiez pas non plus que me plaisant dans cet état je rejette vos medecines.

❧

Lettre IV.20 – Diotime, 4 février 1777 = *Kp 25 / 8*

Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 6-8

4 fevr. 1777

A cette soirée si agréable et par le charme que votre amitié avoit scû repandre sur elle, et par l'heureux reveille qu'elle me promettoit dans l'attente sure d'une

lettre d'Amsterdam, à cette soirée mon cher Socrate a succedé une journée bien triste pour votre Diotime. Hélas cette lettre sur laquelle j'avois tant de raisons de compter, cette lettre m'a manquée. Vainement j'ai fait parcourire tous les bureaux de poste, vainement je m'y suis transportée moi même, je n'en ai remportée que la triste consolation d'avoir espérée quelques instants de plus. Ce jour etoit fixé et par lui et par moi, plus que jamais il importoit à mon repos de la recevoir par plusieurs raisons trop longues à détailler, et j'aurois plutot doutée du lever du soleil que de son arrivée. Dans une liaison ordinaire, il y auroit sans doute milles frivoles pretextes de retard à alleguer pour diminuer mes inquietudes, mais ici mon cœur n'en peut adopter qui n'ajoute à mon trouble, ce ne peut etre sa sante, lui coupable de negligence vis à vis de moi, il le seroit plutot d'un crime, et c'en seroit un | de leze sainteté, le plus affreux de tous, la supposition même en seroit donc absurde. Mais quoi? Les postes sont sures entr'ici et Amsterd[am]. Il faut donc que quelqu'accident funeste l'ait mis hors d'état. Oh ciel! Divinité protectrice!

Je me perds dans le vaste et noir labirinte de mon indomptable imagination. Par pitié dites, dites moi si vous n'avez pas quelque nouvelle de ce côté, sauriez vous quelque chose de lui, ne me cachez rien, par les liens sacrés de l'amitié, ne me câchez rien, le tourment que j'endure dans l'incertitude qui me balotte est la plus cruelle de toutes les situations, et il n'est point de nouvelle si facheuse qui ne le cede à celle qu'elle me paint hors celle qui m'apprendroit qu'il est coupable, mais cela ne se peut, cela est impossible, autant impossible qu'il l'est que la blancheur soit noir... Cependant il devoit, il m'eut écrit un pied dans la tombe, j'en suis convaincue... Et je suis sans lettre et sans espoir d'en recevoir d'aujourd'hui. Si j'étois libre {partirois} j'irois éclaircir une inquietude insouffrable lorsqu'elle est sans bût fixe. Par pitié, dites un mot de consolation à votre Diotime. |

[Couvert] A Monsieur Hemsterhuys

Lettre IV.21 – Diotime, 6 février 1777 = *Kp 25 / 11.6*

6 fevr. 1777

Ma sciatique n'a pas absolument cessé de me menacer mais elle est reste au moins dans la premiere assiette jusqu'ici.

Le pauvre Lysis a eu hier malgre mes précautions le contrecoup de mes inquietudes de mardi, je vous remercie du billet que vous avez eu la bonté de m'envoyer. Toutes les lettres concernant l'ourang sont restes entre les mains de la Princesse. Pour le | Serenissime je suis auprès de lui dans une disgrace absolue, et sans ressource. Voila de ces malheurs qui demandent et peuvent obtenir consolation.

J'espere que quelques lignes de vous iront en porter à Lysis, j'espere qu'Alcibiade sera secourru auj. et demain, j'espere que vous jouissez d'un bras sans douleur, et j'espere enfin que vous aimez bien Diotime comme elle vous aime.

❧

Lettre IV.22 – Diotime, 9 février 1777

La lettre originale a été perdue; publiée dans: MTBG, p. 60.

A La Haie, ce 9. fevr. 1777

Socrate incomparable.

La lecture de l'ecrit divin que vous m'avez communique a altere mon ame d'une sois ardente apres sa suite, puisse la douce rosee de votre eloquence l'etancher promptement!

Liquidus puroque simillimus amni. [3]

C'est ainsi que votre eloquence fertilise mon ame, c'est ainsi que votre genie protecteur fit aimer et s'attacher a la philosophie celle, qui jadis esclave d'un monde frivole! ...

Mais, Suavis est laborura praeteritorum memoria. [4]

3 Horatius, *Epistolae*, II.2, 20

Le tems me manque pour Vous dire tout ce que j'ai dans la pensée! Ainsi je me borne a vous saluer respectueusement et … tendrement malgré la colere où vous m'avez mise ce matin.

❧

Lettre IV.23 – Diotime, 11 février 1777 = *Kp 25 / 7*

11 febr. 1777

Si Diotime avoit besoin d'exemple pour regarder comme sacré la parole, elle ne seroit pas digne de l'amitié de Socrate et n'y aspireroit point. Elle va jouïr le reste de cette soirée des fruits de votre genie platonique et des soins aimables de votre amitié. Que les esprits celestes vous environnent et vous offrent une recompense digne de vous. Pour moi, je n'en connois que dans le sentiment dont vous etes l'organe, et l'interprête, et que je veux transmettre à la posterité dans l'espoir de devoiler à quelques élus le vrai chemin de la felicité qu'ils chercheroient en vain dans leurs sens. | Pour moi, je n'y trouve pas meme les signes propres à peindre ce que vous est Diotime. |

[Couvert] A Monsieur Hemsterhuys

❧

Lettre IV.24 – Diotime, 14 février 1777

La lettre originale a été perdue – Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 9-11.

Freitag Abends 10 Uhr, 14. Febr. 1777.

Mein lieber Sokrates, wenn ich muthmaßen darf, was Sie die Güte hatten, mir oft zu bezeugen, und nach den Verhältnissen, welche Sie umgeben, so habe ich Ursache mir zu schmeicheln, daß ich in der That einen nicht unbedeutenden Platz

4 Cicero, *De finibus bonorum et malorum*, II, 32.

in Ihrem Herzen einnehme, und da dieses Zutrauen einen großen Theil meines Glückes ausmacht, so kann es nicht wahr sein, daß nach der Natur der Dinge das Herz nur einen einzigen Platz habe, von welchem man Nichts einnimmt, oder das Ganze. Ich berufe mich auf Sie, die Sie es verstanden haben, zwei Freunde, wie Herr Fagel und Herr van der Hope oder Hop, zugleich zu haben. Ich würde Sie auch noch fragen, ob bei dieser unwiderstehlichen Anziehung, welche nach Ihren eigenen Prinzipien eine Seele zu einer andern ihr homogenen hinzieht, Sie im Stande gewesen wären, Diotima nicht zu lieben (wenn die Umstände Ihnen deren Bekanntschaft während des Lebens des Herrn Fagel verschafft hätten). Endlich würde ich mich auf jene berühmten Griechen berufen, welche diese schöne Leidenschaft so gut kannten. Eudamioas (dieses, glaube ich, war sein Name), hatte er nicht zwei | Freunde, Charixenus und Aretheus, denen er bei seinem Tode das Vermächtniß hinterließ, dem einen, seine Mutter, dem andern, seine Tochter zu ernähren. Und Diotima, Sokrates, wie wurden Sie es wagen, sie Ihre Freundin zu nennen, wenn Sie wirklich überzeugt wären, daß dieselbe nach der Natur der Dinge nur Einen Platz in ihrem Herzen zu vergeben hatte, und sie dennoch niederträchtig genug wäre, Ihnen in der allerschändlichsten der Lügen von dem Platze zu reden, den Sie darin einnehmen. Aber in keiner Weise hat Ihre List mich hinter das Licht geführt. Sie wollen, daß ich Ihnen wiederhole, was Sie gern vernehmen, und Sie wissen wohl, daß ich Nichts so sehr verlange, als eine gute Gelegenheit zu haben, Ihnen, Sokrates, zu sagen: Mein Freund, ich liebe Sie, Sie machen einen wesentlichen Theil meines Glückes aus; zumal seitdem ich gelernt habe, mein Herz gegen die scharfen Geschosse zu waffnen, die Ihre zu reiche Einbildungskraft in selbes hineinschleudert, und die für die Freundschaft nicht ferner gefährlich sind, seitdem die Freundschaft selbst es sich angelegen sein läßt, ihren Wirkungen zuvorzukommen, oder sie zu heilen. Wenn jemals die Freimüthigkeit, das vollständigste und vollkommenste , Vertrauen das Recht gehabt hat, eine Seele zu rühren, so hoffe ich, daß endlich die der Diotima ihren Eindruck auf die des Sokrates ausüben wird, und daß er in jenes glückliche Verhältniß, das einzig wahrhaft glückliche, sogar zwischen Freunden, kommen wird, wo, weit entfernt, daß der eine in den andern Mißtrauen setzt, man seinen Freund beklagt wegen der Leiden, die man trägt. Wären Sie in dieser süßen Sicherheit, Sie würden Diotima beklagen wegen der Hebel, die Ihre Tage so getrübt haben, so wie sie hofft, daß dieser Brief das Heilmittel dafür enthalten wird, und | wie sie überzeugt ist, daß jene Leiden nicht verhindern werden, daß Diotima Sie morgen sehen wird.

❧

Lettre IV.25 – Diotime, 23 février 1777 = *Kp 25 / 11.7*

23 febr. 1777

Vos deux gravures sont extremement belles, mon cher Socrate. C'est bien vous qui etes un Eon, vous qui faites absolument tous ce qu'il vous plait. Ma santé est très bonne, j'espere que la votre l'est. Mde Kaesse est accouchée très heureusement d'un fils, qui sera baptisé Jacob à 2 heures. Vous n'avez pas oublié j'espere de prendre la medecine déja 2 fois ce matin et vous la reprendrez à 6 heures du soir. Si vous voyez par hazard Van Heiseniken, le jardinier, veuillez je vous en prie me l'envoyer, j'ai tres necessairement à lui parler. |

Mercredi je compte que nous acheverons le banquet avant diner, pour lors je vous remettrai votre traduction, ou je vous l'enverrai même avant ce tems si vous la voulez.

Bonjour sage Socrate, souvenez vous de votre Diotime.

> Je vous remercie beaucoup de l'agréable soirée que vous nous avez fait passer à la place d'une maussade que j'attendois.

❧

Lettre IV.26 – Diotime, 24 février 1777 = *Kp 25 / 11.8*

24 febr. 1777

Mon cher Socrate, je ne suis jamais plus disposé à vous benir que lorsque je vous vois pratiquer cette belle philosophie dont nous sommes amoureux l'un et l'autre, et c'est en usant de sa douce clareté pour l'utilité et le bien de ceux qui ne peuvent recourir à elle directement, qu'elle me paroit plus belle, plus grande encore, j'ignore s'il existe dans le monde des gens assez stupide ou assez malheureux pour se moquer d'une ame bienfaisante qui console l'infortuné en melant ses larmes aux siennes, parceque ces larmes coulent des yeux d'un |

laboureur. Pour moi qui ne connoit dans les mots de distance que celle que le merite y met, je trouve fort naturel que vous ayez pleuré avec Plonje, et consolé par vos lumieres sa mere.

Je trouve tout aussi naturel les peines que vous avez prises pour m'obliger. J'espere que l'exercisse vous en aura recompensé vous apportant la santé. Quant au contentement, j'en suis sure puisque vous avez fait le bien, et que vous avez respiré l'air le plus pure de l'année.

Bonsoir Socrate, puisse votre repos ressembler à votre veille. |

Demain je passe ma journée avec Mr Tavel et le Mystere.

❧

Lettre IV.27 – Diotime, 6 mars 1777 = *Kp 25 / 11.9*

6 maart 1777

Je vous écris de bout dans le cabinet du Pr. entouré de beau monde, mon cher Socrate, je suis faché de vous savoir melancolique, puisse du sein de ce nuage percer un raïon de philosophie propre à eclairer les malheureux aux yeux des quels elle se dérobe. Mon etat d'hier n'etoit qu'un embarras causé par le desir vif d'ecrire une lettre necessaire et l'impuissance de mes pauvres yeux qui sont un peu mieux auj. Demain je compte écrire toute la journée et après demain jouïr du plaisir de vous montrer Diotime bien portante et de bon cœur à vous pour la vie.

❧

Lettre IV.28 – Diotime, 18 mars 1777 = *Kp 25 / 11.10*

18 mars 1777

Mon cher Socrate, vous savez combien j'aime à vous lire et relire, ainsi toute excuse est superflu lorsqu'il s'agit de votre excellante philosophie à laquelle je dois tant, tant je vous attends demain, le plutot que vous pourrez me sera le plus agréable. Quand au sermon de Lysis j'en connois des anthousiastes, des approbateurs, et des critiques. C'est le propre des bonnes choses de faire des sectes, mais ce qu'il y a de plaisant dans celle-ci, c'est que ses critiques y trouvent à redire d'être trop philosophique, c.à.d. sans doute pas assez Chretien. Mon mari est du nombre de ses grands admirateurs, et moi je suis votre Diotime affectionnée. |

[Couvert] A Monsieur Hemsterhuys

❧

Lettre IV.29 – Diotime, 23 mars 1777 = *Kp 25 / 11.11*

23 maart 1777

Soit que je reste ou non chez le Prince, je suis sure que votre présence lui fait toujours beaucoup de plaisir et persuadé que vous lui en ferez infiniment en venant diner ici aujourd'hui. Si vous allez ce matin à Nieuthuys peut etre vous y rencontrerai-je, mais cela n'est pas fort sure. Votre préparation me fait le plus grand bien à ma santé.

Bonjour mon cher Socrate, au plaisir de vous voir dans cette journée.

dans le cabinet du Prince |

[Couvert] A Monsieur Hemsterhuys

❧

Lettre IV.30 – Diotime, 26 mars 1777 = *Kp 25 / 11.12*

26 maart 1777

Mon cher Socrate! Permettez moi de ne repondre à la premiere partie de votre lettre que par ma reconnoissance et en vous priant de me permettre de garder vos pierres aux mêmes titres que ci devant, c.à.d. en qualité de dépositaire. Je suis tres contente d'en jouïr avec vous, et je ne connois point d'objet assez beau pour embellir mon existance.

Si je perdois mes amis, c'est pourquoi. Souffrez que je ne m'occupe que des plaisirs que nous pouvons goutter ensembles. Si vous pouvez | venir ici à 1 heure et ½ ou du moins avant deux heures je serais charmé de partager avec vous celui de la promenade.

Permettez moi de vous rappeller que vous avez bien voulu me promettre de porter un souvenir de Diotime. Je demanderai plus encore, je vous demanderai de jetter les yeux toutes les fois qu'il vous prendroit envie de l'affliger de quelque | maniere que se fut. C'est alors que je l'appellerai avec ravissement le talisman de l'amitié. |

[Couvert] A Monsieur Hemsterhuys

❧

Lettre IV.31 – Diotime, 1 avril 1777 = *Kp 25 / 11.13*

1 april 1777

Mon cher Socrate, ma tete est mauvaise encore, ainsi que mes yeux qui voyent sans cesse les couleurs de l'arcanciel. Le reste est bien, et je compte m'aller promener en carosse avec le Prince s'il fait trop froid pour aller à pied.

Dieu vous benisse.

❧

Lettre IV.32 – Diotime, 4 avril 1777 = *Kp 25 / 11.14*

4 avril 1777

Ma santé est assez bonne ce matin, j'ai pris hier au soir votre medecine de concerve de sureau avec du citron, qui paroit m'avoir fait du bien. La feuillez que vous avez la bonté de me renvoyer n'etoit destiné à rien qui vous ressemble. Ce seroit vous adresser des lieux communs, et il vous faut autre chose cependant comme vous me semblez avoir en tete une reponse à ce fragment, soyez assez genereux pour ne pas m'en priver, bien que la feuille ne vous concerne point. Ce seroit porter un raïon de lumiere dans une journée destinée aux tenebres. | A une heure déja Mlle Dankelman vient avec Mde Rozendal voir faire au Prince de l'air fine, et ne me quittera pas de la journée non plus que l'apetit.

De tous mes meaux le pire est de n'etre pas à Nithuys. Bonjour mon cher Socrate, promenez vous, il fait beau à ce qu'on dit! |

[Couvert] A Monsieur Hemsterhuys

❧

Lettre IV.33 – Diotime, 7 avril 1777 = *Kp 25 / 12.1*

7 april 1777

Mon départ est remis encore au jeudi à cause d'un malheureux bal d'enfant qui se donne à la Cour. Il semble que les obstacles se multiplient à mesure que j'approche du but et que j'ai plus de besoin d'y atteindre. Mon ame soupire après la tranquilité. Mon corps y voit le terme de ses meaux. Toutes mes facultés y tendent comme vers le renouvellement de leur forces et de leur jouïssances. Faut il que des toiles d'arraignees soient pour moi des barrieres?

Que faites vous cependant mon cher Socrate? Jouïssez vous sans obstacle du don précieux de la liberté, au sein de la philosophie? | Etes vous en santé? Votre

bienetre calmera un peu mon impatience et adoucira les contradictions qui me tiraillent.

Ne viendrez vous pas diner chez nous aujourd'hui? |

[Couvert] A Monsieur Hemsterhuys

❧

Lettre IV.34 – Diotime, 12 avril 1777 = *Kp 25 / 12.2*

12 avril 1777

Mon cher Socrate, je vous suis infiniment obligé, mon cher Socrate, de votre ecrit. Je le lirai avec delice dès que Mlle Fassnacht et son cousin qu'elle m'a mené ici à 9 heures du matin et qui sont ici présens me laisseront respirer en liberté. J'espere que ce sera bientot. J'en aurai besoin car elle vient de me porter un rude coup en m'apprenant qu'elle n'entre plus chez Mde de Bylant. Cette affaire est rompue.

J'aimerois bien que vous vinssiez diner ici, car pour la soirée, outre que j'ai juré de m'en tenir à notre accord du {Verhool} de peur que l'enfreignant une fois | je ne sois trop tentée de l'enfreindre plus souvent, outre cela j'attens Lysis ce soir, les moments sont trop rares pour que je ne saisisse pas ceux qu'il peut me donner. Et je n'usurpe rien sur des droits car vous savez bien que des que nous sommes convenus que vous vienderiez les jours qu'il vous plairoit, il n'a pû être question de droits inextenguibles au samedi et mercredi, pas plus au moins qu'aux autres jours, car vous avez dans mon coeur à tous les jours des droits égaux, il m'a | fallu toute ma raison et la necessité la plus pressante pour me resoudre même à fixer les limites de deux à 7 heures au bonheur d'etre avec vous. Cependant j'y gagne au moins la satisfaction de vous voir plus souvent. Et l'assurance que les jours que vous viendrez, ce sera puisque votre cœur vous y entraine au lieu que les jours fixes laissent dans l'incertitude. Enfin je suis

contente, de vous, de moi, de la nature des autres, de tout dans ce moment ci. Attendez! Non, je ne suis pas contente de Mlle Fassnacht, tant s'en faut. Adieu je vous embrasse. |

[Couvert] A Monsieur Hemsterhuys

❧

Lettre IV.35 – Diotime, 13 avril 1777 = *Kp 25 / 12.3*

13 avril 1777

Mon cher Socrate, comme Lysis m'avoit flatté hier de votre part du plaisir de vous posseder chez moi à diner, je vous ai attendue jusque vers trois heures. J'espere qu'aucune indisposition ne vous est survenue. Je vous renvoie avec milles remerciemens du plaisir qu'il m'a procuré l'écrit que vous avez eu la bonté de m'envoyer hier, avec le peu de remarques que j'ai pu trouver le moyen de placer. En verité, c'est du beau, et je vous supplie de m'en faire bientot le | cadeau.

Le serment que vous avez fait au genie de Socrate m'assure que vous allez continuer. Je m'impatiente beaucoup de le voir sous presse, et à porté d'etre aussi utile que je me figure qu'il le sera.

Je me flatte du plaisir de vous voir bientot, mais enfin liberté entiere. c'est d'elle que je veux tenir le plaisir de vous voir lorsque vous en avez envie et besoin. Adieu Socrate, je vous salue et vous aime. |

> J'oubliois de vous dire que Lisis ne pouvant venir observer chez vous mardi soir à cause que c'est le jour de la fievre de Henry, m'a chargé de vous proposer la soirée de demain. Si vous l'agréez, faites le lui savoir S.V.P. tout de suite, et à moi demain matin par mon cuisinier, mais j'espere que vous viendrez vous meme me porter la reponse.

Procurez moi si vous le pouvez le traité de l'amitié par Ciceron car je suis honteuse de ne l'avoir pas lue encore.

❧

Lettre IV.36 – Diotime, 15 avril 1777

La lettre originale a été perdue – Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 11-14.

Dienstag Morgen, 15. April 1777.

Ich danke Ihnen unendlich, lieber Sokrates, für Ihre Aufmerksamkeit, mich der Ungewißheit entzogen zu haben, in der ich in Ansehung der Hoffnung war, die ich noch festhielt, und die sich auf die Rückkehr des Herrn Galatin gründet. Ein so langer Aufschub läßt am Ende schließen, daß die Angelegenheit nicht gelungen, und obwohl es unmöglich ist, mit einem gleichgültigen Auge die Pläne, die zum Glücke führen, rückgängig werden zu sehen: so fürchte ich doch nicht, wenn meine Seele in der That groß und stark ist, daß die Trübsal vermögend sei, die Natur der Seele zu ändern, da nach Ihren eigenen Prinzipien dieses unmöglich ist. Ich kann ohne Zweifel Fehler, Unvollkommenheiten annehmen, und trotz aller Sorgfalt, welche ich, wie Sie wissen, über mich selbst zu wachen mir gebe, ist es möglich, daß mir einige entschlüpfen. Aber Ihre Freundschaft, wie Sie die Güte haben, sie mir zu schildern, wie ich sie selbst empfinde, würde mir bald die Augen öffnen und, zweideutige Redensarten verschmähend, welche nur dazu dienen, denjenigen, an welchen sie gerichtet sind, zu reizen, ohne ihn aufzuklären, mir zweifelsohne in klaren Worten sagen: Nehmen Sie sich in Acht, meine Freundin. Hier ist ihre schwache Seite; hier sind die Fehler, die sich in Ihnen offenbaren; es ist Thatsache; hier der Beweis und hier das Gegenmittel. — Sehen Sie, wie ich die Freundschaft erkläre; wie ich sprach, spreche und sprechen werde mein ganzes Leben zu Lysis und Sokrates, wenigstens dann, | wenn sie mir nicht den Mund verschließen. So verfahre ich mit Sokrates, wenn ich ihm sage: Sokrates, hüten Sie sich, Ihr Glück und das Ihrer Freunde erleidet schreckliche Fesseln durch diesen so maßlosen und argwöhnischen Geist. Und in der That, wie sollten edle und großmüthige Geister auf die Länge nicht schwer erbittert und verwundet werden (denn sicher sind es solche, welche Sokrates zu seinen Freunden gewählt hat), wenn man ihnen selbst im Schooße dieser Freundschaft nichts bezeugt, als Mißtrauen und den erniedrigendsten und empörendsten Argwohn. Mit welchem Antlitz, mit welcher Ruhe und Anmuth können die sich Ihrer Freundschaft freuen, die wissen, daß Sie diese ihnen nie anders als umsonst zuwenden und ohne an eine Erwiederung zu glauben, an diese Erwiederung, diese Harmonie, mit Einem Worte, diese Gegenseitigkeit, die

den Reiz der Freundschaft ausmacht, ohne den sie nichtig ist. Sie empfangen Ihre Beweise nur von Ihrer Großmuth. Wissen Sie, welche Empfindung eine solche Situation auf die Dauer hervorruft? Diejenige, welche ein Unglücklicher gegen einen Wohlthäter hat, gegen den er sich insolvent sieht. Denn mit welcher Münze kann man die Freundschaft bezahlen, wenn nicht durch Freundschaft? Wie soll man den bezahlen, der seinen Kopf darauf setzt, auf die allerseltsamste und unglücklichste Weise mitunter zu Verfahren und zu reden, als ob er sich für den intimsten Freund der Diotima hielte, und ein anderes Mal argwöhnische Gedanken kund giebt, welche einer solchen Ueberzeugung gerade widersprechen. Mein lieber Sokrates, rufen Sie sich Alles zurück, was Sie mir vorgestern über den Gegenstand des Planes sagten, den Sie so sehr gebilligt haben, und nicht minder, was Sie mir im Vorhool sagten, wo wir ihn beschlossen und | ich Ihnen vorhersagte, daß er Ihnen in der Folge leid sein würde: „Diotima, Sie täuschen sich; sicherlich, und sollte es sich ereignen, doch man muß Jedem in seiner Weist dienen." Zwei Tage vor Ihrer Abreise nach A. waren Sie überzeugt, falsch gesehen zu haben und durch Ihre Einbildungskraft von neuem irre geleitet zu sein, indem Sie annahmen, es sei eine Veränderung in mir vorgegangen; bei Ihrer Rückkehr waren Sie derselben Meinung. Seit dem Tage, wo Sie davon sprachen, unfern Plan gegenseitigen Verkehrs zu ändern, hat meine Weigerung Ihre Ansichten geändert. Erlauben Sie mir, Ihnen zu sagen, daß, solange dieselben über mich nicht fester sind, die Ausdrücke Ihrer Freundschaft in meinen Augen nicht die ganze Kraft haben können, die Sie ihnen geben möchten. Weniger Kraft in Ihrem Styl, und mehr Beständigkeit und Gleichmäßigkeit in Ihrem Verkehr würde mir hundertmal mehr sagen. Gestern habe ich alle Ihre Briefe wieder überlesen. Sie selbst würden erstaunen, die Widersprüche zu sehen, welche in den Modificationen Ihrer Freundschaft gegen mich herrschen. Lesen Sie die meinigen; Sie werden, wenn Sie wollen, sie lebhaft, selbst zornig finden, das ist der Charakter des Freimuths, daß er nicht versteht, den Rand des Wermuth-Gefäßes mit Honig zu bestreichen. Sie werden dort in meiner Freundschaft unverändert denselben Charakter finden, nie einen Zweifel über den Kern der Ihren, stets Trauer über deren Form, und immer wie heute Ihre aufrichtige und unveränderliche Diotima.

NB. Man ladet mich soeben für diesen Abend zu Hofe. Wenn Sie es erlauben, ziehe ich vor, bei Ihnen zu Mittag zu essen; ich werde um 1 Uhr kommen, und wenn es Sie nicht stört, so werde ich mich freuen, wenn | wir zu Zweien speisen. Nehmen Sie mich mit heiterem Wesen auf, und lassen Sie uns von unserer Misere sprechen, als ob von einem Dritten die Rede wäre.

❧

Lettre IV.37 – Diotime, 15 avril 1777 = *Kp 25 / 12.4*

15 avril 1777

Plus je vous lis, Socrate, et moins je vous comprends. Votre billet et rempli de generosité et de disposition à l'indulgence, mais que ne daignez vous ajoutter en quoi j'en ai si fort besoin dans ce moment ci de vous et pourquoi plus qu'a l'ordinaire? Il me semble qu'il eut été plus généreux de me reveler ce misterieux secret et de me mettre à même (en me montrant cette écorce qui vous o ffusque en moi) de n'avoir plus tant besoin d'indulgence et de generosité qu'il ne l'est de m'en accabler et de me laisser | dans les tenebres, vous me parlez de malheurs!

Autre mystere pour moi, je ne me vois grace au ciel menacé d'aucun malheur et si j'étois dans ce cas, j'espere que je saurois lui opposer la constance et la fermeté q^ue^ je me sens aujourd'hui contre des peines sentimentales qui pour ne pas s'appeler malheurs n'en sont pas moins sensibles. Ou prenez vous donc cette ecorce qui couvre mon ame et ces malheurs contre auxquels vous voulez que j'oppose des antidotes? Est-ce parceque je vous ai dit que j'etois inquiette | du long retard d'une reponse dont le delai m'est desagréable ne fusse que parceque je ne puis fixer mes plans? Eh quoi est on avili, abaissé quand on n'a pas cette apathie qui rend indifférand insensible à tout, et ne mesurez vous aucun dégrés entre malheurs qui abattent l'ame jusqu'à la faire risquer de changer de nature c^omme^ vous le témoignez dans votre 1er billet, ou des contretems, des obstacles qui attristent ou inquiettent pendant quelque instans. Mais enfin vos lettres sont tout mistere et j'aurois tort de tenter de les éclaircir. | Vous dites que vous savez à quoi attribuer tous cela, q^ue^ les circonstances de ce monde ont le malheureux droit de couvrire la plus belle ame. Ceci est très vraï, mais assurément cette ame malheureuse ne peut regarder com^me^ ami celui qui sachant à quoi attribuer tous cela ne daigne pas en le lui comuniquant son secret à cet egard decouvrira cette ame {couverte} pour moi. Je jure à tous les dieux que je ne vs comprens pas, que ma concience ne fut jamais moins mécontente de moi, que la serenité et la paix

sont dans mon ame, et que je | ne me connois d'écorces, que l'espece d'inquietude ou impatience qui me fait desirer voir le terme soit en bien ou en mal de cette affaire suisse, impatience qui ne sauroit entamer mon essence.

Mon ami, mon mari meme l'à partagent, pourquoi vous seul, mon cher Socrate, vous choqueroit-elle si fort. Non sans doute ce n'est pas cela et peutetre avez vous cru voir ou appris de moi quelque chose de vicieux. Et vous vous hâterez de me l'apprendre afin que je puisse y repondre. Ne me parlez ni d'argent ni de pierres gravés. Ce sont des miseres en comparaison de la faveur que je vous demande ici, c'est d'être enfin plus clair et plus franc | afin que je sois pas reduite à parler seule, mais que vous comprenant enfin je puisse vous repondre.

Sans doute je conserve avec plaisir les souvenirs de mes amis, et (à ce titre) l'Homere de Dialos, non en reserve contre les malheurs car je n'en connois de reel que de les perdre, mais comme des titres de mon bonheur. Quandt à vos pierres gravés vous savez que je ne les ai accepté que pour quelque tems comme l'année passé, en dépot, et je ne puis changer de resolution à cet égard, et lorsque je vs ai dit que ce dépot me pêse dans certain cas, c'est comme vous privant pour le tems que je les ai d'une jouïssance agréable | idée qui ne me vient que lorsque je vous vois mon ami par pure generosité.

Au reste je suis très faché de ce que vous cherchiez à oublier aucun passage de mon billet. Je desire au contraire très fort que vous les tiriez tous à consideration, pour votre bonheur et le mien. Car il est tems enfin que nous jouïssions d'une amitié que nous semons depuis longtems. Je vous supplie de meme de peser sur ce billet ci, et d'etre tres persuadé qu'il me faut du clair et de la franchise, s'il vous importe que je vous crois mon ami, je vous laisse le choix | de me parler ou de m'ecrire. L'un et l'autre si vous le voulez, car j'ai refusée exprès demain Mde de Hogendorp et autres qui devoit diner ici afin de recevoir seule votre visite que vous m'annoncez.

Je vous suis obligé de l'avertissement que vous avez doné à Lysis, mais j'ai dit moi-meme au Prince que Galatzin n'a rien apporté.

Lettre IV.38 – Diotime, 16 avril 1777 = *Kp 25 / 12.5*

Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 14-18

16 avril 1777

Je vous suis infiniment obligé de votre billet, mais plus encore de votre présence que vous me prometez, parceque j'espere qu'elle expliquera mieux encore mes doutes que ce billet où malgré vos soins je ne comprens pas tout. Il est certain que vous n'avez point changé votre amitié vive dans des expression épineuse dans son commerce, et toujours gratuite, passéz moi ce terme. Il designe trop bien ce sentiment défiant et soupçonneux qui vous accablant de témoignage vous ôte l'espoir de vous acquitter en se refusant au doux sentiment de confiance qui est la seule espece de quittance qu'on puisse produire au tribunal des sentimens. Vous n'avez ajouttez à tous cela que quelques douttes plus injurieux et vivant vous me soupçonniez de milles choses, mais un changement | en votre egard y etoit si peu compris, que je puis vous produire encore une lettre ecrit et signé de votre main, où vous me dites, de quelque défiance et soupcons vous puissiez m'accuser, jamais au moins je ne douterai, je ne puis douter de votre amitié, pour croire que vous puissiez changer à mon égard, il faudroit que je crusse l'ame de Diotime vicieuse, et! cela est impossible!

Voila ce que vous m'ecrivites au sein des orages. Et aujourd'hui dans le calme et la paix disposition dans lesquels vous vous suposez avoir été hier et aujourd'hui en m'ecrivant, vous ne balancez point à attester ce changement qui suppose à votre avis mon | ame vicieux? Que voulez vous que je pense de votre franchise lorsque vous ajouttez à tous cela que vous n'avez en vu que le chagrin que je vous ai lû? Eh quoi le secret d'autrui m'appartient-il, et l'indiscretion à cet egard n'est elle pas plus vicieuse? Ai-je assez peu merité votre estime pour que vous soyez en droit de supposer du mal dans celle de mes actions ou sentimens où les circonstances m'obligent à mettre pour quelques moments un voile. Ce chagrin si

vif qui à duré quelque jour, que savez vous si peutetre il ne cachoit le plus beau moment de ma vie? Et vous seriez bien surpris si je vous le prouvois quelque jour. Quand à la colere, personne ne sait mieux que moi que j'y suis enclin, puisque c'est moi qui vous | l'ai appris, mais je vous assure que je ne savois pas etre une de ces furies dont la colere s'allume à chaque instant et donne sur l'innocent comme sur le coupable, je m'applaudissois au contraire de la si bien gouverner depuis un tems, car il y a longtems que je ne me suis senti incomode de cette fievre. Peut etre ma tristesse a t elle à vos yeux le ton de la colere et je crois en savoir la raison; mais moins reservé que vous je vous la dirai. En tout cas, si vous m'avez remarqué de ces vilains acces de frénesie, vous ne m'aurez jamais obligé plus sensiblement qu'en m'en avertissant. Pour moi soyez tranquille, je ne vous parlerai plus de vos déffauts, puisque c'est là une des raisons qui vous font vous défier de mon amitié, dans mon dictionnaire c'est là un de {ces} caracteres les plus sacrés | je vous permets, je vous conjure meme de n'y faire aucune attention et d'aller votre train. Cependant avant hier! Que n'avez vous pas dit la dessus, et si la fermeté de mon ame ne me rendoit inébranlable dans les projets qui doivent produire un bien reel, comment la sensibilité de cette ame se seroit-elle accomodée de s'entendre dire par celui qui se nomme mon ami, je le vois bien, vous desirez que nos entrevus soyent rares vous desirez de m'éloigner, etc. etc. etc. Quoi? Est-ce desirer vous eloigner que d'etre sans cesse occupé à arracher s'il n'est pas possible d'aneantir les épines qui se font sentir dans notre commerce et à consolider ainsi nos liens? |

Est-ce vouloir vous eloigner que d'imaginer un plan moyennant lequel conciliant mes plaisirs avec mes devoir je vous vois ou puis vous voir si vous le voulez tous les jours 5 ou 6 heures de suite, est ce changer à votre egard et vous eloigner que de vous confier tous ce qui me concerne jusqu'à mes faiblesses, d'user de franchise en tout point, d'accepter vos dons, de vous demander de l'argent... Ingrat! Pardonnez ce mot echappé à l'amertume de mon ame, mais sachez que cette ame aussi fiere qu'elle est tendre refusera desormais vos dons et

vos services si | vous lui manifestez encore des douttes injurieux, chaque fois que j'en lis de semblables soit dans vos lettres ou vos discours, je sens sur moi le poids enorme du depôt de vos pierres gravés et de tous les dons que j'ai jamais accepté de vous. Vous parlez en vain de la grandeur de mon ame, vous ne la connoissez pas toute entiere ou vous agissez comme si vous l'ignoriez. Il est impossible que je change à l'egard de notre amitié parceque je sens que la mienne est bonté. Ainsi c'est à vous de changer non tous vos déffauts, ni vous ni moi n'en seront jamais entierement exempte, mais votre cruelle maniere d'etre ainsi! qui nuit à votre bonheur et surtout à celui de ceux qui vous aiment. Par quelle etrange | fatalité faut il que les indifferens jouïssent de toutes vos vertus, de toute la pureté de votre genie, et que vous reserviez les epines à ceux qui vous aiment? Egalité d'humeur, veracité, complaisence, douceur, franchise, generosité, delicatesse, gaïeté, indulgence, bonté, fermeté etc. etc.

Voila ce que vous portez dans le commerce des indifférants. Voudriez vous reduire votre ame à desirer vous voir souvent avec eux pour profiter de leur part qui est la meilleure. A la longue vous ne me verrez que jeudi? ou vendredi? Cela dépend de vous, si c'est pour verifier vos menaces d'avant-hier, et me punir d'oser etre consequente et soutenir avec fermeté un | plan qui concillie seul mes plaisirs et mes devoirs, vous rendrez ma fermeté plus meritoire sans la diminuer.

Voila de la franchise, imitiez la, mais exactement, sans aigreur, et sans me donner des soupçons vagues pour des réalités. Pour moi je n'avance rien sans preuve et la malicieuse de toutes est au fond de votre cœur. Rougissons, mon cher Socrate, de voir deux ames elevés ne s'abaisser ou se couvrir de haillons qu'alors que leurs efforts reunis devroit les elever davantage, et changeons à cet egard une bonne fois, c'est là l'objet de mes vœux depuis un année entiere. Et lorsque vous me voyez triste, puisque vous connoissez assez mon ame pour savoir qu'elle ne s'inquïtte pas pour | des miseres, puisqu'en un mot vous connoissez presque toujours les sujets qui m'afflige. Au lieu d'agraver ma douleur en l'avilissant par des soupçons indignes de vous et de moi, consolez moi, fortifiez,

soutenez moi, et je baiserai avec tendresse la main bienfaisante de l'amitié qui essuyera mes larmes. |

[Couvert] A Monsieur Hemsterhuys

❧

Lettre IV.39 – Diotime, 24 avril [1777] = *Kp 25 / 12.6*

Jeudi, ce 24 avril

Mon cher Socrate, je ne veux pas avoir sur ma concience le retard d'un ouvrage si précieux. Je vous l'envoie donc avec les corrections de Lysis que j'ai inseré dans le dialogue meme pour ne pas multiplier les petits papiers.

Nicthuys est aujourd'hui le séjour des tempêtes, Lisis nous a dit dans son sermon qu'elles augmentent le calme dans l'ame du sage qui ne s'est pas mis à leur merci. Et quoique je sois bien loin d'etre le sage, j'ai cependant de lui ce que j'en puis desirer de plus précieux dans ce moment ci, le calme. Ma journée d'hier m'a paru très agréable. Je souhaite que le voile inévitable qu'etend sur l'esprit, son espoir d'échecque ne m'ait pas rendue trop maussade à vos yeux. Heureusement j'avois dequoi vous faire sourire sur ma pauvreté passée, car pour mes sottises | présentes j'augure assez bien de votre amitié pour croire qu'elles vous feroient pleurer plutot que rire.

Voudriez vous, mon cher Socrate, remettre à Lysis si vous le voyez si non lui envoyer l'incluse. Je n'eus pas le tems de le rassurer hier sur l'impression que la lettre de son oncle avoit fait sur mon esprit, et la fougeuse imagination à besoin d'etre arrêté. En vérité vous feriez un œuvre pie d'aller aujourd'hui lui porter le baume précieux de votre bienfaisante philosophie. Vous savez combien lorsque je ne puis etre avec mes amis, je me repose doucement dans l'idée de les savoir ensembles. Je me flatte un peu du plaisir de vous voir demain. Je conçois |

qu'aujourd'hui, la societé de l'apetit vous tente moins que jamais après la lecture de nos correspondances, et si vous ajouttez à cela celle de la tour de Babel, vous plaindrez un peu votre amie. Rassurez vous cependant, vous savez que lasse d'être dupe de mon imagination, j'ai pris le parti de ne plus craindre d'avance. D'ailleurs la société du Prince et celle de Mr Galatzin mettra quelque diversion à notre bavardage.

Adieu mon cher Socrate, jouïssez d'une journée plus agréable et si l'idée de Diotime y rend quelque chose, jouïssez en plein de l'assurance de son amitié. |

[Couvert] A Socrate

❧

Lettre IV.40 – Diotime, 27 avril 1777 = *Kp 25 / 12.7*

Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 18-21

Samedi soir à 8 ½ • 27 april 1777

Mon cher Socrate! Je viens d'apprendre par Lysis que Marthe doit diner demain à Sorgflit. Vous devriez bien y aller aussi pour voir d'un coup d'œil reunis les bons amis de votre Diotime. Au reste j'ai disposé Lysis de la maniere la plus convenable d'après l'accord comun de vos sentimens et des miens, à la conversation, qu'il aura demain matin, avec le greffier et avec Marthe. Je me promet beaucoup de l'avis de deux aussi bonnes tetes que les votres. Je n'ai jouï de Lysis que précisément le tems qu'il falloit pour lui donner cet | avis, il m'a quitté à 8 heures pour aller faire souper ses marmots. Je ne scais coment il se fait qu'au millieu de tant de contradictions je me sente une serenité que je n'eus jamais en pareilles, et en beaucoup moins que pareilles circonstances? Votre excellante philosophie mon ami, ce specifique précieux opereroit-il ce prodige? En verité je le crois et je me plais à vous faire l'homage d'un cœur devenu par là

plus digne du votre. Ne me dites pas, non ne me dites jamais que cette nouvelle de Torneo cet obstacle qui n'est {au bout} qu'un retard | à renversé vos projets. Vos ne savez pas quel mal vous me fites hier en me disant: j'avois des plans, des vues! Tout ce beau chateau est détruit! Eh quoi! Ce sentiment qui fait braver tous les obstacles. Lorsqu'il s'agit de parvenir au but qui fait son essence, est il détruit par un leger obstacle? Est il quelque consideration humaine qui lorsqu'on est libre comme Socrate puisse empêcher de suivre l'impulsion de son cœur? Est il de l'essence de ce sentiment de ne penser qu'il est possible de vivre à coté de ce qu'on aime qu'à la condition que la fortune prodigue nous mette en etat de payer ce | plaisir afin de ne pas etre à charge: mais au contraire. Socrate! Socrate! Diotime sans doute est bien eloignée de connoitre la delicatesse des sentimens, car jamais elle n'eut imaginé qu'on puisse être à charge à son ami. Et qu'il put y avoir des considerations de fortune capables de l'en séparer. Diotime ne connoit qu'un seul lien auquel le devoir la forceroit de sacrifier ses penetrants s'ils etoient en concurance, c'est à celle qui la lie. Non à un epoux, ce titre d'institution de la societe ne feroit pas même assez respectable pour elle en comparaison du lien sacré que Dieu et la nature seul nouerent, mais un père de ses enfans, parceque | son cœur lui dit que ces êtres du bonheur des quels la nature l'à chargee pour ainsi dire, constituent le premier de ses devoirs. Et qu'une partie de ce bonheur pour eux, tient à l'intelligence à la paix à l'affection reciproque, en un mot à la concorde de leurs parents, et que comme une femme, et dans ce sien l'ami joue sans doute le premier rôle, par les loix de cette societé est la partie subordonnée dans un menage, il lui convient de sacrifier tout autre interêt, le sien surtout, pendant ce court voyage qui constitue la vie humaine à cette bonne intelligence. Mais si je n'avois point | d'enfants, je dirois hardiment, je commettrois un crime plutot que me séparer volontairement de mes amis, je ne connois rien sur la terre qui ne soit subordonné à ce lien sacré.

Bon soir mon cher Socrate, je voulois avant de me coucher vous dire ce que je n'ai pû vous dire dans le courant de la journée. Dormez en paix, et puisse le dieu

des songes vous offrir Diotime dans la derniere misere venant demander à ses amis des vetemens pour la couvrir et le pain pour exister fier de leur devoir son | existance et loin de penser qu'elle puisse leur être à charge se disant qu'ils sont heureux! Ils me font exister! Ils le sont moins que moi cependant, car tous ce que je touche, tous ce qui m'environne je le tiens des mains de ce que j'aime. |

[Couvert] A Monsieur Hemsterhuys

❧

Lettre IV.41 – Diotime, 28 avril 1777 = *Kp 25 / 12.8*

28 avril 1777

Mon cher Socrate, vous saviez par combien de côtés votre ouvrage m'est précieux indépendament de sa marge et de sa rareté, je me trompe, sa rareté y fait beaucoup, y fait tout si je considere sa rareté du côté de son contenu. Assurément notre siecle n'est fait ni pour produire beaucoup d'hom^mes capables d'en faire ni d'en lire de pareils avec le sentiment au moins de la richesse de ce qui s'y trouve.

Je ne suis rien moins que fatiguée de ma promenade mais beaucoup des efforts que je fais depuis une heure pour faire entrer dans la tete de mon bon Mitri sous quelque forme favorable | la conviction que deux choses egales à une troisieme le sont entr'elles. J'ai epuisé deja vainement une vingtaine de tournures et d'images que je croïois parfaitement à sa portée, mais je m'appercois tous les jours davantage avec mes deux enfans, de la fausseté de cette affection hazardée par l'auteur du livre de l'esprit, que toutes les ames naissent egales, en facultés, et q^ue les circonstances et le plus ou moins de soins données à leur education en constitue la seule differance lors de leur maturité.

Je me flatte de l'espoir de | vous voir demain. Cette idée egaïera et encouragera mes petits travaux qui sont assurément les infiniment petits des votres. Com^me

Lisis est plus digne que moi d'un piece rare qui appartient à l'Histoire Naturelle, et que je pense parfaitement comme vous au sujet de la justice distributive, comme consistant à mettre chaque chose à sa veritable place.

Je profiterai de la permission que vous me donnez de la lui ceder, ce que je ne cederai jamais à personne, ce que je ne consentirois pas meme à partager avec un autre que lui, ce sont les affections de Socrate, et la riche connoissance de ce que vaut une telle possession. Adieu, mon ami, n'oubliez pas Diotime. |

[Couvert] A Monsieur Hemsterhuys

❧

Lettre IV.42 – Diotime, 29 avril 1777

La lettre originale a été perdue – Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 21-22.

29 April 1777.

Mein lieber Sokrates, Sie wissen, nach wie vielen Seiten Ihr Werk mir köstlich ist, unangesehen seinen Gang und seine Außerordentlichkeit; doch ich täusche mich, seine Außerordentlichkeit macht Vieles, macht Alles aus. Betrachte ich seine Außerordentllchkeit in Bezug auf seinen Inhalt, so ist unser Jahrhundert gewiß nicht dafür gemacht, weder viele Menschen hervorzubringen, die fähig sind, ein solches zu schreiben, noch mit dem entsprechenden Gefühle des Reichthums, der darin sich findet, zu lesen. Von meinem Spaziergange bin ich nichts weniger als ermüdet, wohl aber von der großen Mühe, die ich mir seit einer Stunde gebe, dem Kopfe meines guten Mitri unter irgend einer günstigen Form die Ueberzeugung einleuchtend zu machen, daß zwei Dinge, die einem dritten gleich sind, es unter sich sind. Ich habe bereits an 20 Wendungen und Bilder umsonst erschöpft, die ich für durchaus seiner Fassungskraft angemessen hielt; aber ich erkenne jeden Tag mehr bei meinen zwei Kindern die Falschheit der Behauptung, wozu der Verfasser des Buches "de l'esprit" (Helvetius) sich versteigt, daß alle Menschen mit gleichen Fähigkeiten geboren werden, und daß die Umstände und die größere oder geringere Sorgfalt, die auf ihre Erziehung verwendet ward, den einzigen Unterschied ihrer | Reife bedingen. Ich schmeichle mir mit der Hoffnung, Sie morgen zu sehen, dieser Gedanke wird meine kleinen Arbeiten, welche wahrlich die unendlich kleinen der Ihrigen sind, erheitern und

ermuthigen. Da Lysis würdiger ist, als ich, eines seltenen naturgeschichtlichen Buches, und ich ganz so über die verteilende Gerechtigkeit denke wie Sie, nämlich daß sie darin bestehe, jedes Ding an seine rechte zu bringen, so werde ich von Ihrer Erlaubniß Gebrauch machen, es ihm zu überlassen. Was ich aber niemals einem Andern überlassen werde, ja, nicht einmal mit einem Andern, als ihm, zu theilen einverstanden sein würde, das ist die Zuneigung des Sokrates und die volle Erkenntniß, was ein solcher Besitz werth ist. Leben Sie wohl, mein Freund; vergessen Sie nicht

Diotima

❧

Lettre IV.43 – Diotime, 4 mai 1777 = *Kp 25 / 12.9*

4 may 1777

Mon cher Socrate! Il est cruel de m'écrire dans une langue que je ne comprens pas, sans me fournir au moins un dictionnaire, c'est me faire un vol!

Ma douleur subsiste encôre mais elle n'a point pris la teinte de la sciatique. Ainsi je la considere plutôt comme la suite de l'espece de fatigue que je me suis donné ces deux derniers jours en demeurant longtems courbé pour semer des fleurs, et dans ce cas il n'y a de remede plus sur que de redoubler la cause du mal.

J'entrerai en ville cet après midi, vers 4 heures. S'il ne pleut pas voulez vous me venir prendre? Si le tems s'y oppose, j'irai | en voiture et passerai peut-etre chez vous un instant, si elle vient me prendre à tems.

J'ai presqu'achevée hier soir la grammaire de du Marsais[5] toujours plus enchanté du ton philosophique qui y regne. C'est la premiere grammaire de ce genre que j'aie jamais vue. Vous devriez la lire, ne fut-ce que pour me dire si j'en juge bien ou mal. Je ne parle au reste de cette grammaire qu'en qualité de grammaire, et non en qualité de traité metaphisique directe, car sous ce point de vû elle laisseroit bien des choses à desirer.

5 César Chesneau du Marsais, *Logique et principes de grammaire* (Paris 1769).

Adieu Socrate! adieu! Souvenez vous de la φιλοσοφιε et de Διοτιμε. |

[Couvert] A Monsieur Hemsterhuys

❧

Lettre IV.44 – Diotime, 8 mai 1777 = *Kp 25 / 5*

Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 22-23.

8 mai 1777

Mon cher Socrate, je me porte aujourd'hui beaucoup mieux qu'hier, le ressentiment de la sciatique a diminué aussi. La journée est superbe et mes prés verdoyants émaillés de fleurs réjouïssent la vue. J'espere que vous passerez une grande partie de votre journée dans votre charmant cabinet afin de jouïr de la vue de cette jeune verdure, je serai charmée de penser que vous jouïssez des mêmes plaisirs que moi. Il vous est plus aisé de jouïr des miens qu'à moi d'arriver aux votres. Enseignez aux hommes à être heureux par la sainte philosophie est un genre de plaisir qui m'est interdit par la nature maratre | mais celui de la pratiquer sous les auspices de l'amitié demeure à mon cœur toujours ouvert à de si douces leçons. Adieu Socrate, adieu. |

[Couvert] A Monsieur Hemsterhuys

❧

Lettre IV.45 – Diotime, 8 mai 1777 = *Kp 25 / 4*

Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 23-25.

Jeudi à 4 hr • le 8 maj 1777

Mon cher Philosophe, votre disciple ne peut malgré la belle compagnie qui vous environne s'empecher de penetrer jusqu'à vous pour repondre à votre postscriptum.

« Défie toi d'une philosophie pratique qui n'ait un brin de théorie pour base. La pratique depend de chaque objet hors de nous, la theorie est fille de l'univers entier. »

Voila mon ami une assertion qui si je ne me trompe à trois chefs differens

Primo! « Défie toi d'une phil. pratique qui n'ait un brin de théorie pour base. »

Une telle philosophie ne meriteroit pas ce nom s'il est vrai que philosophie comprend amour de la sagesse et de la verite, car on ne peut aimer ce qu'on ne connoit pas, or pratique sans théorie suppose ignorance. Donc une telle pratique seroit fille du hazard et des tenebres, donc incertaine, inconstante, dépendante des circonstances c.à.d. du hazard. Car dans ce mot insignifiant par lui meme, | et qu'on emploie trop souvent comme signe d'une réalité, je ne vois que l'enchainement des circonstances exterieures qui toutes ont leur causes subsistantes. Ergo ... une telle philosophie n'en est point une.

Secundo! « la pratique dépend de chaque objet hors de nous. »

Oui, lorsqu'elle est sans théorie c'est à dire sans philosophie. C'est à dire fille du hazard, compagne de l'ignorance. Concedo. Mais lorsqu'elle marche à coté du flambeau de la philosophie, négo. Car c'est à cela précisément qu'elle est bonne, qu'elle nous rend indépendants des objets hors de nous et c'est ce qui me mêne tout naturellement au

Terzio. « La théorie est fille de l'univers entier. »

Cela est vrai mais si elle n'engendre à son tour la pratique elle demeure fille sterile qui ne devient mere de rien. Car | un philosophe théoricien est dautant plus coupable de n'etre pas praticien que par là. Il décrie davantage sa profession qu'il ne lui fait de bien à peu près comme un medecin qui ne pratiquant jamais le regime qu'il prescrit aux autres décrie son art.

Resumons: une philosophie pour etre philosophie ne peut ne doit pas plus se passer de pratique que de théorie. S'il manque l'un ou l'autre, c'est un corps tronqué qu'on ne reconnoit plus, avec cette différance pourtant, que le théoricien est plus coupable de n'être pas praticien que celui ci l'est de n'etre pas théoricien. Le dernier n'est que malheureux dignorance, l'autre est criminel de leze sainteté. L'ignorant est semblable à un home qui par | routine et par des dispositions heureuses eût apris à lire un livre par les mots sans connoitre les lettres, il liroit dans un autre, les mots qu'il auroit rencontré dans celui-ci, rien de plus. Mais enfin il en liroit un et quelque fois par hazard une partie d'un autre livre. Le théoricien, seroit celui qui ayant étudié à fond les elements s'y tiendroit par negligence ou paresse, et il ne liroit rien.

Je suis bien aise de savoir que vous attendiez quelqu'un qui vous fait plaisir, Mr. de Belgarde n'est plus pour moi un objet indifférant puisqu'il vous interesse. Je compte aller à La Haye demain vers les neufs heures du matin. J'attens Lysis en effet ce soir. Ainsi ma journée est heureuse de toute façon. Vous vous doutez bien pour combien le plaisir de vous lire et de causer avec vous par écrit y entre essentiellement. Je ne desespere pas meme vous lire encore une fois avant de me coucher. Adieu.

Διοτιμη Σωκρατις

❧

Lettre IV.46 – Diotime, 2 juin 1777 = *Kp 25 / 3*

Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 25.

2 juin 1777

Le voici mon tresor et la clef. Est-ce foiblesse, est ce une suite de ma melancholie, mais la mon ame se brise dans cette séparation. O Dieu! Quand aurai-je cette force, cette constance dont tu mis les germes dans mon ame afin de me rendre digne de toi et des ames pures que tu as unis à mon sort etternel. |

[Couvert] A Monsieur Hemsterhuys, à La Haye

❧

Lettre IV.47 – Diotime, 19 juin 1777 = *Kp 25 / 12.10*

Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 25-31.

Jeudi 19 de juin à une h^eure^ après minuit

Reçu le 26 Juin 1777

Mon ami! mon pere! mon bienfaiteur! encore une fois ecoutez l'avis le tendre avis de celle que vos lumieres ont mis en état de vous en donner, et qui trouve de la douceur à s'avouer votre disciple, oui! Après l'Etre suprême qui me donna une ame faite pour connoitre la verité et aimer la vertue, person^ne^ plus que vous n'a developpé en moi ses bienfaits. Vous m'avez donné la faculté de pratiquer quelque fois par des bienfaisantes instructions cette philosophie précieuse, lorsqu'elle s'est ^mise^ à regler notre vie mais stérile et vaine, lorsqu'elle n'est que théorique. Unissons mon cher Socrate, unissons nos efforts. Votre genie peu com^m^un embrasse avec une facilité surprenante les vastes regions de la philosophie dans sa theorie. O mon digne ami! Souffrez que je vous paye une partie de ma dette en sous engageant à la pratiquer. C'est alors seulement qu'elle

mene au bonheur en perfectionnant l'essence imperissable dont elle émane. Je n'ai pas dormi cette nuit, j'ai mieux fait, je me suis occupée de vous, et ma concience me rend témoignage qu'en m'en occupant votre bonheur seul a fixé ma vue. Sans aucun mélange de {retour amez} sur moi-même. Et cela est simple le | bonheur est au fond de mon ame autant qu'il peut exister dans cette face de l'univers, d'une maniere inébranlable.

Desque je suis loin de vous, je ne sens, je ne vois de vous que ce qui vous rapproche du vrai Socrate. Mais près de vous, hélas! Je ne vois que l'ami malheureux. L'essence noble de Socrate entourée de toilles d'araignées! se débattant contre des insectes, d'autant plus dangereux qu'ils naissent, meurt, et se reproduisent sans cesse dans son propre cerveau. Alors, je m'indigne, je me désole, en vain je veux à mon tour lui tendre une main sécourable. L'aveugle Socrate ne voit, ne veut voir son amie qu'à travers de ces toilles d'arraignées. Il l'a couvre de ces insectes enfans de son imagination. L'infortuné mecconoit la main bienfaisante de l'amitié, il l'a repousse, il se plait dans son malheur! ... O Socrate la vie est si courte! Elle s'enfuit à chaque instant. Qui de nous sait combien il lui en reste pour travailler, jouïr, et préparer son sort future!... Eh quoi? Les passerons nous ces courts instans à discourir sur la vertue, à analiser la beauté, la noblesse de l'amitié, sans jamais pratiquer l'une, ni honorer | l'autre du seul encens digne d'elle. Plus coupables que les aveugles qui les ignorent, n'aurons nous vus de préférance briller les raions d'une lumiere celeste que pour nous plonger dans de coupables tenebres? Ne rien faire où nous occuper gravement de miseres, sera-ce là la devise écrite sur les liens qui nous attachent l'un à l'autre? Mon cher Socrate! Au lieu de disputer sans cesse, à qui sera le plus délié dans les accusations, le plus fin à découvrir à l'autre des torts, le plus adroit à les eluder, le plus attentif à ne pas se compromettre etc. etc. etc. Disputons à qui mettra le mieux en pratique les conseils de la raison, les preceptes de la sainte philosophie, et à qui trouvera à plus grande somme de bonheur dans la vertue. Voila la seule dispute digne de vous et de moi. Eh que serviroit je vous prie à un medecin de

connoitre la vertue des plantes, si au besoin il ne sait les emploier au salut de son corps? La philosophie est-elle donc comme ce que vous disiez hier de la botanique, une science de mot, un vain catalogue de noms? Elle le seroit en effet, si elle demeuroit toujours sterile pour l'ame. |

Mais à Dieu ne plaise que ce soit là notre sort. Non vous ecouterez votre disciple qui vous parle pour la derniere fois. J'ai pris la resolution ferme et inébranlable de ne plus m'entretenir avec vous par écrit sur ces miseres indignes de vous. Desormais, secondement, et cette resolution qui doit dans l'avenir regler votre conduite ne l'est pas moins. Ainsi je vous supplie d'y donner une attention particuliere. Je ne veux plus ni écouter ni repondre à aucune plainte quelconque de votre part à moins qu'elle ne me soit comuniquée au moment meme du delit, soit réel ou imaginair, soit que nous soïons seuls ou en compagnie. Le moindre signe de votre part me fera tout quitter pour vous écoutter et repondre au sujet de vos plaintes, pourvu qu'elles me soient comuniquées sur le champ. Mais les phrases hier, il y a quelques jours, depuis quelque tems, depuis quelques semaines, mois ou années etc. etc. vont être résolument bannies de mon dictionnaire et doivent l'etre | du votre si mon amitié, mon repos et le votre vous sont chers. Je ne les reçois, je ne les écoutte plus. Sur le champ ou point du tout. Voila mon dernier mot, et la seule routte de bonheur que je vois encore ouverte pour vous, parcequ'elle vous forcera à vaincre ces reticences, ces dissimulations momentannées de soupçons vagues et sans contours qui ne s'aigrissent si fort qu'en fermentant dans le concentration et se melangeant avec le levain de votre imagination, c'est le seul moyen aussi de bannir de nos tête à tete ces terreurs paniques qui je vous l'avoue m'y suivent souvent malgré moi. Lorsque je considere que je me trouve alors entre le risque ou de m'y préparer sans m'en doutter des scenes futures ou de recevoir les fruits de celles que je me suis preparée dans la meme ignorance dans quelque tete à tete précedant, passé peutetre depuis plusieurs jours, semaines ou mois. Cet etat précaire est horrible. Je n'ai pas besoin de vous dire avec quelle ardeur je remplirai moi même les

conditions que je propose, puisqu'outre que les plaintes ne viennent presque jamais de moi, vous savez assez que je les ai deja remplis d'avance en | disant toujours à mon ami avec franchise ce que je desire de lui. C'est ainsi par exemple que je vous ai demandée la liberté de mes soirées parceque quelques heures de solitude par jour sont essentiels à mon bonheur, et le seront toute ma vie, parceque toute ma vie j'aurai besoin de travailler, de rentrer en moi-meme pour m'examiner et me regler.

C'est ainsi que je vous ai souvent ouvert mon ame sur ce qui me contrarie de votre part, dans la forme d'éducation que je me suis prescrite pour mes enfans, et dont la reussite tient aussi essentiellement à mon bonheur, puisqu'elle tient à la satisfaction de mes devoirs remplis. C'est ainsi que j'en agirai toujours quelques soins qu'ait pris votre imagination jusqu'ici pour faire tourner contre moi, ou pour mieux dire, contre votre bonheur, ces effets les moins equivoques de l'amitié, qui est nulle sans franchise, et sans liberté. Et que vous ne devriez jamais mieux appeller que dans les soins que je me donne | pour mettre notre commerce à l'aise. Je suis peu surprise qu'il y en ait si peu dans la votre, lorsque je considere ce que je serois moi, s'il me falloit comme vous dissimuler ces choses. Oh je ne doutte nullement qu'en pareil cas l'aigreur, le malaise et la défiance, ne prit bientot dans mon cœur la place des sentimens doux dont il est rempli pour vous, sans que pour cela je pourrois me dire précisément que je ne vous aime plus, ou que je vous aime moins. Mais l'amitié qui se gêne et qui dissimule est plus incomode en proportion qu'elle est plus active et plus forte. C'est votre cas sans doute, mon cher Socrate, vous m'assurez que vous m'aimez, et au fond je n'en puis doutter, mais c'est la forme qu'il faut changer si nous voulons conserver l'espoir de voir jamais se réaliser le charmant projet de passer nos jours à coté l'un de l'autre, c'est alors que vous verrez l'amitié vous sourire et repandre sur votre vie de nouveaux tresors de bonheur encore | inconnus pour vous. C'est alors que vous benirez celle qui voulut votre bonheur par pure interet propre. Si vous le voulez sincerement aussi, souscrivez s'il vous plait l'article de ma

lettre qui contient ma proposition. Souscrivez la de cœur, si non! ... Je ne veux pas m'arrêter à cette alternative impossible! Mais je déclare que dans tous les cas je m'y tiens inébranlablement quelques en puissent être les suites. Car quiconque m'appellant son amie voudroit se refuser à des loix aussi raisonnables dictés uniquement par les solicitudes que m'inspire son bonheur, me donneroit le droit de penser que ces guerres puériles qui troublent si fort le repos de ma vie, peuvent avoir pour lui des charmes, et perdroit par conséquent celui de m'y trouver sensible.

Vous lirez ces papiers en arrivant, et vous me les rendrai parceque je veux avant de vous en rendre possesseur en prendre copie. Après cela je vous prierai de les relire jusqu'à ce que gravés dans votre cœur ils aillent à votre raison et vous rendent sensible. La vraïe amitié qui me les a dictés. Puisse mes raisons assurer ainsi notre bonheur sur la terre. Le mien est fixé et vous seul desormais avez le droit de le troubler. Pourriez vous le vouloir leser?

❧

Lettre IV.48 – Diotime, 28 juin 1777 = *Kp 25 / 1*

Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 31-32.

Ce samedi, 28 de juin 1777

Mon cher Socrate. La soirée d'hier fut un de plus beaux moments de ma vie, elle m'a fait voir les premiers raïons d'un bonheur durable entre Socrate et Diotime, par la maniere dont Socrate a su vaincre les ennemis interieurs qui s'y opposerent jusqu'ici, et remplir le traité solennel auquel l'amitié présida. Recevez mes vifs remerciements, mon ami, recevez les du fond de mon ame.

Je n'ai plus rien à demander au ciel sur ce globe si je vois Socrate se conformer aux vœux de mon cœur, et couronner mon bonheur par le sien. Ma santé est | parfaitement bonne aujourd'hui. J'espere que la votre en dit autant. N'oubliez pas

je vous en prie d'écrire à Haarlem pour la lettre de Lysis. Je ne scais si vous me destinez ou non le plaisir de vous voir aujourd'hui, mais ce que je scais bien surement, c'est qu'absent ou présent je m'occuperai avec plaisir de mon excellent ami Socrate et que je suis bien vraïment sa Diotime affectionée. |

[Couvert] A Monsieur Hemsterhuys, à La Haye

❧

Lettre IV.49 – Diotime, 30 juin 1777 = *Kp 25 / 12.11*

30 jun. 1777

Je vous remercie, mon cher Socrate, de vos papiers et surtout du billet que vous y avez joint. Je ferai du reste l'usage qu'il en faut faire, et j'espere, au détriment du plat animal qui a eu l'audace de se servir (comme s'il pouvoit s'egaler à vous) d'une de vos phrases ce qui me courousse presqu'encore plus contre lui que son autre vilenie.

La santé du Prince est très bonne. Ma santé phisique est passable. Mais qu'importe celle d'une couverture qu'il faut avoir de comun avec des animeaux si haïssables.

Voici une lettre que Lisis a écrit au Prince qui a dessein de faire inserer les vers dans un journal, ce à cause de | quoi il ne faut pas en nommer l'auteur.

Bon soir mon cher Socrate, jusqu'au plaisir de vous voir samedi, n'oubliez pas votre Diotime.

❧

Lettre IV.50 – Diotime, 7 juillet 1777 = *Kp 25 / 12.12*

7 juillet 1777

A moi et le Prince nous avons toujours d'excellentes raisons pour vous desirer, j'en ajouterai une de charité pour ce pauvre Prince (que je suis si peu en etat d'amuser actuellement) pour desirer vous voir à diner à moins que cela ne vous dérange.

J'ai fort mal dormi cette nuit et ma tete s'en ressent ainsi que mes yeux. L'un et l'autre va moins bien qu'hier. Je me rappelle encore avec dépit, que ma mauvaise tete donna hier un moment de déplaisir au Prince auquel mon coeur n'eut aucune part, et tant que je ne pourrai repondre de cette tete, du moins autant qu'a l'ordinaire, je ne puis me déffendre d'être vis à vis de ceux que j'aime dans ce malaise que donne l'inquietude | ni de les affliger ou de les ennuyer ou de les inquietter {eux meme}. J'ai pris la medecine de Robert selon vos ordonnances plutot que sur les siens. Je suivrai vos conseils (du moins ceux qui sont en mon pouvoir) en supprimant Young[6] pour quelques jours. Quant à ce qui est de me livrer aux sciences serieuses ou aux abstractions socratiques, hélas c'est faire la satire de ma pauvre tete que de me le proposer. Je suis assez humilié de l'avoir trouvé si faible dans l'occation! Je vous felicite, mon cher Socrate, d'en avoir une plus forte. Conservez la bien pour le bonheur de vos amis, et en particulier pour celui de Diotime. |

Je vous remercie beaucoup de vos bonnes fraises, j'espere que vous m'aiderez à les manger. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye

❧

6 Probablement: Edward Young (1683-1765), *Night-Thoughts*.

Lettre IV.51 – Diotime, 13 juillet [1777] [7] = *Kp 26 / 4*

Dimanche, 13 de juillet

Je vous envoye, mon cher Socrate, l'histoire curieuse du {curé de Louis} dont je vous ai parlé hier. Je desire bien savoir des nouvelles de votre santé. Si vous avez la bonté de venir diner chez moi, ayez celle de m'apporter les lettres de Holland, que je suis curieux de lire surtout celle au sujet des préjugéz.

Au surplu je vous avertis que je dinerai un peu plus tot aujourd'hui qu'à l'ordinaire, c.à.d. à une heure et demie. Notre soirée d'hier etoit charmante quoique la lune n'ait pas voulu y présider. La concorde et la paix vaillent bien la lune!

Sur ce je vous recomande à la protection d'Apollon et des Muses. Puisse-t-elles vous inspirer des accents dignes {de} Socrates. Ce sont les voux de Diotime. |

[Couvert] A Monsieur Hemsterhuys, à La Haye

❧

Lettre IV.52 – Diotime, 14 juillet 1777 = *Kp 25 / 13.1.27*

Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 38-41.

lundi matin • 14 juilliet 1777

Si je me suis trouvé par malheur dans cet etat? Ah vous le savez bien et à force d'en etre humilié dans le tems j'ai cessé de l'être, parceque j'ai pensé qu'il valoit mieux agir que pâtir lachement. Ce n'est pas la source de cet etat qui m'a humilié parceque rien de ce qui est naturel ne doit faire cet effet, et j'ai trouvé assez naturel que l'ame patisse lorsque la sphere de son activité, a été ébranlée.

7 Cette lettre a été écrite avant le déménagement de la princesse à Münster, comme en témoigne l'invitation à dîner. En 1777, 13 juillet tombe un dimanche.

Mais c'est des longs et penibles effets de cet ebranlement dont j'ai rougi, dont je ne me suis consolée qu'en reprenant ma place. Et je l'ai reprise, Socrate. J'espere que ce sera pour ne plus l'à quitter. Quant à vous, je suis persuader que dans vos recherches vous trouverez que l'antidote la plus sure contre le desordre dont vous vous plaignéz, repose dans la necessité absolue de donner plus de nourriture à l'activité de votre ame et de vos riches facultés. Il me semble que vous ne consacrez pas assez de moments à un travail digne de vous et que la nature qui vous a si richement pourvû d'instrumens à droit d'exiger de vous comme une juste retribution.

Je puis me tromper, mais il me paroit | qu'avec un si grand fond, vous ne payez pas d'assez gros interets. Un homme comme vous, se doit aux autres hommes, et se rend comptable envers la societé et la nature lorsqu'il refuse de comuniquer ses lumieres et de détruire des erreurs pernicieuses. D'ailleurs une si belle, une si douce occupation qui exige le concours de toutes les facultés, les mettroit forcément plus en équilibre, empecheroit l'imagination ou telle autre faculté de predominer en travaillant séparément, et epargneroit ainsi bien des meaux!, en laissant après elle la satisfaction si digne d'une ame élevée, d'avoir arrêté le tems qui fuit en marquant ses rapides instans par des monumens utils, et imperissables sans compter que le soin de travailler à la perfection des autres, emporte necessairement celui de sa propre perfection. Pour moi j'ai resolu de travailler sans relache et avec plus d'ardeur que jamais à m'éclairer et à me conduire, afin | de me mettre en état d'éclairer, ceux qui sont confiés à ma concience, et ceux qui m'{entourent} non seulement par mes discours mais par l'exemple, le plus énergique des discours.

Je suis charmé de ce que dans l'etat ou se trouver votre ame vous consacriez la journée à la solitude. C'est là où une ame energique par elle meme se retrouve et se trempe, et il n'est point de situation dans la vie où je ne la considerasse comme le plus grand des biens. On en sort plus digne de soi et de ses amis, on s'en aime mieux les uns les autres. On s'y prepare des doutes salutairs à resoudre des sujets

de dissertation {propres à s'excuser} l'esprit. Je dirai meme qu'on en sent mieux le prix les uns des autres. Car enfin comme la perfection n'est pas de notre nature, il se trouve lorsqu'on est toujours ensembles que la pointe des déffauts accidentels et exterieur blesse, tandis que les vertus dont on jouït de trop près disparoissent sous l'habitude au lieu que dans la solitude, les ames deviennent les objets uniques des contemplations, des | jouissances, des sensations les uns des autres. Les deffauts en sont abstraits avec la frêle machine à laquelle ils tiennent. Du moins chez les hommes qui ne sont pas vicieux. Et enthousiasmé d'une possession si riche, si belle on se {revoit} avec la sensation délicieuse qu'on eprouve en revoyant le printems, qui bien que toujours le meme, bien qu'il ait ses desagrémens aussi, nous semble toujours nouveau et n'offre à nos sens enchanté que ses beautés foncieres.

Si je savois le prix du linge que vous avez eu la bonté de m'envoyer pour {echantillon} je vous prierois peut etre de m'en faire venir car je le trouve tres beau.

Adieu mon cher Socrate, pardon si ma lettre ressemble un peu à du galimatias. Je suis dans mon lit fort echauffé du bain et fort pressée. La santé de mon corps au reste suit celle de mon ame, c'est a dire qu'elle est bonne. Adieu. Vous avez les vœux ardents de Diotime.

❧

Lettre IV.53 – Diotime, 8 novembre 1777 = *Kp 25 / 13.2.28*

8 nov. 1777

Samedi à 3 heures, 8 de nov. 1777

Selon vos ordres, mon cher Socrate, je vous apprens par ecrit que ma santé est aussi bonne que les circonstances le permettent. Je desirerois en savoir autant et même mieux de la votre, et ne suis pas fâché que vous ayez choisi ce jour

d'humidité et d'orage pour rester chez vous. J'espere que vos fluxions s'en trouveront bien. Souvenez vous s'il vous plait que je vous ai gagné à la sueur de mon front 4 composition. Je pensois hier lorsque vous vous plaignit d'un enflure dans le cerveau qu'il etoit peutetre gros de cette dette et que vous vous soulageriez | aujourd'hui par un accouchement heureux! Dieu veuille que j'aie pensé vraï. Il y a longtems que votre philosophie nous doit quelque progeniture. Je vous renvoie celle de Mr Cardan, parceque je ne puis en soutenir la vue davantage. Mais si vous etes dans les douleurs de l'enfantement au moment où vous les recevrez, gardez vous de les envisager de peur que cette vision n'influe sur le nouveau né.

Adieu mon cher Socrate. Puisse la Venus celeste repandre sur votre soirée ses douceurs lorsque Minerve l'aura suffisament eclairé de son flambeau. |

[Couvert] A Monsieur Hemsterhuys

❧

Lettre IV.54 – Diotime, 13 novembre 1777 = *Kp 25 / 13.3.29*

Jeudi à 4 h^eures • 13 nov. 1777

Conformément à vos ordres et à ceux de mon cœur je vous apprens, mon cher Socrate que je me porte fort bien et que je vous aime beaucoup. J'espere que cet article n'est pas nouveau pour vous.

J'ai eu Lisis ce matin pendant une heure, nous avons beaucoup parlé de Socrate et avec gr^and plaisir. Il se flatte de diner demain ici avec lui, je m'en flatte aussi. Puisse votre journée libre de tout imposteur s'écouler au sein des jouissances les plus approchantes de celle que donne à l'amitié sans exclure de vos occupations le souvenir de Diotime. |

[Couvert] A Monsieur Hemsterhuys

Lettre IV.55 – Diotime, 14 novembre 1777 = *Kp 25 / 2*

La lettre originale a été perdue; publiée dans: MTBG, p. 61-62.

14 novembre 79

J'ai lu Diodore de Sicile il y a je crois 2 ou 3 ans avec plaisir, mais je n'etois pas assez mur pour le lire avec tout le fruit possible et si vous venez à Munster, je le relirai avec grand plaisir avec vous. Actuellement je ne lis point. Les mathematiques se sont emparés des moments qui me reste, je sens que je n'ai fait y balbutier, et mes enfans qui servent de premiere direction à toutes mes études, ont besoin que je marche ferme dans cette carrière, qui me paroit être extrément bien traitée ici. Le Latin aussi m'occupe et je commence à epeller Horace, qui m'enchante. Je n'aurois jamais cru qu'un Romain put avoir tant de vrai tact et de gout, il faut que cet homme soit nourri des Grecs.

❧

Lettre IV.56 – Diotime, 17 novembre 1777 = *Kp 25 / 13.4.30*

Lundi à 6 heures du soir • 17 nov. 1777

Vous imposez des loix qui sentent un peu le despotism, mon cher Socrate. Vous avez juré de me laisser toujours m'adresser à un muet. Cependant on a bientot tout dit lorsqu'on parle toujours seul. Aussi ne vous parlerai-je que de ma très bonne santé et des vœux que je forme pour la votre. Je ne vous dirai pas meme que j'ai passé ma journée à donner des leçons d'algebre que je scais pas moi-meme et que je vais en donner de geographie que je ne scais pas mieux. Le Prince qui siffle là dans l'autre chambre a des spasmes et des pesanteurs, et moi je n'ai que d'incomode que l'amitié que je vous porte, car je voudrois pouvoir vous haïr à cause de votre {mocque} silencieuse. |

[Couvert] A Monsieur Hemsterhuys, à La Haye

Lettre IV.57 – Diotime, 25 novembre [1777] = *Kp 25 / 13.5.31*

Mardi 25 nov.

Je ne me suis point mal porté hier, mon cher Socrate, mais cela va encore mieux aujourd'hui puisque j'ai eu une fort bonne nuit, et qu'a ma tete près (qui est plutot échauffée que douloureuse cependant) je ne sens plus aucun espece de malaise.

J'espere que j'aurai le plaisir de vous voir diner à Niethuys aujourd'hui, car enfin quelque soient vos affaires on ne travaille point à l'heure du diner, et on se repose après. N'oubliez pas de dire à La Haye que ma fievre est actuellement tierce reglée, qu'elle diminue sensiblement et qu'on va me donner le | quina. C'est là actuelement le bultin du Prince.

Adieu mon cher S.! Je vous salue et vous embrasse. |

[Couvert] A Monsieur Hemsterhuys

❧

Lettre IV.58 – Diotime, 26 novembre [1777] = *Kp 25 / 13.6.32*

Mercredi 26 de novembre, jour sacré!

Coment votre Diotime ne seroit elle pas toute santé dans ce beau jour, puisqu'elle n'a de facultés que pour sentir son bonheur? Veuillez, mon cher Socrate, participer à sa félicité en la partageant et puisse cet Etre Suprême qui a tout fait pour moi, en me soumettant aux loix de la Sainte Amitié vous accorder pour recompense de celle que vous me témoignez, mes jouïssances, c'est le vœu le plus eminant que je connoisse. J'ai mangé | du poulet et bu une petite goutte de vin de Bourgogne à la santé du jour et à la votre, surement avec plus de plaisir

que Jupiter ne buvoit son nectar lors meme que le beau Ganimede le lui versoit et quoique Robert Vullain fut mon echanson.

J'ai fait après cela fort laborieusement une leçon d'algèbre à ... J'en vais faire une de geographie et j'espere que ma journée se terminera au sein de la Venus celeste. Ajoutez à cet espoir celui de recevoir un mot de | la main de Socrate et vous vous representerez aisément le contentement de l'heureuse Diotime. |

[Couvert] A Monsieur Hemsterhuys

❧

Lettre IV.59 – Diotime, 9 décembre 1777 = *BN 1155 / 26-27*

Niethuys, le 9 dec. 1777

Vous savez, mon cher Socrate, combien je respecte votre théorie sur les facultés de l'ame, puisque vous savez qu'il n'est point d'être qui m'interesse à qui je ne desire aussitot en faire part, croyant lui faire le plus precieux des dons, puisqu'il n'est point de jour je dirai presque point d'instant qu'elle ne fasse l'objet de mes meditations et point d'etude où elle ne me serve de base, surtout dans l'éducation où elle sert de direction absolue à toute mes vue et démarches. Mais combinée avec l'experiance que j'ai aquise et que j'aquiers encore tous les jours par mes fautes meme, j'ose vous assurer que si l'application en est aisée, les effets pour etre surs, ne peuvent et ne doivent etre ni prompts ni sensibles. Et votre comparaison ingenieuse des melanges chimiques en effervescence d'on derive une liqueur homogene et limpide est parfaite si on l'a considere comme ces pieces dramatiques où l'on rapproche les actions de longues annéez tellement qu'elles forment un total raccourci, elles se passent sous les yeux du spectateurs dans l'espace d'une heure ou deux. J'y ai bien pensé. mon ami, si j'agissois avec Mimi comme supposant en elle cette effervescence actuellement, et son effet prochain,

si je prolongeai pour cet effet l'état violant où elle se trouve, si à cet etat je fairois succeder le Stoicisme et la tragedie il en resulteroit de deux choses l'une. |

Il succederoit à la tristesse, l'ennui, produit des choses qu'elle ne comprendroit pas, ce qui est une tristesse plus dangereuse à tout age que celle qui noit de la suite de nos fautes. Ou bien si par hazard elle pouvoit prendre quelque gout pour ces lecture (ce que selon ce que je connois d'elle me paroit encore impossible) comme elle n'en comprendroit necessairement que des demi teintes des phrases, des mots. Elle se feroit des fausses idées et se famillarirent avec les mots heroisme, grandeur, vertu etc. avant de connoitre et comprendre la chose, ce qui est directement contradictoire à mes principes les plus importans.

Il ne me manque que le tems pour vous prouver la verité de ce que j'avance de cent manieres différantes – à cet age – ou pour me renfermer dans mon sujet seul, mes enfans manquent et manqueront encore quelques années des idées les plus essentiels pour sentir les fruits du Stoïcisme sur les jeunes ames, il faut au moins avoir les notions premieres d'un Etre Supreme, d'une vie future etc. etc. pour que l'imagination achevant le reste, le Stoïcisme puisse elever l'ame et contribuer à cette effervescence salutaire à 14, 15 ou 16 ans, parce que c'est alors seulement aussi, qu'on comence à se sentir | quelque chose dans l'univers, et par la meme raison si vous y joïgnez qu'alors on comence à avoir le complément des idées necessaires pour sentir ce qui est grand, heroique etc. Les tragedies et la poesie epique et tous les ingrédiants semblables deviennent (si je puis m'exprimer ainsi) comme des espece de saumure propres à produire cette effervescence.

Aujourd'hui un Cocles, savez vous ce que c'est dans la tete de mes enfans? Un homme qui avoit à lui seul autant de force phisique que tous les Samnites (je crois) qu'il combattoit en avoit entr'eux. Socrate, Aristide, bonnes gens qui ne faisoit tort à personne tout au plus aussi bons que leur mere. La moindre petite action d'honeteté ou de courage d'un des petits acteurs des comedies du livre almand, qu'ils lisent avec delice, les ettonne, les charme cent fois plus que tous

les heros de l'Illiade et cela est {naturel} ils en ont la mesure. Je dirai plus: la seule raison qui jusqu'ici m'empeche de les pousser dans l'histoire, c'est que les experiances que j'ai deja tenté à differantes reprises la dessu en discontinuant toujours m'ont apprises, qu'ils n'etoit pas mure encore pour une lecture qui n'etant pas sentie, devient non seulement une science sterile de mots, mais ce qui est pire, c'es que ces | mots, ces phrases une fois entré dans la tete vuide de la sensation qu'ils doivent produire n'y rentrent souvent jamais plus richement dans la suite, temoin la plupart des educations scolastiques, et temoin encore l'abus perpetuel des mots en tout sens dans le monde. Au surplus, je suis [...]

❧

Lettre IV.60 – Diotime, sans date = *BN 1155 / 28*

Mon cher Socrate, vous pouvez comuniquer ma lettre au Prince ou la lui lire. Je n'y ai rien mis que de vraï et que je ne veuille bien qu'il sache. Je vous recomande cette affaïre plus j'y vois clair et plus il m'importe d'etre en possession de mon argent. Il y a bien de l'apparance que c'est reellement pour notre pain que vous | travaillerez, mais au nom du ciel ne vous fiez pas à des paroles et promesses. Faites qu'il vous remette des realités et cela le plutot possible. Si vous trouvez quelque phrase de trop dans ma lettre effacé la hardiment avant de la lui faire lire. Agissez ce que selon votre sagesse vous inspirera. Adieu.

Renvoyez moi la lettre.

❧

Lettre IV.61 – Diotime, 21 décembre 1777 = *Kp 25 / 13.7.33*

21 dec. 1777

Je vous demande pardon, cher et sage Socrate, d'avoir eu l'insolence de vous tricher hier. J'avoue en toute humilité que l'histoire de l'infolio de Mde l'Envie n'étoit qu'un conte forgé pour vous attirer jusque dans ma chambre où j'esperois bien q'y etant une fois, vous gardéz, pour la consolation de Diotime et la grande satisfaction du pauvre et touchant Errata.

Quant au papier blanc que je vous ai donné, je n'en ai nul remord, parceque je compte que la taille servira desormais de model aux | billets que vous m'ecrirez. C'est donc proprement un échantillon de la longeur dont je les desire.

Bonsoir, mon ami, bonsoir, demain à diner nous nous rejouïrons ensembles comme vous me l'avez promis et après diner je travaillerai à votre veste sans en détourner ni les yeux ni la pensée. Pendant ce tems vous devrez à ma diligence d'entretenir la compagnie

Votre Diotime

Samedi soir à 9 heures.

❧

Lettre IV.62 – Diotime, sans date = *Kp 25 / 13.8.34*

Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 35-38.

Je vous remercie, mon cher Socrate, de la meilleure soirée que j'aie passée depuis longtems avec vous. Fasse le ciel que ce cœur qui trouve son bonheur à se montrer à vous sans reserve puisse le faire sentir au votre et lui comuniquer ce sentiment doux. Je l'éprouve c.à.d. comme un besoin essentiel de mon ame. Mais qu'ai-je à demander au ciel qu'il n'ait déja fait. C'est nous seuls ingrats que nous

sommes qui semblons nous efforcer de repousser ses bienfaits! Il nous donna les uns aux autres comme il donna à nos ames leurs facultés avec la liberté de les tourner à notre vraïe félicité ou d'empoisonner ces dons précieux, sans pouvoir les anéantir, et c'est à vous cher Socrate, à vous qu'il doua le plus richement de ces belles facultés, à vous | qui outre cet avantage avez encore au dessus de nous celui de l'education la plus excellente et celui de l'experiance de l'age, à qui j'ai le droit de dire, puisque la justice suprême ne peut demander qu'à proportion de ce qu'elle donna à chacun, n'est-ce pas de vous qu'elle peut exiger les plus grands efforts à ce titre? Tous ce qu'il y a en nous de divin, d'indestructible nous unit et nous conduit ainsi uni au bonheur. Les parties les plus viles de nous meme, nos miserables surfaces seuls exitent les tempetes elevant les brouillards qui nous offusquent la vie, mais nous le savons, mais au fort de ces tempetes nous sentimes toujours qu'elles n'attaquent que l'ecorce et que si par quelque faveur | de la divinité nous pouvions la rompre dans ces moments pour nous montrer l'un et l'autre à nud nos essences sans concience p.à.d. de ces tempetes s'uniroient incontinent et ne sentiroient que felicité pure. Cher Socrate! Lorsque nous trouvons à chaque instant au fond de nos ames une verité si belle si consolante n'est il pas absurde, n'est il pas petit impardonable, au dessous mille fois au desous de nous d'agir au detriment de notre bonheur comme si nous l'ignorions, semblables à cet egard aux enfans qui feignent dans leur jeux des personnages differants de ce qu'ils sont. Permettrons nous à ces frivole nuages de nous derober le plus beau comme le plus rare des spectacles, 3 êtres qui s'aiment comme la divinité. |

J'aime sans doute dans ces œuvres et qui de toute leur facultés ne tendent qu'a s'epurer dans un travail qui etant déja par lui meme felicité nous en prépare à chaque pas un plus riche pour une meilleure economie.

Quoiqu'il en soit mon ame tient à celle de mes 2 amis egalement pour toutes les faces, pour toutes les etternites possibles. Dans cette face ci de l'univers mon devoir et mon cœur m'attachent à mes enfans et à ce qui peut etre leur plus

grand bien. Seule chargée de ce bien il est clair qu'il faut une ame tranquile et toute occuppée de cet objet pour ne pas la méprendre dans le choix important des moyens qui chaque jour à mesure que leur facultés s'enrichissent | et se composent devient et plus difficile et plus impartant et demande dans moi meme un travail et des efforts (et par la necessité de vaincre mes propres passions afin d'etre maitresse du mobile le plus important de l'education je veux dire l'exemple et pour suivre sans interruption le fil souvent tortueux de leur caractere à mesure qu'il se forme et ce déforme). Pour bien en juger il faudroit avoir des enfans et les envisager comme je le fais. Il en resulte que vous aimant vous 2 au dessus de toute chose, je suis dans cette face de l'univers à mes enfans au dessus de toute chose | et déterminée. Je le jure par la Sainte amitié, et par celui qui me donna une ame propre à la sentir, déterminée à tout sacrifier pour obtenir cette tranquilité necessaire à leur bienetre. Si l'amitié me l'accorde, elle facilitera mon ouvrage et me fera goutter toute la félicité dont un mortel soit susceptible. Si je ne puis l'esperer de sa part quelque elans de bonheur qu'elle puisse m'offrir dans une vie melangée de tempetes, s'il n'y regne une certaine harmonie, une uniformité, une serenité, une stabilité enfin qui puisse mener | à la tranquilité qui m'est necessaire pour bien remplir ma vocation, je considererai cette vie comme un point concentré dans l'accomplissement de ce devoir là seul et irai loin d'eux {s'il le faut} me livrant toute entiere à ce travail meriter de les rejoindre dans une sphere plus favorable à mes vœux et sans doute aux votres.

Adieu cher Socrate, j'esperois jouïr aujourd'hui de ce qui après l'amitié me rend le plus surement heureuse je veux dire la solitude. Mais hélas la Princesse d'Orange qui dine seule, son Prince etant dehors s'est avisé après avoir balancé si elle ne viendroit pas me | demander à diner, de m'inviter chez elle, j'y dine donc puisque le Prince a accepté pour moi hier soir.

Marie se porte mieux, mais je lui ai fait dire de rester encore en ville pour plus de sureté. Veuillez me faire savoir des nouvelles de votre santé, et n'oubliez jamais qu'uni ou separé civilement Diotime est à jamais par essence votre amie. Mais

que tant qu'elle sera mere elle ne peut jouïr des douceurs de ce titre qu'autant que ces jouïssances bien loin de troubler ses operations en qualité de mere, les lui faciliteront. |

Si vous m'ecrivez veuillez envoyer votre billet à ma maison en ville, j'aurai soin qu'il me parvienne.

❧

Lettre IV.63 – Diotime, sans date = *Kp 27 / I,1*

Dimanche soir

Mon cher Socrate, mon ami, une grande félicité a marqué pour votre Diotime cette journée ci du sceau de la faveur celeste! Je ne puis vous dire en quoi elle consiste, le tems est trop court, mais je ne puis jouïr d'un sentiment vif d'un tel bonheur sans desirer le partager avec vous. Mardi je vous en parlerai plus en détail, demain je vais à la comedie, où j'ai pris une loge en faveur de l'homme singulier qu'on y joue, il me semble que c'est nous qu'on joue là. Cela doit nous interesser, n'y viendrez vous pas, et dans ce cas, ne voulez vous pas accorder à Diotime le plaisir de vous sentir près d'elle?

Dans ce moment-ci Lysis est auprès | de vous, il ne sait pas ... le malheureux! Il ne partage pas encore mon bonheur! Le sien, l'espace n'a-t-elle donc été crée que pour servir d'obstacle!... Peu s'en faut que je n'aille vous trouver tous deux. Mais non, je suis trop {énerve}. Socrate, l'amour de la sagesse enclueroit-elle la joïe excessive? Non non, il faudroit pour cela que la divinité n'eut pas donné à l'ame ces vastes facultés qui lui permettent de s'elever jusqu'à elle, avec quelle grandeur, elle se fait sentir à nous! Avec quelle energie elle daigne se comuniquer aux mortels, ah je l'ai sentie, vivement sentie aujourdhui, et la plus fière des mortelles, c'est votre Diotime. |

[Couvert] A Monsieur Hemsterhuys

Lettre IV.64 – Diotime, 29 juillet & 1 août 1778 = *Kp 25 / 14.1*

Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 41-43.

Le 29 de julliet 79 [8]

C'est de l'endroit où vous me quittates la derniere fois que je vous ecris, mon cher Socrate, je suis venu y respirer ... et je vous ecris pour vous dire ce que je sens par rapport à vous chaque fois que je me trouve ici. Tous vos ouvrages y sont deposé, de sorte que je n'y viens jamais sans passer des heures à vous lire, c.à.d. que je me transporte alors dans une athmosphere tout à fait etrangere et chaque fois que je vous lis, surtout dans l'Hom^me et ses rapports, dans les Desirs etc. je me sens pour l'auteur une sorte de passion toute nouvelle, une affection toute différante de ce que j'eprouve en meditant nos rapports passés individuels qui alors me paroissent d'une absurdité qui ne s'explique que par les absurdites epidémiques de ce triste globe. Et vous, vous me sembléz deux hom^mes tout à fait | dissemblables, dont l'un à la figure et l'exterrieur qui vous enveloppe effectivement et l'autre je ne scais quel genie ethéré sublime qui m'echappe toujours lorsque je m'en approchai corporellement. En verité, mon cher Socrate, je crois de plus en plus (car ce n'est pas d'aujourd'hui que cette idée m'a passé par la tete) que la nature après avoir formé votre ame s'est mepris de vetement, et que c'est là d'où derivent vos meaux phisiques et vos modifications singulieres. J'ai percé de bonne heure sa meprise, meme avant de pouvoir m'en rendre compte, j'etois devenue l'amante de votre genie. Je n'ai pu m'accomoder d'un etre qui n'y appartenoit pas.

Et voila sans doute la source de tous nos malentendus passes, presentes et futures. Vous rapellez vous qu'au sein de nos tracasseries à Nithuys je vous ecrivis

8 L'année a été écrit 78, mais avec un crayon corrigé: 79. On peut supposer que l'année 1779 correctement, parce que la princesse a écrit l'annexe de la lettre en Angelmodde, donc après avoir déménagé à Münster.

souvent, vous n'etes pas plutot loin, que tous ce qui en vous | me fait du mal, disparoit et je ne vois, je ne sens plus que l'Etre ideal ou plutot l'etre, le noyau reel caché au fin fond d'une ecorce qui me desespere. Relisez quelques uns de mes volumes de nos guerres civiles et vous retrouverez la valeur de cette confession en 20 endroits et je me persuade que dans quelqu'{au} face de l'univers nous serons tous {deux} pleinement convaincus de cette vérité.

Bon soir

Le 1er d'aout 78

Je suis encore à la campagne, mais demain je retourne à Münster. Je ne puis vous dire que cela. Nous sommes dans l'attente, le courier prochain les nouvelles seront plus decidés. Adieu cher Socrate. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, secretaire du Conseil d'Etat, à La Haye

fco Wesel

❧

Lettre IV.65 – Diotime, 26 novembre 1778

La lettre originale a été perdue – Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 43.

Mittwoch, 28. November 1778. Feiertag.

Warum sollte Ihre Diotima nicht ganz Gesundheit sein an diesem schönen Tage, wo sie nur die Fähigkeit besitzt, ihr Glück zu empfinden? Geruhen Sie, mein lieber Sokrates, an ihrem Glücke Theil zu nehmen, indem Sie dasselbe theilen; möge das höchste Wesen, das alles für mich gethan hat, indem es mich dem Gesetze der hl. Freundschaft unterthan machte, Sie zum Lohne für Alles, was Sie mir erzeigten, meines Genusses theilhaft machen; das ist der hervorragendste Wunsch, den ich kenne. Ich habe von dem Hühnchen gegessen und einen Tropfen Burgunderwein auf die Gesundheit des Tages und die Ihre getrunken. Sicher mit mehr Vergnügen, als Jupiter seinen Nektar trank, selbst wenn ihn der

schöne Ganymed einschenkte, und obwohl mein Mundschenk Robert Vulkanus war. Darauf habe ich sehr mühsam eine Lection in der Algebra durchgemacht und bin im Begriff, eine in der Geographie durchzumachen, und hoffe, daß dieser Tag im Schooß der Venus Urania beschließen wird. Fügen Sie dieser Hoffnung noch die hinzu, ein Wort vom Sokrates zu empfangen und Sie werden sich gleich die Zufriedenheit vorstellen der glücklichen Diotima.

❧

Lettre IV.66 – Diotime, sans date = *Kp 27 / III,25*

Jeudi à 7½

Mon cher Socrate, vous ne vous douttez guere que je ne suis pas encore couchée? Eh bien cela est vraï cependant. Je n'aï point la de someil cette nuit, je [= j'ai] donc mieux fait que de me coucher, j'ai occupé mon esprit et mon coeur des lectures de lettres de Lysis et Socrate jusqu'à 4 heures du matin, et cette lecture à retablie une belle harmonie dans mon ame. Dieu veuille que cela dure.

Voici un paquet qui appartient à Lysis. Veuillez le lui faire remettre, et voici mon coffre. Que le Ciel vous benisse. Adieu.

Ne parléz pas de ma veillée devant le Prince.

❧

Lettre IV.67 – Diotime, sans date = *Kp 27 / I,3*

Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 32-34, 35.

Que puis-je repondre à un homme qui a le courage, après m'avoir percé l'ame, tantot de nier le fait, tantot de parler de suppositions d'interpretations, comme si la plus horrible interpretation de ses malheureuces phrases, n'etoit pas ces phrases elles mêmes sans comentaire. Ensuite vous posez hardiment ce que vos outrages metent en question. Savoir si par impossible un homme qui m'aime,

auquel j'ai promis une amitié etternelle, qui me recconnoit pour l'etre le plus sublime, puisse avoir jamais eu la pensée que je lui suppose. Je ni suppose rien, car quoique moi seule j'aïe été en démence depuis l'horrible coup qui est parti d'une main qui me fut chere pour me | frapper d'autant plus profondément. Il ne s'est pas effacé un mot de l'horible scene de ma mémoire. J'ai ecrit jusqu'au scrupule vos paroles et les miennes, relisez les, et si votre ame n'est pas devenu insensible, si votre coeur ne s'est pas petrifié, si vous avez la moindre delicatesse dans l'ame, dites moi, dites? ce qu'il faudroit que je suppose, que j'interprête, pour rencherir sur vos paroles ou les aggraver.

Ou plutot apprenez moi comment je puis leur substitué quelque chose de moins affreux dans mon coeur. Vous posez, disai-je, ce que vos outrages ont mis en question, et moi je la retourne cette question et je vous demande s'il est possible qu'un homme qui ne | se nourrit que de mes larmes, et qui finit enfin par des outrages que je n'entendis jamais, depuis que j'existe, sortir de la bouche de mes plus cruels ennemis, s'il est possible que c'est homme ait pour moi les 1ers éléments de cette amitié sainte, qui s'anéantiroit plutot que d'aviler seulement par la pensée son objet, et à qui l'idee l'apparance d'un outrage feroit horreur.

Il ne s'agit pas ici d'un mot, qui peut s'echapper par méprise, sans porter par l'intention le sens qu'il semble porter, mais une conversation suivie d'une demie heure, mais la repetition articulée de ce qui m'a jetté moi seule en démence! Oh cruel, cruel homme! Que ne puis [je] effacer de mon sang, ou tes outrages; ou le souvenir de l'amitié que j'eus pour toi. |

Je vous verrai ce soir avec D. J'ecouterai ce que vous avez à me dire, mais passé cette soirée et en sa présence je n'écoute plus rien la dessu. Surtout point de violences, point de menaces. Je vous le demande par pitié pour vous même et pour mon etat. Quant à ce qui est de l'utilité de votre amitié, je vous prie de ne plus me la mettre devant mes yeux, parcequ'aucun interet possible ne peut me porter à souffrir lâchement qu'on m'avilire, et moins de celui à qui je fis l'honneur de permettre d'etre mon bienfaiteur que de tout autre. Vous ne voulez

pas que j'en croie vos paroles, mais vos sentimens, eh quel autre garant ai-je de ces sentimens ou quel garant plus sacré que vos sermons, c.à.d. vos paroles, si elles sont sans valeur? | Le coeur, Monsieur, le coeur est le mellieure, le seule garant de ce que nous inspirons, et le raisonnement le plus géometrique ne persuadera jamais lorsqu'il, le coeur, fait sentir le contraire de ce qu'on veut lui persuader.

Je m'en tiendrai plus que jamais à ce juge irrécusable pour moi, et ne suivrai que ce qu'il approuvera. Je compte absolument que vous ne viendrai que ce soir avec D.; ma tete et mon corps épuisé ne sauroit resister à {le côur}, à la contrainte et aux efforts. |

❧

Lettre IV.68 – Diotime, sans date

La lettre originale a été perdue – Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 34.

1777.

Mann! einzig gegen mich erbarmungslos im Universum! schmeichle Dir nicht, mich zur Verbrecherin zu stempeln vor dem einzigen mitleidsvollen Herzen, welches mir im Universum bleibt, und bleiben wird. Nein, ich will ihm nicht die Ursache meiner Verzweiflung verbergen, in der er mich gestern erblickte, er soll sie ohne Rückhalt erfahren. … D. wird Ihnen sagen, oder, falls er lieber will, lesen, was ich fühle. Es ist unnütz, den Schaden mir vorzustellen, welcher für mich entsteht, wenn ich Sie verliere. In der Wahl, die Hand zu küssen, die mich erniedrigt, feig Wohlthaten anzunehmen von dem, der mich in den Staub tritt und mich beschimpft mit seinen Worten, oder alle Vortheile dieses Lebens gesammt zu besitzen, schwanke ich nicht. Was sage ich? Der Tod ist in meinem Herzen und vielleicht werde ich wenigstens Eine Ihrer Wohlthaten zu segnen haben. Möchte doch Ihr säumiges Gewissen nicht zu spät Ihnen vor Augen stellen, daß man nicht ungestraft ein Herz, wie das meinige, beschimpft, und daß man kein Recht hat, zu gleicher Zeit den mit Worten zu erniedrigen, den man mit Diensten überhäuft; daß man kein Recht hat, so zu handeln, als einzig gegen die, welche man verachtet und denen man dient aus Mitleid.

Lettre IV.69 – Diotime, 19 juin 1779 = *Kp 25 / 15.1*

Munster, ce jeudi 19 juin 79

J'ai recu aujourd'hui à 2 heures environ de distance vos 2 lettres, mon cher Socrate; avec quel plaisir c'est ce que je ne vous depeindrai qu'en parti en vous assurant que de longtems vous ne m'en avez fait eprouver un semblable. Je vous remercie de ce que vous me promettez de donner à vos lettres la meme forme que Lysis leur donne, parceque j'y gagnerai infiniment. Hélas je ne puis vous en promettre autant. Depuis plusieurs semaines j'ai du, accablé de mes affaires, y renoncer déja vis à vis de Lysis ayant souvent eu à peine le tems de lui dire bon jour, et adieu. Je ne scais ou j'avois l'esprit lorsque je me berçois de l'espérance qu'à Munster j'aurois le loisir d'etudier ceci, de composer cela etc. etc. Depuis que je suis rentré serieusement dans mon devoir vis à vis de mes enfans (et il en etoit je vous le jure plus que tems car ils se perdoient dans le desordre et le desoeuvrement), ecoutez quel est le sort | de ma journée chaque jour et jugez.

Nous nous levons à 6. Si je le puis une demie heure ou une heure plutot, ces moments sont à moi. Si non jusqu'à 7 ou 7½ nous courons, sautons au jardin et faisons notre toilette, nous dejeunons jusqu'à 8, nous lisons jusqu'à 9½ ou 10 dans Plutarque que j'ai mis à la place de la geographie qui començoit à les ennuier. Et de deux jour l'un nous lisons en place de Plutarque Busching[9] l'un et l'autre à coté de la carte, si bien que nous avons un jour l'ancienne et l'autre la nouvelle geogr. en exercisse.

Jusque vers onze heure mes enfans ecrivent par cœur les declinaison dont il a été traitté la veille. Exercisse auquel mon secours est très necessaire, surtout à Mitri. A 11 heures arrive notre professeur. De midi à une et ½ nous faisons notre geometrie. Nous dinons, après le diner vient une heure encore de clavcin (nous en possedons un | grace à notre professeur qui à la verité est detestable, mais enfin

9 Anton Friedrich Büsching (1724-1793), *Neue Erdbeschreibung* (plusieurs éditions).

cela vaut mieux que rien). Reste encore une heure d'arithmetique et d'algebre que nous començons ensemble. Puis la promenade non moins necessaire, le souper, le coucher. Et ce n'est qu'alors c.à.d à 9 heures ½ que comence veritablement ma liberté. J'ai cherché et trouvé enfin un petit camarade de jeu pour Mitri qui vient 2 fois la semaine le mardi et le jeudi. Ces jours là nous nous levons plus matin et nous rayons le clavcin afin de pouvoir finir toutes nos affaires avant le diner et jouer ensuite toute l'après midi.

Ces jours là j'ai liberté d'ecrire au moins quelques heures parceque le bruit n'y fait rien, et j'en profite aujourd'hui meme pour causer un peu avec vous et repondre à quelques lettres. J'en ai recu plusieurs ce matin de La Haye que je reserverai pour une autre fois, entr'autre une de Charles Larrey fort tendre. |

Quoiqu'il en soit je ne vous ai fait le tableau succinct de mes occupations indispensables qu'afin que si j'etois forcé d'etre quelque fois très laconique et toujours plus que je ne le voudrois, vous l'attribuiez à sa seule vraie cause possible, à l'impossibilité de faire autrement Ce qui vous est arrivé, mon cher Socrate, me touche sans me surprendre, je n'ai jamais douté que vous ne fussiez dans tous les tems très occupée de moi et nos modifications les plus mauvaises meme, ne pêchoient jamais de ce coté par le trop peu. Peutetre auroit on plutot pu trouver du trop de part et d'autre dans ces sortes de situations compliqués facheuses. Mais je ne veux pas entrer en reflexion là dessus parceque cela me meneroit trop loin vu les bornes du tems qu'il m'est permis de mettre à ma causerie.

Je joïns ici le profil que vous me demandez pour l'Errata. Ce que vous me dites de la Grande Comtesse m'affecte cependant davantage, je ne la verrai pas ici.

❧

Lettre IV.70 – Diotime, sans date = *Kp 25 / 15.2*

Desoeuvrée, inutile ne voyant autour de moi que les occupations les plus minitieuses et n'entendant presque que des discretions sur ma miserable dépouille dicté les unes par le plus tendre interet, et les autres par des sentimens bien differents, que vous dirai-je, mon cher. J'ai cent fois ettouffé le dégout et les murmures que m'inspiroit l'indignation de me voir moi meme redescendre au berceau.

Cependant car mon parti etoit pris à cet égard, j'ai été jusqu'au bout dans la ferme resolution comme je l'avois déclaré d'avance que passé cet essais sur une santé qui n'en vaudroit pas le sacrifice si je ne considerois mes enfans, | je comptois dire adieu pour toujours à la faculté. Voici sur quoi elle est motivé, cette resolution. On ne la soumet à retrancher ainsi 2 ou 3 mois de sa vie que dans l'espoir de les ajoutter au total. Moi (et je le dis hardiment) je ne fais que par devoir, ceque d'autres font à cet egard guidés par le desir de vivre davantage. Mais ne raisonnant pas bien miserablement et sur mes interets, et sur mes devoirs, en allongant pour le futur eloigné une vie qui alors ne sera plus utile à mes enfans, aux dépends du tems present dont | chaque moment exige mon attention etant précieuse pour eux. Et je le passerois sans cesse en cures longues affoiblissantes en discutions sur mon foie et ma rate, en speculations sur milles vilenies inséparables de ces moments et à mettre le sphere d'activité qui m'à été departie à l'accabit de celle de la chenille arpenteuse qui passe sa vie à mesurer la petite espace soumise à son activité.

Non mon cher S., n'attendez pas cela de Diotime. J'écrirai à Camper, mais sans vous promettre d'avance de suivre ses conseils. Je me reserve de pronocer apres avoir reponse. Le conseil de Robert | après tout outre que c'est le votre, car il voudroit me donner précisément l'althéa, n'est point assujettissant du tout. Il s'agiroit dit-il de boire 2 verres de cela le matin à 6 heures de bien faire de l'exercisse, de bien manger du gibier roti, boire du vin etc. et plus rien le reste de

la journée à faire. Avec cela il assure qu'en 20 jours cela seroit passé, car il assure fort, et c'est ce que j'ai des raison de croire, que ce n'est plus l'effet du virus, mais une sorte d'acreté qui n'etoit point sujette à l'action du metal.

❧

Lettre IV.71 – Diotime, 16 août 1779

La lettre originale a été perdue – Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 44-46.

Montag, 16. Aug. 1779.

Sicher erwarten Sie nicht, mein theurer Sokrates, daß ich Ihnen die Art schildern könnte, wie unser Abschied von einander mich afficirte. So viel wie möglich habe ich Ihnen das ganz Einzige der Stunde, die dem Abschied voranging, geschildert, und ich kann zu dem, was ich Ihnen damals sagte, nichts mehr hinzufügen. Nachdem ich mich von Ihnen entfernt hatte, erfuhr ich vollständig die Traurigkeit, ich möchte fast sagen, das Grausige, Nichts zu empfinden, selbst nicht das Gefühl der Zärtlichkeit, welches verschiedene, im Verhältniß zu Ihnen, mir gleichgültige Personen mich erfahren ließen. Dieser Gegensatz von Gefühlen, die mich an Sie knüpfen, und einer ähnlichen Modifikation ließen mich aufs Neue mit Schauder den langen Sturm betrachten, der solche schreckliche Wirkungen hervorbringen konnte. Diese Reflexionen beschäftigten mich den ganzen Weg, und ich kehrte zurück, ohne zu achten, was um mich vorging. Als ich meine Gemächer wiedersah, vorzüglich das, welches Sie bewohnt hatten, wurde ich von einem Gefühl der Leere und Oede ergriffen, welche nicht Traurigkeit, nicht Verwüstung, welche ruhiger und schlimmer ist, als alles dieses; und die ich gern mit dem vergleichen möchte, was im Physischen die Abwesenheit der Kraft und des Geschmackes ist (welche man nach einer starken Krankheit empfindet). Wenn Ihnen dieser Verlust plötzlich, ohne Abstufung kam, so dauerte bei mir die Empfindung eine ganze Stunde, in der ich wie ein Klotz auf derselben Stelle blieb, bis meine Seele wieder das Scepter ergriff und ihren Vermögen zu handeln gebot. Den Rest des Tages widmete ich dem Bemühen, den Faden aufzu- | finden, der mich in das Labyrinth zweier jungen Herzen zurückführte, den ich unter diesen Stürmen mir hatte entschlüpfen lassen. Diese Arbeit beschäftigt mich noch ganz und gar und schwächt allmählich die Intensität jener ersten Empfindung. Was aber noch mehr hierzu beiträgt, ist das Angedenken unserer letzten Unterhaltung, welche meine durch eine lange und ununterbrochene Aufeinanderfolge von unerwarteten Fehlschlagungen abgeschreckte Seele nicht im selben Augenblick mit Vertrauen

aufzunehmen vermochte, und welche, aufmerksamer erwogen, unterdeß wirklich beginnt, sich zu naturalisiren. Ja, ich empfinde, daß es widersinnig ist, die Möglichkeit einer bloß annähernden Seinsweise vorauszusetzen, wenn wir uns auf eine rückhaltlose Weise einander zugesagt haben werden. Aber wie viel des Widersinnigen bemerkte ich schon zwischen uns! Sehen Sie, was mich noch von Zeit zu Zeit erschreckt. Ich spazierte am Samstag zwischen 7 und 8 auf dem Wall – Bei der Anhöhe von St. Ludgen Thor –, das Wetter war köstlich, der Mond begann zu scheinen. Ich ging aufathmend, fast freudig, bis ein Trupp Hutfedern und Orden mich plötzlich zu dieser elenden Erdkugel zurückriefen, und voll übeler Laune kehrte ich in meine Muschel zurück. Gestern, Sonntag, ließ ich mich Morgens um 6 Uhr zum Gehölz fahren; wir nahmen dort ein Frühstück, machten unsere Geometrie, unsere Arithmetik, unser Latein und unsere Lectüre. Gegen elf Uhr überließ ich meine Kinder ihren Spielen mit zwei kleinen Puppen, unter Aufsicht der Fräulein Libenau. Ich vertiefte mich in den tiefsten und schattigsten Theil dieses kleinen Gehölzes und genoß dort ein paar Stunden, welche köstlich waren durch ein Gefühl | von Einsamkeit aber ganz anderer Art, als ich am Abend zuvor empfand. Um ein Uhr war ich gezwungen, diesen schönen Platz zu verlassen, wo ich sicher den Tag vollbracht haben würde, wäre ich nicht von den Professoren Zumkley und Geritz zum Mittagessen erwartet worden. Ich gab dem erstern Ihr Problem über Befestigungskunst mit dem bezeichneten Buche; er wird es zu Hause studiren, in Abwesenheit des Herrn Fürstenberg, und es ihm dann zurückstellen.

❧

Lettre IV.72 – Diotime, 17 août 1779

La lettre originale a été perdue – Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 46.

Münster, 17. Aug. 11 Ihr Abends 1779.

Wie köstlich Ihre Briefe auch für mich sind, mein lieber Sokrates, so höre ich doch auf, mich zu beklagen, und trete bescheiden zurück, wenn Geschäfte sie kürzen. Denn obwohl Ihre Geschäfte nicht immer der Art, wie sie Ihres Kopfes würdig sind, so bin ich doch von der Nützlichkeit eines Geschäftes überzeugt, von dem man sich nicht dispensiren kann, und welches so zu sagen die schweifende Velleität zwingt sich zu bestimmen. Ich weiß nicht wie viel Ellen lang derjenige meiner Briefe war, von dem Sie wollen, daß er das Maaß meiner künftigen Briefe sein soll …

❧

Lettre IV.73 – Diotime, sans date, 18 [août? 1779?] = *Kp 27 / I,10*

Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 46-48.

Le 18, à 11 heures du soir

Je ne puis parvenir à vous ecrire à une heure raisonnable, mon cher Socrate, et cependant j'ai le besoin de me comuniquer à vous. Quand est-ce que vous songerez à vous rapprocher de Diotime? Mes matinées sont remplis par mes enfans, mes apresdinées et soirées occupéz par le Héros. Je ne me plains point des heures enlevés à l'étude, avec lui j'etudie le plus beau des livres, et nos disputes metaphisiques qui vont leur train ne me sont pas inutiles. Mais je me plains de ce qu'il faut s'assujettir à l'humaine foiblesse de dormir, de manger et de boire; quel tems précieux de perdu! L'organe morale tient ferme et fait la chouette à droite et à gauche, nous commençons à gagner un peu de terrain, déja il est admis comme faculté distincte dans la partie passive. Le grand point de la lutte est actuellement arrêté à ce qu'on ne veut pas admettre encore la partie | juge morale distinguée de la partie juge intellectuelle. Mais je ne songe pas qu'une piece detachée d'une dissertation ne peut presque vous paroitre que du galimatias, je me reserve donc les details, lorsque l'issu en sera determiné. Nous avons été cet apres midi au beau bois non loin d'Althoff, que le Heros connoit par coeur, mais à celui qui ombrage le plus beau des ruisseaux, qu'il ne connoissoit pas et d'où nous sommes revenus tards au clair de la lune. Dieu sait combien de disputes metaphisiques ont marqués cet agréable pelerinage.

Je viens de recevoir une lettre de Camper qui m'annonce qu'il sera ici le 20. Je ne vous ai pas repondu relativement à votre observation sur son sujet, parceque je crois y avoir repondu depuis lontems.

Adieu mon tres cher Socrate, mes yeux et mes jambes demandent du repos. Nous avons bien parléz de vous aujourd'hui, quand n'en parlons nous pas! Le Heros dit qu'il vous respecte et vous aime beaucoup. Mais sans me charger de vous le

redire, ce qui n'y gate rien, encore une fois: Adieu cher Socrate, je vous embrasse tendrement et mes enfans vous saluent.

❧

Lettre IV.74 – Diotime, 22 & 24 août [1779] = *Kp 25 / 15.3*

Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 50-53.

Munster, dimanche au soir le 22 d'aout, à 9½

Je n'ai pas attendue votre premiere lettre pour vous écrire, mon cher Socrate. Celle que vous m'avez adressé de Deventer ne m'est parvenu que jeudi passé[10] tandis que ma 1ere est partie d'ici le mardi, la seconde le vendredi, et celle-ci qui est la 3e partira après demain matin.

Certainement je sens le besoin de m'entretenir avec vous et ce besoin n'est borné que par les loix de la necessité la plus absolue. Je voudrois bien qu'Errata ne se joignit pas à ces loix pour abreger mes momens pour la punir de sa demangeaison d'écrire. Je ne lui demanderai pas les nouveaux dialogues qu'elle m'ecrit avoir composé, ni le nouveau roman de Me de la Roche qu'elle lit avec tant de delices.

Si vous étiez allé me chercher au bois d'Althoff aujourd'hui vous ne m'y auriez pas trouvé, j'en ai fait le sacrifice à mes professeurs, à Geritz surtout qui ayant du loisir me proposa | fort honêtement hier de venir passer chez moi toute la matinée. Il a diné ici avec le prof. Zumkley. Nous avons beaucoup metaphisiqué, et j'ai eu la satisfaction de leur faire comprendre de la manière du monde la plus claire et avec leur pleine aprobation votre methode des facultés pasives et actives et la manière de l'employer soit pour se conoitre et se perfectionner soit pour calculer des caracteres en prenant pour minimum le desordre ou pour mieux dire

10 Cf. *Ma toute chère Diotime*, lettre 2.27, 14 août 1779.

la disproportion totale des facultés de l'homme naissant, pour maximum leur equilibre parfait dans l'homme mur et pour les combinaisons d'un coté leur différants dégrés d'intensité et de richesse dans les differants individus et de l'autre leur differants amalgames etc. etc. d'où derive la différance de ce qu'on appelle les caracteres comme du 1er derive la differance de la valeur intrinseque possible ou reel des individus. Mais on diroit à m'entendre que je veux vous expliquer votre propre ouvrage. | C'est que je suis si {eprâi} de cette methode à la quelle je dois tant! Que je ne puis l'entamer sans etre entraine plus loin que je ne me le proposai, le discours etant tombé aussi par hazard sur la quadrature du cercle que Me Zumkley déclara etre très possible ce qui me frappa de la part d'un mathématicien de son calibre. Cependant reconnaissant trop mon insuffisance à cet egard pour oser me décider entre Carthage et Rome, je lui donnai votre petit ecrit sur l'incomensurable avec priere d'y repondre cathégoriquement en prouvant geometriquement la possibilité de la quadrature, comme l'auteur de l'ecrit (que je ne lui ai pas nommé encore) sembloit en avoir prouvé l'impossibilité, il me l'a promis et je vous enverrai des que je l'aurai sa refutation.

Vous voulez sans doute que je vous parle de l'etat de mon ame, mais il est mal aisé à depeindre. Je ne suis point gaïe, je ne suis point triste. |

Je sens bien que je suis loin de ce que j'ai de plus cher, que je suis assujetti à des occupations au dessu des quels mon esprit indocile aimeroit à s'elever au moins un peu davantage, que je suis à la chaine. Avec tous cela une serenité, un calme d'une espece toute nouvelle s'est elevé dans mon ame et lui attache pour ainsi dire des ailes. Je me sens plus legere que de coutume, je marche moins que je ne plane sur terre. Tout en moi semble harmonie, non de cette harmonie exhaltée produite par une tention forte, de toutes les cordes de l'ame, mais d'une harmonie grac{ieuse} qui en ouvrant l'ame à toutes les {jouïssances} ne l'incite point à les epuiser {...}.

Je ne songe pas sans degout que quelqu'un hors vous, pourra {venir} me distraire de cet etat. Si vous me demandiez, d'où nait-il, et que j'y regarde de plus près, je crois en trouver la cause en grande partie au moins, dans la sensation {...} | qu'enfin je remplis mes devoirs maternels dans toute l'etendue et sous le veritable point de vu sous le quel je les ai toujours considéré. Quoiqu'on ait que dire à cet egard, je vous l'ai dit souvent, parceque je le sentois incomodément, que je n'en fairois pas assez à mon gré et selon l'idée que je me suis faite des devoirs d'une mere.

La possibilité de quelque secours m'a fait ceder souvent à la tentation de m'en servir. Ma paresse ingenieuse me les peignoit comme des secours. Mais au fond Me Vogt pour mieux valoir que 100 autres ne me valoit pas auprès de mes enfans. Combien, plus que jamais je m'en apperçois à present. Depuis que je suis seule et toute à eux, ce sont 2 enfans tout differants à leur petites foiblesses près qui cependant se reduisent à zero en comparaison de ce que vous avez vu. Et je ne puis vous exprimer combien j'en suis contente et combien ils sont et se trouvent heureux. |

L'ombre de l'humeur qui voudroit s'elever quelque fois en moi lorsque je songe combien ma passion pour le travail et le desir vif de m'eclairer est contrarié, ni s'evanouit à cette idée. Je ne puis me resoudre à chasser mon sot quoiqu'il me devienne chaque jour plus inutile, mais je crois vous avoir prouvé clairement que ce procedé blesseroit la justice et lui seroit un tort irréparable.

Du reste nous vivons fort paisiblement ensemble ayant pris notre parti de vivre chacun pour nous. Il a fait des liaisons avec Mr. de Gal et un vieux client avocat du susdit, après leur avoir fait accroire qu'il est precepteur de mes enfans. Depuis ce tems il boit bouteille avec eux au caffé du grand marché où je le vois quelque fois à la fenetre. Avant hier il dit en rentrant à Libenau qu'il etoit bien cruel que je lui prefere le professeur Geritz tandis qu'il en savoit 10 fois plus que lui. |

Le lendemain je le fais venir comme de coutume pour faire ecrire mes enfans dans ma chambre. Pour les exercer je leur avois donné pour tache d'ecrire un

verbe. Je me mets à ma table à ecrire. Tout à coup j'entens une grande querelle s'elever à mes cotés. Monsieur Mitri je vous dis qu'il se fait ici un syncope. Mais Monsieur, Maman fait cela mieux, elle ne m'en a rien dit. Taisez vous Mr Mitri, ne savez vous pas que le nom derive d'un supin, qu'il est regie par l'ablatif, que le gerundium peut aussi etre mis à sa place et que... Mais Monsieur je ne sais ce que vous dites... Je dis que cela vient d'un verbe impersonnel qui souvent n'ont ni supin ni gerundium et que et que etc. etc. etc. etc. Enfin lorsqu'il eut evaporé à l'aise toute sa scientifique volubilité, que mes enfans ecoutoient tout ebahi, je m'en melai enfin pour lui demander coment 2 enfans qui en etoient à la 1ere declinaison | s'y prendroient pour comprendre son jargon sur les supins et les gerundium, qu'ils ne connoissoient pas meme de nom, il parut fort choqué de voir traite si legerement un {folie} d'eloquence scholastique auquel surement il s'etoit préparé depuis plusieurs jours et dont sans doute il s'etoit promis beaucoup. Au reste je regrette veritablement que vous n'ayez pas vu sa machoire et sa phisionomie pendant qu'il demenageoit toute sa science. Ce conflit de stupidité, de vanité, de la jouissance future d'une impression que devoit faire sa science et sa desespergence presente qui elevoit sa voix et travailloit ses muscles.

Mardi matin

Tout-à-coup je me rapelle que Joseph m'a prié de vous supplier de remettre les 3 ducats que vous lui destiniez à son epouse. Je vous demande bien humblement pardon du desordre horrible de celleci. Je l'ai ecrite par pieces et morceaux, ayant eu avec aussi peu de tems que vous savez un courier très fort et à coté de cela le vif desir de vous dire plus de 4 mots. Remettez je vous prie ces 4 mots ci à Me Vogt. La Princesse d'Orange m'ecrit qu'elle à donné sa dernière séance à Me Falconnet. Ainsi je crains que vous l'aurez. Lorsque vous ne saurez que dire à la fille et au pere, faites leur mes complimens. Mlle Libenau a la fievre mais je vous jure que je suis si deshabitue d'etre servie que je ne m'en apperçois pas. Ainsi ne vous inquiettez pas de cela.

Adieu mon cher Socrate, je n'en vais au bois d'Altdorff rever à vous et à Lysis.

S'il n'y a plus de vin de Bordeau dans la cave ayez la bonté de dire à Mr. Vogt d'en vous envoyer de notre cave 3 {... caisse des bouteilles de vin rouge ... ... la caisse}.

❧

Lettre IV.75 – Diotime, 26 août 1779 = *Kp 25 / 15.4*

Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 56-57.

Le 26 d'aout 1779

Jamais mon cher Socrate, vous ne risquerez de vous tromper en supportant de la part de Diotime tout ce qu'il peut y avoir de plus flatteur pour vous. Je n'ai pas negligé une seule occation de vous ecrire depuis votre départ. Mes lettres partent regulierement le mardi et le vendredi, les votres m'arrivent de meme le jeudi et le dimanche. Ainsi je ne scais à qui m'en prendre du desordre que vous éprouvez et auquel jusqu'ici je ne participe point. Pour repondre avant toutes vos questions je vous prie de vouloir bien de vouloir bien garder encore l'argent que vous avez à moi. Cependant laissez croire au Prince que vous me l'avez envoyé et cela pour cause, aisé à concevoir.

J'ai eu le plaisir de comencer à payer cet apres midi tous ce qu'il fait pour moi en lui faisant le cadeau de vos ouvrages, parceque j'ai découvert qu'il lit et entend très bien le françois et que je decouvre de jour en jour davantage combien il est digne de vous admirer, 1° il est presqu'impossible je pense de nomer un auteur grec ou latin mais grec surtout qu'il n'ait lu et senti à fond. Il est grec à bruler | et toute raillerie à part, j'ai peu rencontré dans ma vie, de gens, qui ayant plus le sentiment de tons ce qui nous reste de cette singuliere nation, et en general un tact du beau plus fin que lui. Lorsqu'il detaille ses jugemens et l'impression

qu-t-on fait sur lui Homere, Platon, Pindare, Theocrite, Horace, Tibule et Catule qui paroissent ses poetes favoris. Je vous assure que c'est avec un gout motivé et qu'il les sait par cœur.

Nous avons eté à Althoff à pied hier après le diner nous convaincre que c'est plus près que Niethuys, sans doute que vos vœux etoient deja parvenus jusqu'à la Hamadriade du lieu, car elle nous a très bien recu, et nous a fait reconduire chez nous par la plus belle lune possible.

J'avois projetté d'y passer mon jour de fete, mais Mitri et Mimi qui me preparent des fetes (dont je ne scais rien si non qu'il y entre beaucoup de colle et de carton, car j'en ai payé aujourd'hui pour eux une provision imense) en ont disposé autrement. Ainsi j'en passerai tous le tems où je pourrai n'etre pas aupres de mes | amis, mais ces momens seront si courts, que je doute si dans le pays d'une logique aussi severe que l'est celle de Mr. Lambert, je dois dire je serai ou bien je ne serai pas dans le Cercle de Westphalie, mes enfans continuent à etre aimables et Mdelle Libenau à avoir la fievre quotidienne.

J'ai été chez Mr. l'apoticaire me faire donner une once de sel d'Angleterre que je compte lui faire prendre demain et puis les 2 onces de quinquina de l'ordonance de Camper. Je vous fais avec humeur les compl. de la machoire, mon cher Socrate, car il est venu ce matin me faire perdre en compl. toute notre lecture de Plutarque et nos heures sont si calculés, que ces pertes sont irréparables. Il faut avouer cependant qu'il s'exprime avec une politesse rare, Matame la Brinzesse, che la sublie tress humblement de m'accorder gracieuseman ses tress hagreables ordres au zujet du tictionnaire que Mr. le Broffesseur Geritz a eu la gomblaizance de comander | t'apres les tres resbectable ordres de fotre Altesse qu'elle a bien follu lui tonner en grace, mais gomme nous ne safons bas s'il faut le relier ou zeulement le procher, ché voulu venir faire ma dres humble referance à fotre Altesse pour la sublier très humblement de me faire la faveur de m'accorder la dessu ses trefs honorables ordres, que nous zerons très embressé et très honoré de pouvoir executer en doude zoumission au

bludo... Voila l'abregé de son exhorde. Si vous voulez le reste, ce sera s.v.p. par quelqu'autre courier.

Je vous prie, mon cher Socrate, de demander au libraire françois qui travaille pour De Luc (j'ai oublié son nom) combien il voudroit vendre la collection d'Elzevir que je scais qu'il a. Je crois que cela, ou quelque belle piece d'art seront les seuls cadeaux à offrir à mon professeur. Il ne faut pas penser à des bigoux. Il me seroit impossible tel que je le connois à présent de lui en offrir.

Adieu mon cher Socrate pour ce soir. Il est 10 heures passé et j'ai encore 3 lettres indispensables à ecrire.

❧

Lettre IV.76 – Diotime, 30 août [1779] = *Kp 27 / II,13*

Lundi, ce 30 d'aout

Mon cher Socrate! Lorsque vous me reccomandez de completter ou de poursuivre un dialogue que vous avez commencé, je ne puis m'empecher de croire dans tous les tems que vous voulez si non vous moquer de moi, du moins sonder un peu ma crédulité. Mais lorsque vous me faites cette proposition ici, je dois ajouter la supposition que vous n'avez pas lu, ou que vous ne vous rappelliez pas le détail que je vous ai donné, de mes occupations. Ce qu'il y a de vrai, c'est que je me trouve tres heureuse lorsqu'entre chaque courier, j'ai pu derober au tems ailé quelques momens pour satisfaire au besoin qu'à mon ame de s'entretenir avec Lysis et Socrate. Imaginez que j'ai reçu il y a plus de 15 jours une lettre de Mr. de Larrey qui, indépendament qu'elle meritoit mes prompts remercimens à cause de tous ce qu'elle contenoit, | en exigeoit une d'ailleurs. Depuis la Princesse m'a notifié par dessus tous cela, tous ce qu'il etoit devenu, et malgré cela, malgré l'affection que je lui porte et (presque) l'assurance de lui faire de la peine par mon silence, je n'ai pu encore parvenir à lui repondre.

Mr. de Furstenberg sera de retour ici le 5e ou le 6. Il a fait ecrire à Mr. Zumkley qu'il desire que les examen se fassent entre le tems de son retour et celui de son depart pour je ne sais quel chateau de l'Electeur, qui y sera vers le 15 ou le 20. Il est grand Mr. de Furstenberg par lui meme, il n'a pas besoin d'etre paré des plumes du paon.

Ainsi n'otez pas aux professeurs d'ici l'honneur d'enseigner socratiquement et meme celui d'etre les piliërs de son throne. Si vous les connoissiez | mieux vous leur rendriez cette justice qui leur est due.

Votre paquet par le chariot de post, mon cher Socrate, ne nous est point encore parvenu, mais bien une caisse que le Prince m'avoit annoncé, avec du sucre, de l'huile et des bougies. Je viens de recevoir aussi votre lettre de change de 600 florins. Vous aurez la bonté de vous payer tant de ce qu'il y a de surplus, que de ce que vous pourriez avoir deboursé pour ma batiste que pour d'autres comission. J'ai beaucoup pensé à vous le 28 d'aout et me suis repetté en votre nom tous les sermens que comprend l'ecrit signé de votre main, et ceux qui terminerent nos derniers moments. Dites, les avez vous ratifié?

Mes enfans ont fait leur possible pour me faire oublier qu'il manquoit quelque chose d'essentiel à ma fete, et l'innocente persuation qu'ils montrerent d'y avoir reussi, les a en effet bien | approché de leur but. Ils etoient levé des les 4 heures du matin pour travailler à orner le bosquet de fleurs et surtout de fruits et de gateaux, quoique par leur ordre nous ne devions y entrer et y dejeuner qu'à l'arrivé du professeur latin qui devoit absolument prendre sa part de ce délicieux plaisir. Le professeur Zumkley qui avoit appris je ne scais coment la fete, y vint de lui meme ainsi que le petit camarade de jeu de Mitri avec un gros rouleaux de vers et force bouquets; mes enfans inviterent tous cela à diner. Mr. Zumkley se retira apres diner pour affaires, l'autre et le petit garcon resterent avec nous jusqu'à minuit dans une varieté perpetuelle de scenes de comedies parmi lesquels il y avoit entr'autre une petite ydille fort naïve de la façon de Mr. Geritz, que les enfans jouer si non bien, du moins de cœur. |

Le soir ce furent mes domestiques qui me fêterent de maniere à faire croire certainement aux gens de Munster que nous etions fols. Car ils saisirent un moment que, pour respirer un peu, nous etions tous allé nous promener sur les remparts, la lune eclairoit deja en plein, et à notre retour je vis tout l'etage que j'habite illuminé de leur façon. Et Joseph, tirant pendant une h^eure^ sans discontinuer des coups de pistolets, aux quels Mr. de Gal repondoit galament de sa fenetre; jugez quel bel effet cela devoit faire. Mes enfans etoit en extase. Voila ce qu'il y a de sure, et moi en eux. Voici la refutation de Mr. Zumkley qui, com^me^ je le lui ai dit, ne m'en paroit pas une, car elle laisse subsister en plein la raison sur la quelle vous vous fondez pour prononcer | sur l'impossibilité de quarer le circle, savoir sur la differance de la nature des lignes droites et courbes. Je vous prie de me la renvoyer lorsque vous l'aurez lu. Il m'a promis encore une observation sur l'ecrit qu'il m'a rendu.

Vous ne me parlez pas de votre santé, ainsi j'espere qu'elle est bonne. J'aime mieux cependant que vous me le disiez; la mienne s'est très bien raccomodée, et il me semble que j'engraisse à vu d'œil. Mon etat est toujours celui que je vous ai depeint, sans egard aux petites vicissitudes momentanées que les crèmes ou les belles actions de mes enfans peuvent y repondre. Le fond c'est une païx profonde et une serenité d'une espece si pure que je n'en ai point connu de semblable. Il est peutetre des plaisirs plus vifs mais il n'en est point qui ait plus le ton de la beatitude. |

Mon sot a recu la lettre de Me Vogt, mais elle ne m'en a poinct envoyé la copie. Si j'avois du tems à jetter, je pourrois vous gratifier encore de plusieurs scenes de la façon semblables à celle des gérundium, mais il est trop precieux ce tems qui coure toujours en avant.

Votre plan du catechisme me plait beaucoup,[11] surtout si vous y faites entrer l'historique toujours à coté des raisonnemens psycologiques, tendant à faire voir

11 Deutsche Übersetzung in: *BTG* II, p. II 60.

voir que l'ignorance, la crainte et l'esperance, chercherent sucessivement dans tous les objets inconnus ce moteur de l'univers que dans {leurs} erreurs chacun devinoit à sa facon. Faisant voir ainsi que les ecrits les plus absurdes, meme de la superstition, rendirent dans tous les tems homage à cette etternelle verité que dans tous les tems tous sentirent hors, et dans eux: savoir, qu'il existe un Dieu. |

Cher Socrate, si vous execute cet ouvrage, je ne vous aurai jamais eu une obligation plus essentielle. Et sans doute c'est de tous les ouvrages que vous pouvez entreprendre, celui qui m'interesse le plus. Mon ami, vous meme m'avez ordonné de decider; vous devez me pardonner un peu d'indiscretion!

Sic ego, majoris fugiens opprobria culpae, frontis ad urbanae descendi praemia quod si depositum laudas ob liberi jussa pudorem, etc. etc.[12]

Mon cher Socrate, lorsque vous voudrez blamer les gouverneurs etrangers de ne pas enseigner come Furstenberg et Diotime (que vous voulez bien lui associer), attendez d'etre pere alors vous verrez que ce n'est pas trop de toute la passion que ce titre inspire pour supporter la patience et le renoncement de soi meme qu'il faut pour soutenir cela toujours. Je parle ici de Diotime, car pour Furstenberg si son genie a tracé le plan sur lequel on instruit, du moins n'est il pas dans le cas d'exercer sa constance à l'executer. Et les professeurs eux meme n'ayant chacun qu'une partie et ayant de moins cette passion de reussire qu'une mere, ou peutetre un pere seul, peuvent eprouver, je ne puis les citer, mais un gouverneur, non fut il {ange} cela n'est pas possible.

Je vous embrasse affectueusement, mon cher Socrate, de la part de mes enfans et saintement de celle de Δ. |

❧

12 Horatius, *Epistolae*, I 9,10-12.

Lettre IV.77 – Diotime, sans date [2? septembre 1779] = *Kp 25 / 15.5*

Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 57-59.

Encore une fois, il faut qu'il se cache la dessous quelque ressort secret qu'il a honte d'avouer. Sans quoi je n'entends rien ni à Camper ni à ses lettres qui d'ailleurs sont absolument denué de tact et de gout. Il ne cesse de me repetter entrautre que je n'ai pas besoin d'exercer ma retraite vis à vis de lui, parcequ'il ne vouloit pas se meler de mes {affaires} tandis que jamais je n'ai encore ni entrepris ni songé à entreprendre de m'excuser 1° parceque je me souci très peu de ce qu'on en dit ou pense et que d'ailleurs il est le premier qui m'a apris qu'on pouvoit y voir un mauvais coté qui n'est besoin detre excusé.

Je me suis arretté un moment à ce sujet afin de vous apprendre tous ce que je scais moi meme de ma lettre parceque j'ai supposé que vous devriez en etre curieux de la maniere dont il en parle. Mais s'il vouloit vous la montrer, j'en serois charmé afin de me rappeler en entrer ce corps de delit auquel | ne croyant pas qu'il dut jouer un role, je n'ai pas attaché assez d'importance pour le graver dans mon souvenir.

La discription que vous me faites de la journée du 28 est un chef d'œuvre digne de la belle antiquité et m'a vivement touché.[13] Mes yeux se sont mouillés à plusieurs passages mais ces larmes sont douces. Je n'en verse point d'autres dans ma solitude où je vis sans cesse nageant environnée des perfections de mes amis dont mon ame jouït purement. Ne soyez donc pas surpris si mon langage di ffere un peu du votre. Mon cœur pour etre serein est paisible, ne les en aime pas moins vivement. Je dis plus, sa serenité meme est une preuve de la force et de la sainteté de son amour. Car elle nait en grande partie du bonheur de jouïr pour la 1ere fois depuis longtems d'une union si belle sans melange. C'est une jouïssance | que je sens mieux que je ne puis l'exprimer qui est propre à

13 Cf. *Ma toute chère Diotime*, lettre 2.34, 28 août 1779.

Diotime, qui ne tient qu'aux organes incorruptibles et non susceptibles des erreurs, voiles, et fausses modifications, qu'une triste mais longue habitude avoit rendue comme inhérante à des organes aparament plus grossiers (je nomme ainsi l'ouie, la vue, l'imagination meme par comparaison à l'organe sacré par lequel je sens la toute présence de la divinité et celle de l'amitié) et dontre commerce directe, quelque fussent nos propositions à cet egard devoit necessairement retenir encore (si nous n'avions été separés) des restes de l'ancien pli pendant quelque tems avec cela. Il ne m'echappe pas un soupir vers les regions heureuses où respiroient Lysis et Socrate qu'il ne porte avec lui sa consolation 1° dans la sensation perpetuelle que je fais bien actuellement ce que je dois faire et dans celle des motifs | qui m'ont guidés, et encore une fois cette conscience perpetuelle souffle dans mon ame je ne scais quoi d'ethére que le silence auguste d'une solitude qui toujours fut ma passion, accroit encore, et il est de toute verité qu'en somme, les moments de ma vie où j'ai gouté le bonheur le plus exhalté, le plus enivrant, c'étoit les 2 première année de mon séjour à Nithuys. Mais les momens de ma vie les plus purs, les plus semblables à ce qu'exprime le mot beatitude, tranquilité, mais tranquilité auguste qui eleve l'ame et qui dans une melancholie solemnelle et agréable à sentir, reçoit toutes les impressions dont elle est susceptible, nettes et profondes. Ce sont ceux que je passe depuis que notre dernière entrevue m'a tranquilisé sur la possiblité que S et D puisse descendre encore aussi bas que je les ai vues, dans leurs rapports reciproques.

Bon soir cher Socrate, que Diotime preside toujours à votre sort comme vous presidez au sien. Je ne vous ai rien {...} du 28 parceque je nai pas voulu empietter sur la charge de Mimi. |

J'ai payé pour la grande caisse 2 ecus et pour le paquet par Amsterdam ¾. Je vous prie de payer de ma part à la femme de Joseph 3 ducats. N.B. J'ai recu hier matin votre paquet d'Amsterdam avec la lettre celle et l'étui pour Mimi etc. etc. Mimi

vous remerciera la poste prochaine et moi aussi, car je n'ai plus de place que pour vous dire que j'ai diné et passé ma journée aujourd'hui à Altdorff avec vous.

❧

Lettre IV.78 – Diotime, 5 & 6 septembre [1779] = *Kp 27 / I,4*

Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 60-64.

Dimanche soir, le 5e sept.

Oui mon cher Socrate, je la sens cette paisible beatitude que j'ai vainement essayé de vous dépeindre, et je vous la dois en plus grande partie, soit que je jette les yeux sur le présent ou sur le passé. La jouïssance si pure de votre amitié, jouïssance qui pendant longtems m'avoit été interdite, est un nouveau genre de jouïssance dont vous ne sauriez avoir l'idée à moins d'entrer en moi. Vos lettres, vos occupations, vos peines meme, puisque vous voulez bien m'assurer que mon absence en est la source, deviennent pour mon ame attendrie des plaisirs, peutetre melancoliques, mais que je ne troquerois pas contre tous ce qu'on honora jamais de ce nom, et la perspective assurée de notre reunion indissoluble, sous les auspices de la Venus Uranie propice qui adouciroit pour moi le sejour, les galeres, si j'y etois condamné, orne ma solitude des images les plus douces. Elle l'est en outre des ouvrages de votre main, car j'ai fait encadrer et | suspendre votre belle centauresse pour la quelle la critique de mes enfans, est sans doute l'eloge le plus flatteur, car ils trouverent fort mauvais que cette fille ait la phisionomie d'un cheval.

Je vois, mon cher Socrate, que vous etes très repandu dans le grand monde. Je crois que vous le faites tout expres pour justifier la rancune de ceux qui m'accusoient de vous empecher de les voir. Cela n'est pas beau à vous; cependant je vous pardonne à condition que vous vous amusiez. Vous me faites compliments

sur mon latin;[14] je voudrois que celui de Horace fut le mien en effet, j'en serois plus digne de vous ecrire. Mais helas: Horace et moi, nous serons deux dans tous les siecles successifs.

Mr. de Furstenberg qui etoit attendu pour les examen de demain ne vient que demain en 8, au grand regret des professeurs et des ecoliers, que l'espoir de sa présidance encouragoit. Il faut qu'il soit retenu par des affaires bien essentielles pour | manquer une ceremonie où sa présence influe tant, c'est ce que dise les professeurs qui l'adorent presque. J'ai été touché de la maniere et du ton penetré d'admiration et de reconnoissance dont le professeur Geritz s'exprima dernierement vis à vis de moi, en me parlant de l'epoque de leur expulsion, au sujet de ce Grand Hommᵉ. Il ecrit cependant qu'il prie qu'on lui reserve pour la semaine prochaine ses chers logiciens et la partie des psycologues qui sont tout entier sous la direction de Mr. Geritz. Dans cette disette d'encouragemens, que le stupide orgueil de la noblesse d'ici accroit par leur totale indifferance pour ces scenes publiques qu'ils dedaignent honorer de leur présence; les professeurs m'ont prié de venir cette semaine tous les matins assister aux examens. J'y porterai donc si non des applaudissemens bien flatteurs pour eux du moins. Tous ce qui dépend de moi, c'est ma | personne, mon attention, et le vif desir d'etre jamais en etat de cooperer quelque peu ou en quelque maniere que ce puisse etre, à ce qu'on connoisse et rende justice à leur zele et à leur succes. Que ne pouvez vous venir assister à cette ceremonie, cet encouragement seroit d'un poid un peu plus reel et ma béatitude en seroit plus active. Mais je veux tenir en bride des desirs indociles pour peu qu'on leur lache le renes et ne pas troubler par des voeux inutiles. Un calme précieux pour quelqu'un qui fut longtems exposé aux caprices d'une mer orageuse et infidelle.

Voici mon cher Socrate, un paquet bien gros que vous me pardonnerez de vous adresser non seulement, mais encore de vous prier de remettre ou en main

14 Cf. *Ma toute chère Diotime*, lettre 2.36, 3 septembre 1779; lettre 2.40, 9 septembre 1779.

propre ou sous un second couvert de votre main. C'est une lettre qu'il importe de ne pas exposer en mains ettrangeres. Veuillez à cette | occation offrire soit de vive voix ou par ecrit, de me faire parvenir sous votre couvert, ce qu'on desireroit me faire parvenire surement de cette part. Car on aura probablement des choses à m'écrire qu'on sera bien aise de ne pas exposer à etre lu par des curieux qui interceptent et ouvre quelque fois les lettres.

Lundi matin à 1 heure

Je n'ai que le tems de vous dire, mon cher Socrate, que l'examen de ce matin s'est passé à la satisfaction des maitres et des ecoliers.

En voici le précis, et une discription de Mimi plus abregée que je ne l'aurois voulu, parcequ'il lui faut beaucoup de tems pour composer et ecrire au net ses missives. Je ne scais si c'est tout de bon que vous voulez que je garde les billets que le Prince vous ecrit; si cela est j'aime mieux | les renvoyer ayant beaucoup de lettres à garder et peu d'emplacement.

Hier je ne fus pas à Altdorff parce qu'il a plu à verse. J'ai eu à diner mes professeurs et me suis amusé à me faire expliquer par Mr. Zumkley ce qu'ils appellent la methode analytique de la geometrie pour former le genie des decouvertes, autrement la methode des Anciens. Je n'avois jamais bien compris ce qu'ils entendoient par la, prenant le mot analyse dans ce cas comme les François le prenent vulgairement, c.à.d. pour l'algebre, que je ne concevois pas devoir produire l'effet annoncé. A présent que je scais ce que c'est, j'admire cette methode comme une des plus excellantes pour former une tete, et je compte en faire ou faute de capacité, en faire faire bonne usage dans la suite des etudes de mes enfans.

J'ai recu deux lettres de Mr. de Serent | et une de Stosch qui m'ont fait plaisir, chacune dans leur genre. Le dernier me donne en continuation l'agréable sensation d'avoir une fois pu etre vraïment utile par mon exemple et mes encouragemens. Il est déterminé à les suivre le printems prochain en depit de

tous les obstacles que quelques prejugés qu'il avoue et quelques passions y opposent encore. Mr. de Serent va quitter Spa et nous attendre pour le mois de may prochain.

Adieu cher Socrate, je suis forcé de m'arracher à vous, parceque ma lettre doit etre à la post demain de bonne heure. Le desordre provenoit de ce que mes gens ont au comencement toujours remis mes lettres à la maison de post de notre connoissance, tandis que la veritable post aux lettres est à coté, à présent tout est en regle. Adieu, veille sur vous le Dieu de Socrate de Lysis et de Diotime qui vous serre contre son ame. |

Lundi soir à 10 heures

J'oubliai de vous dire que le seul parmis les 8 ecoliers qui ont parus aujourd'hui qui a mal fait ses affaires, resembloit comme 2 gouttes d'eau à Mr. Winter. Je vous rends milles graces des peines que vous prenez pour lui. Mais comme ses deffauts sont tous {noqtifs} et que par conséquence ils ne m'incomodent guere. J'aime mieux le garder encore quelques mois, que de vous priver d'un homme dont j'ignore s'il {me} conviendroit beaucoup mieux, ou d'en prendre un tout à fait etranger. J'ai dailleurs deja un chagrin domestique dont je vous parlerai le courier prochain. Ainsi j'aime mieux conserver ce petit mal connu que d'en risquer un peut etre pire. Pour ma femme de chambre, elle a toujours la fievre tierce, elle a un medecin d'ici parcequ'elle n'a pas voulu prendre le quina à la facon de Camper. Je vous disois que voici une lettre de Mimi, mais je suis obligé de me dedire, attendu qu'elle n'a jamais pu l'achever, ayant eu un camerade de jeu toute l'apres midi. Recevez en attendant nos tendres remercimens pour tous ce que vous nous avez envoyé: fromage, beurre, baptiste, cadres, sucre, caffé, thé, livres. Hélas je n'ai pu encore parvenir à lire une seule ligne excepte 30 pages de l'Aristée un jour à Altdorf. |

❧

Lettre IV.79 – Diotime, 29-30 septembre 1779 = *Kp 25 / 15.6*

Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 67-72.

Munster, jeudi soir 29 ou 30 sept. 79

Je ne scais si vos lettres sont longues ou courtes par elles meme, mon cher Socrate, car vous savez que le long et le court sont des choses relatives. Mais je scais tres certainement que j'en vois toujours la fin avec cette surprise desagréable, qui prouve qu'on en desiroit davantage, et que je les relis ordinairement quatre ou cinq fois de suite d'une haleine. Ma surprise est plus agréable lorsque je vois mon nom pele mele avec ceux de Platon, de Socrate et de Furstenberg. Mais cela ne dure pas autant, car ce sentiment de justice que la nature plaça dans toute etre passablement composé me remet à ma place, et si j'y conserve quelque grain d'orgueil, c'est l'orgueil de l'amitié, celui de me sentir l'heureux objet des soins et de l'intérêt des etres les plus distingués de {l'age} dont je fais partie. C'est que vous me dites relativement à l'honet l'... m'ettonne peu et vous avez pu presumer que je l'ai pressenti par le soin que j'ai pris de m'ettayer de votre secours.

Je vous avoue que j'ai moins compté sur l'espoir de le convaincre que mon conseil est reellement le mellieur possible pour les enfans que sur celui de le persuader | par un espece d'ascendant que j'avois pris sur lui et par des motifs de fortune à la quelle mon plan semble etre très favorable.

Si je pouvois ou si vous vouliez lui parler la dessus dans le ton un peu poetique melangé d'eloquence touchante, pathetique et un peu foudroiante du Jesuite Bourdaloue,[15] je ne doute pas que nous reussirions encore dans une affaire qui m'interesse de deux cotés. Mais pourtant je vous l'avoue entre nous, pour le moins autant parceqe je présume beaucoup du bien que cela feroit aux ettablissemens d'ici, que par rapport au bien que cela feroit aux enfans en

15 Louis Bourdaloue (1632-1704), jésuite français et prédicateur.

question qui sans aucun doute cependant seroit immense ne fut-ce qu'en les soustraïant à la plus mauvaise ecole que je connoisse pour eux qui est contre l'influence de laquelle les sermons que le pere se propose seront non seulement insuffisament, mais si je les connois bien, en minus meme. Car si j'ai le moindre tact, les pedantesques instruction du mellieur des cœurs nais non de la mellieur des tetes font le contraste le | plus parfait avec la tournure d'esprit et de caractere que ceux qui doivent en etre les objets ont acquis dans l'atmosphere qu'ils habite et d'où entr'autre ils ont deja rapporté un grand fond d'hypocrisie vis à vis de leur pere, et cette pointe peu legere du momus des basse cour qui se joue de tout. Je les ai vu moi meme avec douleur se moquer de leur pere et traiter assez cavalierement Me leur mere, et n'ai pu m'empecher d'en toucher un mot qui par la maniere dont il fut pris me fit voir clairement que l'excellant hom me ne se doutoit de rien. Il ressemble assez au ministre de Wakefild qui etoit si content de s'entendre precher qu'il n'avoit jamais assez de liberté d'esprit pour faire attention si on l'ecoutoit ou non, si bien qu'un jour après avoir absolument impatienté son auditoire, il demeura seul, n'en acheva pas moins son sermon et sortit de l'eglise le plus content du monde sans se douter de rien. Vous verrez le tableau de cette situation dans sa derniere lettre que je vous envoie par curiosité mais en vous priant de me l'a renvoier parceque je ne puis y repondre avant. Vous y verrez qu'en | annoncant m'ecrire tout expres pour me demander conseil, on voit très clairement qu'il n'avoit proprement besoin de moi que com me on a besoin de la muraile lorsque pour se voir en profil il faut y reflechir son image. Je m'étendrai davantage sur cette matiere si j'en avois le tems. Mais qu'ai-je le tems de vous dire cent fois le jour il me prend envie de vous comuniquer ceci et puis cela et dans l'embarras de mes vastes desirs je me perds co mme un grain de sable se perd dans l'ocean et je ne vous dis rien à propos de lune par exemple. J'aurois pu vous dire par exemple que je l'ai poursuivi presque tous les soirs (avec le telescope que je tiens de vos bontés) sur le bastion qui est visavis de ma demeure. J'y ai mené plusieurs fois tous mes enfans naturels et adoptifs et meme Mr. Geritz qui ne

l'avoit jamais vu de si près et qui etoit tellement enchanté de ce spectacle que j'ai saisi cette occation de lui faire plaisir en lui donnant le Dollond de la Princesse d'Orange. Cependant que cela ne vous empeche pas de songer à quelque cadeau plus important à lui faire, car vous jugez que ceci ne sauroit satisfaire à tous ce que je lui dois. |

Je vous envoie la lettre de Jan van Haren sur la quelle je vous prie de lui faire parvenir 10 ducats de mes tresors pour Hendrina van Boxtel, car pour ce qui est de l'argent de la cour, je l'ai entierement distribué et en ai deja remis les quittances au Prince. D'après ce qu'il m'ecrivit la derniere fois que vu les dettes de la famille de Boxtel l'achat en question ne serviroit qu'à satisfaire l'avidité de leur creanciers qui s'en empareroit incontinant.

Si ma caisse n'est pas partie veuillez y ajouter une bonne provision de grand papier ordinaire tel que vous l'employez pour faire vos couverts de lettre. Ma nombreuse famille qui apprend à dessiner des plans toutes les après midi d'un homme que Mr de Furstenberg m'a donné en usant beaucoup. Quand au Vauban je me suis mal exprimé par pure ignorance. C'est sa science des ingenieures que je vous demandois. Parceque c'est d'apres cella qu'on fait dessiner les plans aux enfans et comme je ne puis souffrir qu'ils travaillent en aveugles sans savoir ce qu'ils font | et sans le savoir par moi parceque je vois que peu de personnes savent ou veuillent se donner la peine de savoir le point juste ou ils sont compris des enfans. Je desiroi l'etudier autant que mon tems me le permet pour leur servir de truchman [= truchement]. Car pour ce qui est de Belidor je vois qu'il faut savoir la mechanique que je ne scais pas encore pour le comprendre. Mais je l'a saurai s'il plait au ciel et à Mr. Zumkley, dont je viens de recevoir une lettre d'{Ahamin} qui m'annonce qu'il a la bonté de s'occuper aussi de la rectification de ma tete en travaillant pour moi des problemes d'analyse.

En verité, mon cher Socrate, si votre Diotime ne devient pas un peu plus digne de ceux qui ont la bonté de l'aimer, ce ne sera pas faute d'avoir eu de grands maitres. Domage qu'ils ayent entamé un peu trop tard une tete endurcie par

l'education la plus inepte, et des passions devenus un peu trop arrogantes et trop longtems indomptées dans les tenebres qui ont environnés les plus belles années de sa vie. Avec tous cela ne desesperons de rien. | Voir et sentir si richement où est le bien suprême, y tendre avec vehémence et s'unir avec ardeur à tous ce qui en approche, c'est n'etre pas indigne de l'atteindre. Je n'ai pas besoin d'ajouter après cela à quel degré je suis à vous.

Adieu mon cher Socrate, la triste humanité s'appesantit sur moi, quoique je combatte contre elle et non sans un succes entier puisque je suis deja parvenu à n'avoir besoin que de 5 heures de sommeil.[16] Pour ce qui concerne les changemens auxquels Furstenberg travail cela seroit un peu long à détailler. Cependant je le ferois s'il ne m'avoit assuré qu'il vous enverroit son plan des qu'il sera arretté. Si cela ne se fait pas, je vous en dirai tous ce que j'en scais.

Mimi et Mitri vous baisent les mains. Ils sont tous ce que je les desire à présent et audessus de tous ceque je les ai vu encore. Le courier prochain je vous montrerai combien la tete de mon Mitri est geometrique, et vous verrez s'il a perdi ici de ce coté!

❧

Lettre IV.80 – Diotime, sans date [fin septembre 1779] = *Kp 27 / III,28*

Munster, jeudi soir à 9 heures

Votre tristesse, mon cher Socrate, est si aimable et votre soi disante inertie si gaïe qu'en lisant 2 ou 3 articles de votre lettre d'aujourd'hui j'ai ri si haut que mes enfans sont accourus pour me prier de leur faire part de ce que je lisois de si plaisant, ce que j'aurois aparament fait sans succes. Ainsi j'ai gardé cette lecture pour moi à l'article près qui les regarde. Je sentirois plus vivement votre etat douloureux auprès de Me de Nagel si primo je n'y voyois un acte de votre libre

16 *MTBG*, p. 61.

arbitre et si 2do je ne connoissois le talent particulier que vous possedez d'etre présent en apparence et absent en verité.

Je sens un peu mieux votre situation vis à vis du philosophe suisse, mais comment ne pas l'aimer, il porte l'agréable nom de Valon.[17] Après tout, mon cher Socrate, il y a une distance si prodigieuse entre quelques peu d'hommes et tous les autres que lorsqu'on a rencontré ces quelques peu, les autres y perdent trop, et dans ces cas il n'est que 2 bons partis. C'est de s'enfoncer | tout en entier dans la speculation, ou de chercher à s'y interesser en les servant activement. La reunion de ces deux philosophes se rencontre dans l'heureux Furstenberg dont la grande ame a été favorisé par les circonstances et c'est pour cela que je le tiens pour le plus heureux des mortels, pour les quel il se tient lui meme. Il est parti lundi pour Ahausen. J'ai recu ce matin de lui 2 lettres que je vous enverrois si je pouvois m'en separer.

Cependant lorsque je sens combien je suis bete aujourd'hui après avoir veillé 2 nuits, l'avant derniere à ecrire ce que le Prince ne me laissoit pas le tems de faire le soir, et celle ci à me relever à 4 heures pour assister au depart du Prince apres m'etre couché apres une heure.

Lorsque je considere d'un autre coté combien vous auriez besoin d'une nourriture un peu plus solide que celle que celle que ma betise peut vous fournir aujourd'hui, je sens que je n'aurois rien de mieux à faire que de me substituer notre Heros. Peutetre me direz vous que dans tous les | cas, meme dans mes jours les plus brillants, je ne saurois mieux faire. Vous avez raison, mon ami. Et c'est un preuve insigne de ma susdite betise de n'avoir pas fait cette reflexion tout de suite.

Je vous en envoie une au moins car pour l'autre, elle contient un article que je n'ose confier à la poste mais je vous en copierai un article ou deux.

17 Cf. *Ma toute chère Diotime*, lettre 2.48, 28 septembre 1779.

> « Je me felicite d'avoir fait la connoissance du Prince. Son gout pour la phisique et ses connoissances et recherches sur cet partie lui attireroit de grandes éloges de Bacon: mais la cosmogonie est pour moi la meta-phisique de la phisique. Je vous prie de lui présenter mes respects et mes services s'il me trouve bon à quelque chose.
> « Le professeur Havickhorst (c'est le logicien qu'il a pris avec lui à Ahausen pour reformer avec lui leur psycologie et leur logique) est déja à son travail. Je le mettrai au collier de misere jusqu'à ce que je | sois bien sure qu'il ne court plus après les monstres et les chimeres de la metaphisique. J'espere de vous le présenter bien dressé et affirmé. »

A présent je devrois pour continuer de bien faire remplir le reste de ma lettre des dits et gestes de notre Heros. Mais l'embarras du choix m'arrette comme l'avare au millieu de ses richesses. Je commence à craindre que je m'attache trop à lui et cette crainte joïnte à ma pente au doux sommeil me rend peu propre à discuter aujourd'hui l'article des jouïssances passées, présentes et futures. Mais lorsque les pluies qui nous inondent depuis 8 jours me permettront d'aller autrement qu'à la nage à Altdorff, nous verrons c'est un lieu tout propre à anatomiser les jouïssances. Le croiriez vous cependant, j'en ai découvert un plus beau encore à très peu plus loin mais de tout un autre coté, qui m'a deja fait faire plusieures infidelités aux cypresses d'Altdorff que je n'ai pu faire voir au Prince à | cause du mauvais tems. Mais je l'ai mené un jour en voiture vers ma nouvelle decouverte et il en a été frappé lui. Jugez ce qu'il en seroit de vous. Figurez vous un bois, mais que vais-je entreprendre, dum pudor imbellisque lyrae musa potens vetat laudes luci culpa deterere ingeni.[18] Vos yeux le verront un jour le ruisseau qui murmure en serpentant sous ses ombres sacrés. Et vous justifierai mes infidelités passageres. Car enfin le bois d'Altdorff conserve avec ses droits un merite que l'autre n'a point, c'est d'avoir été sanctifié par Socrate.

18 Horatius, *Carmina*, I 6,9-12.

De tous ce que vous me marquez avoir pour moi,[19] mon cher Socrate, je vous prie de ne m'envoyer que les exemples d'ecriture de Mr. Schulze, les bouteilles de medecine pour la bouche, l'exemplaire du livre imprimé par votre illustre conseil, la paire de manchettes male par curiosité, l'exemplaire de Longus que j'avois refusé et que par reflexion je desirerois voir cependant | et si par hasard vous possediez l'architecture militaire de Vauban.

Le Prince a permis qu'on m'envoye 45 bouteilles de vin de Malaga de sa cave et 6 pin de sucre comme les derniers N.B. 3 sucre plus fin et 3 de sucre ordinaire. Veuillez donner a Me Vogt la comission de faire poster cela chez vous et veuillez faire faire de tous cela une caisse que vous m'enverrez le plutot possible en y faisant ajouter encore quelques pairs de bottes, de souliers fourrés et quelque livres (3 ou 4) de mon thé russe que j'avois demandé il y a longtems à Me Vogt. Ayez la bonté de dire à Me Vogt qu'elle garde bien come il faut le restant de ma provision de thé russe, et excusez toutes ces miseres. Ne pourriez vous mettre l'argent qui me revient pour le mois d'octobre en ducats dans la caisse? A propos d'argent, outre les 60 ducats dont je vous ai parlé dernièrement, le Prince m'en doit encore 4 qu'il m'a chargé de vous demander aussi. Veuillez donc les joïndre à mon trésor, mais n'oubliez pas de vous payer de ce que vous avez deboursé pour moi et n'oubliez pas de vous occuper pour moi d'un cadeau à faire au professeur Geritz. Il nous sacrifie tout son tems avec une patience unique. Son jour de naissance est au comencement de novembre, ce seroit une bonne occation de lui faire une galantrie mais il la faut de quelque prix.

Adieu mon cher Socrate, je dors et reve encore à vous, ce que je suis un peu occupé de vous.

Renvoyez moi je vous prie la lettre de Mr de Furstenberg.

❧

19 Cf. *Ma toute chère Diotime*, lettre 2.45, 20 septembre 1779.

Lettre IV.81 – Diotime, sans date

La lettre originale a été perdue – Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 64-67.

Münster, Sonntag Abend 10 Uhr. [1779?]

Von einer langen Wanderschaft heimkehrend, welche ich jeden Sonntag mit allen meinen leiblichen und Adoptiv-Kindern, dem guten Professor Geritz und Horaz zu machen pflege und welche sich heut bis nach Telgte erstreckte, zwei Meilen von hier, und zu Fuß, wahrend auf dem Wege drei oder vier mal, wie es sich traf, bald in der einen bald in der andern Hütte gegessen wurde, was uns der Zufall darbot, fand ich Ihr großes Packet, nur bedauernd, daß nicht Alles in ihm von Ihrer Hand war, erfreut aber über das Packet der Prinzessin, welches mit einem sehr langen Brief (Sie wissen, daß lange Briefe | schildern) dem Cataloge eines Cabinets von Versteinerungen, Mineralien, kostbare Steine und dergleichen enthält, die sie mir mit dem Postwagen in einer Kiste mit Schubladen wohlgeordnet nach der Weise des berühmten Vosmar zusendet. Nein, mein lieber Sokrates, der Heros ist nicht krank, ich habe davon überzeugende Beweise, und, werden Sie es wohl glauben, alle die Briefe die von einem solchen allgemeinen Gerüchte reden, haben mich in Unruhe versetzt, haben mich zittern gemacht, als wäre ich nicht vollkommen sicher, daß er sich der besten Gesundheit erfreut. Ich habe den Eindruck noch nicht ganz überwunden, dennoch ist es vollkommen wahr, daß er sich im besten Wohlsein befindet; denn ich erhielt am gestrigen Tage von ihm drei Briefe nach einander, den einen des Morgens, den andern des Nachmittags, den dritten am Abend, einen jeden von vier Seiten, enthaltend die genaue Aufzählung der kleinsten Verrichtungen mehrere Tage hindurch. Er erfreute sich nie einer besseren Gesundheit, er schildert sein Glück mit einer Energie, einem Enthusiasmus, und wen glauben Sie wohl als dessen Gegenstand? — die glückliche, die zu glückliche Diotima. Unter welchem Stern bin ich geboren, um alles zu erschöpfen, was eine Sterbliche von den heiligsten Gefühlen zu verkosten im Stande ist? Was bin ich, um der Gegenstand der erhabensten Gefühle zu sein, und welcher Menschen? Welche Verpflichtung legt mir dieses auf, und kann ich je würdig sein auf der Höhe meines Glückes mich zu befinden? Zuweilen glaube ich zu träumen. Ich erwache dann in heiterer Stimmung, erwache mit Entzücken, um zu empfinden, daß ich nicht träumte — Was für eine Seele! nein Sie kennen sie noch nicht ganz, es ist eben in der Unordnung des Ge- | fühls, in der Offenheit des großen Mannes, der nicht fürchtet sich, in der rührendsten Unordnung gehen zu lassen, wo man sie sehen muß, um sie ganz zu kennen. Sie werden mir sicher verzeihen, wenn ich derartige Briefe der Post nicht anvertraue, sie sind geheiliget und werden mich nur mit dem Leben verlassen. Urtheilen Sie, mein lieber Sokrates, Sie sind gemacht es zu fühlen, Sie, die Sie wein Wesen sich entwickeln sahen. Sie, dem ich einen so großen Theil schulde von dem Wenigen, was ich werth bin. Alles was

ich empfinde, alles was mich bewegt, bald stolz bald demüthig suche ich mich in mir selbst und finde mich tief unter meinem Glücke, ich suche mich in denen, welche mich gewürdigt, mich zum Mittelpunkte ihres Glückes zu machen, und ich finde mich hundertmal über meinem Loose. Ich suche mich in meinen Verhältnissen, und alle meine Fähigkeiten sind aufgehoben. Ich suche mich in meiner Hülle, und ich fühle, daß sie zu schwach ist, um den Bestrebungen einer Seele zu widerstehen, für die in einzelnen Momenten die ganze Welt zu enge ist. Endlich giebt es Augenblicke, wo, in die Unendlichkeit meiner Sphäre mich verlierend, ich im Schöße meines Glückes mit Heftigkeit meinen Tod wünsche, ich sehe ihm entgegen mit Wonne. O, mein lieber Sokrates, wenn Sie mich nicht ganz verstehen, so sagen Sie nicht, glauben Sie nicht, daß mein Kopf schwindle; mein Loos ist so außerordentlich, daß es schwer ist, es ganz in mir zu empfinden, doch wenn ein Sterblicher es empfinden kann, so sind Sie dieser Sterbliche. Er kehrt Donnerstag hierher zurück, er sagte mir, daß er es versuchen werde. Ihnen zu schreiben. Ich verlange nicht, daß er früher komme, ich verlange Niemanden auf der Welt, ich habe Bedürfniß nach Ein- | samkeit. Möchten doch alle meine Lieben glücklich sein, ich trage sie in mir. Eine Welt ist in mir, und daher das Bedürfniß, mich meiner zu erfreuen. Ich habe das Bedürfniß nachzudenken, so viele Reichthümer zu ordnen, mein Gefühl mit meiner Vernunft in Einklang zu bringen, zu befestigen, auszudehnen in mir die Kraft, welche regiert, im Verhältniß zu dem, was ihr zu regieren gegeben ist. Ich habe endlich das Bedürfniß, mich groß zu fühlen in allen Augenblicken meines Lebens, um nicht erröthen zu müssen, einen Thron einzunehmen. Urtheilen Sie über Alles, was mich beschäftigt!

❧

Lettre IV.82 – Diotime, sans date [… septembre? 1779] = *Kp 27 / III,26*

Mon cher Socrate

Je vous demande pardon d'avoir ecrit votre nom dans ce coin à la place de la date. C'est une distraction bien pardonnable puisqu'elle ne prouve autre chose si ce n'est que vous m'etiez present à l'esprit, beaucoup plus qu'autre chose dans ce moment.

Je suis de retour de ma charmante retraite où j'ai repoussé[20] toute mes forces et la santé la plus brillante. J'y serois resté bien davantage, n'etoit-ce que le Grand Hom^me^ s'echauffoit le sang a m'y venir voir la poste le soir (car ses vilains Etats

20 Au sens de: retrouvé.

qui ont recomencé ne lui permoittoit pas d'arriver plutot. Il y avoit 3 mortelles lieux et demi et un chemin affreux) pour s'en | retourner le matin à 6 heures. Or pour pouvoir causer dans cet interval il ne restoit peu de tems au sommeil comme il faisoit cette corvée assez souvent. J'ai cru en concience devoir y mettre obstacle, sans quoi, mon cher Socrate, je vous ecrirois encore de mes bois, de mes colines, de mes ruisseaux et valons qui n'ont point d'autre nom que l'agréable nom de Valon. Mais cela ne vous fait plus rien puisque me voila à Munster. Au reste que j'y sois ou non, vos lettres ne courent aucuns risque. Car si je n'y suis pas, on les remets à | Mr de Furstenberg et lorsqu'il n'y est pas non plus au Prof. Geritz.

Mon cher Socrate, je suivrai assurement les ordres de Camper pour ce qui est des eaux, car personne ne m'a seulement conseillé d'en prendre. Ce sont des bains que Hoffman veut me faire prendre, et qui appartienent à la cure d'acier que je fais deja depuis dix semaines, de sorte que vous voyez bien qu'il n'est guere possible que je suive dans une moitié de cure les conseils d'un medecin et dans l'autre celle d'un autre. Et qu'en general entre ces 2 grands medcins | je ne puis guere me dispencer de preferer (pour mon {usage}) l'un présent a l'absent. Au reste on m'a tant tracassé dans la vie pour medcine et medcines que je m'impatiente a en parler et si vous voulez m'obliger, mon cher Socrate, faites moi le plaisir de m'en dispenser tout à fait. Je vous dirois volontier si je le savois les corespondances de Mr. Monster, puisque cela vous interesse tant, mais je vous prie de considerer que je ne connois et ne vis avec ame qui vive ici qu'avec les frere de Mr de Furstenberg qui sont des especes d'hermites, un autre hermite mathématicien apellé Mr de Landsberg et mes professeurs.

❧

Lettre IV.83 – Diotime, sans date [… septembre 1779] = *Kp 27 / III.31*

Dimanche matin à midi

Je viens de recevoir votre lettre plutot que de coutume de deux heures au moins. Ce n'est pas trop dire, cher Socrate, que de vous assurer que je l'ai lue avec transport. Reellement les differantes sensations que sa lecture a fait naitre en moi ressembloient à cela. Tantot touchée tantot tressaillant d'une joie qui tenoit de ce desordre qu'eprouve sans doute l'avare au milieu d'un tas de richesse. Je ne saurois bien vous peindre ce qui s'est passé en moi. Mais je scais que je me suis rapellé avec humeur de vous avoir ecrit dernierement que je ne murmurerois point de la privation dont vous me menaciez dans votre derniere lettre, lorsque vous vous proposiez d'abreger vos lettres pendant que vous enfanteriez le cathechisme. Peu s'en faut que sacrifiant le bien de mes enfans je ne vous dise lachez la le cathechisme et continuez de me rendre heureuse par de longues lettres.

Mais la sagesse | me rapelle à mon devoir et me crie, songe que le calme dont tu jouïs en depit de l'absence de tous ce qui t'est cher, est mon ouvrage. Eh bien soit. Je me rejette dans ses bras. Puissiez vous etre genereux et m'en recompenser. Il convient à Socrate de dispenser les prix que Minerve accorde à ses disciples.

A 2 h^eures

Le grand Furstenberg est arrivé; il a descendu chez moi. Je l'ai embrassé et reperdu aussitot. Mais à 3 h^eures il sera de retour, il dinera chez moi avec tous les professeurs qui ont examinés cette semaine. Dimanche prochain j'aurai ceux qui examinerons pendant la semaine prochaine. Il se porte bien. Il m'a embrassé com^me une amie de 20 ans qu'on revoit après une longue absence. Je lui ai fait vos devotions, et comuniqué ce que vous dites de lui. Il vous ecrira.

Adieu, jusqu'à ce soir. |

Lundi soir a 10 heures ½

Mon cher Socrate, j'etois loin de mon compte lorsque je me flattois vous retrouver hier soir. Les professeurs me sont restés jusqu'à 7 heures, Mr. de Furstenberg encore 2 heures après eux, et devant me lever à cinq heures du matin pour ne pas tout negliger avec mes enfans et me trouver cependant aux examen avant 8 heures je n'ai eu que le tems d'ecrire au Prince avant de me coucher.

Aujourd'hui j'ai encore eu Mr. de Furstenberg toute l'apresdiné jusqu'à ce moment-ci mais pour cela je n'ai pas moins été avec vous, puisque vous avez fait plusieurs fois le sujet de notre conversation hier à table. Je l'avois attaqué sur la logique à la {grande} satisfaction de M. Zumkley qui soutenoit vivement ses mathématiques comme la seule bonne logique. Aujourd'hui il a travaillé à me reconcilier avec | elle et nous sommes parvenus à faire un sursois d'armes. Et au bout de tous cela je dois ecrire encore une lettre à la Princesse d'Orange (pour affaires). Je vous l'adresserai comme la precedente sous couvert de Mdelle Dankelmann, et vous voudrez bien la remettre de meme. Et je viens de recevoir une lettre du Prince qui m'annonce qu'il arrive demain. La tete tourneroit à moins. Je le menerai aux examen restant pour accroitre le nombre des spectateurs illustres. En attendant j'ai prevenu en confiance Furstenberg de ne lui faire des questions ni sur l'integral ni sur l'infini etc. etc. mais de lui parler phisique experimentale. Il m'a promis meme de le consulter sur l'air fixe et l'ellectricité, ainsi tout ira bien.

L'Errata aussi m'a ecrit 2 lettres auxquels je n'ai pas repondu. Ma cousine est chargée du fardeau de mes dettes, je crois que je vais passer cette nuit à les payer.

❧

Lettre IV.84 – Diotime, sans date = *Kp 27 / III,33*

[...] | repettéz dans 4 lettre de n'y avoir pas joint le 5e. Si j'etois capable de me conduire par imitation! Mais vous ne risquez rien, cela repugneroit trop à l'essence de mon amitié. Mais si je suis Διωτιμη est il ettonnant que la maitresse en sache davantage la dessus que le disciple. Vous avez tant d'autres prerogatives.

Je ne scais pourquoi vous dites que vous me devez la lettre du Heros. Je n'y vois pas un {mal/mot} qui le designe, et les sentimens qu'il vous porte dailleurs vous appartiennent en propre. Par consequent leur produit...

Le Prince part demain et vous prie de lui faire adresser ses lettres à Amsterdam où il va pour affaire jusqu'à nouvel ordre. Je l'ai mené hier à Altdorff dont il est revenu enchanté.

Adieu cher Socrate, je vous embrasse très tendrement. Appollon et Diane vous saluent et sont très sensible à votre souvenir.

❧

Lettre IV.85 – Diotime, sans date [7 octobre 1779] = *Kp 27 / III,27*

Jeudi soir a 4 heures

Mon cher Socrate, en grande hate je repons aux articles de votre lettre qui me demandent reponse tandis que j'ai deux minutes pour le faire, ayant dans ce meme jour le retour de Furstenberg, une dame de Berlin à promener, mon courier et mes affaires courantes. Mais sans perdre le tems à vous dire tous ce qui m'empeche de vous dire, je vais au fait.

Envoyéz à Jan van Haren ce que vous trouvez bon.[21]

2° 3 billet de lotterie sont au dessus de mes facultés présentes. Ainsi je vous prie de me traiter selon mon merite qui se contentera d'un.

21 Cf. *Ma toute chère Diotime*, lettre 2.49, 1-4 octobre 1779.

3° votre plan de cathechisme me paroit très bon.

4to Sophile seroit ce me semble traduisible pour des enfans du moins en plus grande partie mais je ne decide rien aujourd'hui la dessus ayant la tete trop pleine et l'ame trop, coment dirai-je!

Mon cher Socrate, je suis affecté d une maniere toute nouvelle encore. | Le sage Solon avoit raison de dire qu'on apprend jusqu'à la mort. Je croiois avoir vu et eprouvé a peu près toutes les modifications possibles morales. J'ai cependant vu et senti du nouveau. Il est arrivé a midi, il est descendu ici. Il m'a quitté au coup de canon qui annoncoit l'entrée de l'Electeur, c.a.d. à 5 heures comptant, revenir vers les 8 heures. Entretems j'ai promené ma dame Berlinoise. Je l'ai planté à 7 heures pour voler ce moment à donner à mon Socrate.

Je ne scais si vous etes triste et inerte car certes vos lettres ne le disent pas. N'oubliez donc pas de me le dire une autre fois en postscriptum. Au moins la nouvelle de Scholiaste m'afflige moins que vous ne pensez car je mourrois de peur de me trouver en paradis avec lui. Si Me Errata le force d'entrer, il l'aura bien merité. Dites je vous prie à Mr. Vogt que le Malaga va sur le compte du Prince.

Adieu Socrate mon ami, je vous aime. Il est bien froid mais vous y supplierez en sentant plutot qu'en lisant, car vous connaissez l'ame de Diotime.

❧

Lettre IV.86 – Diotime, sans date [… octobre 1779] = *Kp 27 / II,17*

A 2 heures apres minuit

Bon jour mon cher Socrate, si vous ne dormez pas, jettez vos regards du coté de Munster et lisez dans l'ame de Diotime tous ce qu'elle sent pour vous. Si vous dormez, puisse les songes legers vous payer ce que votre {faite} souvenir, votre idée, votre image, fait sans cesse pour moi pendant mes veilles.

Je n'ai pas encore pu parvenir à la post sans quoi vos manchettes et quelque autre chose de mes oeuvres, seroit deja partis.[22] Mais il faut pour cela que je parle au maitre de poste absolument. Ne m'envoyez point de paquet qu'auparavant vous ne m'ayez marqué ce qu'il doit contenir et avois attendu ma reponse.

Adieu, mes yeux s'apesentissent quoique mon ame veille encore. J'en conclu in cesare camestres festinó barroco serpide darie saccapa discopa etc.[23] que mon ame n'est pas mon corps.

> Je suis fort triste de vos decouvertes sur la generation, puisqu'il s'en suit directement que je n'ai de part qu'au corps de ma Mie [= Mimi] et de mon Mitri et nullement à leur ame.
> Sans quoi la presence du Prince va achever de me rendre insolvable.

❧

Lettre IV.87 – Diotime, sans date [23? octobre 1779] = *Kp 27 / III,32*

Lundi au soir

Depuis 4 jour je ne fais que rever et ecrire. Je suis abimé dans le fond le plus profond de mon essence. Je vous y retrouve toujours, mais non les circonstances passageres relatives. Ainsi vous me pardonnerez si je ne satisfaits pas aujourd'hui comme je le devrois à tous les articles de votre lettre.

Il m'est impossible d'ecrire de sitot à Mr de Larrey, il exige une longue reponse, et je ne crois pas que de longtems je puisse assez vuider ma tete pour la rendre propre à faire cette reponse. Dites lui je vous en prie que je lui écrirai au premier jour, mais qu'il me pardonne si ce n'est pas aussi vite que je le voudrois etant extremement occupée.

---

22 Cf. *Ma toute chère Diotime*, lettre 2.50, 5 octobre 1779.

23 Vers mnémoniques pour syllogismes.

Pour la Grande Comtesse comme elle n'en exige pas tant et que cela ne demanda presque que la main je lui repondrai peutetre ce soir pour diminuer les dettes qui m'accablent.

Mr. de Furstenberg continue de se porter | à merveille. Il n'y a qu'une heure que j'en ai lu l'assurance et sa derniere date etoit d'hier au soir. Je crois que vous oubliez mon professeur Geritz, son jour de naissance s'approche cependant. Je crois à tout prendre qu'une jolie tabatiere fera mon affaire, je consultera la dessu.

Mon Appollon et ma Diane sont à vos pieds et me donnent de beaux moments de jouïssance. Munster leur a fait plus de bien en deux mois que je ne puis le faire comprendre. Ils ont besoin d'un attention peu ou point interrompue et d'une humeur sereine. L'un et l'autre m'a été accordé ici avec milles moyens de les amuser que je ne pouvois avoir ailleurs. Où aurois-je trouver dailleurs comme ici? Tout autour de moi des maitres socratiques empresséz de me seconder et habitués comme il faut l'etre à ce metier pour le bienfaire, en verité Mr. Geritz fait beaucoup pour mes enfans et il est fait pour eux. |

Adieu mon cher Socrate, recevez ma benediction. Mandez moi si vous connoitriez un peintre qui pourroit copier d'une maniere parfaitement ressemblante le portrait de Mr. de Furstenberg en grandeur naturel sans etre d'une chereté à surpasser mes modiques facultés presentes. Pour le monument il ne me faudroit pas moins que le secours de la loterie et son prompt secours, tandis que Me Falconnet est à portée. Pour satisfaire mon desir dites moi je vous prie si vous et Lysis vous ne vous écrivez point, et dans ce cas, à qui en est la faute. Il ne m'a point parlé des paquets de sontag, mais dans toutes les lettres il me parle de vous. Si vous vous en souciez je vous les enverrez toutes par occation ou par le chariot et vous me les renverriez de meme. |

En vous envoyant dernierement la lettre de Mr. de Larrey j'ai oublié ce petit bout qui y appartient et que je vous envoie pour ne pas faire les choses à demi.

J'oubliai de vous dire que j'ai eu avant hier la visite de Mr Hoffman qui venoit d'arriver à Munster. Il m'a paru d'un excellente conversation et j'ai eu du plaisir

surtout à parler avec lui de Camper et à lui entendre dire que c'est le plus grand homme de l'Europe en fait de chirurgie et d'anatomie. Ce sont ses propres termes, il se fait une fete de faire sa connoissance.[24]

Dans ce moment je recois une lettre du Prince qui me demande la permission de venir achever son congé chez moi. Il n'attend que ma reponse pour partir dimanche prochain. Il m'ecrit qu'il est si penetré de respect pour le Heros, qu'il paroit rapetissé à ses propres yeux depuis qu'il l'a vue. Vous voyez que tout rend homage au Grand Homme et cet homme est ... Mon cher Socrate, j'ai le coeur si plein. En verité j'aime mieux mon mari depuis sa lettre que jamais.

❧

Lettre IV.88 – Diotime, sans date [9 octobre 1779] = *Kp 27 / I,6*

Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 91-96.

Dimanche soir à 11 heures ½

Grace à Morphé qui verse ses pavots sur mon Prince fatigué du voyage, je puis vous dire un mot encore, mon cher Socrate, et j'ai bien peur que ce sera le seul avant le depart de la poste. J'ai recu votre lettre peu de moments avant l'arrivée du Prince et au millieu d'un grand combat contre la logique ou armé de la geometrie et de la psycologie, je me flatte d'avoir remporté quelques avantages et en tout cas du plaisir car nos disputes ne sont pas tristes, et le bon et un peu empesé Havighorst y est le seul embaressé. Je prens une part très sincere à votre mesavanture avec la Grande Comtesse, mon cher Socrate.[25] Cependant je vous demande mille pardons de n'avoir pu m'empecher d'en rire indecenment. Le Prince à qui je l'ai conté vous propose de dire pour sortir d'embarras, que vous

24 Cf. *Ma toute chère Diotime*, lettre 2.55, 21 octobre 1779.

25 Cf. *Ma toute chère Diotime*, lettre 2.50, 6 octobre 1779.

avez fait depuis longtems la partie de venir ici avec lui dans l'arriere saison. Voyez si cet expediant vous accomode.

Je suis faché, mon cher Socrate, de ce que vous n'ayez pas eu le | tems de me comuniquer toutes les reflexions que vous dites que ma lettre vous a fait faire; elles me sont toujours precieuse. Au reste je vous supplie de considerer au cas que vous y trouviez quelques incongrutés, toutes mes occupations et par conséquent la hate extreme dans la quelle je suis obligé d'ecrire, outre que je ne m'accoutumerais jamais à une corespondance d'amitié où il me faudroit relire et peser mes phrases. Mon ame est au bout de ma plume et lorsqu'elle n'y est pas, {elle} s'arrete à la 4e ligne. Je ne vous ai pas dit que je n'osai, mais que je ne pouvois confier à la poste ni me defaire des lettres de Furstenberg et c'est une grande verité. Si pres surtout d'une premiere entrevue qui assurément n'etoit pas insignifiante. J'avois un grand besoin de les relire.

Je n'ai jamais douté, mon tres cher Socrate, que Furstenberg n'eut toutes les qualités requises pour me faire desirer son amitié; il n'en avoit que trop et mes doutes n'avoit d'objet que ma propre insufisance pour la meriter. D'autant plus qu'en arrivant ici je sortois d'un noviciat d'une année et demie à peu près pendant la | quelle il n'a pas tenu au sort que je ne fusse humilié et decouragée si je ne l'ai pas été entierement. J'en rends grace à la nature qui me doua d'une ame naturellement fiere et à votre philosophie dont elle s'est un peu nourrie, mais tous cela n'a pu empecher qu'elle ne fut abattue et fatiguée à force de combats. La tranquilité et une occupation proportionne a l'activité de mon ame, joïnt au spectacle perpetuel dont elle est le plus avide, la jouïssance du perfectionnement et du bien etre de tous ce qui m'environnoit. Le plaisir inexprimable d'y faire participer mes enfans et de pouvoir en quelque façon y cooperer, celui enfin de me sentir hors de porté d'affliger ceux que j'aime. Tous cela remit bientot mon ame dans son etat naturel, le bonheur et l'harmonie en a bientot resulté, comme vous avez pu vous en appercevoir depuis deux mois. Cependant je ne revois pas meme encore que je fusse destiné à quelque chose de plus, contente d'admirer

Furstenberg de jouïr | de sa gloire dans tous ce qui m'environoit. Il ne me vint pas à l'esprit d'aspirer à une intimité plus grande et dans cette tranquille jouïssance je m'apperçus à peine de son absence. Et quoique son retour fut pour moi une epoque très agréable, que son attraction pour moi sembloit se declarer de plus en plus, son second départ ne troubla en aucune façon ma celeste serenité; pardonnez moi ce terme, mais je ne scais de quelle expression peindre cette harmonie, ce don du ciel, au dessus de la possession du quel je ne connois rien.

Bref, la lettre que m'attira la boette [= boîte] que je lui avois donné la veille de son depart à propos de ce qu'il m'avoit dit aimer les paysage de Wovermans, me dicta une reponse qui n'avoit encore aucun but. J'ecrivois ce qui dans ma sphere un peu anti sociale, c.à.d. singuliere, etoit tout simple: que je n'avois pas entendu lui faire un cadeau précieux, que je n'avois pas meme songé au prix, mais uniquement à ce que lui appartenant, par les sentimens d'un respect, d'une admiration, et d'un attachement très senti. | J'avois regardé comme à lui tous ce qui m'apartient etc. etc. Voila à peu près le sens de la lettre que je lui ecrivis et qui fut l'epoque d'une corespondance ou sa belle ame daigna de montrer à moi sous un point de vu si inattendu, que j'ai passé plusieurs jours à me dire, est-ce bien moi. Plus ses lettres me manifestoit la beauté, la pureté, la grandeur de cette ame, plus j'etois comme surprise de l'idée que ce trésor devoit m'appartenir d'une maniere si absolue. Je repris une sorte de defiance de moi meme, je devins reveuse à peu près comme si on m'avoit dit tout a coup « vous etes digne de gouverner l'empire, acceptéz le diademe ». Je me serois demandé, en suis-je digne en effet, je lui peignis naïvement mes doutes et mon etat (qui comme je l'ai scu depuis, etoit mot à mot le sien, ce qui est plus singulier). Bref, l'approche du moment de notre entrevue me donna des sensations si contraires d'inquietude et de plaisir que je ne me rapelle pas en avoir eprouvé de plus singulieres, lui aussi eut besoin de s'y preparer, cependant l'attraction | s'en empara toute entiere, et cette peinture n'a plus de mots. Depuis ce moment nous avons passé ensemble regulierement 6 heures au moins de la journée, et nous sommes je crois convaincus

pour toutes les eternités futures que nous sommes faits l'un pour l'autre. Je vous demande pardon, mon cher Socrate, si je prononce sans la modestie convenable une assertion si fiere. Ce n'est pas que j'aie oublié toutes mes imperfections et combien les conseils que vous me donnez sont bien placés. Mais je me suis convaincu dans l'entiere confiance avec laquelle il m'a montré tous les replis de son ame qu'un des plus grand des mortels de nos siecle. Parceque tout ses facultés, son education, les circonstances heureuses où il s'est trouvé placé, a concouru à le rendre tel, seroit prodigieusement homogene avec Diotime, si tout chez elle avoit concouru comme chez lui, à la façonner où si il s'etoit trouvé aussi negligé qu'elle. Il y a entre nous des détails de ressemblance si frappant, mais son total est si fort au dessus que si | {en} m'assimililant pour ainsi dire à lui, il ne m'avoit rendu toute ma confiance, si je n'avois senti si clairement que je suis l'etre qui le rend heureux. Le raisonement seul depourvu de cette sensation intime me repetteroit encore souvent: est-ce bien moi? A ce détail, mon cher Socrate, je n'ajouterois qu'un seul mot, c'est que si vous lui croyez le conseil que vous me donnez relativement à la sensibilité morale necessaire, vous ne connoissez pas encore ni le Heros, ni la nature des sentimens qu'il m'inspire. Sachez qu'il est aussi convaincu qu'il l'est de son existance que s'il etoit capable de sacrifier la moindre partie des affaires au sentiment qui l'anime, il cesseroit d'etre l'objet sacré qu'il est et qu'il a toujours été à mes yeux, comme je cesserois d'etre pour lui ce que je suis s'il n'avoit cette conviction. Ne craignez pas (m'ecrivoit il l'autre jour), que les affaires souffre d'un sentiment qui s'empare si absolument de mon ame. Je ne crains rien {etant} tout entierement sous vos ordres, vous en auriez soin | mais vous faites mieux encore car je ne vous quitte jamais qu'avec une ardeur toute nouvelle de bien faire. Je me sens plus grand, je brule du desir de faire quelque chose de digne de vous. Voila mon cher Socrate, coment aime le Heros, et la seule sorte de sensibilité digne de lui.

Je vous rends milles graces de l'offre que vous me faites. Mais vous comprenez que si je donnai une boite au proffesseurs, il faudroit qu'elle se distingoit par

quelque coté particulier, autrement ce seroit lui donner de l'or sous une autre forme.

Quand au livres, je m'informerai de ce qui pourroit lui convenir. Je ne voudrois pas vous importuner, mon cher Socrate, mais je dois cependant vous faire souvenir qu'entre ici et Nouvel An nous sommes convenus selon un certain contrat que vous me feriez part de vos disposition relativement à mon ou à notre ettablissement à Lavigny. Vous sentez qu'etant convenu que j'irois à La Haye au comencement de mars, il ne s'agit pas pour moi d'incertitude qu'il faut enfin se resoudre à parler clair, puisque etant votre amie, j'ai bien au moins le droit d'esperer que vous voudrez bien me rendre compte d'une chose sur laquelle y etant interessé de si près. J'aurai le droit d'attendre des lumieres, ne fussai-je pas aussi heureuse. |

❧

Lettre IV.89 – Diotime, sans date [10? octobre 1779] = *Kp 27 / III,34*

[...] | et qu'en un mot votre silence à cet egard seroit pour moi une reponse claire aussi supposé qu'il passa les bornes du tems convenu. Pardonnez moi, mon cher Socrate, de {revenir} sur un sujet rabattu sur le quel en verité vous seul pouviez me faire revenir si souvent. Vous me demandez quels sont les compagnons de jeu de mes enfans;[26] ce sont des etudiants de mon choix. Quand aux enfans du maitre de post de Coesfeld il n'est pas possible vu mon logement etroit et les hotes que je reçois et que j'attens encore que je les loge chez moi et p.c. que je les fasse venir.

J'apprens avec une grande satisfaction par votre conversation avec la Grande Comtesse que c'est dans un mois que vous me destinez le plaisir de vous voir. Dans ce moment je jette les yeux avec quelques remords de conscience sur le bel

26 Cf. *Ma toute chère Diotime*, lettre 2.25, sans date.

Horace que vous m'avez donné. Helas! Puis qu'il faut vous le confesser il y a plus de 3 taches d'encre et il s'use à force d'usage.[27] Je n'ai pu en avoir d'autre à emprunter jusqu'ici quoique | je l'ai desiré tant pour conserver votre don qu'à cause du petit caractere. Demain j'en aurai un de Mr. Furstenberg et je ferai faire sur le mien un etui afin de pouvoir le porter en poche.

Il est 1 heure ½ je vous donne le bon jour. Mr de Furstenberg m'a chargé de vous faire ses devotions. Hier nous avons lu ensemble le Banquet de Platon qu'il ne connoissoit pas. Comme il l'a senti! Croiriez vous que je fais lire Platon à tous le college, un de mes volumes est chez le Professeur Zumkley, un autre chez Mr Havighorst, un autre chez Mr Geritz. Bref, j'ai juré de les platoniser tous avant de quitter Munster. Je combats vaillament aussi pour l'organe morale que vous savez qu'on ne vouloit pas admettre comme faculté distincte, j'ai gagné un pouce de terrain pas plus, mais avec de la constance on vient à bout de tout. L'Aristée sera notre premiere lecture après le depart du Prince.

Adieu mon cher Socrate, j'invoque sur vous toutes les puissances celestes et vous embrasse de tout mon coeur.

> J'espere, mon cher Socrate, que la longeur de ma lettre vous distraira de son horrible barbouillage ou que vous me saurez assez de gré du volume pour me le pardonner. |

❧

Lettre IV.90 – Diotime, sans date = *Kp 27 / III,35*

[...] | sans plaisir. Dites lui s.v.p. que, comme reellement je ne me sens pas gêné vis à vis d'elle[28] et que p.c. je ferai, elle y etant avec mes enfans, tous ce que j'ai coutume de faire et que je dois faire lorsqu'elle n'y est pas, je la prie de venir

27 Cf. *Ma toute chère Diotime*, lettre 2.52, 13 octobre 1779.

28 Problablement Me Bamberg: cf. *Ma toute chère Diotime*, lettre 2.30, 21 août 1779.

loger chez moi. Je puis la loger comodément, elle et sa femme de chambre (N.B. si mon mari n'y est pas dans ce tems), mais non ses domestiques mâle ni son epoux. Dites lui que je ne lui fais cette proposition que parceque logeant ensembles on profite mieux de tous les moments perdus, en se derangeant moins, et entre nous cela est vrai. Si elle loge chez moi, je {puis} sous pretexte que nous sommes toute la journée ensemble ne pas me deranger relativement aux heures destinés a l'instruction de mes enfans au lieu que si elle loge à l'auberge il est naturel qu'etant venu pour moi je doive etre à ses ordres | tous les moments de la journée, et cela me derangeroit extremement.

Dites moi, je vous en prie (si vous le savez), 1° quels sont les tracasseries qu'a fait Me Falconnet, 2° quand vous croyez que le Prince sera ici, et 3° combien il y restera.

J'esperois diner dans mon bois hier, mais au lieu de cela il a fallu prendre encore les pillules de Sanches,[29] ayant pris 2 jours apres votre depart c.à.d. mardi une maladie toute semblable à celle qui me prit avant mon 1er depart pour Munster à la bouche tant interieurement qu'exterieurement. Cela va beaucoup mieux depuis ces pillules et j'espere bien jouïr de cette belle retraite dimanche au plus tard.

Ecrivez moi, cher Socrate, souvent et beaucoup beaucoup. Que n'ai-je toutes ces lettres que vous me dites avoir projetté en route.

Adieu, forcé de quitter la plume je n'en resterai pas moins avec vous. Mes enfans semblent être entierement rentré dans l'ordre mais ce n'est que depuis hier que je suis veritablement parvenu a retrouver Mimi dans son naturel. Le moindre desoeuvrement lui fait un mal actif horrible et à l'autre un mal passif qui le bestifie. N'empeche je les ai retrouvé et j'oublie ce qu'il m'en a couté.

J'espere en dire autant tout le reste de ma vie, de Socrate et de Lysis. Adieu vous avez mes voeux et mon coeur.

29 Cf. *Ma toute chère Diotime*, lettres 1.114, sans date, et 1.182, 4 octobre 1777.

Lettre IV.91 – Diotime, sans date [octobre 1779] = *Kp 27 / III,36*

[...] | sans que l'un ou l'autre y perde. C'est ce que je sens plus clairement que jamais, depuis que j'habite ces lieux.

Je vous remercie de la prompte expedition de la lettre de change.

Je ne puis croire etre la cause du refroidissement de Camper pour vous puisqu'il m'a ecrit les memes choses qu'à vous comme je vous le ferai voir en vous envoyant la lettre qu'il m'a adressé ici sur ce sujet, si je l'ai encore, et par conséquent il n'avoit pas dessein que j'ignorasse ce qu'il pensoit sur mon sejour ici.

Je vous salue, mon cher Socrate, et suis votre invariable ΔIOTIMH.

❧

Lettre IV.92 – Diotime, sans date = *Kp 25 / 17*

Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 105-106, 106-107.

Lundi matin • 1780

Je fais mon possible pour que Hoffmann et Camper se sentent tout à fait. Mais la nature y a mis un obstacle insurmontable en en faisant les deux extremités les plus opposées tant pour le caractere que pour la tournure d'esprit et la maniere de voir les choses. Hoffmann est froid Wolfien armé d'un egide impenetrable de mathématique et herisse de logique, théoreticien à bruler, criant contre les practicien, n'en faisant que peu de cas et attribuant à leurs experiances destitué de theorie tous les pechés de la medecine. Camper vif, impatiant, peu mathematicien, point logicien, tout genie mais peu versé dans l'art de definir et de demontrer, interrompant toujours par impatience les moindres objetions de Hoffmann pendant que celui-ci en est encore à la definition de ce que c'est qu'une objection.

Ces 2 hommes l'un vis à vis de l'autre forment | pour la comparaison le spectacle le plus amusant pour un esprit speculatif et pour Furstenberg et moi qui sentons le foible et les beaux coté de l'un et l'autre, ils passent la soirée et soupent tous les soirs ensembles chez moi de sorte que nous ne nous couchons guere avant 1 heure ce qui (obligé comme je le suis à me lever egalement à 5 ½) incomode un peu ma tete tout en l'amusant, mais je m'apperçois qu'une privation suivie de sommeil diminue pour ce {moment mes} facultés pour le travail et la facilité de concevoir dont j'ai si grand besoin, vu la passion favorite du Heros qui est que je sache tous ce qu'il sait. Or comparéz, mon cher Socrate, comparez {l'etui avec} ce qui doit y entrer et vous concevrez tous ce qui en nait pour ma pauvre tête et de combien elle est trop ettroite.

Mardi matin, à 8 heures

Camper vient de partir fort satisfait de Munster et de la justice qu'on y a | a rendu à son merite, admirant le grand homme extraordinairement, et avouant que Hoffman malgré ses lenteurs et sa logique qui veritablement est quelque fois tuante, est un homme de merite, Hoffmann a dit de Camper à Furstenberg qui me l'a rendu: Mr Camper est un homme de beaucoup de genie, fort instructif, imagination brillante, peu versé dans l'art de demontrer et fort imbu de lui meme.

Voilà mon cher Socrate, le précis de l'impression (entre nous soit dit) que ces 2 hommes ont fait l'un sur l'autre. Furstenberg a fait comme de coutume, tiré parti des forts sans s'arretter {aux foibles}. Il a engagé Camper à montrer ses principes de dessein au maitre de l'ecole militaire, il lui a fait parler au medcin veterinaire, bref vous saurez tous cela par lui meme bientôt et combien il a eu sujet d'etre satisfait de l'acceuil qu'on lui a fait. Pour moi j'ai fait | comme de coutume, je m'en suis empechée dans les matinées pour le tuer de questions, car bien qu'il ne soit pas versé dans mes sciences favorites j'ai toujours au fond de ma mauvaise tête cette fureur generale de {m'instruire} qui fait qu'aucune science fut-ce celle

de ferrer les chevaux ne me laisse indifférante et Camper a une maniere de savoir et d'exprimer si claire et si belle qu'une science ne fut-elle nullement interessante par elle meme le deviendroit en passant par sa bouche.

Je n'ai pas eu l'occation de remarquer rien de plus particulier que de continuer sur le deffaut de Camper dont vous parlez. Mais ce que j'ai eu l'occation de decouvrir, c'est que Furstenberg est aussi profond en anatomie medcine phisique dans l'art veterinaire, dans l'anatomie des chevaux, dans l'art du manege et dans la mineralogie que dans celui de gouverner et conduire les hommes. C'est une être ettonnant | et quelle verité, quelle simplicité, quelle naïveté, quelle profonde facultés aimantes se decouvre en lui dans un comerce plus intime! Quelles jouïssances pour celles qu'on eprouve dans un etre semblable. Jouissances elevées et pures que l'inquietude de les deteriorer par trop d'amour propre ne trouble jamais comme celles qui sont absolument personelles et qui n'ont pas moins d'intensité.

Adieu mon cher Socrate, j'ai passé la moitié de la nuit à ecrire pour vous. J'ai grand someil. Ainsi je vais me recoucher un instant pendant que Mr Geritz parlera latin. Je vous prie de m'envoyer le plutot possible ma lettre de change pour le 1er de novembre. Si vous avez encore de l'argent du Prince, vous savez que c'est 666 $^{1}/_{3}$ qu'il me faut à moins que le Prince n'ait fait pour moi des deboursés que j'ignore et qu'il voudroit en retenir ce qui en tout cas pourroit se faire le mois prochain, car pour celui ci j'ai une livrée | neuve et ma provision de bois à faire. Ainsi je ne saurois me passer de rien. J'ai bien encore des ducats mais je les garde pour un cas de besoin, car je suis d'avis qu'il faut toujours avoir une somme pret aux ordres de quiconque en a besoin.

S'il est possible, vous concevez que ce papier a part marqué de 1 à 5 est celui que j'ai ecrit cette nuit, ce que je n'observe que pour vous éviter la confusion dans la manière de lire.

Vous ne vous plaindrez pas cette fois ci de l'abregé de ma lettre. Jamais vous n'etes encore arrivé à 15 pages. Aussi faudra-t-il me condamner à quelques tems d'abstinances car tous ceci joint au sejour de Camper m'a fort mis en arriere.

Bon Dieu, quand ecrirai-je à Larrey, à la Princesse, à Stosch, à mes parents, à ... à ... à ... à ... etc.

Je fremis, j'ettouffe, je n'en puis plus quand je pense à toutes mes dettes.

❧

Lettre IV.93 – Diotime, 20 octobre [1779] = *Kp 25 / 15.7*

Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 48-49.

Mercredi, le 20 8bre à midi

Mon cher Socrate, Camper m'avertit par un mot de lettre qu'il arrive ce soir ici, et comme sa présence portera un nouvel empechêment au plaisir si necessaire à mon bonheur de me comuniquer à vous, je veux prendre mes avances.

Notre dispute sur l'organe morale tire à sa fin. Encore une soirée et vous en aurez le resultat. Je voulois vous envoyer tous nos papiers reciproquement ecrit entre les conversations, sur ce sujet, mais comme ils sont Allmands, qu'il m'est impossible de trouver le tems necessaire pour les traduire et que d'ailleurs ils supposent qu'on soit instruit de toutes nos conversations entr deux, je n'en ferai rien et me contenterai de vous envoyer le sentiment fixé de M. de Furstenberg sur le compte de l'organe moral qui en est le resultat. Vous savez que sa premiere definition etoit | celleci, que le moral en nous est composé de la faculté de sentir en general, et de l'intelect qui compare, juge etc. ces sensations, (moi pour le dire en abregé) j'ai soutenu que sensation morale et sensation en general avoit de comun d'etre un etat passive, mais qu'elles se distinguoit en ce que, par les 1eres nous sentons les rapports du visible, sonore etc. etc. des essences, et par les seconde les rapports internes des essences avec nous. Le 1er pas s'est fait après

quelques debats en ceque nous sommes tombés d'accord sur ce point. Il restoit entre nous la differance au sujet du jugement de ces différantes sensations qu'il soumettoit toutes à l'intellect et que je crois avoir demontré dans un papier que je vous lirai moi meme (puisqu'il est almand) ne pouvoir lui appartenir seul. Nous avons beaucoup combattu sur ce point parceque le | desir de nos accorder nous rendoit reciproquement epilogeurs et nous jettoit dans des digressions frequentes. Mais son dernier mot enfin, c'est qu'il avoue que l'intellect considéré comme instrument qui compare et compose des idees ne peut completter l'idée de l'organe morale, qu'il complette par des modifications qui perderoient trop à etre rendus en abregé, et que vous lirez, mais qui vous feront voir qu'au fond nous ne differions que par les signes que nous nous sommes reciproquement habitués d'attacher aux idées metaphisiques. Mais combien ces disputes me fournissent journellement de nouvelles occations d'admirer l'etendue, la profondeur et l'excellance du genie qui m'éclaire!

Jeudi matin

Camper n'est pas encore arrivé, mais il m'est arrivé à moi tantot à son occation une aventure assez plaisante. Hansje entre dans ma chambre avec empressement et me dit, de heer professer | Camper is dar aut De Haag, hi will de prinzes gern spreken. Sur cela je sors avec cet empressement et cette assurance que vous pouviez me supposer l'attendant, je m'écris déja avant que ma vue put l'atteindre, He Mr le Professeur entrez doc bien vite. Mr le Professeur accourt, j'accours, notre rencontre est un choc qui me repousse en arriere et me fait voir un petit homme gros et ventru qui ne ressembloit point à Camper assurément. Je reste comme petrifié. Heureusement il prononça votre nom, ce qui me remit tout de suite dans l'esprit votre professeur. Je l'ai reçu comme quelqu'un que vous m'aviez recommandé. Il a passé une heure ici en m'annonçant que vous seriez ici en 8 jours

et chez lui à Marienbaum ou Berg[30] peu de jours plus tard. Il m'a invitté à vous accompagner. Je l'ai invitté à diner pour demain et sa conversation m'a paru fort agréable car nous | n'avons presque cessé de parler de vous.

J'ai relu vos lettres, mon cher Socrate, et n'y ai trouvé de question relative à De Luc que celle concernant les relations de Lysis qu'il ne m'a point adressé, mais bien au Prince de qui Mr De Luc pourra les avoir à son retour.

Au sujet des livres pour le Professeur Geritz, j'ai appris qu'avec une grande passion pour le grec, et lui et la biblioteque sont très pauvres en livres grecs, ils n'ont pas meme un œuvre complet de Platon. Je ne scais s'il est possible d'achetter des livres grecs en Hollande. Si cela est, je vous prierai de m'en choisir une petite collection que je puisse offrire à Mr Geritz. Si non j'ecrirai à Dufour si vous voulez bien me fournir des titres. Il a l'occation d'en achetter souvent dans les ventes ayant des courtiers dans toutes les parties de l'Europe.

J'ai recu hier mon | ballot tout rempli des marques de vos soins obligeants. Je vous fais, mon cher Socrate, mes tendres remerciemens. Le papier m'est venu bien à propos. Mes enfans en usent beaucoup pour leur dessein. Et pour moi vous savez que je n'en fus jamais econome. Les plumes aussi m'ont fait grand plaisir, mais enfin la chose la moins utile m'en eut fait considerée comme un effet de vos soins et de votre souvenir. Je vous promet de ne plus donner mon petit telescope, au moins sans vous consulter. J'ai trouvé le rouleau de ducats, et tous ce que vous m'annonciez, le Homere m'a fait venir la chair de poule, et je ne puis encore le considerer de sens froid. Je vais le faire encadrer. J'ai reçu aussi 45 {bouteilles} de Malaga. J'ai remis à Mr de Furstenberg le goulon et le traité hollandais. Mais quand pourrai-je dire, enfin j'ai reçu Socrate sous mon toit? |

30 = 's Heerenberg

à deux heures après minuit

Vous voyez mon cher Socrate, que je suis destiné par le sort au desordre. Notre heros ne fait que me quitter. Cependant je voudrois vite repondre à vos questions avant de fermer cette lettre qui doit partir demain matin. Primo voici en 2 vol. l'aveu formel de Furstenberg. Les 2 petits brins de papier n'y font rien. Il l'avoit comencé sur un morceau trop petit et pour ne pas tourner il a continué sur un second. Je reponds à votre lettre precieuse par deriere parceque la derniere feuillet contient les questions. J'ai été payé en assez bonne especе. J'ai reçu tous ce que vous dites m'avoir envoyé, pour le boeure je m'en moque. Le voiages des Alpes, j'ai repondu, je suis charmé que Lysis se porte bien et vous ait ecrit. J'etois desagréablement affecté de ce qu'il n'y eut aucun comerce entre vous. Pour le reste de votre lettre, mon cher Socrate, elle est trop interessante pour y repondre à 2 heures après minuit apres | avoir passe huit heures consécutifs à metaphisiquer de toutes sortes de manieres qui ne laissent pas que de fatiguer l'ame. Il vous assure de son entiere amitié! etc. etc. etc. Le courier prochain je repondrai mieux.

Vendredi à 10 heures

Camper vient d'arriver! Il m'ecrit tout en arrivant qu'il attend mes ordres pour me voir n'etant venu dans cette ville si extraordinaire que pour m'y voir. Pourtant il ajoute qu'il a grande faim, ce qui prouve pour sa santé. Je l'ai fait invitter à dejeuner diner souper et coucher afin d'y mettre tout l'empressement necessaire pour me remettre dans ses bonnes graces. Et j'ai fait dire à Hoffmann de diner ici.

Adieu mon cher Socrate, quel domage que je n'aie pas de tems. Je suis enceinte de tant de belles idées à vous écrire, mais le précieux aveu vous en tiendra lieu. Il est bie vraï que l'organe moral complettement triomphe!

❧

Lettre IV.94 – Diotime, 24 octobre [1779] = *Kp 25 / 15.8*

Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 53-55.

Dimanche 24 8bre

Je viens de recevoir votre lettre, mon cher Socrate. Je vous demande pardon d'avoir pensé que vivre avec moi, le Heros et Lysis à Munster auroit pu etre desiré par vous comme quelque chose de plus qu'un bonheur de circonstances.

Je ne vous ai pas envoyé le brouillon du discours de Diotime parcequ'il n'est pas lisible et que je ne desesperois pas trouver le moment de le mettre au net, mais puisqu'il faut que j'y renonce, je vous l'envoye tel qu'il est.

Je ne vous ai pas envoyé le contrat que vous m'avez demandé parceque j'ai cru qu'il etoit naturel d'attendre enfin votre reponse à une question relative à mon sort devenu depuis longtems une chose vague entre vos mains. J'attendrai cette reponse un ou deux mois. Après ce terme soit que j'en reçoive une quelconque ou point, je compte vous envoyer le contrat sans meme vous le redemander, car j'ai honte | de son existence mais puisqu'il existe, je veux le garder jusqu'au moment que je viens de fixer, après quoi je n'en aurai plus besoin parceque je me croirai en droit et en necessité de determiner mon sort moi meme.

Article de la philosophie, ceux qui exploitent une mine ne sont pas toujours riche. Non, mais ceux qui embrassent la philosophie dans son total, c'est à dire ceux qui sont speculatifs et practritiens en meme tems devroit toujours etre (non egalement heureux car cela n'est pas possible) mais plus ou moins heureux. Pourtant avec des mines d'or on n'achette que ce dont on n'a pas besoin. Avec de la philosophie on apprend à s'en passer. Or se passer est un, et acquerire du superflu est indefini. Si bien qu'avec toutes les mines d'or du monde il pourroit naitre encore un desir vis à vis duquel on se trouveroit trop pauvre et avec se passer on est tranquil vis à vis de tous ce qui est imaginable. Passons à Camper. |

Il est arrivé {hier / lundi} matin. Des qu'il fut entré dans ma chambre, il comença par m'accabler de tous le poid de ses ironies sur Munster et ses etablissemens et de tous les reproches contenus dans ses lettres et plus encore, relativement à mon sejour. Je l'ecoutais avec patience. Ensuite je lui fis un petit discours préliminaire sur sa sagacieté qui m'empechoit de douter un seul instant qu'après m'avoir ecouté il reviendroit de tous ses prejugés, à dire vrai je montrai un peu trop d'audace puisque je supposois que vous aviez echoué. Car j'imaginai naturellement que dans les soirées que Camper avoit passé chez vous, vous lui aviez dit quelques unes des verités qu'il y avoit à dire pour detruire ses prejugés. Je me mis donc à parler pendant 2 h^eures de suites, d'abord sur la maniere dont on peut former une nation adapte à une psycologie à sa portée. Puis, lorsqu'il fut convenu que par tels moyens la | chose començoit à lui paroitre possible, je lui ai montre la tete de Furstenberg et le chemin qu'il avoit suivi. Ce qui etoit, ce qui est et ce qui sera. Et j'ai terminé enfin par le tableau des motifs qui m'avoient conduit ici. Après ce discours je vous proteste que Camper est devenu aussi chaud approbateur de ce total qu'il en avoit été chaud detracteur. Mais, dit-il à ma gr^ande surprise, dites moi au nom des dieux pourquoi Hemsterhuis ne m'a t-il pas donné les eclaircissemens que vous venez de me donner. Lorsque je passai avec lui à La Haye ma soirée à lui dire mes griefs contre Munster et votre sejour, il s'est toujours contenté de me dire qu'il etoit surpris de mon ettonnement sans rien faire ou dire de ce qui auroit pu le faire disparoitre.

En effet, mon cher Socrate, je suis surpris de votre silence d'autant que l'opinion de Camper paroissoit vous toucher encore plus que moi.

❧

Lettre IV.95 – Diotime, sans date [… octobre 1779] = *Kp 27 / III,22*

A 10½ du soir

Encore une minute et j'en profite pour ajouter 2 mots. Dites je vous prie par occation à la mere de Hane ce qu'est sa fille à fin qu'elle ne soit pas surprise si on la lui rend vers le printems. Car elle continue à mentir et à clabauder des plus belles sans compter qu'elle est indocile vis à vis de la Libenauw et tous le monde.[31]

Si vous pouviez m'envoyer une provision de feu d'artifices chinois si non d'Europe, vous me feriez grand plaisir. Mais cela ne presse point car ils ne me seront tres essentiels que vers les jours de naissance de mes enfans.

Le Prince me propose Frederic à la place de mon sot. Mais je n'en veux point car il est roux et devot. J'ai fait ecrire au pays d'où est venu le chasseur de mon mari. Cette espece d'inocence m'a plu toute autrement que celle de mon niaïs. L'une est à l'autre ce que la {Daphne} de Gesner est à l'Arian, de Mr. de Haan. Je vous prie de faire à cette bonne femme, à Plonje et à sa famille bien mes amitiés. |

Le souvenir de Nithuys est encore pour moi comme ces plaies recentes qu'on n'oseroit sonder. Mon salon! Mon salon! Quels moments j'y ai passé! Quels jouïssances! Mais hélas depuis longtems elles m'ont fuis. Et c'est un bonheur, puisque me voici, coment aurois-je supporté l'espece de mort sentimentale qui regne ici, au sortir des voluptés saintes que dans ces jours heureux je humai p.a.d. avec chaque atome que je respirai. Un autre bonheur, c'est l'activité forcé dans laquelle je vis. Cela fait que le tems s'envole sur ses rapides ailes, lors meme qu'on ne se dit pas avec une grande extase, j'ai vecu.

31 Cf. *Ma toute chère Diotime*, lettre 2.57, 31 octobre 1779.

Apprenez moi comment vous vous portez, et si loin de Diotime vous eprouviez quelque vuide. Faites comme elle est obligé de faire. Soyez très actif, c'est le seul remede s'il en est un.

Priez s.v.p. Me Vogt de m'envoyer la recette bien circonstancié du vin d'herbes qu'elle me faisoit toujours, je compte le prendre des que je l'aurai.

J'ai recu une longue lettre de Mr. de Serent qui vous salue et moi, mon cher Socrate, j'en fais autant de toute mon ame.

❧

Lettre IV.96 – Diotime, 29 octobre 1779 = *Kp 25 / 15.9*

Munster, ce 29 8bre 79

Vous ne recevrez pas 15 pages aujourd'hui, mon cher Socrate, assurément car il est 9 heures ½. La poste part à onze et j'ai encore 3 lettres à ecrire dont je ne puis me dispenser. Une à Mlle D., une au Prince et une relative encore à un enfant qu'on veut m'envoyer pour nos ettablissemens.

Il y a 3 jours que j'en expediai une de 12 pages que j'eusse furieusement regretté si elle n'avoit été pour sujet semblable à Berlin. Pour le bon Larrey je n'ai encore pu parvenir à trouver le moment d'achever ma reponse commencé depuis 3 semaines, mais il est naturel que je lui prefere ceux sur qui je puis esperer que le sacrifice de mon tems ne sera pas perdu, comme le sera probablement toute ma retorique vis à vis de lui puisqu'il a déja ecrit au grand expediteur de gouverneurs Trembley pour en avoir un du paijs où la nature aparament les forma tout exprès pour {paitrir} leur semblable. |

Je vois par votre P.S. d'hier que j'ai oublié de vous apprendre que j'ai renvoyé l'illustre Winter avec le Prince, ce que vous concevrez aisément. C'est que son absence ne met aucune differance dans mon menage si ce n'est qu'il y existe un oisif de moins à nourrir et à servir. Cependant j'ai un second domestique en

route qui me vient du paijs de la Libenau recommandé par ses parents. Je suis fort contente de celle ci, elle est toute bonne, dort, mange et boit à merveille, me laisse toute la liberté que j'aime de me servir moi meme sans y mettre obstacle, se rend la vie très douce et ne se querelle avec personne. Voila ce qu'il me faut, p.c. j'en suis contente, et de Hanni aussi. Je le suis de votre lettre parceque le ton de gaïeté qui y regne d'un bout à l'autre me fait voir que vous etes mieux d'esprit et de corps. J'aime l'idée magnifique de la Diotime de 8 pieds, elle est à celle de tailler | Alexandre dans le Mont Athos comme ΔIOTIMH est à Alexandre. Cette proportion n'est {pas par} tout a fait juste pourtant. Je vous laisse donc le soin de la rectifier à votre bon plaisir. Quand au paragrafe qui vous a effrayé dans mon avant derniere, votre effroi n'est fondé que sur une faute d'ortographe; il falloit lire nous ne differons plus au lieu de differions.

Mon cher Socrate, je vous prie de me dire franchement ce que vous entendez par penser serieusement aux livres pour Mr. Geritz. Si ce mot a la meme valeur qu'il avoit relativement au cachet fameux du Comte Obdam vous m'obligerez tres sensiblement en me le disant, afin que je prenne d'autres mesures. Il est beaucoup moins cruel de refuser un service que d'empecher (en s'en chargeant sans avoir le tems d'y satisfaire) qu'on ne prenne des mesures plus efficientes. Voila mon cher Socrate, ce que je recomande à votre concience de peser. Vous etes bien hardi de songer serieusement à toucher à la metaphisique du parfait De Luc. A votre place je craindrois « culpa deterrere ingeni »[32] et je le lui dirois, ce qui seroit faire d'une pierre deux coups. | Il est souvent tres utile de savoir etre modeste à propos. C'est ainsi qu'il faut savoir se taire aussi.

Ainsi mon cher Socrate, je vous quitte puisqu ainsi l'ordonne la severe raison et m'en console en me disant « Quanto quisque sibi plura negaverit ab dis plura feret. »[33] C'est à vous à realiser mes esperances. Le Heros (mais je n'aime pas ce

32 Horatius, *Carmina*, lib. I, Ode VI.

33 Horatius, *Carmina*, lib. III, Ode XI.

titre car il est bien plus aisé d'etre un heros que d'etre ce qu'il est) vous salue, vous honore et vous aime. Mes enfans vous embrassent. J'oubliai de vous dire que j'ai reçu hier une lettre du Prince de Darmstad, daté de Darmstad. Pour le coup il faudra songer à lui ecrire, dites moi donc, si vous avez des ordres à me donner pour lui. Je vous enverrois sa lettre si elle n'etoit ecrit en lettres allmande, et com^me^ elle est moitié poetique et moitié sentimental, je ne scais que vous en citer. Il n'y a pas seulement s'il se porte bien ou mal, je vous la traduirai si vous voulez vous approcher de nous, si non prenez patience.

❧

Lettre IV.97 – Diotime, 1 septembre 1779 = *Kp 25 / 16.1*

Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 72-74.

Munster, ce 1er 9bre • 1779

Mon tres cher Socrate, je ne repondrai pas aux articles de votre lettre qui contienent des reflexions relativement à la rareté qu'il y a à trouver des persones qui savent sentir dans les autres et pour les autres, parcequ'il seroit absurde de suposer que la reflexion put me regarder, et parceque me regardat-elle je ne veux plus me quereller avec vous de ma vie. Il en est de meme de l'article abstinance que vous feignez prendre pour une resolution de ne pas vous ecrire. Je dis feignez car surement vous ne le pensiez pas tout de bon. Non plus que vous pensez tout de bon qu'il depend de moi de vous ecrire selon mon cœur. Vous sentez très aparament que d'après cette mesure, je vous écrirois beaucoup, trop peutetre, et vous sentez aussi si seulement vous daignez reflechir un seul instant à l'etendue de mes occupations indispensables, combien mon tems est etroit et vous m'aimez trop pour vouloir que ruinant de fond en comble ma santé par des veilles trop frequentes je me rende inutile. Car s'il ne s'agissoit que d'abreger la vie, vous me connoissez assez pour savoir que j'en fais peu | peu de cas, meme

dans les moments les plus heureux. J'ai un peu apris à connoitre les vicissitudes auxquels le bonheur est sujet, je parle du bonheur qui resultent de nos relations avec tous ce qui tient à ce monde, car pour celui que nous nous formons au-dedans de nous, il est immutable, mais celui la fertile nous l'emportons dans la {fertile phtie}. Ainsi pourvue que les Parques m'accordent d'achever mon role, de maturiser mon Appollon et ma Diane, je suis prete à leur sacrifier. Mais pour finir mon ouvrage d'une manière un peu digne de *Διοτιμη* il me faut de la santé car malheureusement l'ame a besoin d'organes pour agir et avec des nerfs surtendus ou relachés on n'agit point. Vous mon cher Socrate qui apres avoir calculé vos resolutions du Conseil, êtes libre de vous livrer ou de ne pas vous livrer à vos speculations à telle heure du jour ou de la nuit que vous vous sentez en disposition. Vous ne pouvez sentir aussi parfaitement ce que c'est que d'etre obligé de comander 365 fois l'an à l'ame d'avoir de la | patience à telle heure de la clareté à telle heure de l'invention à une telle heure de l'aplication à une autre des jambes à une autre et de l'egalité à toutes. Voila cependant ce qu'une mere est obligé de se comander si elle veut etre mere. Depuis longtems je n'ecris à Lysis que des lambeaux de 10 à 12 lignes. J'use à cet egard de l'indulgence qu'il m'a toujours temoigné sans compter qu'ayant moins que vous d'idées relatives à mon sejour présent en comun avec moi. Il faudroit que je lui ecrive des volumes pour nous mettre au pair où que j'ai moins à lui dire de chose qu'il puisse concevoir bien clairement. Manque de tems j'ai choisi le dernier parti.

J'ai vu l'Electeur peu de jours après mon arrivée un matin chez lui en particulier, il a depuis voulu me faire deux fois visite, mais je l'ai fait prier de me dispenser vu mon logement de cet honneur. J'ai eu avec lui une conversation fort satisfaisante relativement à Mr. de Fürstenberg. Je dis satisfaisante parcequ'elle m'a prouvée qu'il sait et sent qu'il a un grand homme pour ministre.

J'attens votre nourriture grecque avec impatience mais je suis faché de voir par l'envoie que vous comptez m'en faire, que vous etes loin de songer à revoir

Munster. | Quoiqu'il en soit c'est à cet egard que je retorquerais votre apophtegme en disant, faites ce que le cœur vous dicte.

J'espere que vous etes modeste en disant que vous ne serez lisible que pour les ames initié dans les mysteres des ames grecques. Leur parties mysterieuses n'etoient pas leur plus beau coté et un dialogue où il s'agit des facultés de l'ame,[34] de choses p.c. que chacun portant en soi peut sentir, il me semble que la clareté est essentielle, c'est pourquoi (comme je crois vous l'avoir dit déja à Nithuys) il me semble qu'il ne faudroit pas meler les instruction de Διοτιμη de poesies. Au reste il me tarde de causer avec vous (soit de vive voix où dans vos ecrits si vous me condamnez à l'abstinance de votre présence) de mes chers grecques. Le seul deffaut que je connois à Munster c'est qu'ils n'y sont pas assez connus et fetés. Mais ce deffaut nait d'une belle cause au fond. C'est que Munster est le regne des sciences exactes, et la brillante clareté du soleil detruit l'interessante clareté d'une belle lune; nous aimons la lune, mon cher Socrate. Le soleil a bien son prix aussi la perfection seroit d'unir l'un avec l'autre un parti. Mais ce melange exacte me paroit impossible.

❧

Lettre IV.98 – Diotime, 4 novembre [1779]

La lettre originale a été perdue – Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 74-77.

Münster, 4. Nov. [1779?]

Nein, nein, nein, ich will mich nicht wieder von Neuem auf den Weg der Erörterungen und Zänkereien zurückbegeben; denken Sie von meinen Briefen, von meinen Phrasen, Alles was Ihnen gefällt; deuten Sie, zergliederungen Sie selbe, wenn es Ihnen Freude macht; ich werde geduldiger sein, als ein Gränzstein. Ich schwöre Ihnen, daß ich weder weiß, noch mich darum kümmere zu wissen, was ich in meinem Brief vom 18. geschrieben habe. Ich erinnere mich

34 = *Simon ou des facultés de l'âme*.

meines letzten, daß ich darin den Plan meines Betragens verzeichnet habe, aber ich — weiß nicht, — auf Ehre, — noch kümmert es mich zu wissen, was Sie sagen wollen, noch auch was Sie mit dem Wort Eifersucht bezeichnen wollen, welches von keinem einzigen Korrelativ begleitet war, welches es erklären könnte: was Sie nennen: „mir den Grund Ihrer Seele zeigen;" kurz wenn irgend welche Erklärungen Ihnen am Herzen liegen, so erkläre ich Ihnen, daß es nothwendig ist, sie wörtlich aufzusuchen; denn ich habe kein Bergungen mehr daran das Wort nochmal aufzuzeichnen, wenn Sie nicht eben so | wie ich darüber urtheilen. Wenn Sie fortfahren, unter wesentlicher Freundschaft zwischen uns einen wirtlichen Kriegszustand zu verstehen, so bin ich Ihre unterthänigste Dienerin, aber von der Parthie kann ich nicht mehr sein. Beim Abschluß der Rechnung sind es nicht die großen Worte, welche darüber entscheiden, was man ist oder nicht ist. Man hätte mir, wenn man mir unaufhörlich die Kehle zudrückt, gut sagen: „Es wäre abgeschmackt, wenn Sie denken wollten, ich hätte vor. Ihnen ein Leides zu thun", vorausgesetzt, ich hätte Gründe das zu glauben; die Wirkung würde nichts desto weniger die sein, daß ich vermeiden würde, mich ersticken zu lassen; denn das erste eingeborene Gesetz der Natur, welches Ich im Menschen erkannte, ist die natürliche Anlage, das Uebel oder das Unglück zu fliehen und das Glück zu suchen. Wenn es nun in meinem Wesen liegt, d. i. wenn ich auf eine Weise so constituirt bin, daß das, was mich in jeder Hinsicht besser macht, für mich das größeste Glück ist, und umgekehrt, so werden Sie leicht schließen, mit welchem Auge ich unfern Verkehr betrachten muß, so lange seine Triebfeder Jammer über Jammer, ein unaufhörliches Protokoll, ein Prozeß von Worten, und in Wahrheit ein Meer von kleinen Insecten sein muß, welche, ohne zu tüdten, quälen und ermüden, bis zum Ekel. Noch einmal, um es anders betrachten zu können, handelt sichs bei mir weder um Drohungen, noch um die schönsten Betheuerungen. Gleicherweise unempfindlich gegen Mittel, die man schon zu sehr gemißbraucht hat, kann ich nur an reelle Wirkungen und an mein Herz glauben, welches in diesem Falle der natürliche Richter ist. Können die grollenden Kritteleien, kann der kleinliche mysteriöse und weithergeholte Ton nicht aus unserm Verkehr ver- | bannt werden, machen wir es dann, wie Sie es in einem Briefe gesagt haben, dessen Sie sich durchaus nicht zu erinnern scheinen. Lassen wir ihn wie ein gefährliches Gift, für Sie noch mehr, lieber Sokrates, als für mich, die ich mein Haupt so entschlossen emporgehoben habe, daß aus dieser Entschiedenheit eine Ruhe in mir entspringt wovon ich behaupte, daß im Grunde sie nie etwas erschüttern, höchstens ihre Oberfläche kräuseln könne. Adieu, ich küsse Ihnen die Hände. In Wahrheit, lieber Sokrates, es liegt, bei aller Achtung, die ich der Philosophie schulde, seit einiger Zeit in allem Ihrem Thun ein wenig Thorheit; je mehr ich daran denke, desto mehr glaube ich es. Erinnern Sie sich, daß wir einst Tage hatten, wo wir unsere Lust daran fanden, uns darin zu messen, Thorheiten zu begehen? aber fröhliche Thorheiten. — Ware es noch jetzt auf dieselbe Weise, würde ich Theil daran nehmen, könnte es ohne Schmerz geschehen! Aber dieses gleicht dem Kopfweh, welches sich immer dem freien Denken widersetzt. Meine Kinder grüßen Sie und danken Ihnen ergebenst, und ich, ich wünsche Ihnen alles Glück und vor allem die Fähigkeit, über einen

Zustand zu lachen, der wahrlich Ihnen nicht ansteht. Sagen Sie übrigens nicht, daß wir gegenwärtig nicht in einem Zustand seien, unsere Angelegenheiten zu erwägen; denn was mich betrifft, so schwöre ich Ihnen daß ich nie kühleren Sinnes und geeigneter war, das Wahre zu sehen, — nicht durch einen Unwillen, der ist meinem Charakter nicht eigen, — sondern wie ich, ohne mir zu schmeicheln, zu denken wage, durch die glückliche Beschwichtigung der Revolution, die ich meiner ruhigen und glücklichen Lebensart, welche ich hier führe, verdanke und der unschätzbaren Sorge derjenigen, welche sich würdigen, | an meinem wahren Glücke Theil zu nehmen. Und grade weil ich in den Dingen, die uns Beide betreffen, richtiger und würdiger zu sehen glaube, so bin ich aufs Aeußerste eines Zustandes müde, der nur dann erträglich erscheinen könnte, wenn man wirklich unvernünftig ist. Glauben Sie mir, lieber Sokrates, lassen wir ab von diesem Plunder, wir haben Besseres zu thun.

❧

Lettre IV.99 – Diotime, 4 novembre [1779] = *Kp 27 / I,5*

Munster, ce 4 9bre

Non, non, non, je ne veux plus rentrer dans la carriere des explications et tracasseries ecrites. Pensez de mes lettres, de mes phrases, tous ce qu'il vous plaira, comentez les, dissequez les si cela vous amuse, je serai plus patiente qu'une borne. Je vous jure que je ne scais ni ne me soucie de savoir ce qu'il y a dans ma lettre du 18, je me rapelle ma derniere parceque j'y ai tracé le plan de ma conduite. Mais je ne scais d'honeur ni ne me soucie de savoir ce que vous voulez dire ni que vous designez par le mot jalousie, qui n'est accompagné d'aucun correlatif propre à l'eclaircir, ce que vous appellez me montrer le fond de votre ame. Bref, si des eclaircissemens quelquonques vous tiennent à coeur, je vous declare qu'il faut les venir chercher verbalement, car je n'ai plus de plume pour tracer le mot meme. Si vous n'en jugez pas ainsi et que vous continuiez a envisager sous amitié d'essence entre nous un etat de guerre par essence, je suis votre très humble servante mais je ne puis plus être de la partie. Au bout du compte ce ne sont pas les grands mots qui decident de ce qui est ou n'est pas et on auroit beau me dire en me | serrant continuellement à la gorge. Il seroit

absurde de penser que j'ai dessein de vous nuire.[35] Supposé meme que j'eusse des raisons de le croire, l'effet n'en sera pas moins que j'eviterai de me laisser ettouffer, car la 1ere loi de la nature, la seule loi innée que je reconnoisse dans l'homme, c'est l'aptitude à fuir le mal ou le malheur et à chercher le bonheur; or, s'il est de mon essence, c.à.d. si je suis constitué de maniere à ce que, ce qui peut me rendre mellieur à tous egard, soit pour moi le plus grand bonheur et vice versa. Vous en conclurez aisément de quel oeil je dois envisager notre comerce, tant qu'il doit avoir pour ressort miseres sur miseres, etre un protocol continuel de procès de mots. C'est une mer de petits insectes qui sans tuer impatientent et fatiguent jusqu'au dégout. Encore une fois pour me la faire envisager différenment, il ne s'agit ni de menaces, ni des plus belles protestations, egalement insensible à des moyens dont on a trop abusé, je n'en puis croire que les effets reels et mon coeur qui en est le juge naturel. Si les rancunes vetilleuses, le petit ton mysterieux et alambiqué ne peut etre banni de notre comerce, fairons comme vous l'avez dit dans une lettre dont vous ne paroissez vous souvenir | en aucune façon; abandonnons le comme un poison dangereux.

Plus encore pour vous, mon cher Socrate, que pour moi, qui ai mis si déterminément ma tete au dessus, qu'il resulte de cet etat decidé en moi une tranquilité dont je défie qui que ce soit, d'ebranler desormais les fondemens, quoi {qu'on} puisse l'egratigner à sa surface.

Adieu, je vous baise les mains, {quoique} en verité, mon cher Socrate, il y a dans le respect que je dois à la philosophie un peu de folie dans votre fait depuis quelque tems, plus j'y pense et plus je le crois. Vous souvenez vous que nous avions ci devant des jours ou nous avions une envie demesurée de faire des folies? Mais des folies gaïes, si celle etoit du meme genre encore j'y participerois sans peine, mais celle ci ressemble à ces meaux de tete qui s'opposent continuellement à la liberté de penser.

35 Cf. *Ma toute chère Diotime*, lettre 2.66, 29 novembre 1779.

Mes enfans vous saluent et vous remercient tres humblement et moi je vous souhaite toutes sortes de bien et surtout la faculté de rire d'un etat qui en verité ne vous convient guere. |

Au reste ne dites pas que nous ne sommes pas actuellement dans un etat à considerer nos affaires sainement, car pour ce qui est de moi je vous jure que je ne fus jamais d'un plus grand sens froid et plus propre à voir vrai, non par un dedain qui n'est pas de mon caractere, mais parce que, sans me flatter, j'ose penser qu'il s'est fait dans ma composition des revolutions avantageuses que je dois au genre de vie calme et heureux que je mene ici et aux soins inapreciables qu'on daigne y prendre de mon vraï bonheur, et c'est precisément parce que je crois voir ce qui nous concerne l'un et l'autre d'une manière plus vraïe et plus digne de tous deux, que je suis dégouté à l'excès d'un etat qui ne sauroit paroitre suportable que lorsqu'on est mal sain en effet. Croyez moi, cher Socrate, quittons la guenille, nous avons mieux à faire.

[Couvert] fro Lingen

A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, secretaire du Conseil d'Etat, à La Haye

❧

Lettre IV.100 – Diotime, 9 novembre 1779 = *Kp 25 / 16.2*

Munster, ce mardi 9 de 9bre 1779

Il est inutile et impossible de vous depeindre au juste la manière dont votre lettre m'a affecté, mon cher Socrate, vous pouvez le concevoir en partie et en d'autre, vous ne le concevrez jamais. Le Prince etant ici m'a repetté souvent qu'il desireroit que je restasse à Munster. Depuis il me l'a meme ecrit dans une lettre que j'ai fait voir à Camper pour lui prouver que je n'etois pas ici malgré le Prince comme il le croyoit, mais j'avois toujours pris ce desir pour un vœu obligeant à

cause de votre proximite, et rien de plus. Aujourd'hui ou plutot avant hier il m'ecrit positivement là dessus. En ajoutant que vous etiez sorti de chez lui convaincu que je ne saurois mieux faire. Cette circonstance joïnte à votre silence au derniere effort que je fis dernierement sur vous en vous prevenant que votre silence servit pour le coup pour moi une reponse aussi, me prouve assez qu'en effet il ne me reste rien de mieux à faire que d'acceder aux volontés du Prince. C'est en consequence de cela que je vais lui repondre pour Socrate, vivez heureux. Je tacherai de l'etre, mais recevez un dernier conseil de Diotime, pensez y 2 fois avant de prendre desormais des engagemens avec des personnes qui ayant en elles la fermeté et la {const...} | necessaire pour vaincre les obstacles et suivre un plan fixe qu'il jugeant les autres par elle meme s'y confirent, et agissent en conséquence.

Une autre chose dont je dois vous prevenir si les sentimens que je conserve pour vous ont encore le moindre prix à vos yeux. C'est de vous bien garder de m'ecrire. J'allois vous ecrire que j'etois pret à vous suivre lorsque cet obstacle s'est elevé, ou quelque chose de semblable. Vous devez sentir. Quel air auroit la premiere reponse positive donnée de votre part dans des circonstances où je n'en puis faire usage, et pour moi. Je ne puis repondre des suites qu'elle auroit par l'effet ineffaçable qu'elle feroit sur mon ame et mes sentimens. Adieu. |

[Couvert] frco Wesel

A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, secretaire du Conseil d'Etat, à La Haye

❧

Lettre IV.101 – Diotime, 14 novembre 1779 = *Kp 25 / 16.3*

Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 77-78.

Munster, ce 14 9bre 79

Mon cher Socrate, j'ai lue et relue avec une grande attention et un plaisir extreme la fable que vous mettez dans la bouche de Diotime. Je l'ai trouve du plus grand gout et de la plus grande excellance, au passage près qui commence la Deesse prend une coupe de zaphir et en pressant etc. etc. jusqu'à qui s'en impregnant. Je ne hesite pas de vous dire mon sentiment puisque vous me l'avez ordonné et que d'ailleurs cela ne decide de rien. Au reste je vous le repette, votre fable me paroit etre de la plus grande maniere. J'espere que nous verrons bientot la fin de cet interessant ouvrage.

Je suis charmé d'apprendre que vous lisiez Diodore de Sicile la plume à la main. Jamais il ne trouva de plus digne lecteur. Il seroit bienaise si vous voulez lui servir d'interpret. Dans quelque {edition} il est obscure pour ceux qui ne sont pas identifié avec l'antiquité comme vous. Je l'ai lu il y a je crois 2 ou 3 ans avec plaisir mais je n'etois pas assez mur pour | pour le lire avec tout le fruit possible et si vous venez à Munster je le relirai avec grand plaisir avec vous. Actuellement je ne lis point. Les mathématiques se sont emparés des moments qui me reste. Je sens que je n'ai fait encore qu'y balbutier. Et mes enfans qui servent de premiere direction à toutes mes etudes ont besoin que je marche ferme dans cette carriere qui me paroit etre extremément bien traitée ici. (Le latin aussi m'occupe et je commence à epeller Horace qui m'enchante. Je n'aurois jamais cru qu'un Romain put avoir tant de vrai tact et de gout, il faut que cet homme se soit nourri des Grecs.)

L'aimable De Luc doit s'etre expliqué plus fortement que je ne le croyois de son caractere sur Buffon, car le Prince m'en fait ses plaintes aussi. Et je comprens son malaise car vouloir foudroier Buffon s'est ruiner de fond en

comble tous que le Prince a de systeme cosmologique et d'histoire naturelle dans la tete. La caisse qu'il envoie à Mr. de Furstenberg qui me charge toujours de vous faire ses assurances d'amitie, contient | un assortiment complet pour les operation relatifs à l'air fixe.

Adieu mon cher Socrate, mes yeux quoique mieux souffrent encore d'un long exercisse. En attendant je suis votre conseil en les baignant d'eau de rose. Je fais des vœux pour votre santé phisique et morale et vous prie de ne point oublier Διοτιμη. Mes enfans vous presentent leurs homages. |

[Couvert] franco Wesel

A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, secretaire du Conseil d'Etat, à La Haye

❧

Lettre IV.102 – Diotime, 17 novembre 1779 = *Kp 25 / 16.4*

Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 79-82

Munster, ce 17 nov. 1779

Cessez, mon cher Socrate, de mettre votre tete à la torture pour traiter l'affaire en question sur un ton qui n'est pas le vraï, vous avez fait une faute qui a entrainé toutes les autres. Vous vous etes précipté en prenant un engagement que vous ne pouviez remplir mais que vous vites alors trop dans l'eloignement pour songer qu'il s'agiroit un jour de le remplir. Ce moment arrivé cependant vous n'avez pas eu le courage d'avouer une bonne foi que vous vous etiez trompé, ce defaut de courage à necessité la suite de detours qu'il a fallu pour eviter une explication nette, il m'a jetté dans l'abime où nous avons vecus trop longtemps, mais enfin puisqu'il falloit un jour en sortir. Felicitéz vous d'avoir affaire à une amie assez juste pour faire pencher la balance du total du coté de vos bonnes qualités et n'abusez plus de ces dispositions.

Je vous ai rendu à votre liberté et j'ai repris la mienne. Tout detour est donc desormais superflu et seroit par conséquent inexcusable. Assez et trop longtems j'ai assujettis mon sort, desormais je pretens le gouverner seule. | Assez et trop longtems j'ai sacrifié mon tems, mes facultés, et mon bonheur, à nos tristes jeux. Desormais je pretens les employer plus noblement, me livrer au travail et à des devoirs serieux avec une tete libre, et rayer de l'amitié tous ce qui ne favoriseroit pas ce but, tous ce qui ne rend pas reciproquement plus heureux et mellieur et je ne peux plus m'en fier qu'a moi seule du soin de modifier mon sort sur ce but. Ce dessein est si fermement pêsé et resolu qu'il n'est aucun effort humain capable de m'en detourner d'un seul pas et quelque precieux que ne cessera de me paroître votre commerce. Je me verrois forcé pour notre bien commun de le rendre moins frequent. Si vous persistiez à vouloir le fonder sur une ilusion dissipée, entierement dissipée, cette lettre ci, mon cher Socrate, est la derniere absolument où je repondrai sur cette article, eussiez vous la foiblesse de vous servir encore de reproches ou d'imputations adroites pour chercher à exiter la partie irascible de mon caractere qui s'est calmée par une longue et triste mais utile experiance et surtout par la lumiere douloureuse mais salutaire qui a brillée à mes yeux. | Le seul effet que vous obtiendriez de ces inutils efforts, c'est que des lettres dans ce gout resteroient doresnavant sans reponse aucune, au lieu que si vous voulez mettre enfin de coté tout detour, et rayer ce sujet de notre comerce. Notre corespondance pourra continuer sur tout autre sujet, et m'etre precieuse encore.

La tirade philosophique qui termine votre lettre contient de grandes verités, il est certain qu'il semble qu'une providance m'ait conduite ou, et au point ou j'en suis et je ne meconnoitrez pas ces faveurs. Mardi prochain vous aurez mes remarques sur le Simon quelque lettre qui puisse m'arriver entre deux de votre part. Mais du moment où vous aurez reçu celleci je ne reponds plus à aucune lettre qui contiendroit des choses relatifs à notre affaire à moins que contre toute apparance vous ne vous determiniez à un aveu, que je n'exige cependant pas.

J'exige seulement dans le cas contraire un silence et un oubli qui doit vous etre plus facile qu'à moi qui m'y engage cependant au reste. Vous me verrez aussi fidelle à remplir | tous ce que je me propose dans cette lettre que je l'ai toujours été à tous ce à quoi je me suis engagé. J'y ai reflechi murement, de sens froid et longtems. Ainsi tentez de m'en detourner, ce sera arretter desormais ma plume tout court!

Adieu mon cher Socrate, songez que je puis etre encore pour vous tous ce que je fus avant nos engagemens civiles, mais vous savez à quelles conditions. Si notre liaison est necessaire à votre bonheur ne repoussez pas les seuls moyens que je vous offre pour la rendre durable et utile à tout deux. Regardons comme nuls les 3 dernieres années de notre commerce, et dans notre liberté reciproque elle puisera tous les charmes dont elle est susceptible. Toute autre voie nous est fermée, et je ne puis en entendre parler. J'ose caver pour Lysis qu'il pensera comme moi. S'il me dedit d'un seul mot, je l'aurai mal connu, et je me corrigerai d'une erreur et d'une confidence qui n'est pas honteuse pour celui qui {put l'avoir} mais je ne le crains pas.

❧

Lettre IV.103 – Diotime, 18 novembre 1779 = *Kp 25 / 16.5*

Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 84-88.

Munster, ce 18 9bre 79

Mon cher Socrate, votre lettre est un peu menacente, et pour vous avouer ma foïblesse j'en fus presque choqué dans le premier moment, et je me proposai surement de ne rien repondre à quelqu'un qui sembloit le glaive à la main vouloir tracer exactement la mesure de la chose du monde qui souffre le moins ces sortes de prescriptions. Mais en la relisant c.à.d. en me rafraichissant, j'ai pensé qu'il valoit mieux encore vous prouver que quoique vous disiez avoir relu

plusieurs fois ma lettre, vous ne l'avez pas lu une seule fois de sens froid, sans quoi vous l'auriez compris et vous seriez epargné ces menaces. Car en vous assurant qu'après avoir repris chacun notre liberté civile, je vous offrois mon amitie telle qu'elle etoit avant nos engagemens, c.à.d. avant que vous vous fusiez engagé à tout quitter pour me-suivre à Torneo ce qui vouloit proprement dire à X. Je vous offrois plus que vous ne m'en demandez vous meme. Si en me demandant mon amitie telle qu'elle etoit, vous entendez telle qu'elle etoit depuis que le plan qui devoit realiser vos engagemens a été à sa maturité. Car je n'ai pas besoin de | vous remettre devant les yeux les cruelles atteintes que ces 2 dernieres années ont du donner à sa forme au moins. Atteintes qui auroient infailliblement ruiné le fond meme, d'une liaison moins robuste, et qui tous (je parle de celles des 2 dernieres annees) avoient pour source les chaines civiles dont nous l'avions imprudenment accablé, puisque dans l'incertitude la plus cruelle je n'ai cessé de sentir que ces chaines vous pêsoient, et que vous n'avez cessé de sentir leur poid, que vous ne pouviez reculer avec honneur et sans risque de vous brouiller avec une personne à qui l'amitié et l'habitude vous attachoit. Voila mon cher Socrate la sensation reciproque qui a modifié pendant ces malheureux tems chaque minute presque de notre existance. Voila l'aveu que je vous demandois (qui entr'autre vous choque mal à propos) puisque vous me le faites vous meme sous une autre forme, plus bas, en m'avouant 1° qu'en vous engageant vous l'aviez regardé dans le lointain, que l'achette vous effraya et enfin que l'idée de notre façon d'etre à nous trois auprès d'un petit village etc. vous fit une peine horrible. |

Il faudroit, mon cher Socrate, que mon ame eut été de l'espece la plus grossiere pour que ces aveux manifestés, dans toute votre conduite avant que votre main les eut tracée jusqu'à la veille pour ainsi dire de l'execution de notre plan, ne m'eussent pas servis de refus, quand meme votre bouche au lieu de ne rien articuler de décisif qui fut de duré au moins comme elle l'a fait, eu prononcé 100 fois par jour que vous etiez pret à me suivre, car assurément vous ne me l'avez

jamais dit qu'après des scenes violantes à propos comme l'enfant baise la verge qui vient de le fouetter. Et j'avoue que depuis que j'ai vu Lavigny sous ce point de vu, il m'a fait horreur plus qu'à vous. Je repette donc qu'en vous offrant mon amitié telle qu'elle étoit avant nos engagemens plus près et pour ainsi dire forcés, je vous offre, tous ce que j'ai jamais senti de moins sujet à aucun changement possible et de plus solide pour vous comme tous ce que je crois le plus heureux pour vous, après avoir murement pêse vos circonstances et nos caracteres reciproques, je vous offre tous ce qui en un mot est en mon pouvoir. Degagé des chaines qui | la blesserent, j'ai {vue} dans cette liberté le seul moyen et le vrai comencement d'une maniere de nous aimer digne de nous et je vous ai parlé vrai comme je l'ai fait dans tous les cas. Le congé que vous ne comprenez pas encore il n'est pas tenu à moi que vous le comprissiez car je vous ai dit et je vous l'ai ecrit avec la meme verité. Jugez combien ma situation vis à vis de vous a été affreuse ces dernieres années puisque sentant nos liens {votes} au fond de mon ame, j'eprouve avec une espece d'horreur que le moment de notre separation c'est à dire le moment qui m'isole – est un bien pour moi. Voila mon cher Socrate, ce que je vous ecrivis si vous voulez relire mes 1ers lettres. Après votre depart vous le trouverez, et vous verrez que dans tous les cas je fus vraï dans mes sentimens comme dans leur expression. C'est là mon plus grand merite peutetre, à mes yeux au moins. Et voila pourquoi j'osai, j'ose encore vous conjurer de me rendre toujours la pareille, non que je vous aie jamais soupçonné d'etre faux. |

Mais, d'après votre propre aveu j'ai pu penser qu'un peu de mechanisme, c'est à dire une habitude de trop donner à une imagination riche joint à une certaine écorce artificielle que vous vous etes donné, otoit quelque fois à votre commerce le plus grand charme de l'intimité, qui est de pouvoir toujours prendre reciproquement à la lettre ce qu'on se dit l'un à l'autre, sans avoir besoin de deviner, de commenter, de se modifier etc. etc. etc. etc., d'aimer en un mot uniment sans considerer si une telle maniere est plus ou moins belle qu'une telle

autre, et sans jamais rien se proposer. Le systeme d'un tres grand home est que l'ami ne doit rien à l'ami pour un sentiment involontaire, et que se bien dire cela en amitié comme en amour, est le seul moyen de n'y jamais rien meler de factice, c.à.d. de faire durer toujours une liaison d'une maniere inalterable. J'adopte ce systeme, mon cher Socrate, et je vous jure qu'en sentant que je ne vous dois rien je vous donne mille fois plus que je ne pourrois vous donner si je croyois vous devoir. | Choisissez donc vous meme, mais si c'est de mon amitié libre que vous faites choix plutot que de ma reconnoissance, dites vous bien qu'elle est et sera libre, qu'elle n'admet aucune prescription par cequ'elle est et sera toujours vraïe, parceque ce n'est et ne peut etre une equation algebraïque, que dans le cas ou on se fait d'aimer un art, parcequ'il s'agit enfin de se faire aimer plus ou moins, plutot que de prescrire le dégré auquel on veut l'etre.

Jupiter lui-même peut bien en tenant sa foudre suspendu sur nos tete nous faire prononcer le plus beau le plus grand des serments, mais si Jupiter ne depose son foudre pour se rendre aimable il ne peut forcer nos cœurs à ratifier ce qu'a prononcé la bouche. Mon cher Socrate, je vous ai montré le fond de mon ame. J'espere que c'est vous repondre au gré de vos desirs. Prononcez actuellement si c'est Διωτιμη reconnoissante parcequ'elle vous doit ou Διωτιμη votre amie parceque telles sont ses dispositions que vous voulez que je me signe désormais, mais surtout finissons pour toujours toutes ces petites chipoteries qui font pitié. Le tems est trop precieux pour l'employer ainsi. Venez revoir Munster, nous en dirons plus dans un quart d'heure que nous n'ecririons sur 20 pages.

Mr. de Furstenberg me charge de le rappeller à votre souvenir ainsi que le professeur Geritz et mes enfans. |

[Couvert] fco Wesel

A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, secretaire du Conseil d'Etat, à La Haye

❧

Lettre IV.104 – Diotime, 25 novembre [1779] = *Kp 27 / I,7*

Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 89-91.

Munster, ce 25 9bre

Je viens de recevoir votre lettre en date du 22,[36] mon cher Socrate. Elle est en partie si savante que je n'y comprens rien et en partie si injurieuse qu'elle frappe à côté du bût. Cependant je ne vous en demande pas le commentaire parceque j'ai resolu (comme vous le savez) de rayer entre nous ce genre de correspondance (se peut il que le coeur de Socrate soit tellement changé ou que je m'y sois trompé au point qu'il se puisse que sans egard à la situation où il m'a reduit, il se plaise à redoubler de loin comme de près les coups qui fletrirent mon ame. Qu'ai-je fait pour cela que de tout sacrifier jusqu'au dernier moment à un idéal de bonheur qui l'avoit pour objet, de tout souffrir de lui et de m'exiler enfin dans l'espoir de l'obtenir ou de lui faciliter les moyens de le decider à son gré, et lorsqu'enfin il me force à renoncer à toutes mes esperances. Qu'ai-je fait que de m'efforcer à sauver du naufrage ce qui pouvoit s'en sauver des sentimens et un comerce encore précieux pour moi, s'il est ce qu'il peut etre). Enfin je suis lasse de souffrire sous le nom de l'amitie, si la haine doit etre le prix de ma constance. J'aime mieux qu'elle se montre à decouvert.

Vous m'avez écrit vous meme que la lettre d'aujourd'hui devoit etre la derniere d'une corespondance empoisonnée ou | le premier d'un commerce plus digne de vous, je vous exhorte à remplir cette resolution, mon cher Socrate, pour moi je jure que je m'y tiens, et en conséquence j'attendrai votre reponse à celleci, pour reprendre la plume ou l'abandonner à jamais. Si c'est à ce dernier parti que vous me condamnéz, recevez ici l'assurance que les voeux secrets de mon ame vous accompagneront sans cesse, et que mon coeur d'accord avec ma bouche, ne cessera de benir Socrate. De maniere ou d'autre je condamne tous ce que le passé

36 Cf. *Ma toute chère Diotime*, lettre 2.64, 22 novembre 1779.

{eut} de penible, à l'oubli le plus profond, que ne puis-je oublier de meme un prestige trop flatteur.

Mon cher Socrate, je suis sure que si vous relisiez votre lettre vous seriez vous meme surpris de l'avoir écrit. Car en supposant meme que vous {puissiez} vous faire un jeu d'y contrevenir si directement aux resolutions que vos dernieres lettres anoncoient sur un ton si decisif, en supposant que je sois faite pour tout souffrire et que vous ayez mis de coté toute autre consideration et sentiment, pour vous livrer avec une sorte d'acharnement à cette miserable especе de persecuter plus digne de deux femlettes que de nous. Ce que je ne puis parvenir à supposer, c'est que VOUS puissiez de sens froid mettre sur le papier les raisonnemens qui se trouvent | dans cette lettre. Voila ce que me fait craindre et esperer, qu'agité de quelque passion en l'ecrivant, vous n'aviez pas la conscience de ce que vous ecriviez. Je me dis enfin tous ce que je puis pour ne pas voir la triste lumière qui s'efforce à me luire, pour retenir un fantome qui veut m'echapper.

Adieu mon cher Socrate, jusqu'à jeudi prochain. Ce jour decidera pour moi sous quel nom je dois vous invoquer.

> Oublions toutes les miseres passéz et soyons sincerement et uniment amis, ou soyez ce que vous etes à decouvert et je promets que jamais aucun reproche ne vous troublera desormais de ma part.
>
> Je suis extremement pressé ayant recu un surcroit d'affaires par un enfant que Mr. Oldecop vient de m'envoyer, et qui vient d'arriver. Ainsi vous excuserez cet horrible griffonage. |

[Couvert] franco Wesel

A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, secretaire du Conseil d'Etat, à La Haye

❧

Lettre IV.105 – Diotime, 24 décembre 1779 = *Kp 25 / 16.6*

Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 97-98.

Munster, ce 24 dec. 1779

Nous venons de recevoir encore une nouvelle caisse remplie de feux d'artifices et quoique l'adresse est de la main du Suisse du Prince, je suppose qu'elle nous vient de vous, mon cher Socrate, et vous en fais les remerciemens de mes enfans. Je vous en dois pour moi en particulier pour le Simpson. Le professeur Zumkley a donné comission pour ce livre dans une vente qui va encore se faire à Leyde sur ceque je lui ai comuniqué tous le cas que vous en faites et ce que vous dites de son utilité.

J'ai encore plusieurs livres à vous appartenir, mon cher Socrate. Si vous en avez besoin, ayez la bonté de me le dire et je vous les renverrai incessament. Si non j'attendrai une occation pour ne pas vous faire payer des fraix inutiles. Il y en a dailleurs plusieurs dans mes caisses en Suisse et pour ceux la il faudra attendre que j'aie touchée terre ferme de l'une ou l'autre maniere. |

Je vous prie de remercier l'aimable professeur des lumieres qu'il a bien voulu me donner et dont j'avois besoin pour eclaircir mes idées relativement à une assertion de Locke que je suis occupé à lire de Front avec Leibnitz pour me familiariser avec la philosophie allemande qui se fonde en partie sur ces deux auteurs,[37] mais qui si je ne me trompe fort, verra avec le temps un tout autre lustre au legislateur de Munster.

Je me rejouïs infiniment de l'etablissement du jeune Camper, parceque je suis sure que cette affaire otera au pere une epine qui l'inquietoit. Dites lui je vous prie que Hoffman en soupant chez moi hier, declara qu'il n'avoit point rencontré d'homme de son etat du genie de Mr. Camper, que Mr. de Furstenberg confirma

37 *MTBG*, p. 62.

cette decision et que nous bumes à sa santé et à la votre. Voici un petit | mot de remerciement de la part de mon Mitri qui a bien jouï de vos bontés.

Si vous voyez Mr. de Larrey ayez la bonté de m'excuser de ce que je ne lui reponds pas encore. Je souffre extremement depuis 15 jours de douleurs sur la tete et vers le diaphragme ce qui augmente beaucoup par les attitudes genés auxquels les occupations necessitent Mr. Hoffmann et Mr. de Furstenberg qui eut ce mal il y a 2 ans ont décidés que cetoit un humeur hemeroïdal et me font prendre pour 6 semaines le souffre, ce que je vous prie de ne pas dire au Prince attendu qu'il est contre le souffre et veut absolument que je prenne je ne scais quel beurre de cacao. Mais si sous main vous vouliez demander à Camper son avis sur le souffre je vous en serois bien obligé, car ce mal qui nait de l'hypocondrie et qui l'engendre à son tour ne convient guere à mon metier. |

N.B. J'ai eu deux fois un accident fort singulier dans ces 15 jours. Tout à coup je sens vers les reins interieurs une douleur comme si j'allois accoucher, la sueur froide me couvre, ma georges se resserre et je me trouve mal pendant 5 à 6 minutes jusqu'à ce que cela cesse petit à petit.

Je vous demande pardon, mon cher Socrate, de cet ennuieux detail qui me paroit necessaire pour eclairer l'avis de Camper.

Adieu mon cher Socrate, que le puissant moteur de l'univers vous guide et vous protege et que votre bon genie vous rappelle Diotime telle qu'elle est.

P.S. Oserai-je vous prier de m'eclaircir ce que vous voulez dire par – m'etre tiré de la en personne d'esprit et puis si c'est tout de bon que vous m'exhortez à ne pas devenir vicieuse.

❧

Lettre IV.106 – Diotime, sans date [… décembre 1779] = *Kp 27 / II,18*

Mon cher Socrate! Votre lettre me cause cette inquietude melée de peine et de plaisir, mais non d'esperance come l'etois la votre; du moins elle n'y joue aucun role ce courier ci. Car avec le plus vif desir d'y repondre cathégoriquement, le tems me manque absolumens et c'est cet obstacle en contradiction avec mes desirs qui fait naitre l'inquietude. Le Prince 1° ne quitte pas ma chambre, 2 je suis avec cela occupé d'un grand combat pour l'organe moral contre notre Heros et toute sa secte. La lutte se fait la plume à la main, et jamais je ne suis seul. Jugez si je suis occupé, d'abord de la chose, puis de m'isoler au millieu des distractions, assez pour faire en moi meme les recherches pures necessaires à mon objet. Cependant j'ai fait plus de la moitié du chemin. Quand il sera entierement parcouru vous en verrez les resultats, et du moins vous jugerez que mes facultés n'etoient pas dans le desordre où vous les supposiez. Croyez mon cher Socrate, que si la machine morale de Διωτιμη etoit faite pour devenir | jamais harmonieuse, le Heros qui l'inspire n'y nuira pas. Mais où etiez vous, mon ami, lorsque vous me recomandiez de ne faire lire sa lettre à personne au monde. Est ce mon habitude de faire lire à d'autres, sans votre ordre exprès, des lettres à vous adressé. A qui d'ailleurs l'aurois-je eu l'envie de la faire lire. Est ce à l'auteur lui meme ou à un de ses professeurs, au Prince, voila tous ce que je vois; et enfin qu'y voyez vous d'assez important pour faire naitre tant de précaution? Mon cher Socrate, je crains que vos vastes connoissances et votre vie dissipé ne vous ayent fait oublier Διωτιμη et dans ce cas j'invoque contre vous Socrate, Platon et la Venus Uranie. Je serois un peu jalouse de l'angelique Perenon,[38] si vous n'aviez eu la précaution de me laisser la divinité. Ce qui me donne assez de force pour vous prier de ne pas abandonner cet eleve (si vous | l'entreprenez) aussi cruellement que vous avez abandonné Χιωn. Sa lettre est touchante et meme assez piquante; c'est plutot par les signes que par les idées qu'il y peche.

38 = Madame Perrenot

Vous verrez par la lettre ci incluse qu'il m'ecrit, que je n'ai pas à me faire le reproche de l'avoir abandonné come vous. Car je lui ai donné l'année passé un conseil qui n'a été, j'en suis persuadé, infructueux que parcequ'il ne l'a pas suivi à la lettre, c'est de présenter directement, sans canal, à l'Imperatrice elle meme une peinture abregé mais forte de son etat. Repetez lui ce conseil, je crois que joïnt au Sophile et à L'Aristée cela fera un total avantageux à son sort. Le Prince se chargera de votre paquet et pourra vous donner aussi le détail de ses chagrins.

J'ai une lettre de Stosch[39] sur la reponse de la quelle je voudrois bien vous consulter. Il me demande des conseils sur le moyen de corriger une imagination lascive gatée en Italie, dont il me fait une vive peinture comme | nuisible à ses resolutions et plans futures. En verité c'est un homme au fond très estimable. C'est grand domage que les circonstances ont été contraire à son developpement.

Vous me ferez plaisir, mon cher Socrate, si vous voulez m'envoyer quelque jour ce livre latin dont vous m'avez parlé come d'une espece de memoire locale très avantageuse pour trouver les epoques, les contemporains, les evenemens etc. relatives à l'histoire ancienne. Et comme je commence à entendre assez de Latin pour comprendre un tel livre, je vous aurois une grande obligation de me le procurer. Vous avez quelque fois des moments où l'on ne diroit pas que Διωτιμη vous apprit tous ce que vous savez sur l'amitié. Tels sont ceux ou vous vous occupez d'une exactitude qui va jusqu'à la {maniere} du soin de liquider, regler, ordonner les affaires pecuniaires.

Entre nous, tel est le soin de m'envoier les billets de loterie et les excuses deja. |

❧

39 Heinrich Wilhelm von Stosch (1723-1782); cf. *Ma toute chère Diotime*, lettre 2.13, sans date, et lettres 2.69, 20 décembre, et 2.70, 23 décembre 1779.

Lettre IV.107 – Diotime, 28 décembre 1779 = *Kp 25 / 16.7*

Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 98-100.

Munster, ce 28 dec. 1779

Nous avons des inondations aussi, mon cher Socrate, mais elles sont assez honêtes pour respecter les courriers d'Hollande, et vos lettres me parviennent a quelques heures près presqu'aussi regulierement qu'à l'ordinaire. Je suis charmé d'apprendre que vous vous repandiez dans le monde, armé de la philosophie socratique. Cette comunication multipliera ses fruits s'il plait à Dieu et ces fruits vous rendront plus ardent au travail encore. J'attens avec impatience la fin du Simon. Je suis peu surprise de l'heterodoxie de De Luc relativement aux anges. Comment voulez vous qu'il se fasse une idee de ce qui plane. Le dieu de la chenille disiez vous un jour seroit probablement une grosse chenille, à l'aplication. Le fameux Cambul disoit en lisant le livre de De Luc sur les barometres. Il y a quelques verites dans ce livre, mais il est certain que dans | un volume qui auroit le 12ieme d'epaisseur on mettroit avec aisance 24 fois autant d'idées qu'il y en a dans tout ce gros volume. Je me souviens que dans mon enfance j'aurois preferé 40 duttes de cuivre à 20 ducats. Je crois que le Barometre, comme vous le baptisé, m'a volé ce gout et qu'il le transporte sur tous les objets. Ainsi soit-il pourvu que vous me dispensiez de lire ses 5 volumes.

Je lis avec grand plaisir l'extrait de Camper que vous avez eu la complaisance de m'envoyer. Et je vous le renverrai au 1er jour. Si La Haye perd le Comte Obdam elle perdra le seul veritable homme d'esprit qui roule de ma connaissance dans le grand monde, et je plains beaucoup la pauvre Rosette, je vous plains un peu aussi du silence de votre aimable Comte, mais quand on est si aimable et si elegant | il est tout naturel qu'on ne puisse repondre à tous les empressés. C'est un pêsant fardeau d'avoir un gros merite.

J'ignore quels conseils vous avez donné à Stosch, mon cher Socrate, il ne m'en parle pas mais dans ses lettres il me paroit content et tranquile autant que ses maux de tete le lui permettent mais il en souffre beaucoup. (Mr de Furstenberg me charge de vous dire milles belles choses et de vous remercier de votre souvenir. Toutes ses entreprises anciennes et nouvelles succedent à merveille.)

Mes enfans vous baisent les mains. Adieu mon cher Socrate, desenrhuméz vous, portez vous bien, amusez vous, travaillez accompagné de Minerve et du genie de Socrate, soyez heureux en un mot, vous aurez toujours les vœux ardants de Diotime. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, secretaire du Conseil d'Etat, à La Haye

fco Wesel

❧

Lettre IV.108 – Diotime, 20 mars 1780

La lettre originale a été perdue; publiée dans: MTBG, p. 62-63. – Deutsche Übersetzung in: BTG I, p. 9-11.

Le 20 de mars 1780

Je crois fermement, mon cher Socrate, que si d'un coté le siècle de Gotz de Berlichingen à la main de fer (personnage comme vous sauvez par l'histoire tellement réel que nous l'avons représenté dans ses propres mémoires fort curieux et intéressants à lire, précisément tel que Goethe l'en a tiré) vous étoit bien présent à l'esprit et si de l'autre vous entendiez parfaitement la langue, vous ne mettriez certainement pas Goethe presque au dessous de Diderot dans la simplicité et l'intelligibilité de l'expression, et seulement à côté pour la connoissance du coeur humain. La différence qui peut encore occasionner cette idée, c'est que peut être le coeur humain observé à Paris est un abstrait encore bien plus superficiel qu'observé là, où Goethe l'a observé. Il peut en résulter, que se qui a été peint chez Diderot, se trouve sûrement partout, mais que tout ce qui | se retrouve partout, n'a pas été peint par Diderot, mais bien par Goethe: car pour être à même de voir se manifester ce qui est partout, il faut, ce me

semble, et être à même de voir l'objet de l'observation sous toutes sortes de circonstances — et avoir des yeux qui transpercent plus d'une surface — et je suis convaincu que l'un et l'autre avantage est du côté de Goethe. Pour ce qui est de l'Iphigénie, je serai charmé que vous l'ayez lu, vous verrez tout au moins en comparant l'immense distance de ton de ces deux pièces, la robusticité et l'étendue du génie de l'auteur, pour moi je vous avoue, que je ne connois aucun génie poétique moderne comparable à Goethe, si ce n'est peut être Shakespere, pour Lopes de Vega, ne sachant pas l'Espagnol, je ne puis le juger.

Pour votre Duc de Gotha, je suis fâché du tems que vous perdez avec lui; ne protégea t'il pas Spartacus, il ne sera jamais qu'un Prince tout au plus, qui se sauverait de la corde, c'est-à-dire, un homme très médiocre. Peut être l'autre Duc vaut-il mieux, je le crois véritablement et je l'en aime, puisque je vois de pins en plus qu'un Prince, qui est seulement un peu homme, vaut 10.000 pour cent. Ils sont tout entachés du péché original de l'égoisme au centuple des autres hommes, et je doute s'il y en ait un seul, qui sent qu'être aimé et respecté est une faveur du ciel, non une rente héréditaire.

❧

Lettre IV.109 – Diotime, sans date [25? mars 1780] = *Kp 27 / II,11*

Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 82-84.

Il est certain, mon cher Socrate, que je vous dis l'exacte verité en vous assurant que je n'ai pas le tems de vous ecrire plus longuement que je le fais, mais il ne l'est pas moins qu'en eussai-je le tems. Je n'oserois le faire à présent, car par un sort assez singulier je ne puis sortir des lieux les plus comun sans m'exposer à etre mal entendu de vous, ce que je ne veux en verité eviter que pour ne pas accroitre l'etat de malaise dans lequel vous me semblez vous trouver. Car enfin par rapport à moi le mal d'etre meconnu ou mal entendu me paroit chaque jour moins grand, parceque chaque jour j'apprens mieux à priser le bien lorsqu'il m'arrive, et à ne voir le qu'on appelle souvent assez improprement le mal, que comme une corection salutaire qui sert à nous pousser un peu plus fortement du coté où est le seul vrai bien inaltérable. Voila un longue morale pour un sujet court, | mais puisqu'elle etoit au bout de ma plume pourquoi la retenir? Je voulois vous dire seulement que ce n'etoit rien moins que tout de bon que je

vous reprochois vos infidelitiés. Le Prince en m'apprenant que vous vous amusiez, etant presque tous les soirs chez Me Pernon,[40] ne pouvoit, je vous le jure, me donner de vous une nouvelle qui me fut plus agréable, et je suis très faché que vous soyez dans le cas de la contradire. D'ailleurs, je ne concois pas, que vous puissiez me faire d'infidelités, dont je me plaigne, car si vous avez trouvé mieux, ce qui etoit très aisé, vous avez raison. Et si votre attachement ne tenoit qu'à de certains rapports et convenances momentanés, je ne me plaindrai pas non plus de ce {qu'il} a cessé avec elles. Enfin si vous avez toujours pour moi les sentimens dont vous m'assuréz, je jouirai comme d'une chose à la quelle j'attacherai toujours un grand prix.

Fiamingo[41] ne m'a fait | que beaucoup de bien et de plaisir pendant tous cet hiver, d'autant plus que les jouïssances des beaux arts, que j'aime toujours davantage, me manquent un peu ici. Je n'ai donc qu'une seule raison possible pour vous le renvoyer, mais cette raison me semble assez raisonnable, c'est qu'il vous appartient et que j'en ai jouï tous le tems pour le quel vous aviez eu la complaisance de me le pretter.

Vous me demandez quand je vous souffrirai à Munster? Mon cher Socrate, depuis 6 mois vous ne me parlez que d'empechemens. Ce que je puis vous repondre, ce que je desire toujours egalement de vous voir, si vous ne vous sentez plus aucun empechement et que le voyage de Munster est pour vous un voyage de plaisir, une rose sans aucune epine. Quand aux bains que Hoffman me conseille, je crois vous avoir deja ecrit que ce | sont ceux de Geismar auxquels Mr. de Furstenberg et Mr. Hoffman ont coutume de se rendre tous les ans.

Pour moi je crois Mr. de Furstenberg mieux à sa place ici à Munster qu'il ne l'eut été sur aucun throne de l'Europe. Pour faire le bien partout ailleur je crois qu'il auroit rencontré ou trop à defaire ou trop d'etendu à gouverner. Il falloit les

40 = Perrenot

41 = François Duquesnoy (1597-1643), sculpteur flamand-italien, surnommé Il Fiammingo; cf. *Ma toute chère Diotime*, lettres 3.25, 23 mars, et 3.26, 27 mars 1780.

Munsterois avec toutes leurs circonstances pour qu'il en resulta le plus grand bien, mais je me flatte que ces heureux resultats, bien loin de se borner à ce coin de l'Europe, s'etendront après nous, au moins sur l'Allmagne entiere.

Ce que je repons à mes enfans relativement aux ceremonies d'ici, seroit trop long à vous detailler ici en gros; je leur dis l'exacte verité c.à.d. quelle se font en memoire d'un chef de religion dont on fait grand cas et qui fut fort persécuté de son vivant, etc. Que ce chef s'appelle Jésu Christ, ses disciplies chretien. Que ceux la sont subdivisés en differants societés, societés apelées Catholiques, Lutherien etc. Que je suis de la 1ere societé. Mais je m'enforce deja ici dans des details dont je n'ai pas le tems de sortir, que vous pouvez deviner ou que je vous dirai dans d'autres moments. Le Prince est parti ce matin. Adieu mon cher Socrate, je vous baise les mains.

❧

Lettre IV.110 – Diotime, sans date [fin de mars 1780] = *Kp 27 / II,14*

Mais il faut avouer[42] que le Prince ne vous a pas mal payé, puisqu'il declare sans detour que le mellieure passage du livre de Mr. De Luc sont ceux qui sont copié du Sophile. De ce Sophile que nous lui fimes avaler ci devant à Nithuys par ruses et par violances tour à tour, comme une medecine salutaire mais amere.

Enfin, Epictete dit fort sagement, lorsqu'apres quelqu'absence, tu, rentre chez toi, attends toi toujours à quelque grands changemens. Il y en a pourtant tels auxquels on ne s'attend point, quelque prevoyant qu'on soit, tel est par exemple celui qui paroit s'etre fait dans le cerveau du pauvre De Luc. Je ne puis revenir

42 On peut supposer que cette lettre est une réponse à: *Ma toute chère Diotime*, lettre 3.26, 26-27 mars 1780.

des sottises et follies enormes dont son Pentateuque[43] paroit fourmiller. En verité | je voudrois moins que jamais etre à la place de sa Reine.[44]

Adieu mon cher Socrate, que Dieu vous protege et vous inspire.

J'espere que Nithuys aura produit quelque chose.
A propos de Nithuys: je me rappelle les vaches et tous ce qui s'en suit et de la à votre boeure, il n'y a qu'un pas. Il est excellant ce boeure. Nous en mangeons apres 6 mois d'abstinence avec grande plaisir et reconnoissence de vos bontés. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, secretaire du Conseil d'Etat, à La Haye

Franco Wesel

❧

Lettre IV.111 – Diotime, sans date [… avril 1780] = *Kp 27 / III,30*

[...] | parmis lesquels aucun n'est en corespondance avec lui. Attendez, je me rapelle d'avoir vu cet hiver par un malentendu un neveu de Mr. Monster. J'avois justement les susnommé et Mr. de Furstenberg à diner. On annonce Mr. de Munster de La Haye. Je crus ne pouvoir me dispenser de le recevoir. Tout à coup entre un petit maitre très fade, très parfumé etc. C'etoit un sien neveu du meme nom établi dans ce paijs ci mais qui ne vient guere à Munster que pour les assemblées des Etats ou occations indispensables parcequ'il y est connu pour | un grand fat et (qu'entre nous) Mr de Furstenberg lui a appris à vivre il y a 5 ou

43 *Lettres physiques et morales sur l'histoire de la terre et de l'homme*, 5 vol. (La Haye 1778-1780).

44 La reine d'Angleterre – voyez L. Brummel, *Frans Hemsterhuis, een philosofenleven* (Haarlem 1925) p. 55.

6 ans ici d'une maniere qui lui a oté l'envie de briller sur ce théatre. C'est le meme qui a ce proces avec la famille de Gronsfeld etant marié à la soeur de la dame d'honneur et l'ayant abandonné avec son enfant. Enfin Mr de Furstenberg rit beaucoup de la meprise et vous jugez combien ce fat devoit avoir l'air {deplaisant} dans la societé que je vous nommé là. Il soutint cependant la | gageure et nous resta sur les bras pres de 2 heures jusqu'à ce que Mr de Furstenberg impatienté se mit à faire tout haut de l'algebre pour le chasser. Cela reussit à nous divertire tous. Mon premier soin fut comme vous pouvez croire de le consigner à ma porte au cas qu'il revint, de sorte que je ne l'ai pas revu depuis ce tems. Mais j'ai scu qu'il etoit reparti peu de jours après. Voilà mon cher Socrate, tous ce que je scais vous dire pour satisfaire votre curiosité et ce n'est pas grand chose, puisque cette corespondance que le Comandeur a probablement n'est pas proprement à Munster. |

Vous me dites que vous allez modifier un congé.[45] Mais il y a si longtems que vous le dites que je n'y crois plus. Faites donc, mon cher Socrate, ce qui vous amusera le mieux à cet egard. Mais ce dont je dois vous avertir, c'est que passé ce mois ci et le mois de may, je serai de maniere ou d'autre très aparament absente de Munster, c'est à dire plus eloigné que ma ferme que je ne compte pas pour une absence, et à la quelle je ne retournerai cependant pas non plus de si tot. Ma santé est si parfaitement retablie que je ne vous en souhaite pas | un mellieure. Il est certain que j'avois besoin d'un relachement d'attention. J'avois un peu abusé cet hiver de la permission de se tendre l'esprit. Non pour chasser des idées desagreables, car il y a deja assez longtems que je n'ai plus rien à chasser de semblable, mais d'un coté par la passion que j'ai d'apprendre et de l'autre par celle qu'on avoit de m'enseigner.

Je vous supplie, mon cher Socrate, de ne pas perdre de vue de me procurer Apolonius et Pappus sur les mathématiques. | Vous m'obligerez singulierement

45 Cf. *Ma toute chère Diotime*, lettre 3.28, mars 1780.

comme aussi pour mes livres grecs, mais Appolonius et Pappus en latin ou en quelqu'autre langue s'il vous plait.[46]

Si vous venez à Munster, je vous prie de m'apporter une petite provision de plumes et de papier. Je me sers toujours encore du votre, cependant il tire à sa fin.

Si je disois que je ne serai pas bien aise de causer avec vous nez à nez je dirois un gros mensonge, sautant | plus que je crois que nous sommes devenus sages tout deux. Si cela n'avoit l'air un peu impertinent je vous dirois que je reponds de moi.

Adieu mon cher Socrate, le Grand Homme vous salue. Il travail comme cent et pour des milliers. Il compose au millieu de tous cela ses psycologies des morales des catechisme etc. Il se rejouit aussi de vous voir, si vous en faites autant pour nous, venez, si non, restez dans votre grenouillere. Mimi a eu les Steinpoken mais sans la moindre incomodité.

> Avouez que voila une lettre qui peut en valoir trois. Souvenez vous en lorsque je serai forcé au laconisme.

❧

Lettre IV.112 – Diotime, sans date [… avril?] 1780? = *Kp 27 / I,2*

1780

Mon cher Socrate, malgré toute ma bonne volonté je ne puis vous dire le nom du lieu qui m'a beatifié mais je scais que je lui ai l'obligation d'avoir remonté ma tête qui en avoit besoin. L'acier a fait et fera le reste. Vous me faites beaucoup de plaisir en m'apprenant que vous vous preparez à un nouvel accouchement.

46 Cf. *Ma toute chère Diotime*, lettre 3.32, 13 avril 1780.

Je voudrois qu'au phisique comme au moral cela ne fut permis qu'aux hommes d'une trempe excellante. Il y auroit moins de cachochime et de pedants dans le monde. Je compte aller passer les derniers jours de ce mois à la campagne encore pour etre ici et vous y attendre de pied ferme tout le mois de may. Ayez la bonté de me dire la dessus quelque chose de dicisif, soit que vous ayez serieucement | le projet de venir à Munster ou non. Il n'en est pas de ceci comme des projets pour la vie, vous ne risquez rien de me donner la satisfaction de me les dire. Et vous me mettrez à l'aise pour arranger mille petits plans pour cet été, qu'il depend de moi de modifier, pourvu que je sache d'avance à quoi je suis destiné. Ainsi j'attens de votre bonté une reponse decidée à celle ci, parceque c'est sur cette reponse que je reglerai mes propres reponses à differantes propositions qui me sont faites pour le courant de la belle saison. Mr. de Furstenberg vous fait[47] ses amitiez. Il est certain qu'il a presque fait de moi un etre important à mes propres yeux en me donnant la sensation d'etre quelque chose à son sort. C'est un emploi bien doux et bien beau que d'adoucir le sort d'un etre qui travaille sans cesse et non infructueusement au bonheur de milles | et milles ames, mais ce bonheur de reflexion n'est qu'un bonheur froid et inanimé en comparaison de celui qui resulte du comerce intime et (pardonnez moi un terme incongru n'ayant pas d'autre expression à la main) de la cojouïssance de tant de perfections. Il y a un an que je ne revois pas meme parvenir jusqu'à cette premiere especе de bonheur et {pour} lui. Il y a longtems qu'il avoit cessée de rever qu'un liaison dans ce genre fut autre chose qu'un fantome de son imagination impossible à realiser dans ce monde. Il vous nomme souvent avec reconnoissance indépendament de l'admiration naturelle qu'il porte à votre genie.

47 Deutsche Übersetzung in: *BTG* II, p. 104-105.

Adieu mon cher Socrate, puissiez vous vous retablir entièrement à Ni^ethuys ou venir retrouver votre santé parmis nous. Mimi et Mitri vous offre leur homages. |

[Couvert] franco Wesel

A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, secretaire du Conseil d'Etat, à La Haye

❧

Lettre IV.113 – Diotime, sans date

La lettre originale a été perdue – Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 102-104.

Freitag Morgen, 6 Uhr. [1780?]

Ihr Brief, mein lieber Sokrates, schien mir sehr kurz, in der That, die Ursache war wahrlich nicht die Leerheit an Ideen. Der Prinz ist Dienstag Abend angekommen, ich befand mich eben auf einem Spaziergange mit dem großen sokratischen Manne Fürstenberg, der bei mir zu Mittag gegessen hatte; gegen 9 Uhr Abends zurückkehrend, fanden wir ihn. Fürstenberg blieb eine halbe Stunde. Der Prinz war sehr zufrieden mit meinem Hause, wo er indeß damit angefangen hatte, alle Fenster zu schließen wegen der zu reichlich eindringenden Luft; aber was er am meisten zu begehren schien, war sich niederzulegen, um so mehr, da ich Fürstenberg gebeten hatte, ihn zu einem Examen bei den Capuzinern einzuladen, welches am andern Morgen um 8 Uhr stattfinden sollte, als eins der hervorstechendsten Phänomene dieser Stadt. Dieses geschah, und obwohl man that, als ob man nur wenig wisse (denn die | Physik selbst, welche Herr von Fürstenberg die Gefälligkeit hatte am meisten zu behandeln, ist hier durchaus auf Mechanik oder Geometrie begründet). Das Schauspiel von 6 verschiedenen Mönchsorden, welche in der Eigenschaft als Pairs fast eben so gut wie Herr von Zumkley von den Capuzinern fragten, that seine Wirkung, und Herr von Fürstenberg, zuvor aufmerksam gemacht, indem er von Politik und Physik sprach und ergötzliche Geschichten erzählte und häufig den Feldzug bei Münster auf's Tapet brachte, den der Prinz mitgemacht hatte, that ebenfalls seine Wirkung. Man gab zu, daß es ein Mann von großem Verdienst sei; er aß gestern und vorgestern zu Mittag und Abend bei uns. Obwohl die Unterhaltung, die ihren Stoff von Thaten und Erzählungen nahm, ihm nicht so natürlich schien, als die, welche aus eigenen Ideen schöpft; wie ich aus der geringeren Lebhaftigkeit und den

kleinen Intervallen des Schweigens, welche er dabei eintreten ließ, schließe, so zieht er sich doch aus derselben meisterhaft heraus, so daß er, einige Momente abgerechnet, mir als ein äußerst liebenswürdiger Weltmann erscheint. Der Besuch, den Sie mir versprochen haben, macht mir großes Vergnügen … Wenn ich bescheiden wäre, würde ich fürchten, daß ein Mann solcher Art sich bei mir langweilen würde; aber ich habe immer gefunden, daß Leute von Geist nachsichtiger sind, als andere. Es ist also nur die Furcht, Argwohn bei Denen zu erregen, bei denen es nicht so viel bedarf, um einen solchen zu haben, welche mich auf das Vergnügen verzichten läßt, das man mir in Beziehung auf Sie gestatten würde. Ich will Ihnen noch sagen, daß diese Idee mir nicht gekommen sein würde, wenn sie mir nicht von Jemandem eingegeben wäre, der | Sie sehr liebt, und der weiser ist, als ich … Der Prinz hat noch nicht bestimmt, wie lange er uns seine Anwesenheit zu schenken gedenkt. Im Grunde ist dieses bloße Güte, denn er hat mir nicht das Ansehn, sich auf's Beste zu ergötzen. Herr von Fürstenberg ist ein Mann von großem Verdienste, der Prinz aber behagt sich doch nicht so sehr bei ihm, wie bei tausend Anderen.

❧

Lettre IV.114 – Diotime, 25 juillet [1780] = *Kp 27 / III,23*

Munster, le 15 julliet

Nouvel epanchement relativement à nos rapports

Comme j'ai ecrit toutes les nouvelles au marchand de vin et au Prince avec priere de vous en comuniquer ce qui peut vous interesser, je n'ai le tems de rien ajouter si ce n'est que les bains froids me fortifient, et que je vous prie en grace de m'envoyer le plutot possible la montre d'or dont vous me parlez[48] bien empaquetté par le chariot de poste en me marquant ce que je vous devrois de surplu après que vous vous serez defait de ma belle montre.

J'ai prié le Prince de m'envoyer Me Vogt dans un autre moment puisqu'elle ne peut venir sans St. et qu'en général dans les tems inquiets que nous allons avoir, j'aime mieux n'avoir personne.

Adieu mon cher Socrate, Dieu vous benisse et vous conserve.

48 Cf. *Ma toute chère Diotime*, lettre 3.54, 20 juillet 1780.

P.S. Vous dites qu'il faut faire usage ici de ce que vos seigneurs et maitres nous envoyent, mais vous jugez bien que cela va sans dire que nous ne restons pas bras croisé. C'est chez vous qu'on l'est resté trop longtems. |

[Couvert] fro Wesel

A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, secretaire du Conseil d'Etat, à La Haye

❧

Lettre IV.115 – Diotime, 2 août [1781] = *Kp 27 / II,12*

Jeudi 2 d'aout à 10 heures du soir

Depuis une demie heure seulement je suis de retour du bois d'Althoff où j'ai jouï du singulier plaisir de vous lire. Jugez si j'y aï éprouvée des sensations heureuses.

La lettre meme de Camper, toute heterogene que son ame s'y montre, si desagréablement de les ames rares qui, comme la votres, peuvent seuls exiter en moi des sensations si celestes, n'a pu meler le moindre grain de notre terre grossiere au nectar pure, que j'ai avallé à long trait à Altdorff.

Il est vrai que j'avois deja lu l'equivalant de cette lettre mais un peu plus forte hier matin, car il m'ecrit sans façon que ma singuliere conduite et retraite, que tout le public trouve si singuliere, et sur lesquels il raisonne de maniere à lui faire de la peine, fait souffrir son estime pour moi. Vous m'avouerez qu'il ne pouvoit guere vous rien dire de plus. |

Soit, mais je vous avouerai en meme tems que je n'ai pu m'empecher de m'en amuser en qualité de tableau parfait d'un homme passionné (quoique j'ignore parfaitement ce qui a pu exiter en lui cette forte passion contre moi). Il me fait tous les raisonnemens qu'il vous fait sur les machoires et les cheveux plats des

Munsterois etc. etc. J'ai revé de mon mieux pour deviner ce qui dans ma lettre a pu lui faire une peine selon lui irréparable, et je donnerois beaucoup (par pure curiosité) pour qu'il vous l'a montra, car je vous jure sur l'amitié, que je n'etois pas plus faché contre lui en lui ecrivant lors de mon depart de La Haye, que je ne le suis dans ce moment ci contre vous. Au contraire, je ne lui ecrivis que parceque je lus dans une lettre qu'il ecrivit au Prince qu'il etoit un peu surprîs que je quittai La Haye pour aller à Munster sans lui en rien marquer. | Touché alors de ce reproche d'amitié, du moins je le pris ainsi, je lui ecrivîs (accablé comme vous le savez d'affaires) fort à la hate, et par consequent fort en gros, que j'allai à Munster pour des raisons relatifs à mes enfans; et lui disai en meme tems, car il m'avoit ecrit que je n'avois qu'à laisser l'orpheline avec de l'argent (mais sans determiner qu'elle somme) à La Haye et qu'apres avoir corespondé là dessus à Bruxelles, il en aurois soin si j'avois quelqun pour l'accompagner. Je lui disais donc en meme tems qu'ayant trouvé un moyen plus prompt de me defaire de l'orpheline avant mon départ, je le remerciai de sa bonté etc.

Voila encore une fois aux mots près, que je ne puis, à cause de la hate ou j'etois en les ecrivant, me rappeller le contenu ou le sens veritable et unique de ma lettre. Pour ce qui est d'avoir preferé de me deffaire de l'orpheline | avant mon depart, vous qui connoissez mes circonstance, devez trouver cela fort naturel. Primo, Camper n'ayant nullement determiné la somme qu'il falloit que je laisse et ayant parlé, lorsqu'il etoit la derniere fois à La Haye, de l'etablissement à Bruxelles come coutant aux environs de 100 ducats. Vous comprenez que sur mon depart et avec 660 pour vivre par mois, je ne pouvois me passer de cette somme, sans compter l'incertitude et l'embrarras de trouver quelqu'un qui (moi absente) accompagna l'orpheline à Bruxelles.

Je lui ai ecris, il est vrai en abregé, tout simplement que je le remerciai et que j'avois trouvé mon affaire, parcequ'il m'etoit impossible d'ecrire plus en detail. Mais pouvois-je le supposer assez petit pour se piquer, et si fort encore pour un

sujet semblable, que cela put l'engager à ecrire des lettres come celles qu'il nous ecrit coup sur coup. |

❧

Lettre IV.116 – Diotime, 25 novembre 1783 = *Kp 25 / 18*

Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 111-120.

Angelmode, le 25 9bre 1783

J'ai oublié de repondre dernierement à votre derniere question, mon cher S. La Psyché, comment pourroit elle me deplaire puisque j'ai choisie moi meme cette emblême comme celle de toutes que j'aime le mieux. Seroit-ce l'execution dont vous parlez? Je ne connois point les arts du tems d'Apulée, mais je trouve l'execution du sachet très agréable. Si j'avois une critique à faire, ce seroit peut-etre sur l'emplacement de la devise. J'aimerois mieux qu'elle encadra le papillon, mais j'ai tant de respect pour vos lumieres de l'Antiquité, je vous y crois tellement adepte que je crois sans autre examen que c'est de la rite et costume qu'il faut suivre sans peine d'etre taxé d'avoir une ame moderne.

Mon cher S., je vous demande mille pardon si chaque fois que vous m'exhortéz si serieusement à me livrer aux Arts, je m'imagine que vous parlez à la Διοτιμη des Elisées qui n'avoit pas 3 enfans à mener et tous leurs livres d'etudes à composer. Les moments où mes | meaux sont capables de me faire interrompre cette manivel qui doit toujours aller, sont ou d'une nature à ne pouvoir servir à aucun autre usage ou très courte, car quelque hébété qu'ils me rendent quelquefois, lorsque je vous dis que je ne puis penser, il me reste toujours assez à faire et je travaille de memoire lorsque mon ame se met en retraite. Vous savez vous meme,[49] que je me suis volontairement arraché à la musique qui m'aimoit

49 *MTBG*, p. 64.

un peu et dont j'etois et dont je serois encore passionnée si je me le permettois de l'etre. Mais outre qu'elle me surprenoit souvent des heures que j'aurois du, dans l'immense quantité de besoins que j'ai encore pour moi et mes enfans, donner à ces besoins, elle enerva trop l'ame, l'a mit dans un etat de passivité et de receptibilité très nuisible à la fermeté, à l'égalite et au silence, dans l'absence de tous ce qui s'appelle ton passionné, qualités cependant qui doivent caracteriser un educateur de la perfection duquel je suis encore bien loin. Je vois Argos de mes deux yeux! |

Voila ma reponse une fois pour tout, mon cher S. Ainsi ne faites plus auprès de moi le demon tentateur. C'est me donner à moi le role de Tantale qu'en verité je n'ai pas merité.

J'adresse par le chariot de poste 2 livres almands à Mr le Fiscal pour Mde son epouse, les mellieurs que je connoisse relativement au but qu'on s'en propose, pourvu qu'elle soit assez maitresse de la langue pour les bien comprendre ou qu'elle les lise avec Mr son époux si celui ci la possede bien. Je voudrois pour bien des raisons etre dans le cas de faire sa lectrice dans cette occation. Elle me paroit si interessante Madame Van der Hope que ce seroit pour moi une vraïe jouïssance de remplir les lacunes que je trouve dans ces livres ou de lui servir de truchmann [= truchement] pour les termes psychologiques dont il est permis et naturel d'ignorer le vraï sens dans une langue qui nous est etrangere. |

Quand aux 2 principes de Mr Van der Hope {à} qui considere tant pour les hommes en general que pour les enfans en particulier l'attention la plus scrupuleuse sur les motifs les plus câchés de nos actions et l'application comme les 2 points les plus essentiels, je suis assurément et entierement de son avis. J'observerai seulement qu'il y à deux manières scrupuleuses de s'observer soi meme que pour l'excellence de la volonté à la verité sont egalement meritoires, mais à beaucoup pres egalement efficiantes pour les suites, 1° supposons que je ne sache la psychologie que grosso modo comme les gens du monde meme instruits d'ailleurs ont coutume de la savoir, c.à.d. je scais que j'ai une ame

immaterielle, que je veux que je pense et que j'ai une imagination et une memoire sans m'etre occupé du detail de mes facultés, de leur rapports et influence reciproques et sur mon bonheur. Muni de ces observations superficielles je me propose cette scrupuleuse recherche des motifs de mes actions, resolue de me corriger peu à peu de mes deffauts. |

Je me reveille le lendemain rempli de ce projet. Voila ma femme de chambre qui entre, elle heurte en passant ma cheminé, contre un pagode, le casse et je lui donne un soufflet. Penetré de regrets et me rappellant mon projet je m'observe et le moment d'apres je la rapelle, lui trouve que le motif le plus prochain de ma mauvaise action est cet attachement à la bagatelle, aux ornemens etc. Dans le moment j'y porte le remede à mon gré le plus sure. Je rappelle ma femme de chambre, lui demande mille pardons, lui fais présent de la robe que j'aime le mieux, la traite avec milles egards et attentions surnatureles et sur le champ j'envoie toutes mes garnitures de cheminée à un de mes amis pour eloigner de moi des objets qui pourroient ou me rappeller ou m'exiter à quelque action ou mouvement pareil et, je crois avoir fait merveille, ma femme de chambre qui est fine se voyant si bien payé pour avoir reçu un soufflet et combien je m'humilie à ses yeux dans ma severité non pas outrée mais mal raisonnée vis à vis de moi meme, commence à devenir insolente. Lorsque je la lui reproche, elle me repond que je dois bien avoir senti moi meme quels torts | j'ai eu vis à vis d'elle puisque je lui en ai demandé si humblement pardon. Furieuse d'un reproche que je regarde comme attroce puisque je me figure que cette pauvre creature doit sentir aussi vivement que moi meme combien j'agissois noblement en m'humiliant devant elle pour me punir de ma faute, je la chasse sur le champ lui refusant malgre ses d'ailleurs longs et fidel services un attestat. Je la deshonore et là rend malheureuse.

En examinant ensuite de sens rassis le motif caché le plus prochain de cet excès, je trouve que c'est mon cœur qui s'est endurcie dans le grand monde et qui y a gagné trop d'égoïsme. Je me propose bien de corriger ce deffaut et voila

qu'on m'annonce une pauvre fille. Enchanté de trouver toute de suite une occation de corriger mon cœur, je la fais entrer, j'ecoute avec compassion le recit de ses malheurs, elle a l'air si honete, elle est d'une famille noble, elle a une mere et une sœur au logis, malade et ni de quoi la nourrir ni de quoi payer le medecin. Je monte tout de suite | et sans autre consideration avec elle dans ma voiture. Je vais voir cette mere et cette sœur moi meme pour les consoler et adoucir encore la dureté qu'il y a à recevoir des secours etranger. Je leur laisse 50 ducats et m'en vais bien contente de mon cœur. Le lendemain une famille honete qui m'est connu s'adresse à moi. 50 ducat la sauvroit de l'ignominie. Mais j'avois donné la veille tous ce que j'avois et pour comble de douleur j'apprens que c'est à des aventuriers dont la maison est voué à de mauvais usages et que toute la ville parle de la visite qu'on m'y a vu faire. Desespéré de cet affront je reconnois derechef m'examinant que le motif prochain de ma faute est une precipitation à me fier à une phisionomie agréable et pour m'en corriger je me propose la prudence la plus consommée. Mais comme dans mon ignorance psychologique je n'ai aucune base pour en fixer les bonnes, je deviens d'une mefiance outrée et à force de rechercher prudenment si un malheureux merite mon secours ou non, le tems où il pouvoit en faire usage est ordinairement passé! |

Enfin il est inutile de mener plus loin ma supposition. Il est clair assez que par cette etude perpetuelle des motifs les plus prochains (la psychologie seule etant en etat de me faire connoitre les causes plus eloignees et veritablement sources de mes erreurs), je ne sors d'une erreur que pour retomber dans une autre. Toujours mecontente de moi meme avec la mellieure volonté du monde, je me degoute enfin d'une correction que je crois impossible sans secours et je vais consulter un philosophe apres lui avoir raconté toute mon histoire. Apprenez me dit il la geometrie! De l'algebre! c'est du secours contre mes deffauts que je vous demande lui dis-je surpris et indignée et vous vous moquez de moi.

Point du tout repete-t-il, je vous parle très serieusement. Pour mes raisons vous ne les comprendirez pas dans une heure. Il me faudroit au moins quelques

semaines pour vous les faire comprendre, mais si en attendant vous voulez me croire, | il vous donnera des secours contre vos erreurs continuelles les plus pressents. Moi je vais au logis. Toujours ettonnée et un peu incredule, j'essaye cependant de m'appliquer à ces sciences et au bout de quelques tems je m'apperçois sans pouvoir en concevoir la raison que je fais moins de sottises. Mon philosophe à qui je raconte mes succes et mes doutes comence pour lors à me donner peu à peu des lumieres sur moi meme c.à.d. à tourner mon attention sur les facultés de mon ame, leur rapports entr'eux et leur influence sur mes actions et mon bonheur. Et depuis lors je vois tous les jours mieux la sources des sottises que j'ai conté comme aussi la raison qui le faudroit à me conseiller la geometrie. Il est clair que la source eloignée mais comune des sottises dont j'ai parlé etoit dans mon imagination riche en tableaux et rapports sentis | tandis que mon education m'avoit absolument depourvu de raisonnement sur cause et effet et consequence etc. De cette conscience, bewust seyn, ou de cette faculté qui nous rend conscientes de nos actions pensées et discours, de sorte que chaque premiere impression trouvant mon ame nue depourvue de cette egide de Minerve s'emparoit de mon imagination et comme cella seule etoit developpée et gouvernoit toutes mes autres facultés de toute mon ame, et que par consequent le premier remede que mon philosophe m'avoit donné en attendant n'avoit fait quelqu'effet qu'en captivant necessairement mon attention et developpant par le un peu ce bewust seyn si important pour le quel les François n'ont point crée de terme et qui soit dit en passant leur manque en realité (sauf exception) plus qu'à toute autre nation, à mesure donc que j'acquiers des nouvelles lumieres sur mes faucultés, leur rapport, influence, modification etc., je recherche avec plus de succes non plus les motifs prochains de chaque | deffaut partiel ce qui comme je crois l'avoir montré est assez inutile ou plutot infructueux. Mais sa racine plus profonde dans l'ame, source de milles autres deffauts qui ne paroissent fort differants dans leur surface que parce qu'ils s'exercent sur differants objets et sous differantes circonstances. Et je finis enfin par me convaincre que tout effort vers

une amelioration solide doit tendre à mettre de l'equilibre entre notre volonté, notre imagination, notre sensibilité, notre raison etc. etc. et que c'est l'etude continuelle de la psychologie du moi qui me fournit les moyens à employer pour cet effet. Je suppose que nous serons parfaitement d'accord avec Mr Van der Hope que c'est cette derniere espece de recherche des motifs de nos actions qui importe le plus veritablement à l'homme et à l'enfant. Et il me semble que pour l'y mener peu à peu il faut comencer le plus jeune possible à lui donner du bewust seyn, ne pas souffrir qu'il parle et agisse en l'air sans etre consciant de ce qu'il | dit et fait actuellement. Qu'ensuite dans un age un peu plus avancé il faudroit l'occuper surtout autre chose de psychologie mais non comme d'une science seche qui nous enseigne registralement et dogmatiquement l'histoire de nos facultés comme elle l'est dans tous les livres que je connois jusqu'ici. Car la 1ere conviction de l'enfant pour lui faire aimer cette science doit etre que psychologie est la science du bonheur comme il est vrai, quoique jusqu'ici on n'ait pas songé à la traiter sous ce point de vue. Et c'est justement ce qui m'occupe. Je travaille à ne faire qu'un corps de science, de religion natuelle, morale et psychologie. Le tout sous la rubrique de science du bonheur. La forme que j'ai pris pour mettre le plan à la porté de chacun et pouvoir lui donner au moins les agréments que je suis susceptible d'y mettre, c'est celle du Dialogue dont les interlocuteurs sont 2 freres. L'un, l'ainé, maitre d'un grand bien fut élevé comme un heritier de sorte qu'à force de laisser dormir ses | facultés il est devenu inactif, ses dispositions naturelles et son cœur est tres bon. Son frere cadet, sans bien et elévé comme un homme qui un jour devra parvenir par son merite est toute activité. Le bonheur dont il jouit dans une suite d'occupations utiles à lui et aux autres hommes exite enfin les desirs de l'autre qui est toujours malheureux à force d'ennui. Et c'est dans cette situation que comence leurs entretiens. J'en suis actuellement au second, et ils ont un grand succès chez mes enfans et quelques autres jeunes gens. Ce qui me rend la continuation de cet ouvrage qui cependant me fatigue beaucoup, extremément interessant, ainsi que tous les moments que

je puis derober pour y travailler. Voila, mon cher Socrate, un motif d'indulgence de plus pour vous de ce que mes lettres sont souvent si courtes. Mr de Furstenberg vous dira qu'il est absolument necessaire que cet ouvrage existe pour mes enfans puisqu'il n'en existe | aucun absolument qui puisse en tenir lieu. Tout est dogmatique dans ce genre, et toujours ces 3 sciences sont traités separément quoiqu'une par leur nature.

Un des deux petits livres que j'envoie à Mde Van der Hope est à la verité très incomplet mais tous ce qui y est un sujet de l'education sont tellement mes principes que Mr de Furstenberg il y a 2 ans apres l'avoir lu me dit, si je n'en connoissois l'auteur je croirois que c'est vous qui l'avez fait. Ce n'est peut etre en realité pas en dire du bien mais cependant il m'est je crois fort pardonnable à moi de le croire, car enfin je serois la plus indigne des maratres si je me chargois d'elever 3 enfans selon des principes que je croirois mauvais. Ainsi je dis que je les crois les mellieurs sans craindre que vous me taxiez de vanité. Le second contient non pas toute la psychologie mais une partie de la psychologie | très importante dans l'education, c.à.d. sur l'avantage de connoitre intuitivement. Il y entre quelqu'exemples mathematiques mais du reste il est facile à comprendre. Si cependant l'allmand arretoit par ci par là, il n'y auroit qu'a m'indiquer les pages. Comme je connois ces livres par cœur je me ferois un plaisir de donner la traduction des passages qui paroitroit obscurs. Car je suis persuadé qu'ils feront du bien si on les lit.

Adieu mon cher Socrate, n'envoyez pas ma lettre à Mr. Van der Hope mais si vous voulez lui en lire quelque chose, lisez lui ce que je pense des 2 manieres dont on peut rechercher les motifs de ses actions pour savoir si nous sommes d'accord. Et ce que j'ai dit des 2 livres que j'envoie. Le reste n'est qu'un verbiage fait pour l'indulgent Socrate. |

P.S. Je vous supplie de faire en sorte que si Mr et Mde Van der Hope ne comprenne pas quelques mots ou tournures de phrases dans ces

livres, ils vous en demandent l'explication et si vous ne les comprenez pas par votre esprit prophetique, indiquez les moi. J'en enverrai la traduction, car s'ils doivent etre utils, il est essentiel 1° qu'ils soient compris en entier sans lacune, et 2° qu'on ne l'adresse pas au marchand de vin ou à quelqun qui seroit aussi peu psychologue que lui et qui en donneroit une fausse explication. |

❧

Lettre IV.117 – Diotime, 15 juillet 1784 = *BN 1155 / 29-30*

Le 15 de julliet 1784

Mon cher Socrate, je viens de recevoir votre n° 54 bien charmé d'y voir que vous soyez plus content de ma tête que moi.

Voici mon cher Socrate, une lettre que je vous comunique absolument entre-nous. Pour vous engager à me renvoyer les deux dernieres lettres que je vous ai ecrit relativement à la petite Van der Hope en ayant absolument besoin pour me remettre le fil des idees que j'avois la dessu dans le tems que je m'en occupois et voir si je puis repondre quelque chose de raissonnable à ce qu'on me demande, peut etre même pourriez vous me fournir quelques observations alterieurs sur l'enfant et son rapport à sa mere pour servir de matiere à mes reflexions et recherches qui ne sont pas aisés à faire lorsqu'on a si peu de data.

Mon cher Socrate, il faut que je vous dise que j'ai toujours fait un grand cas de mes reves 1° pour connoitre bien des choses sur la nature et les modifications de l'ame en général, et 2° de la mienne, de mes penchants, vices, facultés ou vertus en | particulier. L'attention libre alors de toute impression et maitrisation externe voit plus clairement ce qui se passe dans l'interne et milles affections et penchants de notre ame modiffiées, melangés etc. etc. par l'action perpetuelle des choses qui entrent par nos yeux, oreiles etc. etc. pendant le jour qui les

rendent meconnoisables, p.e. et qu'ils echappent aux efforts les plus soutenus de l'attentions, paroissent pures et simples aux yeux de l'ame pendant le repos de la nuit. Je puis dire avec verité au moins que j'ai fait mille fois plus de progrès dans la connoissance du moi pendant le someil que pendant mes veilles, et j'ai eu entr'autre 7 reves dans ma vie que je ne cederois pas chacun pour 10.000 ecus de rente et plus. Je crois vous en avoir conté deux à Nithuys, l'un pendant que je m'occupois tant de la Grece ou je sentis mon ame deriere mon corps et sentoit distinctement le frisson de la peur dans le corps à l'approche d'un poignard qui devoit mettre fin à ma vie de la part d'un tiran d'Athenes et un ravissement voluptueux mele du plus vif desir dans elle meme | c.à.d. dans mon ame. Ceci vous suffira peutetre pour vous rappeller tout le reve qui etoit fort beau, une autre que je fis aussi à Nithuys et que je crois vous avoir conté, non moins extraordinaire, fut que feu Dentan m'accusa d'une horrible perfidie (je ne me rappelle plus en quoi elle consistoit), je sentis dans ma conscience avec la plus parfaitte conviction mon innocence. Il me montra un instrument, mais Grand Dieu, coment vous depeindre cet instrument, puisque je ne le vis pas avec les yeux du corps. Quoiqu'il en soit, cet instrument me donna la conviction non moins parfaitte que dans lui j'avois commis cette perfidie. Quoique dans moi je ne l'eusse pas commis, ce reve m'attrista puisque je n'ai jamais bien pu le comprendre. Cependant il m'a fait faire bien des reflexions. Je n'ai fait encore deux fort extraordinaires depuis que je ne vous ai vu que faute de tems et | de mots je n'ai pu vous comuniquer par ecrit, quoique je l'eusse tenté de bouche si je vous avois vu. A force de circonlocution et de signes je me serois peut etre fait comprendre à vous.

Il y a 4 jours que je viens d'en faire un qui m'a uniquement occupé depuis ce tems, que ne puis-je vous le comuniquer par sensation. Car par des mots cela me paroit aussi peu possible que de faire {sentir} à quelqu'un l'idee du bleu sans lui en procurer la sensation. Mais peutetre avez vous eu une sensation pareille soit en vue ou eveillé. Je le soupconnerois meme par quelques expressions qui se

trouvent dans l'Aristée et d'autres de vos ouvrages. Ainsi je veux chercher à vous le peindre tant bien que mal. Vous savez au moins nager comme dit le Socrate grec.

❧

Lettre IV.118 – Diotime, sans date [… juillet 1784] = *BN 1155 / 31-35*

Je me trouvois dans une situation ou pour satisfaire ma conscience, il me falloit prendre un parti qui me donneroit une apparence fort meprisable aux yeux du public et de toutes mes connoissances particulieres sans que je puisse les desabuser. Je le pris cependant ce parti mais avec une sentiment si douloureux et avec cette lutte interne que j'aurois apparament éveillée dans un cas pareil. J'etois toute absorbée dans la tristesse de ma situation, m'efforcant de me soutenir par la contemplation de mes motifs et mes rapports etternels, mais la marche lente de l'intellect ne souffrant pas que ces demonstrations longues qui impliquent tout l'ordre de l'Univers en tant que nous le connoissons puisse jamais faire tableau et agir sur l'ame comme des choses coexistantes avec nous et entr'elles. Elles me soutenoient à la verité jusqu'à la ferme dans ma resolution, mais toujours avec travail et souffrance et obligé de me repetter sans cesse mes motifs pour n'être pas tenté d'abandonner cette {vire} | j'en etois à ces {repetitions} lorsque tout à coup il m'arriva dans l'ame à peu près ce qui arrive au Corps lorsque le bas ventre ayant été longtems violemment crispé par des crampes qui ont absolument resseré le cerveaux et suspendus toutes les facultes de pensés. On prend un doze d'opium, on sent tout à coup tous les conduits des fluides qui etoient crispés se degager, s'elargir, cette sensation voluptueuse du corps s'etend à l'ame, la faculte de pensé revient et semble mille fois plus clair et plus riche que par le passé. Mais que dis-je, eussiez vous eprouvé cette sensation, coment pourroit elle peindre celle que je lui compare puisque – en moi du moins – elle

n'a aucun exemplaire dans ma composition eveillée et ne ressemble pas meme à cella comme l'ombre au corps. J'eprouvai donc | comme s'il tomboit tout à coup des yeux de mon ame une croute épaisse, et j'eus alors de toutes ces demonstrations successive par les quelles mon intellect avoit passé de l'harmonie generale de mes rapports eternels avec Dieu. L'existant et le possible de la nullité de l'instant présent, de souffrance morale momentanées, qu'elle ne derive que de nos bornes qui ne souffrent pas que nous puissions sentir le passé, le présent et le futur comme un seul tout, ou le présent desagreable, ou qui ne l'est meme qu'en qualité de présent qui a un passé et un futur, se noyeroit et ne seroit qu'un chainon necessaire et p.c. agreable dans l'immense mer de voluptés que nous appellons le tout. Tous cela, mon cher Socrate, que le tems ne me permet que d'indiquer et bien | d'autres idées qui etoit entrée dans ma contemplation successive (et p.c. peu efficiante comme sensation) auparavant se presente à mon ame come une seule intuition. Grand Dieu, que ne puis je vous donner une idée de cette espece de conviction et delicieuse sensation. Elle est precisément pour l'intensité – à l'ame – ce que les sensations simples du voir le soleil, de l'entendre du son d'une flute p.e. et dont si on lui proposoit ensuite de lui demontrer qu'elle a vu l'objet qu'elle nome le soleil, qu'elle a entendu un objet tel que le son de la flutte, elle riroit comme de la plus parfaitte absurdité d'une telle proposition, tellement cette conviction vivante, intuitive, riche differoit des plus parfaittes convictions où notre intellect est obligé de se trainer | succesivement d'une proposition à l'autre pendant que les sensations qui sont les sujets de ces propositions disparoissent necessairement dans le tems, soit toutes, soit en partie, et la demonstration s'affoiblit non sueulement en general, parceque la succession empeche l'effet de l'ensemble, mais encore parcequ'elle rend les objets ou idées de ces objets toutes, ou en plus grandes parties symboliques. Enfin dans l'instant que j'eus cette (coment l'appellerai-je) cette grande vision, mon ame tourna de l'etat le plus triste dans l'etat le plus voluptueux. La meme action qui m'avoit couté un moment auparavant tant de luttes et d'efforts {se} fit avec une

aisance telle que je ne pouvois plus me remettre, meme en idée dans cette etat et en comprendre la possibilité. | Seulement je fis en revant meme la reflexion combien tous ce que nous nommons vertu, effort, grandeur, tient uniquement au degré et à l'especе de notre conviction. Et je compris que des gens comme Socrate que nous voyons grands avec autant de facilité que nous voyons l'aigle planer doivent tirer cette facilité en plus grande partie de l'especе de leur convictions et demonstrations plus approchantes de cette intuition que se manifesta à moi dans ce reve. Depuis ce moment j'ai été presque continuellement obsedé de cette aparition. Elle m'a fait faire des reflexions et m'a donné des vues nouvelles de plus d'une especе, une entr'autre que je ne veux et ne puis que vous indiquer pour | tourner vos yeux de ce coté. C'est que la quantité de choses qu'on est obligé d'apprendre c.a.d. d'idées qu'il faut recevoir d'ailleurs une de notre propre sens dans nos oreiles modernes pour n'etre pas d'une crasse ignorum et qui p.c. s'associent plus ou moins avec chaque sensation, nuit beaucoup à leur intensité et nous eloigne d'autant plus de cet etat d'intuition des verités importantes qui devroient etre les mobiles de nos actions pour qu'elles fussent parfaites dans leur but, et harmonieuses par le choix des moyens. Chacune du petit nombre de ces verités s'amalgame avec tant de verites moins importantes, d'autres presqu'entierement etrangeres, d'autres qui par leur nature ne sont pas suceptibles d'intuitions n'etant que | des formules consequentes de consequences, d'autres enfin qui ne sont que des verites de profil – que semblable à une goute de liqueur forte noyé dans cent autres liqueurs plus foibles et heterogenes. Son action sur l'ame ne se fait plus directement mais tout au plus par le moyen de l'intellect qui a retenu l'ombre du corps noyé.

Je ne puis relire ce fatras 1° parce que je n'en ai pas le tems, 2do parce que surement je ne pourrois me resoudre à vous l'envoyer si je le relisois. Je vous supplie de me dire si vous en avez compris quelque brin par ci par là, et ce que vous y avez compris. J'en suis extre- | mement curieuse. Je vous jure cependant que si je n'etois sure que la mine la plus brute et souvent pour votre tete la

mellieure etoffe j'aurois fait comme j'ai deja du faire souvent, que dans l'impossibilité de pouvoir exprimer clairement certains sensations extraord. et certaines experiences et dans l'impossibilité de vous les donner meme obscurement sans etre excessivement longue comme auj. Je fus obligé de vous les taire tout à fait quoiqu'il en soit mes moments les plus doux sont encore à l'heure qu'il est ceux où je parviens à resaisir un ombre eloigné de la sensation de mon reve qui fait epoque | pour moi assurement.

Adieu cher Socrate, vous m'avez effrayé en me menacant de ne point m'envoyer de crajons. Dans une lettre precedente[50] vous m'avez marqué que Tornburi vous avoit engagé ceux qui etoient au Texel. J'en ai promis à tant de personnes qui les attendent au impatience. |

P.S. Renvoyez moi tout d'abord la lettre de la Princesse.

❧

Lettre IV.119 – Diotime, 4 janvier 1787 = *Kp 26 / 1*

Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 120-122.

Angelmodde, le 4 de jan. 1787

Me trouvant il y a quelque jours à Munster pour un demi jour, mon cher Socrate, j'emportui selon vos ordres, Longin quoique je l'aie deja lu ci devant. J'emportai en meme tems, par hazard Lucien qui etoit lu a coté de Longin et que j'avois lu aussi, et les petits momens qui ce sont presentéz depuis, toutes les fois que je voulois pour vous obeïr ouvrir Longin, je ne scais quel destin – me fit ouvrir Lucien, si bien que depuis ce tems j'ai bien lu {p...} par là dans le dernier, mais pas un mot dans {le} premier, et je vous avoue que le souvenir qui m'en

50 Cf. Hemsterhuis, *Ma toute chère Diotime*, lettres 5.50 (29 juin 1784) et 5.54 (13 juillet 1784).

reste me donne pour lui une repugnance qu'un ordre reïteré de votre part sera seul capable de vaincre, car je me rappelle qu'il m'a ennuié et peu instruit, ce qui est un peu rude lorqu'on connoit un peu le prix du tems et qu'on est pauvre de ce coté. Ainsi songez y bien, voyez s'il ne seroit pas possible de m'adresser la suite de vos beaux discours sur le sublime sans m'imposer la penitence de lire Longin. J'aime mieux relire Homere 12 fois si pourtant il me faut lire la dessus autre chose que vos {...} | dont j'attens la suite avec beaucoup d'impatience. En feuilletant Lucien j'y ai trouvé deux fois le passage cité dans l'Alexis au sujet du tombeau de Jupiter en Crete, ce qui (si ce passage est pris dans Lucien et ne se trouve dans quelque autre poete plus ancien) me paroitroit faire un petit anachronisme. La traduction de l'Alexis est fait mais je ne l'ai pas recu encore. Je viens d'envoyer un exemplaire corrigé de l'Alexis en francois aussi, à Jacobi à sa requisition, pour le faire imprimer dans l'original en meme tems que dans la traduction. Il croit qu'il vaut mieux faire imprimer à part l'Alexis et le Simon, je lui ai repondu que j'en demanderois votre avis, ainsi je vous prie de m'écrire votre reponse par la 1ere poste.

Je n'ai pas envoyé encore le Simon parcequ'il m'est venu en le relisant une reflexion que je veux vous comuniquer des que j'en aurai le tems, il me faut pour cela le tems et la disposition d'ecrire une couple de pages pensées.

Pour la 1ere fois, mon cher Socrate, vous avez passé sous silence un evenement considerable | qui s'est passe la nuit du 3 au 4 dans les regions celestes. En verité je ne scais com^{m}ent expliquer ce silence, seroit-ce que vous inspirefait une longue absence de l'Olympe ou bien seroit-ce en haine de Diane qu'il concernoit quoiqu'il en soit cet evenement fut caché a nos yeux profanes par d'epais brouillards et ne se manifesta que par les tenebres qui s'accrurent et se dissiperent successive{ment} pendant près de 3 heures.

Je crois qu'en haine de cette meme Deesse vous mettez des obstacles aux progres de Δ et de ses enfans dans la connoissance plus parfaite à ce qui la concerne, puisque vous continuez à me priver des moyens de la voir de plus près.

Le beau telescope qui se raccomode à Londres depuis 8 ans ne seroit il pas achevé encore?

Adieu, mon cherissime Socrate. Depuis 3 nuits je ne reve que des guenilles ce qui fait une grandissime différance pour mon existance pendant le jour, ainsi ne suis-je guere qu'une guenille depuis 3 jours, {esclave} d'un corps, qui me fait trop sentir son existance.

> Post nubila phoebus. Adieu, je vous donne ma benediction et demande pour nous une benediction plus efficiente, avec ardeur.
> P.S. Dans ce moment je recois votre nro. 1, je {t'ouvre ma} lettre sur le point de son depart pour vous en donner avis. Le Grand Homme est de retour depuis longtems, tantot ici tantot en ville. On dit l'Electeur et {apres} l'assemble des Etats, il se porte bien et je vais entrer en ville bientot {...}.
> Dites moi donc de grace si le Corps vous a remis enfin les 6 guinées ou non. |

[Couvert] fro Wesel

A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye

❧

Lettre IV.120 – Diotime, 12 janvier 1787 = *Kp 26 / 5*

Angelmodde, le 12 de janv. 1787

Il est pres de 10 heures, mon cher Socrate, au moment ou je recois votre beau nro 3, et je n'ai pas eu le tems d'ecrire hier. En grande hate donc je vous dirai que ce que vous proposez sur le regime de Mitri est une experience deja comencée par moi depuis le mois d'octobre, imaginée deja il y a un an et comuniquée au Grand Homme, qui trouva l'idée bonne. Je suis toujours fier, mon cher S., lorsque

nos reflexions coincident si singulierement. Pour votre garçon au 3 facultés, j'aimerois autant qu'elles fussent zero tout 4. C'est comme vous dites l'art de former un esclave, et si je comptois cette activité pour quelque chose d'autre que monstre, je ne tiendrois qu'à moi d'etre contente, mais j'aimerois cent fois mieux voir les 3 autres aneantis. |

Je n'ai pas confondue velleïeté et activité. Si mes expressions les confondent attribuez le à ma hate et comptez que lorsque j'ecris au de là de 2 pages. C'est toujours on porte. Adieu et toutes mes benedictions, que le seul Dieu veuille realiser. |

[Couvert] fro Wesel

A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye, en Hollande

❧

Lettre IV.121 – Diotime, 16 janvier 1787 = *Kp 26 / 6*

Angelmodde, le 16 de janv. 1787

Cher Socrate, en verité votre derniere lettre par l'extreme subtilité de sa taille, a nourrie mon indulgence jusqu'à l'indigestion, ainsi de grace ne lui donnez pas de sitot, une nourriture. Non qu'elle n'ait {l'...} assez robuste pour soutenir encore des centaines d'indigestions, mais parce que que sa garde malade l'organe moral en souffre, et songez que c'est celleci surtout qu'it faut traitter en favorite si vous voulez etre bien en Cour. Pour moi, mon cher Socrate, qui ai arraché ce l'impitoyable poste faux le dernier jour de poste, plus de tems que probablement vous n'eussiez desiré en ne consultant que les directeurs de vos plaisir, il s'en venge aujourd'hui, je ne recus votre lettre qu'hier apres le diner. Le Grand Homme etoit ici pour 2 jours, et comme à cause des Etats assemblés, il ne nous arrive pas souvent d'etre si longtems de suite ensemble, cela me prit encore les petits restes

de la journée d'hier tout entiere, dans la ferme esperance cependant de remplir le besoin de vous ecrire, ce matin un peu à mon aise, mais helas | une forte menace de rhumatisme et sciatique m'obligea de prendre un fois une forte dose d'opium, ce qui m'attira telle ment les faveurs de Morphée que je ne pu sortir d'entre ses bras qu'au moment où je vous trace celleci, et le messager pret à partir n'a que le tems qu'il lui faut pour arriver à la poste.

J'ai lu la lettre des Etats de Frise à ceux d'Hollande. Camper y a-t-il part? Rien ne devroit tant prouver l'amitié que les verités qu'on se dit, si cette conclusion est juste et que tous ce qu'ils se disent sont des verités, leur amitié est veritablement exemplaire et il faudra en conclure contre vous, mon cher S., que deux Etats ont un organe moral.

Le Grand Homme vous salue de milles beaux et bons saluts. Il se porte à merveille et moi aussi pour la saison, mais aussi quel bel hiver?

Adieu, je vous embrasse de tout mon name. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye, en Hollande
fro Wesel

❧

Lettre IV.122 – Diotime, 19 janvier 1787 = *Kp 26 / 7*

Angelmodde, le 19 de janv. 1787

Mon cher Socrate! Il part dans ce moment ci une occation pour Munster et je ne puis en avoir d'autre que lorsque votre lettre me sera apportée ce qui est souvent tard. Ainsi je ne veux pas l'attendre, et me reserve d'y repondre le jour de poste prochain. Les notes pour l'Alexis sont à Dusseldorff depuis 15e janv., mais je n'ai pas encore la traduction.

Je me flatte que ce n'est pas tout de bon que vous voulez vous faire elir dictateur.

Mon cher, au condition proposéz, ce n'est pas que je les trouve deraisonnable, mais j'ai si grand besoin encore de votre tête qu'il faut me pardonner si mon egoïsme surpasse encore l'amour que je pourrois avoir pour votre patrie, dont je ne scais pas si toutes les tetes prises ensembles pourroient valoir celle qui m'est si chere. En verité la societé est un corps qui me cause de l'hypochondrie chaque fois que j'y jette les yeux, c'est pourquoi j'ai la gazette en une sorte d'horreur. Pourtant le | le jour que par vos ordres j'y lu la lettre des Etats de foire mes yeux se fixerent par hazard aussi sur l'article de la France, et ne voila-t-il pas que j'y lis. En propres termes, que le gouvernement francois merite de grands eloges pour avoir rehabilité aussitot qu'il eut decouvert son innocence, un colonel corse qu'on avoit fait fouetter, marquer et travailler 3 ans aux galeres innocement. Au lieu de dire que le gouvernement francois merite d'etre fouetté, marqué, et condamné aux galeres pour l'avoir fait souffrir cette ignominie à un innocent, et surtout pour ne pas, apres lui avoir demandé pardon à genoux, le combler (au moins pour sa justification quelconque du gouvernement) d'honneurs et de richesses lui et toute sa famille, en amendement d'une reparation impossible. De grace, mon cher Socrate, ne m'assignez plus de gazette a lire. Cela me donne de l'hypochondrie pour 15 jours. | Et puis ne soyez pas surpris si j'evite pour moi et les miens, partout ou je le puis les cloaques qu'on nome villes, à la campagne on voit des hommes sur les quels les traces de la societé paroissent peu et rarement; les inconvenians là ne sont que epines que la nature attacha par tout à la rose, et je me souviens de ce mot de David lorsqu'il choisit la perte: j'aime mieux tomber entre les mains de Dieu qu'entre celles des hommes.

Ma santé est meilleure qu'elle ne l'a été depuis bien des années en hiver. Je ne souffre que de mon bas ventre, surtout quand j'ai lu la gazette. Pour le traité sur le sublime, il est toujours sur ma table, j'étudie si je ne pourrois pas le prendre par infussion.

Dieu nous benisse, mon cher Socrate, et nous accomplisse le plutot que faire le pourra. En attendent gardez moi bien votre tete, je vous l'a reccomande. – Δ

Lettre IV.123 – Diotime, 26 janvier 1787 = *Kp 26 / 8*

Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 122-123.

Angelmodde, le 26 jan. 1787

Mon tres cher Socrate! C'est bien malgré moi que j'ai manqué le jour de poste dernier ayant souffert d'une forte diharree qui à force de me faire courir me fit passer l'heure requise, je suis plus faché encore de ne pouvoir me dedomager aujourd'hui en causant avec vous d'autant plus longtemps. Mais j'ai du ecrire au Prince une lettre longue pour obeïr à ses ordres exprès. Cette lettre de 6 pages m'a pris plus de tems que si je vous en avois ecrit douze, parceque pour ne dire ni trop ni trop peu, me transporter dans lui comme lecteur, et rester dans le vraï absolument, vous jugez qu'il faut interrompre souvent et reflechir, et abstraire plus profondement peutetre que s'il s'agissoit de quelque profonde recherche metaphysique.

Avant hier le 24 au soir entre 7 et 8 heure j'ai revu ici pour la 1ere fois | le meme phenomene, à tres peu pres que nous vimes ensemble une nuit à Niethuys, une Aurore boreale couleur de feu absolument mais d'une figure differante, le dernier etoit en forme de bande de la largeur a peu pres du Zodiaque, s'étendant de l'est à l'ouest, celui ci commence par des rayons absolument semblables (seulement moins eclatants) à ceux du soleil partant. Du sud est, vu nord ouest, ces rayons rougissoit peu à peu en comencent du coté de l'est cette rougeur, s'etendant devenoit toujours plus foncé jusqu'à ce que tous le rayon fut couleur de sang. Alors il disparoissoit en qualité de rayon se barbouillant en tache couleur de sang et aussitot naissoit de nouveaux rayons blanc à coté, c.à.d. plus vers l'ouest ceux ci rougissoit de rechef peu à peu à l'est, et le tout alloit ici come chez le precedant bien entendu que la grande tache rouge qui etoit resté du 1er se dissipoit à mesure que le nouveau rayon rougissoit. Et ce | phenomene successif dura plus d'une heure dans le meme ordre absolument, il ne manqua à

sa beauté que l'immense mer de vapeurs qui couvroit notre horizon a Niethuys et dans laquelle se reflechissoit si bien le phenomene celeste que nous mit dans une extase qui se renouvelle en moi chaque fois que j'y pense. Si le Prince aime ces choses lisez lui ceci.

Adieu cher Socrate, je vous embrasse, je vous benis, et vous conjure de ne pas donner à dejeuner aux belles dames les jours de postes. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye

fro Wesel

❧

Lettre IV.124 – Diotime, 29 janvier [1787] = *Kp 27 / 8*

Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 123-126.

Angelmodde, le 29 de janvier

Je suis faché, mon cher Socrate, d'avoir à vous dire en consequence d'une experience consomé, que ce n'est probablement pas l'opium pris le soir qui peut avoir causé chez vous, la modification facheuse d'esprit à la quelle je n'oserois donner le nom, qu'il vous plait lui donner;[51] lorsqu'il s'agit d'en faire l'adjectif de votre tete sacrée, il est d'apres cette experiance consomée, tres vraï que pris le matin, il donne pendant le jour à l'imagination une activité et un feu dont la votre n'a pas besoin pour {vous} faire briller en qualité de genie poetique. Mais dont je croirois pouvoir me servir avec succes pour en donner pour quelques heures l'apparance, à l'imagination la plus pauvre pourvû qu'elle contint une vingtaine d'idees à combiner et à permuter. Mais quand, comme vous, on prend l'opium pour la santé du corps plutot que pour se donner la sensation de ce que c'est qu'un genie poetique, il me paroit hors de doute qu'il vaut mieux le prendre

51 Cf. *Ma toute chère Diotime*, lettre 8.8, 26 janvier 1787; lettre 8.12, 9 février 1787.

le soir, par la raison que son effet etant de provoquer la transpiration en | detendant artificiellement les nerfs et en general tous les vaisseaux, contractés plus qu'ils ne doivent l'être. Il est clair que si vous le prenez le soir, la chaleur du lit, joint à la tranquilité dont jouissent tous les organes, favorise cette detention et cette transpiration. Au lieu que si vous le prenez le matin il se joïnt à l'activité journailleres.

Le plaisir de se sentir si dispos et la vivacité surnaturelle de l'imagination, ce qui pris ensemble fait aisément succomber à la tentation de jouïr de toutes ses facultés. Or, vous seul excepté, mon cher Socrate (car Minerve, Apollon et les neufs soeurs me preservent de vous supposer capable de n'agir pas un seul instant selon les principes de la plus parfaite sagesse), chez l' homme l'abus est si près de l'usage, qu'il me paroit assez sure qu'à force de vouloir jouïr pendant le jour de cette situation agréable pour l'ame, on detruit l'effet de l'opium sur le corps, si meme on n'y produit de nouvelles contractions ou crampes dans les fibres du cerveau et par correspondance dans le bas ventre et le reste du corps. Je ne conseillerois donc la volupté de l'opium pendant le | jour, que dans le cas d'une harangue à faire ou enfin lorsqu'en general on prévoit se trouver le jour dans une occation où on auroit quelqu' affaire peu ragoutante et qui cependant demanderoit une grande et prompte concentration d'idées. Pour moi l'opium pris le soir me rend (en m'hibitant à la verité quelque fois un tant soit peu plus que de coutume) encore, le grand service de me rendre plus passive le lendemain, ce qui me tient lieu de plusieurs grosses vertues qui me manquent. Aussi j'en prends comunément, lorsque les déffauts contrairs comencent à entamer un peu trop visiblement mon systeme nerveux, pour me conserver dans la dignité philosophique requise vis à vis de mes enfans, lorsqu'il me faut impudenment leur demontrer en belles paroles et en faisant mine de ne les connoitre que de reputation, que rien n'est si laid que ces deffauts.

Vive l'opium, mon cher Socrate! Sans lui je serois deja perdu d'honneur et de reputation dans le cercle ou du haut de ma chair.

Je brille maintenant comme le gras curé qui après avoir mangé en cachette un oïe grasse avec sa gouvernante, s'en va demontrer | au prone, avec des regards enflammés par un vin delicieux, que rien n'est si beau que l'abstinence. Je dois pourtant vous dire, mon cher Socrate, pour mon honneur, que je sais etre modeste aussi de tems en tems, au point d'avouer à mon auditoire que personne n'est absolument parfait, et que, même MOI j'ai des deffauts. Imitez ce bel exemple, mon cher Socrate, lorsque vous avez un auditoire à gouverner, mais n'oubliez pas qu'en avouant le general il faut toujours nier ferme et fort le particulier. Voila des leçons, corrolaires, des intructions sur l'opium, qui j'espere me vaudront une lettre un peu mieux nourrie de votre part que les dernieres.

Le Grand Homme qui fut ici hier est allé aujourd'hui à Paderborn pour 8 jours. Il se porte très bien et vous salue, avec tous ce qui m'environne. Adieu cher Socrate!

> Jouïssez sous l'influence directe de la divinité des biens moyennant les quels on se passe de l'opium, et priez pour moi afin qu'il m'en arrive autant. |

❧

Lettre IV.125 – Diotime, 5 février 1787 = *Kp 26 / 9*

Angelmodde, le 5e de fev. 1787

Je sens vivement, mon très cher Socrate, votre embarras relativement aux os dont vous vous etes chargé, et voudrois de tout mon coeur vous envoyer mes 3 chiens de chasses qui n'ont pas des talens mediocres dans ce genre, à votre service, si (je dois l'avouer) je n'eprouvois un plaisir un peu malin a la verité à vous voir dans une ecole, qui j'espere vous corrigera une bonne foi d'un penchant dont personne ne souffre plus que moi, et s'il n'etoit peu genereux de battre un

homme à terre, je pouvois vous accabler sous le poid enorme de vos promesses écrites ce qui en toute bonne justice est tout autre chose encore qu'une promesse verbale, dont le vent emporte les preuves, et qui ne vous mettent dans l'ombre que parce qu'il vous reste encore quelque pudeur, au milieu d'un siecle impudent.

Si vous voulez mon avis dans ce cruel embarras le voici, faites sculpter un grand os d'un beau marbre, mettez le dans le geule respectable d'un cerbere artistement sculpté, et ajoutez y une | inscription qui apprennent aux passans que ces os, parceque Cerbere, qui doit s'y connoitre, a daigné d'en nourrir, sont devenus immortels comme lui.

Je compatis un peu plus un embarras que vous donne l'ami en question; un faux tacte moral est une qualité incomode pour le possesseur et plus encore pour ceux qui entrent dans son cercle d'activité, car lui, il n'en est-incomodé que quelque fois apres coup, au lieu que les autres en souffrent continuellement. Je ne puis vous dire du nouveau sur Longin, n'ayant avancé que d'un couple des chapitres depuis ma derniere. Je me rappele seulement d'une critique qu'il fait d'Euripide qui dit « La montagne à leur cris repond en mugissant » et qui me paroit très fausse. Voyez son chap. 13.

Ma santé est aussi parfaitement bonne cet hiver qu'elle a toujours été mauvaise les hivers precedents. J'attribue ce changement en partie au conseil de Camper de porter de gros bas de laine que j'ai suivi, et en plus grande partie au tranquil sejour et pure air de la campagne, la semaine prochaine comensement du careme.

Je compte cependant aller pour quelque semaine à Munster, pour l'amour du Grand Homme qui m'y desire. Il vient de me quitter me chargeant de vous | dire milles belles et bonnes choses. Son Electeur qui en fait tout le cas qu'il doit en faire et qui est encore à Munster l'occupe beaucoup. Buchholz et Druffel, dont j'espere que vous vous souvenez encore, viennent me voir de tems en tems et se qualifient chacun dans son genre de plus en plus. En verité je ne les voudroit pas

autrement en ne considerant que mon aptitude d'acquiere de nouvelles idées et sensations, à quoi mon Haas me sert aussi merveilleusement, qui N.B. se developpe aussi de plus en plus et il est tres curieux de voir cette operation sans nuage quelconque comme à travers du cristal le plus clair comme je la vois chez lui en etant le moteur continuel, c.à.d. un tresor d'instruction qu'une ame absolument pure et naïve. Voila mon cher Socrate, outre mes enfans, mes occupations champetres. Si vous y ajoutez une demie douzaine de malades de fievres malignes au village dont je suis le medecin grace aux lumieres que je tiens des bontés de mon Esculape, parmis | les quels s'est trouvé une fille qui s'est trouvé tres ettonné d'avoir au bout du compte et de sa fievre encore de trop dans le corps un enfant, un petit embarras qu'elle a daigné partager avec moi en me le confiant et me chargeant de l'en debarasser de maniere ou d'autre. Me voila donc en plein travail, entre elle, l'auteur du fait, que malgré son innocence et son ettonnement elle a scu me nommer d'abord, les parens du facteur qui ne sont pas gens à entendre raison aisément et le curé du lieu qui doit m'aider à les disposer en faveur du petit batard. Si je ne reüssis pas dans cette negotiation difficile, je vais me trouver un petit marmouset sur les bras, qui pourra faire mal augurer de mon long sejour à la campagne. Ne voudriez vous pas en tout cas, mon cher Socrate vous en avouer le pere, en donnant au public le traité qu'entre autre vous m'avez promis depuis si longtems sur la generation des ames. Le Corps se chargera de prouver, que le visible se fait de loin sans porter coup à la vertue qu'on appelle chasteté. Car il m'a assuré l'eté passé qu'on venoit de decouvrir cet art en Italie.

Adieu mon cher Socrate, votre idée de faire preceder les folies par les meaux me paroit si sublime que pour en faire usage sur le champ, je me fais le mal de me taire, présentant les folies que je ferois encore si je continuois.

❧

Lettre IV.126 – Diotime, 9 février 1787 = *Kp 26 / 10*

Angelmodde, le 9 de fev. 87

Il est 9 heures passé, mon cher Socrate, et les lettres d'Hollande ne me sont point parvenus encore. Il faut donc me resoudre à envoyer quelques lignes à Munster sans attendre davantage puisqu'il seroit trop tard. D'ailleurs, je ne suis pas digne aujourd'hui de vous entretenir longtems etant aussi parfaitement vuide et gonflée qu'une vessie duement rempli d'air. Je souffre d'une colique qui me parle si haut qu'elle gagne pour le moment un droit preponderant de se faire ecouter, et je ne pourrois guere vous dire que ce que je lui entends dire, ce qui ne seroit pas fort doux. A cela près je n'ai pas passé d'hiver encore dans une santé plus parfaitte que celui ci, aussi n'ai je pas vû d'hiver proprement dit encore, depuis le mois de nov. nous avons eu un automne perpetuel, et voila si je ne me trompe fort le printems. Ne seroit-il pas arrivé quelque changement dans l'inclinaison de l'axe du monde?

Dans ce moment on m'apporte votre lettre, mon cher Socrate, vous sentez que je n'ai pas ni le tems ni les facultés qu'il faudroit pour peser la valeur de votre | reflexion sur la qualité à soigner dans l'education. D'autant plus que pour le moment vous ne paroissez 1° un juge un peu interessé du cas puisque cette qualité est la votre, 2do suspect encore, en ce que vous avez besoin de regarder par une loupe l'infinissement petit dont vous avez à vous occuper, afin d'etre capable d'y mettre tous le soin que la reputation de Socrate (si ce n'est la chose) exige. En general je vois confusément du bien et du mal à la chose et si ce cahos s' eclaircit j'en parlerai plus amplement peut etre mardi ou vendredi prochain.

Adieu mon tres cherissime Socrate, la lecture de votre lettre a emporté le reste de mon tems, je suis pressé a minute, mais quoique ce soit, en courant que je vous donne ma benediction. Elle n'en a ni moins de intensité ni moins d'extension. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye, en Hollande
fro Wesel

❧

Lettre IV.127 – Diotime, 11 février 1787 = *Kp 27,I,9*

Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 126-129.

Angelmodde, le 11de fev. • 1787?

Le mot « ennuyeux », mon cher S., est un mot relatif.[52] Un livre qui plait aux savants de tous les siecles, peut ennuier un laïque,

I° par la raison qu'il est laïque comparativiment à ces savants,

II° parce que ce laïque précisement parce qu'il n'est pas savant, a dans sa tete une marche psychologique naturelle pour parvenir au meme sujet, que ce livre detourne bien loin de la favoriser, tandis que les savants ne veuillent que savoir les propositions generales qui ce laissent abstraires de toutes les classes {contenues} sous la rubrique du sujet, deux buts fort differents qui souvent s'entrenuisent.

III° Il peut ennuier parceque soit qu'on ait lu le livre meme, ou dans d'autres livres les parties dont il est composé ou qu'on ait pensé souvent à la chose, ou parceque enfin toutes ces raisons prises ensembles nous representent les choses que nous lisons comme triviales, or le trivial degoute à proportion, qu'on est {... ...} |

IV° Il peut etre ennuyeux pour quelqu'un parce que ce quelqu'un est BÊTE. Cette bêtise peut deriver

A d'une composition naturelle

B d'une composition acquise ou peut etre acquise

52 Cf. *Ma toute chère Diotime*, lettres 8.3, 9 janvier, et 8.12, 9 février, et 8.15, 20 février 1787.

a. par maladie du corps.

b. par le trop de santé de corps que produit l'opium

c. par comunication etc. etc. etc.

Mon cher Socrate, je n'ai malheureusement pas le tems de parachever ce beau tableau où il y a de quoi faire un choix de decider pourquoi le Longin m'ennuie que je remet à votre bon plaisir, mais il m'ennuit encore, et malgré cela je fais chaque jour quelque petits pas pour le mettre à fin.

Au reste il vous plait à dire que j'y suis obligé parceque NOUS avions le dessin de rechercher la source du sublime. La recherche etoit pour vous, et pour moi une grande paires {d'oscille... ...} |

Ne pretendez pas m'oter le merite de mon obeïssance.

Ce n'est pas parceque je crains que nous ne fussions pas d'accord sur Mitri si nous nous parlions, que je vous ai priez de ne point suggerer de conseil au Corps. Mais c'est parce que nous devons differer necessairement là où nous ne nous sommes pas parlé, et où par consequent les données pour raisonner juste vous manquent tout à fait. D'ailleurs à entendre parler un simple theoriste tout est si aisé dans l'education, que le practicien qui avec une theorie cent fois mieux fondée, ne peut livrer la motié de ce qui que demontre le theoreticien ne paroit qu'une bête dans son metier, sans la conversation du moins. Lorsque je considere dans plusieurs de vos lettres, mon cher Socrate, la facilité avec la quelle vous peïgnez les perfections qui doivent, selon vous, suivre de cette ou telles mesures, je ne saurois en rien nier, ni affirmer la maniere generale dont vous posez les principes et les conséquences, mais comme l'education regarde non pas un homme general ou abstrait{...} des individus des {re...} pour des {d...ants ...} | individuels, tirez d'un principe abstrait, ne sauroit etre appliquables qu'autant que le sujet auquel il doit s'appliquer est parfaitement déterminé dans toutes ses qualités et circonstances. C'est ainsi que quoiqu'il soit parfaitement vraï que pour vivre et vivre en santé, il est bon que l'homme fasse tous les jours une, deux ou 3 repas, si cependant vous appliquiez ce raisonnement en en tirant tout plein de

consequences de bien qui en resulteroit, à un sujet malade sans savoir ni qu'il est malade ni sa maladie. Votre raisonnement pourroit etre faux dans toutes ses parties dans l'application. Donc lors que vous m'ecrivez à moi vos idées applicables, elles me sont utile, non applicables, elles ne sauroient me nuire; ainsi tout est bien. Mais lorsque vous faites ces memes raisonnemens au Corps, il en resulte, surtout selon ses etroites idées helvetiennes, qu'il doit en conclure qu'il ne tient qu'à moi de faire de Mitri ce grand homme, par exemple dans l'ecole du quel tous les jeunes gens de la Westphalie doivent deja {ap...} se former et devenir des genies militaires, si j'etois {... ...} Quant à l'arpentage dont vous parlez il y a longtems que mes enfans ont toutes les contrées autour d'Angelmodde {...}; cela ne doit pas empecher les autres {amis} du corps dont chaque espece à son but differant, qui ne consiste pas seulement {à} une boite {... ...} ne sauroit tenir lieu de l'autre ici. Adieu mon cher Socrate, je vous benis et vous embrasse.

❧

Lettre IV.128 – Diotime, 15 février 1787 = *Kp 26 / 11*

Aussi Kp 26 / 2. – La lettre originale a été publiée dans: MTBG, p. 64-70. – Deutsche Übersetzung in: BTG I, p. 62.

Munster, le 15 de fev. 1787

Me voici enfin etablie en ville, mon cher Socrate, mais sans le Grand Homme, en verité je n'y serois pas. Tant il est vraï, quoique trivial, que ce ne sont pas les objets exterieures qui font le bonheur; car veritablement ma maison, la belle sale, dans la quelle je vous ecris, placée directement sous votre buste entre Alexandre le Grand, Goethe et Herder et vis à vis Homere, tous cela est à ma chaumiere et à mon salon d'Angelmodde à peu près comme une taverne d'Amsterdam est au Propylées, avec tout cela, j'aime mieux ma mie au guet, j'aime mieux ma mie.

La plume me tombe des mains, lorsque je songe seulement à entamer la liste de mes raisons de cette preférance, tant j'en ai, aussi je compte bien y retourner des que Mr. de Furstenberg aura porté l'assemblée des Etats à bonne fin, et nous esperons tout deux, que ce sera vers paques. Je suis flattée, mon cher Socrate, toutes les fois que vous trouvez dans la marche de ma tête quelque | ressemblance avec la votre, cela prouve que de tant de biens dont j'ai jouï, tout du moins n'a pas été perdu pour moi.

Vous me parlez souvent de votre vieillesse, cher Socrate, et il faut que je vous avoue toute ma foiblesse, cela me peine. L'idée de la distance de nos ages m'a peiné de tout tems, bien loin de parvenir à me familiariser avec elle, elle m'est devenue insuportable dans la proportion du cube des tems, la seule idée contrepoison fut ma debile santé, et comme elle est plus forte cet hiver, voulez vous bien croire, que les idées de distance d'age relativement à vous et au Grand Homme y ont regagnés un pouvoir, une vie que j'ai tant de peines du monde à gouverner, que cette experience me guerira je pense, totalement de toute plainte future sur ma debile santé. « Tous cela », me direz vous, « ne m'apprend pas, pourquoi je ne dois pas parler de ma vieillesse, car enfin en parler tue aussi peu que faire son testament. » Cela est vraï, mon ami, aussi je ne crains pas le mal à cause de son influence sur la chose, mais à cause de son influence sur un coté de ma | sagesse, que je vais vous devoiler, sans beaucoup caresser ma vanité, puisque vous verrez que ce n'est qu'un rideau qui couvre soigneusement ma folie. Mais enfin vous trouverez que ce n'est pas la 1re fois qu'elle joue ce role.

Vous avez connue, mon cher Socrate, ma monstrueuse sensibilité et comment elle fut de tout tems la source de tous mes deffauts: injustices, partialités, inégalités, colere; elle fut cause que tourmenté par les sentimens meme les plus doux, je ne connoissois presque que momentanément et pour éprouver plus surement les tourmens de Tantale, cette paix et ce repos interne, baze necessaire de toute grandeur et de tout bonheur.

Pour mes pretentions au grand, j'eus la sagesse d'y renoncer assez tot, mais il n'eut pas été egalement sage de renoncer à celles au bonheur, si meme cela fut possible à l'homme. Car c'est, je crois, cette heureuse impossibilité, qui fait son caractere le plus distinctif comme celui de ses titres le plus assuré à l'imortalité, du moins selon mes sensations et les votres. Mais enfin je me trompai encore trop longtems sur le genre de bonheur, dont l'homme est susceptible prenant l'amour ou plutot (puisque ce mot en francois exprime une fausse idée), l'aimer en general comme but objectif au lieu de le considerer comme moyen. | Cette erreur ne fut pas à la verité en moi theoretiquement, mais de fait sans que je m'en appercusse clairement, comme l'idée de grandeur, de tout savoir etc. l'avoit été pendant quelque tems.

L'epoque qui me porta si près du terme de ma transformation, epoque sainte et sacrée que je n'oublierai jamais, lui devant des sensations neuves et importantes, que je n'eusse jamais pu me procurer sans elle, et un changement total dans la direction de mes forces et desirs, me montra avec une limpidité inexprimable, une lumiere toute nouvelle. Je sentis en un mot (car les details ne sont pas l'affaire d'une lettre) que le bonheur, ou l'homme sage doit tendre tant qu'il est sous l'influence de la lune, consiste uniquement à mettre sa volonté en harmonie avec celle de Dieu à aimer cette volonté, ou en d'autres termes, à etre satisfait de tout présent. Je vis avec la même evidence qu'avec une sensibilité monstrueuse comme la mienne et une imagination vivifiée et modifiée depuis longues années par elle, je n'avois que deux moyens, dont l'un etoit violent, mais indispensables pour me guerir et m'amener là;

I° de m'occuper sans cesse à regarder en arriere sur l'immense somme d'experience, que j'ai acquise sur trois faits, | savoir:

1° que les choses prévues par mon imagination n'arriverent jamais absolument comme elle me l'avoit peint,

2° que toutes les choses qu'elle m'avoit peint comme insuportables, lorsqu'elles arriverent, arrivoient tellement modifies ou me trouvant tellement modifié,

qu'elles furent tres supportables et tournant toujours à un grand bien quelconque d'une durée plus grande et plus reelle que le mal, et

3° que je fus toujours convaincu apres coup que les choses que j'avois regardés comme essentielles à mon bonheur et desiré en consequence, me furent refuséz pour mon plus grand bien.

De ces 3 leçons frequentes j'ai tiré la conclusion evidente, que je n'etois qu'une bête en comparaison du Directeur Suprême de notre sort, et j'y ai gagné une confiance, un abandon absolu en ce Directeur, semblable à l'abandon d'un enfant entre les bras de sa mere; à quoi j'ai ajouté nombre d'experience instititués tout exprès à ce but, qui me convainquirent encore plus combien le fait differe de l'idée dans une imagination sensible, tels par exemple: Lorsque dans un grand froid, lorsque je voyois la riviere converti en un glacon, je me figurois etant au bord, que je me trouvai tout nud dans cette riviere. La sensation dans l'imagination en etoit horrible, je frissonnai, je tremblai comme si j'avois la fievre. | Vite j'appellai mes gens pour faire hacher la glace, j'obscurcissois mon idée; en me deshabillant, je sentois dedans; le fait meme comme application de mon activité interne et externe à une resolution me fut si agréable que je n'eus pas le tems seulement de sentir le mal. Voila pour les maux phisiques et les dangers, sur les quels entr'autre des experiances fait en songe, ont contribués à m'eclairer beaucoup et dont le resultat fut que nous avons en nous des forces contre le fait, que nous n'avons pas contre l'idée de la chose.

De tous cela resulta le second moyen, que j'ai nommé plus violent comme vous le sentirez sans explication, c'est de brider tellement mon imagination, que je ne lui permet plus avec conscience de ce que je fais un seul instant des tableaux sur le futur relatifs à moi ou à ce qui me touche, excepté ceux qu'evidenment je puis regarder sans crainte ni des projets sociaux quelquonques; c'est à dire des projets concernant les modifications de mon pelerinage ici bas, tellement qu'après m'etre convaincu que dans nos gouvernemens actuels on ne sauroit etre quelque chose de decidenment util pour soi et les autres par emploi dans la societé, je ne songe

pas plus à la destination sociale de mes enfans, | que si je n'en avois point, convaincue que cela se trouvera en tems et lieu, et qu'en y songeant je me gaterois moi meme mes yeux, sans y rien avancer.

Vous sentez, mon cher Socrate, que d'apres ces principes, et la préponderance inextinguible de l'amitié sur tous mes desirs, sentimens et idées, c'est surtout de ce coté que la bride doit etre absolument severe, et que c'est là la raison, qui me fait tressaillir comme à la vue de mon plus dangereux ennemi, lorsque je vois dans votre lettre le mot de vieillesse. Je suis parvenu par une obeïssance fidele et exacte à mes principes à accrocher cette intime paix si desirée, m'appliquant exactement au moment présent selon la profonde parole de la plus belle des prieres: Donnez nous aujourd'hui notre pain quotidien. Mais ce n'est pas sans sueur et labeur, sans une attention continuelle que je me conserve ce bien precieux, source de tant d'autres.

Mais puisque voila une fois la glace rompue, j'ose cependant vous demander la grace de me dire dans votre 1re lettre exactement | votre age et cela par 2 raisons, 1° parceque j'aurai besoin quelque jour peut etre de le savoir, 2do je voudrois le savoir par une curiosité psychologique. Je vois en vous un phenomene singulier, c'est que sans voir aucune de vos facultés diminuer si ce n'est peutetre l'activité externe, ce que je n'oserois assurer cependant, j'ai vu depuis quelques années la vivacite de votre imagination poetique, et ce qui s'appelle proprement l'esprit, c.à.d. la faculté de voir, de saisir, de rapprocher des semblabilités, des similitudes fort eloignées dans des total ou tout fort dissemblables en apparence croitre prodigieusement ou du moins se manifester plus habituellement.

Adieu, cherissime Socrate, que mes folies et mes foiblesses ne vous degoutent pas de m'aimer. Ne nous quittons (le quel des deux puisse ou doive etre le premier) qu'en croissant de ce coté comme de tous les autres, afin que nous continuions en toute eternité et que le restant puisse se couvrir de cette certitude comme d'un egide impenetrable contre l'ennemi le plus redoutable la solitude de l'aimant.

Adieu, cher Socrate, je ne puis, je ne veux, je ne dois pas continuer.

> Vous me ferez plaisir en me renvoyant cette lettre ou une copie, n'ayant pas le tems d'y bien reflechir; apresent je voudrois pouvoir revoir, si je n'ai rien omis d'essentiel, pour rendre le tableau vraï et justement tel qu'il est en moi, afin d'etre bien comprise.

❧

Lettre IV.129 – Diotime, 27 février 1787 = *Kp 25 / 6*

Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 129-130.

Munster, le 27 de fev. 1787

Milles remerciemens, cherissime Socrate, de votre excellante lettre. J'aurois desiré seulement que l'histoire de votre vie dont l'entrée promettoit tant n'eut pas fini si tot, car je vous avoue à ma honte que je ne suis pas assez avancé encore dans l'astrologie pour tirer de ces données, tous ce que vous vous en promettez. J'y penserai cependant encore et comme j'espere avoir un peu plus de loisir jeudi prochain qu'aujourd'hui, ou je ne puis vous ecrire qu'en courant, je vous en dirai des nouvelles. Je ne vous parle pas de ma course à Mulheim sur le Rhin, parceque j'aurois trop à vous en dire. J'ai vû pendant 3 jours un homme qui me fut cher mourir pour ainsi dire entre mes bras, avec un melange de sensations impossibles à exprimer dans une lettre. Jamais spectacle plus touchant n'a tour à tour dechiré et beatifié mon cœur. |

Enfin la mort s'est montré à moi cet hiver sous bien des formes differantes, mais toutes, hors une fois, aimables et saintes au possible. J'ai eu l'occation de faire une reflexion dans ces occations, qui me menent à croire que dans une belle ame, l'acte de la mort est un acte où l'ame se sentant {meme} romp ses chaines et se degage du corp avec force et que dans une ame pauvre et poltronne c'est le

corps qui peu à peu quitte l'ame par les loix mechaniques et phisiques, tandis que l'ame l'accroche et le tient ferme de tout son pouvoir tant qu'il est possible. Cela ne peint pas la chose mais la sensation que me donnent ces 2 especes.

Adieu cher Socrate. Adieu, je vous donne ma benediction et celle du Grand Homme et de tous ce qui m'est cher. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye, en Hollande
fr Wesel

❧

Lettre IV.130 – Diotime, 16 mars 1787 = *Kp 26 / 12*

Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 130-131.

Munster, le 16 de mars 1787

Mon cher Socrate, vous n'avez point recu de lettre de moi par le dernier courier par une raison assez singuliere, phenomène unique, qui vous parlera plus eloquenment de l'espece de stupefaction dont je fus malade, que tous ce que je pourrois vous en dire, en un mot je ne vous ai pas ecrit, parceque je l'ai oublié. Aussi je ne me rappelle pas d'avoir passé une journée comme le mardi passé. J'etois saisie d'une crampe à la tete qui mette tellement la concience de tous mes rapports, qu'incapable de lire, de parler avec qui que ce fut, ou de penser; je me suis promené haut et bas dans ma sale à peu près 12 heures avec les tres petits intervals necessairs pour reprendre des forces. Enfin ce ne fut que vers les 7 heures du soir, que j'eus une sensation, comme si | tout à coup il se perça quelque chose dans mon cerveau, un nuage epais se dissipa et je revis pour la 1e fois de la journée mon moi avec ses rapports comme reparoissant derriere ce nuage qui se dissipoit alors, seulement je me rappellai que c'etoit jour de courier et qu'il etoit parti vuide et je jugeai avec frayeur le degré de ma stupéfaction par

les degrés d'oubli, le 1er dans ce genre et de cette force. Ne seroit il pas permis de conclure irrevocablement d'un tel phenomene que l'ame est dans le cerveau? Je le demanderai au philosophe.

Camper vous m'avez demandé precédemment des lumieres sur l'ecrit de Jacobi qui est sous presse. Il s'agit encore toujours des memes objets qui ont été traités dans les resultats etc. et de detruire le systeme de l'idealisme, et celui de Kant. | Il paroitra incessament, et vous en aurez d'abord un exemplaire. Si vous voulez connoitre Kant, procurez vous un ouvrage de lui nommé Critik der reinen Vernunft. Pour ce qui est de Locke je l'ai lu en grande partie depuis que je suis ici, il m'a paru fort diffus, mais non pas sans merite aupres du public pour avoir labouré à la su{cces} de son front dans le champ des idé{es} simples, et avoir été (à ce que je crois) le 1er qui ait detruit le prejugé des idées innées.

Adieu cherissime Socrate, je suis toujours dans un etat de santé très languissant, et qui m'ote tout ressort propre à me rendre digne de converser avec Socrate. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye

fro Wesel

Linnemann – Henr. Munster / Rolink – Arn. Munster / Wittover, Aug.

❧

Lettre IV.131 – Diotime, 19 mars 1787 = *Kp 26 / 3*

Aussi Kp 26/13 – Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 132-133.

Munster, le 19 de mars 1787

Mon cher Socrate! Je crois que mon indulgence pour vos billets tire a sa fin. Je vous en avertis voyez si vous vous sentez quelque disposition à l'alimenter par un

couple de lettres de 16 a 20 pages, comme j'en ai de tems bien consciens pour moi. Je suis toujours egalement inhabile pour ecrire, mais assurément je n'en pense pas moins à vous. Jugez en vous meme, je revai hier encore que vous etiez mort, on m'emporta la nouvelle et en meme tems celle que vous alliez arriver incessament me l'anoncer vous meme, ce que je trouvai tout simple, vous arrivates en effet muni d'un plein pouvoir pour moi me nommant votre executeur testamentaire, et aux votre testament vous me remites une belle feuille de papier blanc toute brodée en ducats en forme d'etoiles à je ne scais plus quel usage. Notre entrevue se fit en grande et nombreuse societé, notez que les autres vous croyoit tous vivants car vous | parliez et parvissiez comme à l'ordinaire, moi seule je savois bien que vous etiez mort, et ma sensation etoit horrible, je criai sans cesse qu'on l'arrête, car je savois aussi, Dieu sait comment, que vos comissions faites vous alliez disparoitre subitement et pour toujours et les autres qui n'en savoient rien se moquoit de mes cris, enfin le moment arrive, vous aviez tout dit, mais la chose arriva autrement que je ne le savois – au lieu de disparoitre tout à coup – vous criates d'une voix de tonnere place! place! Aussitot la foule s'ouvre et vous prites un elan pour sortir d'une courre au travers d'une fenetre fermée. Le 1er elan, pendant lequel je tombai evanoui, ne reussit pas. Je revins a moi aux bruits de la foule qui s'ecrioit que vous y etiez encore, mais à peine vous revis-je que vous recomençates à prendre un second elan, et au moment de l'horrible | frayeur qui me saisit, je me reveillai fort fatiguée. Notez que le Corps etoit mort aussi, mais il ne vint pas me l'anoncer. Il ne me reste qu'à savoir actuellement, ce que je dois faire de la feuille de papier blanc brodée en ducats en etoîles car je l'ai entierement oublié, quoi que la feuïlle meme me soit aussi presente que je pourrois la peindre.

En voila assez, mon cher Socrate, pour prouver d'un coté que je pense à vous, et de l'autre que je ne pense pas d'un {plus} fort grand sens.

Mr Reder m'a interrompue pour me prier de vous demander des nouvelles de son frere au regiment des gardes dragons, où ce regiment est en garnison à présent

et si vous croyez que ce frere aimeroit mieux une petite charge civile dans sa patrie qui se presente pour lui ici dans ce moment ci. |

Mr Buchholtz me prie beaucoup de lui procurer pour de l'urgent de la semences de beaucoup de sortes de fleurs pour faire quelque cours de botanique, dites moi si vous le savez où il faut que je m'adresse pour cela. Il vous salue tres humblement, et pour ce qui regarde le soleil il n'est pas bien sure s'il tourne ou non. Mr Druffel vous presente les homages aussi et Mr de Furstenberg vous dit milles choses.

Adieu cherissime Socrate, je vous enverai une lettre pour Camper des que j'aurai le sens comun. Aimez moi en attendent dans l'esperance d'un meilleur future. Dans le present je n'y ai veritablement qu'un droit infiniment petit du 3 ou 4e ordre. Adieu je baise le pan de votre habit en toute humilité.

❧

Lettre IV.132 – Diotime, 27 mars 1787 = *Kp 26 / 14 = 5081-5084*

Munster, le 27 de mars 1787

Je ne prends la plume à la main, mon cher Socrate, que pour vous dire, que je ne saurois vous écrire. Je reviens d'un examen qui comença à 8 h eures du matin; il en est 11 et un ¼ et le bureau de poste pretend avoir les lettres à 11 et ½.

Ma santé est passable, je languis de me retrouver à Angelmodde, et de recevoir de vous une lettre d'une taille un peu plus raisonnable que je n'en ai vu de longtem.

Adieu mon cherissime Socrate, je souhaite une retention au Cynocephale de Suidas toutes les fois que vous vous mettez à votre table pour m'ecrire. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye

fro Wesel

Lettre IV.133 – Diotime, 2 & 3 avril 1787 = *Kp 26 / 15*

Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 133-135.

Munster, le 2e d'avril 1787

Mon cher Socrate! Je ne vous ai pas ecrit le dernier jour de poste, mais Dieu sait que ce n'est pas ma faute. J'eus ce jour là de telles crampes à la tête, que je ne songois à rien, pas même au jour de poste et ce ne fut que le soir que comencant à respirer un peu. Ma 1ere pensée fut le jour de poste et le regret de l'avoir manqué, que j'exprimai aussitot à Mr. de Furstenberg.

Votre lettre d'hier nro 26 m'a donné la sensation que vous ne vivez pas dans le mellieur des mondes possibles, mon cher Socrate. Vous croyez cependant, dites vous, qu'il y a plus d'un moyen de se delivrer des importunités de la veillesse. Il me paroit à moi, que pour quelqu'un qui sent aussi convictivement sa destination future que vous, celui là même suffit.

Mais j'avoue qu'à moins de faire semblant comme la Stoïciens de croire que le mal | n'est pas un mal, ou que le desagreable n'est pas desagréable, je n'en connois pas beaucoup d'autres. Quant à la folie des hommes, comme je me sens appartenir de pres à cette classe, je n'en puis doutter, puisque j'en fais journellement la dure experience dans moi même. Et je suppose que c'est pour cela meme, qu'à mesure que j'ai l'honneur de me mieux connoitre, je me sens plus portée à l'indulgence pour mes très chers confreres, au dessus de beaucoup desquels je me suis senti tenté de me croire dans certaines epoques de ma vie, qui par cela meme n'etoient pas les moins folles peutetre. Mais rien n'en guerit tant que les liaisons intimes avec des hommes où l'on apprend avec evidence ce que d'ailleurs on ne suppose etre d'usage qu'aux petites maisons, savoir, que les hommes se moquent presque tous les uns des autres, et que meme ceux qui sont reputés les plus sages, et decorés du titre magnifique | de grands hommes et de philosophes.

Celui qui brille le moins dans ces hauts rangs a souvent l'avantage le plus grand pour penetrer à cet egard dans le dedale du coeur humain; parce que semblable à Ridcharson (qui etant reputé sourd pendant 20 ans, receuilui toutes les intrigues amoureuses et autres, parce qu'on les exprimoit sans reticense en sa puresse) et devint par la meme ce qu'il a été dans la conoissance du coeur humain.

Il est comode pour recevoir les epanchemens de chacun à ce sujet, précisément parce qu'on le regarde comme zero, et y gagne infiniment par rapport à la connaissance et de l'homme et des hommes, et surtout de lui meme. C'est dans cette ecole que j'ai puisé la verité pour moi geometrique, que le plus fou de tous est celui qui se croit sage. Je crois assurement que le mot sagesse n'est pas pour rien dans nos dictionnairs, mais j'imagine qu'il n'y est que pour nous apprendre l'appeller comme celui de Dieu, et qu'il est necessaire que nous passions par tous les genres de folie | peutetre avant de parvenir à la cathégorie de la sagesse. Pour moi je puis bien calculer et compter le nombre de folies par les quels je suis deja passé, voulusse le ciel que je pourrois compter de meme le nombre de ceux qui me restent à traverser, avant de parvenir à la beatitude de la vraïe sagesse.

Nous attendons cette semaine encore des exemplaires du nouvel ouvrage de Jacobi, et il vous sera comuniqué aussitot.

Adieu mon cher Socrate, on m'interromp; il faut cachetter celleci et l'envoier à la poste. J'ai comencé celleci hier et n'ai pu l'achever qu'aujourd'hui 3e d'avril, jour de la 1ere aparition de l'hirondelle, que Mitri vient d'observer avec de grand transports de joie.

Que le seul Dieu nous benisse et nous conduise.

❧

Lettre IV.134 – Diotime, 6 avril 1787 = *Kp 26 / 16*

Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 135-136.

Munster, le 6e d'avril 1787

C'est bien veritablement, mon cher Socrate, que je vous felicite de ce que vous ayez sujet d'etre si humilié et mortifié d'une foiblesse humaine telle que l'est un manque de memoire pareil à ceux dont vous me parlez. Pour moi je serois morte de douleur depuis longtems, si je n'avois pris le parti, (tout en faisant de mon mieux pour me corriger) de considerer mes foiblesses spirituelles comme mes excremens corporelles. Les uns et les autres comme appartenant essentiellement à un etre non divin, mais foible et borné par essence dans la cathégorie presante. Quant au billet de lotterie je vous remercie de m'avoir rappellé ce portefeuille, où je n'ai pas regardé précisement parceque je n'y supposois que ce que vous y aviez mis, je crois en effet me rappeller obscurement qu'il y est entré, et n'etoit ce le depart prochain | de la poste, vous en auriez des nouvelles d'abord. Mais comme je le crois au fond du coffre qui renferme mes papiers toujours cachettés et en ordres là dedans en cas de ma mort, il faut, mon cher Socrate, prendre patience jusqu'au mardi prochain.

Mr. Buchholz attend ainsi que moi vos semences et plantes avec impatience. Ne pourriez vous y ajouter pour moi quelques heliotropes? Helas c'est une jouïssance que je rappelle vainement ici, on n'en trouve pas dans ce pays ci. J'espere que vos semences ne sont pas de fleurs tout à fait comunes comme les vendent les sieurs Voorhelm et Schneevoogl à la centaine. J'en fis venir il y a 2 ans une centaine de chez eux et ne trouvai, lorsqu'elles sortirent de terre, que des bluettes, et d'autres fleurs des champs les plus comunes, quoique je les eusse payez 20 fl. d'Hollande. |

Je viens d'apprendre la nouvelle positive que notre Dalberg vient d'etre nommé coadjuteur de Mayence par unanimité. Je crois que l'epoque des mellieur des

mondes va commencer reellement, puisque voila deja deux etats pourvus de princes raisonnables pour le futur sans compter les presents ou notre pres de Munster et Cologne ne joue pas assurément le role le moins beau.

Adieu mon très cher Socrate, je me porte assez bien d'ame et meme de corps aujourd'hui. Dieu veuille que j'en apprenne autant de vous après demain. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye, en Hollande
fro Wesel

❧

Lettre IV.135 – Diotime, 20 avril 1787 = *Kp 26 / 17 = 5093-5096*

Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 136-137.

Munster, le 20 d'avril 1787

C'est avant hier que m'est parvenu le paquet avec les fleurs, et le reste; j'ai fait mettre les oignons en terre d'abord, elles paroissoient, aux feuïlles près, en bon etat. Agréez cherissime Socrate mes remerciemens, et pour ces belles fleurs et pour le petit Homere qui est charmant, et m'a causé une surprise infiniment agréable. Le petit medaillon me ravit, je ne puis assez le considerer, ainsi que la Meduse. Si vous avez quelque occation de me procurer encore une couple de pierres gravés pour faire des cadeaux vous m'obligerez beaucoup beaucoup. Je compte aussi avec satisfaction sur les heliotropes, mon nez s'avance pour les fleurir. Je languis de renouveler la singuliere sensation que cette fleur me cause.

J'ai lu à Mitri vos belles lecons militaires. Je desire qu'il en profite, mais je ne crois pas que | soit aussitot que je l'aurois desiré, à cause de l'excellence de l'occation. Il n'y a guere d'apparance, à moins qu'on n'aille punir le Landgrave de ses delais qu'il laisse arriver l'execution dans le dessein fol de se deffendre;

puisqu'il ne sauroit lui en revenir que les depends, qui sont fort couteux dans les cas d'execution, de l'empire comme celle ci.

Adieu cher Socrate, ma santé n'est pas encore bonne, mais assez passable pour me faire esperer de voir demain ou apresdemain Angelmodde. Au moment où je vous ecris il neige, puissiez vous n'appercevoir de frimats ni des yeux du corps ni des yeux de l'ame. |

[Couvert] fro Wesel

A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye

❧

Lettre IV.136 – Diotime, 27 avril [1787]

La lettre originale a été perdue– Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 101-102.

Angelmodde, 27. April [1780? = 1787]

Mein lieber Sokrates, wegen Entfernung der Post bin ich genöthigt, im Augenblick, wo man mir Ihren Brief, Rudbeck betreffend, überbringt, Ihnen meine Antwort zuzusenden, und das bewahrt Sie heute vor einem Briefe von zwölf Seiten, wovon sechs bereits geschrieben sind, aber noch nicht das Ganze, so daß er Ihnen nicht übersandt werden kann. Ich fühle das pikante Vergnügen, mit welchem Sie den Einklang des Systems des Hypsikles mit dem des Rudbeck empfinden. Ich werde Ihren Brief dem großen Manne zusenden. Was mich betrifft, so bin ich zu unwissend in der Wissenschaft von der Möglichkeit der Schöpfung, als daß ich wagen konnte, über die Wahrscheinlichkeit zu urtheilen, und so beschränkt, daß ich nicht einmal die Möglichkeit eines mathematischen Beweises für solche Gegenstände schimmern sehe. Wenn es Rudbeck und Ihnen gelingt, mir meine Augen über so wichtige Gegenstände zu öffnen, zweifle ich nicht, daß ich endlich auch völlig und noch viel klarer die Finsternisse erkennen werde, die mich noch so oft mir selbst entziehen. Und wenn dieses ist, fürchte ich, theurer Sokrates, konnten Sie mich des Wunsches berauben, meine Lumpen zu verlassen, welcher doch so heilsam für Jeden ist, der dieselben gern oder nicht gern doch einmal verlassen muß. Will's Gott, so wird uns, wenn wir uns nur recht erkennen, das Glück überall- | hin folgen. Scherz bei Seite, mein lieber Sokrates, Sie würden mich sehr verpflichten, wenn Sie mir eine Idee von einer

solchen Demonstration geben könnten, nicht als ob ich nicht im Grunde ziemlich gleichgültig über den Aufenthalt unserer ersten Eltern wäre, dieses gestehe ich offen, sondern weil ich unendlich neugierig bin, alle Mittel kennen zu lernen, die der Mensch angewandt hat, um zur Kenntniß von Dingen zu gelangen, welche so weit über seinen Bereich scheinen. Leben Sie wohl, lieber Sokrates, meine Gesundheit ist seit zwei Tagen, die ich hier bin, ein wenig besser.

❧

Lettre IV.137 – Diotime, 3 mai 1787 = *Kp 26 / 18*

Angelmodde, le 3 de may 1787

Mon cher Socrate, Mr. Hase est absent encore et moi toute seule avec mes 3 enfans. Ce qui me coupe absolument le petit nombre d'instans que je pourrois donner à mes corespondances. Pour vous obeïr je vous dirai seulement à la hate, que les oignons que vous m'avez envoyé ne donnent encore aucun signe de vie. Mais que votre Δ malgré le mauvais tems est beaucoup plus vivante du coté de l'ame. Depuis qu'elle a quitté la ville, son corps vegete co^{mm}e il peut, sans genie beaucoup l'esprit, et c'est tous ce qu'on peut pretendre d'un corps.

Adieu cherissime Socrate. Par votre lettre il paroit que vous avez renoncé à jamais à me faire voir votre face par les yeux du corps! Que je serois aise si vous voulussiez venir passer quelques mois de l'hiver à nous!

Et jusque là au moins vous pouvrez ranger vos affaires en consequence. |

[Couvert] fro Wesel

A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye

❧

Lettre IV.138 – Diotime, 10 mai [1787] = *Kp 27 / III,29*

Angelmodde, le 10 de may

Mon cher Socrate, Mr. Hasse vient d'arriver de retour de son petit voyage, mais un peu trop tard pour me laisser le tems de vous ecrire une longue lettre. Dailleurs l'infiniment petit, que je viens de recevoir de vous seroit bien propre à me decourager, et votre desespoir, et votre main éclopée m'otent si bien l'espoir d'en recevoir une, un peu cossue de longtems.

La poste derniere se passa sans pouvoir vous ecrire, pour les memes cause qui me reduisirent à des lettres si maigres comme les precédentes. J'avois d'autant plus à faire avec mes 3 enfans qu'etant seule absolument avec eux, les 2 ainés etoient outre cela, surtout mon fils, dans un de ces ettat d'effervescence, heureuses à cet age et dont il ne faut pas laisser echapper une minute sans en profiter. Aussi puis-je me rendre le temoignage que je n'en ai laissé échapper | aucune durant ce tems, sans les mettre à profit pour l'un ou pour l'autre ou pour tous ensembles. Et Mitri a fait grace au ciel un pas assez important et bien longtems desiré dans le chemin epineux du developpement de son humanité. Le premier veritablement important que je lui connoisse; quant à Mimi, sa legerté extrême donne tant de hauts et de bas avec une succession si rapide que mes battemens de coeur ne souffrent que de courtes interruptions, la plus longue fut depuis le mois de may 1786 jusqu'en juillet 1786 ensuite en automne, 15 jours à peu pres. Depuis je n'ai eu que des epoques de 3 de 4 de 6 jours au plus. Un bal, ou quelque chose de semblable causent encore chez elle des fortes et longues vicissitudes. Il ne seroit pas mauvais (puis qu'elle se souvient | encore que vous lui dites en parlant quelques phrases: assez energiques sur les funestes suites de sa legerté, qu'un jour vous m'ecriviez comme par forme d'information, sur cet article et celui de la fausseté et de la vanité relativement à elle; une page que je puisse lui montrer en confidence et qui eut {l'air} d'etre ecrit d'un ton assez fort pour n'avoir pas été destiné à etre vu d'elle.

Adieu, cherissime Socrate, de coeur et d'ame

Votre Δ.

P.S. J'espere que vous recu la nouvelle brochure de Jacobi pour vous.[53] |

[Couvert] fro Wesel

A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye

❧

Lettre IV.139 – Diotime, 15 mai 1787 = *Kp 26 / 19*

Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 137-139.

Angelmodde, le 15 de may 1787

Mon cher Socrate, vous ne me marquez pas avoir reçu la brochure de Jacobi, seroit-elle perdue en chemin? Je l'ai envoyé par le chariot de poste; veuillez vous en informer? Vous m'avez parlé il y a quelque tems d'une caisse; voudriez vous, cher Socrate, m'envoyer dans cette caisse une bonne provision de jolie feux artifice? Le tems de nos fêtes champetres arrivera bientôt, la 1ere le 5 d'aout à l'occation du jour de naissance du Grand Homme, auquel nous avons toujours faits jusqu'ici des feux d'artifice par terre et sur l'eau. Parceque nous avions un excellent artificier qui par malheur est mort l'automne dernier, de sorte qu'excepté des rackettes que les enfans apprennent à faire eux meme, il n'y a personne actuellement à Munster capable de nous faire quelque chose d'un peu passable. Or ces feux dans une fete publique champetre jouent un grand role pour augmenter la joie surtout parmis les enfans et les paysans, qui sont nos

53 Cf. *Ma toute chère Diotime*, lettre 8.39, 15 mai 1787.

acteurs principeaux. Vous | m'obligerez donc singulierement, moi et une foule de cojouïssants en m'en envoyant quelque provision, et aussi si vous vouliez nous donner quelque idée de decoration nouvelle, jusqu'ici nous avons toujours erigez des autels en papier illuminé sur le modelle de celui de Geismar et àpresent nous avons envie de pousser nos efforts jusqu'à faire dans le meme gout un temple près dans quelque ruine de Palmir, à moins que vous ne veuillez nous dessiner quelque chose d'aise à pratiquer dans ce gout. A la dernière fete l'automne dernier, qui fut la mienne, les enfans, avec le secours de Mr. Haase, etoient deja parvenu à faire 4 colonnes avec leurs pies d'enlaces, qui reussirent assez bien (au chapiteaux pris), et qu'ils avoient placés aux 4 coins d'un autel rond au milieu d'une collonade en quarré faite de vendure et illuminée fort joliement. |

Veuillez imaginer aussi quelque'inscription convenable pour la fete et la decoration du 5 d'aout, mais il nous faudroit tous cela bientot, parce qu'il faut du tems pour travailler ces choses. Pardonnez cher Socrates, si je mets assez d'importance à ces bagatelles pour vous en incomoder.

Mais, si j'avois le tems, je vous dirois mes idées sur l'influence de ces fetes sur l'ame des grands et des petits, et je m'assure que vous ne trouveriez que cette influence vaudroit les moments que vous voudrez bien y mettre, c'est pourquoi je vous supplie aussi de me communiquer outre un prospectus pour la fete du 5 d'aout, encore quelques idées dont je puisse faire usage pour les fêtes de mes enfans, et de songer à une idée que vous puissiez donner à mes enfans pour ma fete qui se celebre | ordinairement au comencement de septembre. Car je scais qu'ils vous consulteront, mais songez à leur y laisser quelque chose à faire.

Les fetes de mes enfans N.B. sont toutes deux en hyver, et un N.B. encore c'est qu'il faut songer que les fraix que je puis y mettre n'osent depasser la somme au plus de 12 à 15 ducats; celle du Grand Homme comme elle est très publique va bien ordinairement à 20 ducats. Mais n'en parlez pas au Corps; il ne sentiroit peutetre pas que les depenses faites pour des fetes qui parlent au coeur

sont des depenses plus essentielles pour l'education de l'ame qu'une petite bibliotheque.

Adieu cher Socrate, mes fetes m'ont pris tout le tems qu'il m'etoit permis de mettre à cette lettre. Je viens de recevoir une lettre et un livre de Dalberg de 12 pages seulement sur la musique.[54] Je vous l'enverrai au 1er jour puisqu'il en desire fort votre avis, et moi de meme. Je vous embrasse avec toute la tendresse d'une Δ.

❧

Lettre IV.140 – Diotime, 18 mai 1787 = *Kp 26 / 20*

La lettre originale a été perdue – Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 139-140.

Angelmodde, 18. Mai 1787

Ich wünschte, mein lieber Sokrates, daß die Philosophie dem Menschen das Geheimniß mittheilen konnte, auf- | zusteigen in einer Weise, daß er dort verbliebe, wohin er aufgestiegen ist; denn für einige Augenblicke aufzusteigen ist kein Stand, es ist höchstens das Werk einer lebhaften Einbildungskraft; der Schwindel ergreift ihn, und der Mensch kehrt zurück in die Region der Dünste nur mit etwas mehr Ekel gegen seinen Zustand, als zuvor. Um diesen Preis ziehe ich vor, zu bleiben, wo ich bin, so lange ich hier sein muß, daran zu arbeiten, mich meiner Schwere zu entledigen, um nicht zu lange in der Region der schweren Körper bleiben zu müssen. Ich hatte diese Nacht zwei Träume, ich erwachte zwischen beiden, ein wahres Bild von der Grüße und der Kleinheit des Menschen. In dem ersten spielte ich die erhabenste Rolle, im zweiten kroch ich, schier Erde an der Erde, und erwachte — mit der Ischiatik. Sehen Sie da den Menschen! Ich wollte wenigstens, der erste Traum wäre der letzte gewesen. Die Empfindung hätte sich über den Tag verbreitet, und wahrscheinlich hatte ich nicht die Ischiatik bekommen. Sie ist indeß nicht stark, ich hoffe sie durch, eine kleine Dosis Opium diesen Abend zu vertreiben. Aber bei der Ischiatik richtet man mit der guten Philosophie nichts aus, wenigstens nicht für das Aufsteigen, welches ich zum mindesten nicht mehr unternehmen will, wie ich Ihnen eben sagte, so

54 « Reflections sur la melodie, l'harmonie, et le rythme », manuscrit publié dans Hemsterhuis, @ opgenomen in deel 12.

lange ich noch Gewichte an den Füßen habe. Leben Sie Wohl, liebster Sokrates. Gott bewahre Sie vor bösen Träumen, vor der Ischiatik und vor der Schwere. Da ist der Mond, der Mond!

Die nächste Post wird Ihnen, wie ich hoffe, das Werk Dalbergs bringen.

❧

Lettre IV.141 – Diotime, 22 mai 1787 = *Kp 26 / 21*

Munster, le 22 de mai 78

Votre idée, mon cher S., de vous faire annoncer par la ville est très bonne et m'accomodera beaucoup. Si vous daignez vous charger de me mettre sur le meme billet, ce qui n'ettonnera personne je suppose, puisque du tems de Nithuys nous en avions la reputation conjointement et le pauvre feu Dentan. Seulement de courir le risque de l'epidemie reellement soit que je me considere par rapport à ce qui s'appelle la societé, soit que je me considere individuellement, dans l'etat où je me sens depuis les 4 ou 5 semaines que je suis en ville, je crois faire une action de franchise en ce faisant, et ne vous demande qu'un model d'annonce, pour en faire autant ici. |

Ou, depuis 7 ans que j'y suis,[55] ma reputation a etrangement variée. Par rapport à la religion j'ai passé tour à tour pour grecque, athée, deïste, et chretienne magicienne dans le sens de la secte soi disante en vogue. Quant aux moeurs, cynique la 1ere et 2e année, à cause que je nage et fais nager mes enfans, et severe pietiste depuis que notre nagerie en a fait nager d'autres. Quant à mes sentimens sur l'amour grosse du Grand Homme, l'année du grabuge de la coadjuterie, platonicienne folle, lunatique les autres. Quant à la philosophie: stoïcienne, epicurienne, leibnizienne, hemsterhuisienne, -ienne, -ienne, -ienne jusqu'à l'infinie, tour à tour. Et quant à ma maniere d'être, à peu près toujours excentrique et folle.

55 *MTBG*, p. 60-61.

Adieu mon cherissime Socrate, c'est tous ce que ma tete carillionnente me permet de vous dire aujourd'hui. Pour l'instruction de nos annonces, que Dieu nous soit en aide. Il nous sauve des petites maison de ce bas monde. |

P.S. Notez pourtant que notre folie nous fait rechercher de toutes les sectes et classes possibles d'hommes, par la raison que chacun y trouve son compte, puisque chacun se trouve plus sage, chacun y trouve à rire, chacun est delivré avec nous de l'{...} des lieux comuns, et que personne avec cela ne nous envie. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye
fro Wesel

❧

Lettre IV.142 – Diotime, 27 mai 1787 = *Kp 26 / 22*

Angelmodde, le 27 de may 1787

Le mieux, dit le proverbe, est l'ennemi du bien. Je pense que le pire est tout de même l'ennemi du mal, et dans ce cas je n'ai que des complimens à vous faire, mon cher Socrate, ainsi qu'à moi meme, puisqu'outre la part veritable que je prens aux coups portés à la seule nation heureuse presque de l'Europe, j'en souffre encore très grievement dans notre comerce. Nos idées toujours si comunes, comenceront bientot, pour peu que cela dure, à se devenir reciproquement etrangeres. Ce que je n'ai pas craint jusqu'ici, vu la facilité avec la quelle vous savez traitter les affaires de cet orbre soumise aux influences de la lune. Mais depuis bien des semaines vous ne me parlez plus que de choses derivant de la lune, point de Sirius, rien de celeste, et je comence à croire que vous vous etes raccomodé avec la perfide. C'est bien mal.

A propos: puis que Jacobi m'annonce enfin | que je recevrai sa traduction, immanquablement aujourd'hui en 8, et que si je puis achever de la collationer, revoir, corriger si cela est necessaire, bien vite, elle sera donné à l'imprimérie avant la fin de juin.

Dites moi, par deux mots seulement cher Socrate, si parmis les affaires politiques qui vous occupent à si juste titres, il est permis d'esperer de vous bientot quelque plan de feste et les feux d'artifice que j'ai pris la liberté de vous demander de la part de mes enfans? Oui ou non, je vous en supplie, parce qu'autrement, il faudra y pourvoir d'une autre maniere afin que nous ne soyons pas surpris par le tems.

Adieu cherissime Socrate, continuez moi vos benedictions, et vos influences nourissantes, je vous en conjure, et recevez mes voeux et mes tendresses.

Δ |

[Couvert] fro Wesel

A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye

❧

Lettre IV.143 – Diotime, 31 mai 1787 = *Kp 26 / 23*

Angelmodde, le 31 de may 1787

Il est bien vrai, mon cher Socrate, que je vous ai parlé de 6 pages, et elles sont bien effetivement là sur ma table, mais que sert une tete sans queue, ou sans bout.

Cela ressemble à un infini par derriere, c'est qui à tout prendre vaut mieux qu'un pauvre fini. J'aime donc mieux le laisser tel jusqu'à ce que quelque heureux moment de loisir et de verve m'inspire une fin un peu suportable. Ce n'est pas le moment present, car bien que je n'ai pas l'honneur de pouvoir orner

ma lettre des mots magnifiques de patrie, de politique et d'autres grandeurs de la terre. Il n'en est pas moins vraï que j'ai des affaires par dessus les oreilles, et pourquoi n'en aurai-je pas? La fourmi en a bien, et de tout aussi pressentes pour le moins qu'aucun | de vos mijn heros. Hier encore je m'amusai cruellement à troubler d'un coup de baguette leur republique, et je vous jure que j'y vis plus de mouvement et de vraï travailler que je n'en vis jamais à Amsterdam.

J'admirai surtout deux personnages qui transportèrent à eux deux, à travers monts et precipices une abeille morte 4 fois grande comme eux deux, et j'observai dans ce travail toutes les manœuvres que la mecanique la plus subtile puisse jamais enseigner. Depuis ce moment je suis convaincu que ce sont les fourmis qui les premiers enseignerent aux hommes cette science utile. Une autre fois je vous parlerai des guerres civiles et changemens dans le gouvernement qu'ont produits ces troubles effroyables. Si la gazette ne vous en apprend des nouvelles avant moi, pour aujourd'hui je me bornerai à vous dire | que j'attens le Corps dans la quinzaine! Ora pro nobis.

Adieu cherissime Socrate, vos feux d'artifice sont attendus ainsi que vos plans pour la fete avec une impatience proportionné à la confience que nous avons en votre gout. Vous ne me dites rien du livre de Jacobi!

Adieu, je vous embrasse du fond de mon ame.

Δ |

[Couvert] fro Wesel

A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye

❧

Lettre IV.144 – Diotime, 4 juin 1787 = *Kp 26 / 24*

Angelmodde, le 4 de juin 1787

Votre politique assurément ne m'ennuye pas lorsqu'elle est manié par votre plume, mon cher S., mais seulement lorsqu'elle motive l'extreme abregé de vos lettres, comme elle l'a fait en dernier lieu depuis plusieurs mois. Les nouvelles de ce genre contenus dans votre derniere lettre font présumer une fin quelconque assez prochaine, à ce qu'il paroit – je plains les Rendorps – mais vaguement ne comprenant pas bien, ni de quel parti ils sont proprement, ni coment ils se sont attiréz ce desastre. Il me paroit qu'il y a proprement 3 partis destines: le parti patriotique ou aristocratique, le parti democratique, et celui du Stadhouder qui ne tient ni à l'un ni à l'autre. Je ne scais auquel Rendorp tient actuellement, ni ce que c'est que les {Brielties}.

Vous me dites[56] de ne faire resoudre vos problêmes algebraïques que par des mains sures. Mon cher S., soyez tranquil à cet egard, car jamais personne ne les a resolus que moi même, et un couple de fois Mr. de Furstenberg.

Je vous envoie ci joïnt le livret de Mr. Dalberg, sans l'avoir encore bien lu moimême, uniquement puisque vous paroissez le desirer. Je vous supplie donc de me le renvoyer avec le second courier, si cela vous est possible, et je le suppose possible pour vous, puisqu'il est court et que vous ne dependez que de vous.

Le voyage en Russie dont | vous a parlé le marchand de vin ne me feroit pas plaisir, 1° parcequ'il y auroit beaucoup d'inconsequence à le faire après avoir déclamé si publiquement contre la cour, 2do parcequ'il ne pourroit avoir d'objet qu'une renaïssance de vues d'ambition qui me donneroit du fil à retordre relativement à mes enfans, que je suis bien resolu à ne pas sacrifier à des vues semblables, et 3° parcequ'il se retrouveroit là au sein d'une familie dont il est sans comparaison le meilleur, le pauvre Prince Alexis qui est devenu fou, excepté.

56 *MTBG*, p. 70-71.

Or vous savez qu'un homme foible dépend absolument de ceux qu'il frequente. Enfin j'espere apprendre quelque chose de net à ce sujet bientot.

Je suis, comme de coutume, dans la saison du printems, hebetée à un point incroyable, mon cher Socrates. C'est un fait, qui me fait sentir avec humiliation l'influence de la lune sur cette essence immortelle que vous pronez à plus juste titre sans doute. Je veux encore un petit peu | mais je ne puis ... rien ... que tirer des etourneaux tout au plus. Aussi le tems est singulier, tantot ettouffant, tantot froid, on n'auroit pas autre chose à faire qu'à changer d'habit, si on vouloit suivre les sages leçons d'Hypocrate et de Gallien, et vivre en quelque harmonie avec Artemis.

Adieu mon cher Socrate, je vous felicite de ce que je puisse vouloir encore assez, pour vous delivrer de mon entretien.

Votre très pauverissime Δ.

❧

Lettre IV.145 – Diotime, 8 juin 1787 = *Kp 26 / 25*

Angelmodde, le 8 de juin 1787

Mon cher Socrate! Je vous ai envoyé le livre de Dalberg par le dernier courier, sans avoir pu trouver le loisir encore de le bien lire moi meme. Mais permettez moi de vous dire que votre jugement du livre de Jacobi est un peu vague, et que j'ai lieu d'en attendre de vous un plus exacte dont je vous somme. La traduction de votre dialogue est arrivé hier; je vais le lire, le comparer, l'examiner de mon mieux et vous en faire mon rapport. Ce que j'en ai lu jusqu'ici me paroit admirablement bien fait, tellement que je ne croirois pas que ce fut une traduction, si je ne le savois.

Mr de Furstenberg est à Paderborn dans des affaires de famille, bien sure que des affaires politiques; je l'attens sous peu de jour.

Dites moi, je vous prie, votre avis sur le manifeste que le Prince d'Orange vient de publier; on en parle si différenment, et ce ne sont pas les gazettes de Leyde et de Cleve où l'on puise la | verité la plus pure à ce sujet. Il faut avouer que celui de Cleve est d'une insolence personelle, non seulement sur les affaires de la Republique, mais en general, sans exemples, et c'est pour moi un des phenomens de notre siecle qu'un miserable gaji ait le droit de dire des injures et de decider de l'honneur et de la reputation de quiconque lui deplait ou à ceux qui le paye, sans etre roué de coups. Celui de Leyde est pourtant à tout prendre plus poli, et plus discret, puisqu'il ne s'est que sur la deffessive, ou s'est en attaque. Ce ne sont au moins que les ennemies de son parti.

Adieu mon cher Socrate, le depart de la poste plus prompt aujourd'hui que celle du mardi m'oblige de finir en vous suppliant de ne pas oublier parmis le fracas Δ et la philosophie. Elle a grand besoin d'etre un peu sustenté de votre part.

Mes enfans se recommandent à vos bontés pour les feux d'artifices et les plans. |

[Couvert] fro Wesel

A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye

❧

Lettre IV.146 – Diotime, 11 juin 1787 = *Kp 26 / 26*

Angelmodde, ce 11 de juin 1787

Cette fois ci, mon cher Socrate, vous me pardonnerez[57] assurement la maigreté de ma lettre, etant toute occupée à corriger la traduction de l'Alexis pour achever

57 *MTBG*, p. 71.

s'il est possible cette besogne avant l'arrivée du Corps. Car après cela le tems et l'esprit me manquera passablement. De grace ne tardez pas à accoucher de votre belle deduction metaphysique sur les 2 sexes qui doivent concourir à la formation d'un individu.

Adieu cherissime Socrate, c'est en concience tous ce que j'ai le tems de vous dire, je ne vous quitte que pour aller m'occuper de vous.

Dites moi je vous prie, quelle seroit votre definition philosophique de l'atheïsme? |

[Couvert] fro Wesel

A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye

❧

Lettre IV.147 – Diotime, 14 juin 1787 = *Kp 26 / 27*

La lettre originale a été perdue – Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 141-142.

Angelmodde, 14. Juni 1787.

Mitten unter einer Arbeit, mein lieber Sokrates, die mich nicht wenig Schweiß kostet, (da es sich darum handelt über ein Kind zu antworten, welches ähnlich wie Minerva von Ihnen ausgegangen ist, während ich kaum würdig bin, ihm ins Antlitz zu sehen) bin ich von der grausamen Ischiatik ergriffen worden, die es dahin bringt, mir allen Muth zu rauben. Obwohl ich entschlossen war, Sie so wenig als möglich mit dieser Angelegenheit zu belästigen, die Sie für gut befunden haben meiner Sorge zu überlassen, eine Ehre, die mein Ehrgeiz rechtfertigen möchte; muß ich mich doch entschließen, Ihnen einen Augenblick wegen einer Stelle beschwerlich zu fallen, die ich nie so untersuchte, wie gegenwärtig, wo meine Nachforschungen über die Genauigkeit der Übersetzung mich zu einer strengen Untersuchung zwingen. Es ist nach dem Gespräch des Hypsikles: „Und in Wahrheit, wenn wir erwägen, daß der Tod, das Uebel, das Laster und der Schmerz gegen unsere Natur sind, und daß u.s.w. Bei der Bizarrerie unserer Kulte, die augenscheinlich gegen die Natur unserer Wissenschaft streiten, welche überall Zwischenräume, Lücken und seichte Stellen

haben, wahrend die Geometrie und unsere Sinne uns beweisen, daß wir fähig sind, die Kette und den Zusammenhang der ergänzenden Wahrheiten zu wissen, zu fühlen, welche bewirken u.s.w." [58] Sehen Sie hier meine Schwierigkeit, lieber Sokrates, ich begreife, daß die Geometrie uns beweist, daß wir, im Stande sind, die Kette, den Zusammenhang der ergänzenden Wahrheiten zu erkennen, welche einen Theil der großen Wahrheit ausmachen; aber ich begreife nicht, wie unsere Sinne, durch deren Vermittelung wir nichts gewinnen als isolirte Wahr- | nehmungen gewisser Wirkungen, uns beweisen können, daß wir fähig seien, zu wissen und inne zu werden die Kette, den Zusammenhang der ergänzenden Wahrheiten, welche u.s.w. Ich bitte mir dieses genau zu erklären, wie Sie es verstehen, und ob Sie nicht glauben, daß diese Stelle, um verständlich zu sein, etwas anders ausgedrückt werden müsse. Iacobi und Herr von Fürstenberg verstehen sie eben so wenig, und ich, die ich mir schmeichle, ein wenig von Ihrer Philosophie zu verstehen, die ich Jenen manches Andere in Ihren Werken gut erklärt habe, ich komme hier zu kurz. Bitte, kommen Sie mir mit dem ersten Courier zu Hülfe, denn wir wünschen dieses erhabene Werk fleckenlos dem Drucke zu übergeben. Sobald ich fertig bin, werde ich Ihnen meine Bemerkungen und Correcturen vorlegen. Leben Sie wohl, die Ischiatik wirft mich auf die Folter, sie macht mich Ihrer Unterhaltung unwürdig. Der Corps ist noch nicht angekommen.

❧

Lettre IV.148 – Diotime, 17 juin 1787 = *Kp 26 / 28*

Angelmodde, le 17 de juin 1787

Cher Socrate! Ma sciatique parle si haut encore que je dois me taire, et je la supporterois plus aisément si elle n'interrompois mes travaux sur l'Alexis.

Je prendrai ce soir cependant une telle doze d'opium que j'espere me mettre par là en etat de l'achever demain. Votre definition de l'atheïsme etoit pour Jacobi, qui par un zele vraïment apostologique travaille à cet objet sans relache. De sorte que vous ferez une vraïe ouvre de charité de me comuniquer des idées la dessus, propre à abattre l'hydre de l'atheïsme, s'il vous en vient.

58 Hemsterhuis, *Alexis ou de l'age d'or* (Riga 1787), p. 98-99; idem, *Œuvres philosophiques, édition critique* (Leiden / Boston 2015), p. 618, r. 727-737.

Adieu cher Socrate, je vous assure que c'est quelque chose que de vous ecrire ces lignes parmis les douleurs que je souffre, puissiez vous y sentir la force de l'attraction de votre Δ.

Le Corps m'ecrit de Nimegue qu'il ne m'ecrira que le 22 quand il compte venir ici. |

[Couvert] fro Wesel

A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye

❧

Lettre IV.149 – Diotime, 21 juin 1787 = *Kp 26 / 29*

Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 142-143.

Angelmodde, le 21 de juin 1787 à 6 heures du soir

Le pouvoir des charmes de vos lettres, mon cher Socrate, est bien au dessu de la faculté. Puisque la simple vue de la votre a fait ce qu'elle a vainement tenté depuis 15 jours, en revoyant pour la 1ere fois depuis 6 mois je pense, 6 pages de votre ecriture. La sciatique qui d'ailleurs ne me quitte pas, m'abandonna à l'instant, ou du moins, s'est elle si bien caché, que c'est comme si elle n'y etoit pas.

Mais à la place j'attens le Corps à chaque instant, n'importe, votre très aimable lettre m'a si bien disposé que je suis prêt à tout pour aujourd'hui, que n'ai-je le tems de vous ecrire à mon aise aujourd'hui. Vous ne recevriez que des roses sans epines, mais helas, le messagé qui m'apporte la votre, attent pour remporter celleci, parce que très aparrament le Corps sera ici ce soir encore, et je n'aurai pas le tems de vous écrire demain malin [sic]. |

Mr. De Furstenberg qui est là occupé à lire votre lettre, vous fait dire qu'il la lit avec edification, et qu'il est dans la plus grande attente, de vous entendre raisonner sur les phenomenes uniques actuels dans votre patrie. Il se porte parfaitement bien.

Adieu cherissime Socrate, de peur de mesentendre, je crois qu'il faut omettre et nos sens ou y ajouter vos excellens eclaircissemens en forme de note, décidez.

P.S. J'ai achevé hier[59] l'ouvrage de la recension de la traduction et l'ai renvoyé à Jacobi. Dès que nous serons d'accord, je vous les mettrai sous le yeux pour en decider en dernier ressort; à moins que pour que les choses aillent plus vite, vous ne preferiez n'en etre pas importuné. Cependant j'aurai toujours quelque scrupule à me passer de votre derniere revue. | Mais supposé que Jacobi ne fut pas de mon avis en quelqu'endroit, alors du moins vous devez decider absolument. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye
fro Wesel

❧

Lettre IV.150 – Diotime, 28 juin 1787 = *Kp 26 / 30*

Angelmodde, le 28 de juin 1787

Mon cher Socrate, la chaleur, mais bien plus encore Mdes. de P., d'At., de Ade., de R., de D., de etc. etc. etc. etc., et puis Mess. de Li., de R., de Cal., de T., de B., de etc. etc., qui assiegent mon cerveau reveche et de dure entree, sans aucune exageration, pendant 6 heures par jour, et qui en feroient bien d'avantage, si Mr. de Furstenberg n'avoit le bon procedé de se charger d'eux pendant quelques

59 *MTBG*, p 71.

heures de la journée, mettent mon pauvre cerveau tellement en rumeur que je scais à peine si je suis femme ou garçon.

Fatiguée d'une vaine defense, je finis enfin par me livrer sans capitulation, pieds et poings liés. Mais vous sentez bien que ce parti extreme n'annonce pas la force et la vigeur qu'il faudroit, pour vous dire, environnée de tous ce que je vous ai nommé et en fort peu de tems, quelque chose qui fut digne de la très belle lettre que je viens de recevoir de vous avec beaucoup de recconnoissance.

Je n'ai trouvé de l'obscurité à la phrase et nos sens que parce qu'elles m'ont jusqu'ici cités comme des facultés au moyen des quels nous recconnoissions ou sentions les rapports entre les choses. Car du reste il est assez clair que c'est par eux que nous sont fournis des unités dont votre raison nous fait sentir les rapports. | La sensation d'un rapport entre a et b etant toujours une sensation qui n'est ni celle d'a ni celle de b, et nos sens ne nous fournissant que les sensations d'A et de B. Je cru que comme la phrase et nos sens semble dans le manuscript se rapporter à la connoissance des rapports de la meme maniere que la geometrie, j'ai craint qu'on ne s'y trompe imaginant que vous attribuiez aux sens directement la faculté de percevoir des idees de rapports au lieu de ne les donner que pour les unités dont l'ame se forme à l'idée de rapport.

Si je suis bien plus obscure, mon cher Socrates, que la phrase qui me l'a paru un instant, je vous supplie de jetter en idée un regard sur tout ce qui m'environne de fort près. L'air est ettouffant; la philosophie la plus robuste ne sauroit y tenir.

Adieu mon cher Socrate. C'est avec tendresse que je vous embrasse. |

[Couvert] fro Wesel

A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye

❧

Lettre IV.151 – Diotime, 2 juillet 1787 = *Kp 26 / 31*

Angelmodde, le 2e de juillet 1787

Mon cher Socrate! J'espere que la nouvelle de Gouda ne s'est point confirmé, puisque des lettres arrivés en meme tems et meme datés quelques peu plus tard entr'autre une du Nictologue au Corps (car ils sont en grandissime corespondance) n'en parlerez pas. Nous somes un peu excedé du Corps, tous tant que nous sommes, et le Grand Homme à la tete; jamais il ne nous parut plus ennuyeux dans ses contes sur Mesdames et Mess. etc. etc. Il se plaint entr'autre sans cesse d'etre consideré et accusé comme etant *du parti patriotique*.[60] Et par tous ses propos il nous prouve qu'il l'est en effet, même il nous en a trahi la raison, sans y penser, c'est que Mrs *Van Berquel et Gislar* [61] ont bien parlé de lui et l'ont loué comme un excellant *ministre*.[62]

Je ne scais, mon cher Socrate, qu'elles nouvelles lumieres vous donnez sur les boettes à la Cagliostro si ce n'est qu'elles sont rondes, noir avec un bouton d'ivoire au centre sur le couvercle, coutant 3 {sertalf} la piece. Pour la boette de cuire, c'en est une à | charniere avec un petit bec d'argent que je voudrois, mais s'il n'y en a pas de pareil, elle sera telle que vous pourrez l'avoir. Cette derniere est pour Miquel qui m'a prié de lui en procurer une.

Le jour de naissance de Mr. de Furstenberg doit se celebrer le 5 d'aout; si les feux d'artifices n'y sont pas avant et le plan de decoration bientot, ils nous seront inutile, car il faut pourtant quelque travail preparatif. Je sens, mon cher Socrate, qu'avec vos travaux plus importants, il seroit indiscret de vous charger encore de celui là, ainsi ecrivez moi seulement un article monstrable aux enfans, pour me

60 En chiffres: 74,10. 81,52,57,83,2. 81,26,84,57,2,9,83,2,39,62,21.

61 En chiffres: 85[=8],72,50. 71,6,37,39,62,55,54. 86. 25,2,48,54,52,57. - i.e. Van Berkel et Gijselaer.

62 En chiffres: 80,2,27,41,48,84,57,58.

dire que cela ne se peut pas, et ils se contenteront des feux d'etrlificer qui ne coutera de travail qu'à l'artificier.

Ma santé ne vaut rien depuis 8 à 10 jours, l'ennui me tue à la longue et prealablement, il me donne des crampes dans le bas ventre tres | considerable. En songeant à tous ce que je vous ecris et que je pense haut en votre precence, je ne puis m'empêcher de vous prier de bien soigner mes lettres dans les circonstances presentes. Brulez celleci, elle ne contient rien qui merite d'etre transmis à nos neveux assurément, ni de vous amuser en 8 jours d'ici.

J'ai peur au contraire de vous comuniquer no{s} baillemens et siflemens qui se relevent sa{ns} cesse. Du reste on est très aimable et content l'un de l'autre.

Adieu cherissime Socrate, je vous quitte enervée par un sentiment vif de mon indignité.

Votre pauvissime Δ

P.S. Je ne savois pas qu'on put etre attaqué d'une ethisie d'ame et que ce mal fut epidemique. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye

❧

Lettre IV.152 – Diotime, 9 juillet [1787] = *Kp 27 / II,15*

Angelmodde, le 9 de julliet

Mon cher Socrate! Je comprends fort bien coment vous vous sentez plus grand en redecendant dans ce bombier, que lorsque vous etes placé au dessus tellement que vous le voyez à vu d'oiseau, c'est que dans le 1er cas vous vous comparez avec d'autres et dans le second vous ne vous comparez qu'au beau ideal qui est dans votre conception, d'où je conclu qu'il faut, si on ne peut pas se tenir toujours à la

meme hauteur, ce que la loi de la gravitation rend impossible, tant que nous sommes dans la region où elle regne.

Il faut se garder soigneusement de se comparer, ce qui par soi meme, est tres dificille à faire avec justesse et justice, et donne plus d'humeur que de jouïssance, à tout prendre. Comme je l'eprouve dans ce moment ci assez reelement, toutes les fois que je me laisse aller à ce jeu pour observer ses influence. Corps ne parle pas | encore de depart quoiqu'il y ait vendredi 3 semaines que nous en jouïssons. Il parle meme souvent en forme de question, de ce qu'il deviendra cet hiver, et avec un ton qui semble demander reponse, mais c'est sans affectation que je reste muette alors, car je suis glacé d'effroi toutes les fois qu'elle vient sur le tapis, et cela n'est pas rare.

Mes enfans se soumettent à la dure necessité par rapport aux feux d'artifice, exercisse utile et necessaire sous le regne de votre megere.[63]

Le Grand Homme qui a la charité exemplaire de se consumer ici, vous salue. Nous somes inquiet et curieux au possible de l'issue de vos affaires. De grace ne negligez pas de m'en donner des nouvelles exactes. C'est à notre Dieu que je vous reccomande {... convaincu} | presque qu'il me conservera un ami, dont je scais si peu me passer encore, ou qu'il n'apprendra à m'en passer pour quelque tems. Avec cette persuation j'approuve de coeur votre graecicisme et voudrois que votre patrie seul en tirer part.

Adieu cherissime Socrate, c'est de toute la pauvreté de mon essence actuelle que je suis à vous. Mais malheureusement votre possesion n'est pas fort digne d'une.

Δ |

[Couvert] fro Wesel

A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye

63 Cf. *Ma toute chère Diotime*, lettre 8.54, 6 juillet 1787.

Lettre IV.153 – Diotime, 16 juillet 1787 = *Kp 26 / 32*

Angelmodde, le 16 de juillet 1787

Mon cher Socrate! Je pense sans cesse (pendant ces beaux jours ici) à votre maisonette et à l'agrément d'avoir un petit bateau en bon etat sur le canal ; avec cela, on fait des promenades charmantes. Et cette idée calme un peu les inquietudes qui me poursuivent jusque dans mes reves relativement à l'état de votre santé. De grace mettez vous en etat de profiter des beaux jours pour faire de l'exercisse dès que votre santé l'exigera. Pour ce qui concerne vos affaires publiques, je conçois fort bien que la philosophie meme ne sauroit vous consoler entierement des meaux de votre patrie. Puisque l'amour du vraï et du beau font necessairement parti constituante de la sagesse, à la quell par consequent le desordre repugne. Nous savons ici que tout est en mouvement dans les garnisons prussiennes, | pour faire rentrer, les congedier, et preparer les chevaux de remonte. Si on fait un camp à Wesel, je le verrai certainement, et s'il arrivoit quelque chose à S. je verrai la Haye sans delai. Le Corps part d'ici le 20 de ce mois pour Dusseldorff où il reste 8 jours. Puis il va à Rosen... Aucune année (les 1ers 8 jours excepté) il ne fut ni plus raisonnable, ni plus sociable. Nous nous quitterons tres bons amis. Je vous prie de faire chercher chez son apoticaire Chatagnier 16 tablettes de boeure de cacao sur son compte et de me les envoyer.

Encore un courier; puis je serai plus libre de vous ecrire des lettres d'un peu plus d'embonpoint. Adieu cherissime Socrate, jamais Δ n'eprouva plus douloureusement combien elle vous aime.

Le Grand Homme vous salue et partage mes inquietudes.

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye

fro Wesel

❧

Lettre IV.154 – Diotime, 23 juillet 1787 = *Kp 26 / 33*

Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 143-144.

Angelmodde, le 23 de juillet 1787

Mon cher Socrate, il ne vous manque aucune lettre de ma part. J'ai eté empechée par une course de 3 jours à la campagne d'une dame où j'ai mené le Prince, de vous ecrire par le courier du 14.

Le metier de faux monnayeur, mon cher Socrate, fut dangereux de tout tems, et surtout dans un siecle aussi calculateur que le notre! Un siecle au quel cependant je n'ai pas l'honneur d'apartenir pour le moment, car les plaisirs trop vifs que j'ai savouré depuis 4 semaines ont fait sur moi leur effet trop ordinaire de m'enerver à tel point et se faire sentir apres coup d'une maniere si mortifiante pour moi, que je ne me sens pas en etat de faire l'addition la plus comune, bien moins de vous ecrire une lettre un peu digne de votre attention. Je vous proteste avec toute la verité dont je me sens capable que je ressemble parfaite- | ment aux tonneau des illustres filles de Danaeis, on a beau y verser, je me sens toujours egalement vuide, ou pour parler plus correctement, je ne sens rien. Jacobi doit arriver ici demain ou après demain. Je ne scais s'il m'apportera quelque drogue plus tenace. Cela etant je vous en ferai part fidelement, pour vous dedomager des zeros d'aujourd'hui, car pour moi, je n'ose (vu mon etat actuel) me flatter de produire de sitot quelque chose de mon cru. Il apportera sans faute votre dialogue revu, corrigé et paré comme il faut l'etre pour paroitre devant la respectable societé nomé le public. Il vient ici cette fois ci, moins pour nous, que pour un certain savant nomé Hamann | qui est arrivé ici pour passer l'hiver chez Buchholz et qu'il adore sans pourtant qu'ils se connoissent encore personellement. Je ne puis (vu ma qualité de tonneau sans fond) vous dire encore par un jugement propre ce que c'est que ce Hamann, quoique je l'aie vûe deux fois. Tous ce que j'en scais, ce qu'il est grand grec, hebreux, latiniste, oriental,

etc. etc., qu'il a ecrit maint livres, pour moi très obscurs exceptés quelques parties, et entr-autre un petite brochure sur Socrate, où il me semble que je crois entrevoir de belles idées et très profondes, mais je n'oserois cependant l'assurer.

Adieu cherissime Socrate, veuillez par pitié remplir un peu mon immense vuidité; si vous ne venez à mon secours, je presenterai incessement à l'univers ettoné, le phenomene etrange d'un rien personifié. Le Prince est parti vendredi matin pour Dusseldorff, comme je crois obscurement vous l'avoir ecrit. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye
frco Wesel

❧

Lettre IV.155 – Diotime, 27 juillet 1787 = *Kp 26 / 34*

Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 144-146.

Angelmodde, le 27 de juillet 1787

Je suis malade, mon cher Socrate, d'un catharre dans dans tous le corps et d'obstruction dans le bas ventre qui m'est dur comme une pierre. J'observe à cette occation une chose humiliante, mais vraïe, c'est que ce miserable glouton a un tel ascendant sur cette partie noble dont l'home est si fiere, sur le siege de ses idees, de sa pensé, qu'à mesure que le mouvement peristaltique est obstrué et raleanti dans les boyaux, il l'est plus qu'en progression geometrique dans le cerveau, et c'est ce qui entraine tout naturellement l'hypocondrie qui n'est autre chose qu'une stagnation totale dans la faculté reproductrice des idees et dans celle de rapprocher à volonté celles qui sont un peu distantes, d'où il suit que l'ame qui veut de l'occupation saisit avec avidité l'objet. La sensation actuelle qui s'empare d'elle, l'embrasse et l'occupe tellement, faute de mieux, qu'elle, cette pauvre sensation ou idée isolée, s'imprime plus profondement qu'en tout | autre

tems, fait toute sa richesse et gouverne les affections de l'ame avec un pouvoir formidable. Il n'est pas fort seant d'entretenir d'hypochondrie un ami qui auroit besoin de consolation, du moins s'il n'etoit pas si philosophe. Mais je passe sur le seant de crainte que cette bête noir ne m'echappe et que je ne retrouve pas bientot une occation si favorable de vous la crayonner d'après nature.

Je n'ai vu encore Jacobi qu'une fois ici mardi, je lui avois promis d'aller chez lui en ville hier. En verité cela me fut impossible. Ma seule et isolée sensation me retint par les cheveux et mes douleurs par le reste du corps. Je l'ai promis pour aujourd'hui. Je n'ai pas encore examiné la sensation reine d'aujourd'hui, mais obscurement il me paroit que je n'irai pas à moins que le desespoir ne me fasse l'effet qu'il fait aux plus poltrons. La peur en fait des heros lorsqu'ils n'ont d'autre espoir de sauver leur vegetation. Peutetre la meme affection | me fera-t-elle livrer à ma reine un combat à vaincre ou à mourir; cependant mon ventre est toujours petrifié.

Je suis charmé que la Republique se trouve enfin au bord du précipice, puisque vous croyez qu'il doive en resulter la decision finale de son sort, et que l'incertitude est à mon avis le pire des meaux. Si je savois pour sure par exemple que mon ventre fut pierre dans la stricte definition du Prince et des mineralogistes de sa force, eh bien j'en prendrois mon parti, je m'occuperois à trouver quelque graveur excellant qui grava dessu l'histoire de mes delires et grandeurs passéz où vous, mon cher Socrate, brilleriez plus encore que moi et dans ce cas ce seroit à vous et aux amis de l'art qu'il seroit legué, ou si sa matiere ne fut pas meme à cet usage. Je pourrois du moins faire sourire le Prince de plaisir, de la perspective de le voir bientot briller dans sa collection. | Mais que faire d'un ventre qui est comme pierre sans etre pierre.

Il est tems que je finisse, mon cher, puisque si je continuois 24 heures à vous ecrire, je vois que sous differentes formules ce seroit toujours mon ventre qui s'offriroit à vous. Pardonnez lui, pardonnez moi et priez pour votre pauvre Δ.

Lettre IV.156 – Diotime, 30 juillet 1787 = *Kp 26 / 35*

Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 146-147.

Angelmodde, le 30 de juillet 1787

J'ai lu l'ouvrage intitulé Gott, mon cher Socrate, pendant le sejour de Prince, c'est à dire dans un tems où l'eclat d'autres lumieres m'eblouïssoit de sorte que je n'en ai conservé que la sensation totale, 1° que Spinoza y etoit peint d'une toute autre maniere que par Jacobi, 2do que ensuite par les raisons que l'auteur lui meme do{nne} pour le peindre ainsi, cette peinture est aussi arbitraire que si je substituois à Plato Wolff, en disant si Platon eut vecu d{ans} notre tems où la logique calquée sur les sciences exactes est devenue un soulier {g...} qui chausse tout pied, Platon eut parlé {ainsi}; par consequent, prenez qu'il ait parlé ainsi, 3° il m'est resté de cette lecture la sensation de plusieurs propositions près de votre philosophie et liés ou enchasséz entre des propositions qui n'y appartiennent nullement, ce qui forme un tou{t} assez bigarré. J'ai reccomencé à le lire hier et dès que j'aurai porté cette seconde le{cture} à la fin, je vous ferai part {...} quelles {...}. | Le Grand Homme, ne l'a lu qu'en passant aussi et y a trouvé egalement Spinosa traité fort partialement. Il paroit que pour bien comprendre à quel but ce livre est fait, il faut lire la 3e partie de son grand ouvrage intutilé Herder, Ideen zur Philosophie der Geschichte, qui vient de paroitre aussi, mais dans cette 3e partie particulierement le 15e livre. Si vous prenez cette peine, je vous prie de me dire alors ce que vous pensez du Gott et du 15e livre des Ideen etc. Veuillez aussi ne pas perdre de vûe que vous m'avez promis vos idées au sujet d'une definition philosophique de l'atheïsme. Et pour parler aussi un peu à Corps après avoir parlé de l'ame, je vous prie de me dire si on pourroit trouver à La Haye de ce beau drap fin, d'une belle couleur bleu, de m'envoyer dans ce cas avec la 1ere poste une {echarpe} et de m'ecrire combien coute l'aune {...}.

Je serai obligé à un petit voyage cet automne, mais je me reserve de vous dire encore si et pourquoi, lorsque cela sera bien decidé. J'ai depuis 10 jours une diharré {per...}

❧

Lettre IV.157 – Diotime, 2 août [1787] = *Kp 26 / 36*

MTBG, p. 71-73; Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 147-150.

Angelmodde, le 2e d'aout

Je me rappelle ne vous avoir pas dit explicitement dans ma derniere que je n'ai manqué aucun jour de poste excepte celui dont j'ai fait mention d'abord par le courier suivant, mais je suppose que la reception de mes lettres qui vous seront arrivés tot ou tard vous en auront deja convaincu.

Mon cher Socrate! Vous savez que j'eus de tout tems une belle passion pour la metaphysique. Ce n'est pas vous sans doute qui m'en avez gueri, mais helas je vis que ma pauvre tete ne suffisoit pas à la fois aux speculations sans nombre, où cette passion m'invitoit, et à la pratique continuelle que m'imposent des devoirs plus pressants. Ainsi j'avois pris le dur parti de sacrifier depuis quelques années ce {mel} delicat à des nourritures plus grossieres, mais necessaires à ma subsistance morale; et ce parti me donna si non des jouïssances, du moins une certaine paix ou plutot une treve interne, mais ne voila-t-il pas qu'il s'eleve depuis un an environ des questions et des querelles en Allmagne dont vainement j'ai travaillé jusqu'ici avec succès à m'abstraire. Enfin le demon tentateur s'est emparé de moi de recheff, il remporte la victoire et me livre sans que je me sente en etat de resister davantage à l'etude de ces querelles. Kant, Herder, Jacobi et par leur diabolique magie, Spinoza | Descartes, Leibnitz, etc. etc. (Les autres ne vaillent pas la peine d'etre nommes) font dans ma tete un tintamarre qui m'empechent de m'entendre moi meme. Oh St. Socrate, ora pro nobis! Dans

peu j'espere vous dire ce que je pense de tous cela, mais si St. Esculape ne s'en mele, ce peu pourroit etre long car notez que depuis plus de 15 jours j'ai une diharré continue. Fasse Jupiter que tous les excremens philosophique s'en aillent avec elle.

Jacobi, en parti cause malheureuse de ma rechute, est encore ici. Il me charge de vous presenter son admiration, et de vous demander combien vous desirez d'exemplairs soit de l'original françois, soit de la traduction de l'Alexis.

Tandis que Jacobi est ici, le Corps est toujours à Dusseldorff encore chez le Comte de Nesselrode, Dieu sait coment, son ami. La soeur de Jacobi ecrit à celui ci par la derniere poste qu'il s'est elevé une dispute entre-elle et le Corps au sujet de la question, s'il falloit donner l'idée d'un dieu à un enfant et lui permettre de l'invoquer, où le Corps a fort et ferme soutenu la negative par milles raisons dignes de sa robuste philosophie. Dans le courant de la querelle le Corps a fait sentir, comme il fait souvent depuis environ deux ans (je n'en scais pas le pourquoi), qu'il croit en Dieu, et a soutenu qu'il n'existoit point | d'athée disant « pour moi je n'en ai jamais connu, et s'il en existe ce ne peuvent etre que des bêtes ou des gens très vaines qui à 30 ans veuillent se faire un nom », assertion dont il resulte pour lui deux petits embarras, car 1° son hote, le Comte de Nesselrode, qui etoit present à cette conversation, est un athée ni bete ni vain, circonstance inconnue au Corps. Il ne savoit selon le recit de Melle Jacobi ou fourrer ses mains et ses yeux pendant cet anatheme fulminant, pendant le quel la Comtesse de Nesselrode, qui n'est pas athée, cachoit comme Sara la tete derriere la porte pour rire. 2do Jacobi, qui aime le clair, a chargé Mdelle sa sœur de demander au Corps si donc il n'a jamais connu son ami Diderot, Naigeon, etc. etc. etc.?

Coment il se tirera de tous cela, s'est son affaire, mon cher Socrate, n'est ce pas? Ou croyez vous qu'en qualité d'epouse je sois obligé de m'en meler? Voila, mon cher Socrate, toutes mes nouvelles, les politiques sont en stagnation chez nous. Ce qui ne l'est jamais, c'est l'amitié etternelle que vous a voué votre Δ.

Le Grand Homme vous presente l'assurance de la sienne; mes enfans vous baisent les mains. |

[Couvert] fro Wesel

A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye

❧

Lettre IV.158 – Diotime, 6 août 1787 = *Kp 26 / 37*

Angelmodde, le 6 d'aout 1787

L'histoire lamentable de votre malheureuse famille nous a si fort touché, mon cher Socrate, que vous pouvez compter comme fait, tous ce qui depend de nous, et à vu de païs cela se fera aisément.

Vous devez derecheff avoir reçu de moi deux lettres à la fois par le dernier courier, car je n'ai pas omis de jour de poste. Et vous devez bien aimer à me gronder ou etre d'une incredulité peu digne d'un grand coeur, pour recomencer toujours vos doutes sur moi après tant d'experiences, qui vous ont prouvés que ces irrégularités tiennent à des choses hors de moi.

Jacobi est parti[64] avant hier apres que nous eumes achevés de regler et de mettre d'accord nos diverses opinions sur la traduction de l'Alexis. A cette occation je dois vous dire, mon cher Socrate, que c'est la larme à l'œil que j'ai relu il y a quelques jours, differants fragements et de dialogues de votre main, Alexis second deja très avancé: l'animal politique avancé aussi, un comencement de dialogue sur la philosophie qui promet du sublime; un autre sur les loix qui pourra se fondre dans l'animal politique. |

En verité mon cher Socrate, si au lieu d'astronomiser vous ne mettez une queue à toutes ou du moins à quelques unes de ses têtes, je donne ma voix pour que

64 *MTBG*, p. 73.

vous soyez cassez aux gages de la philosophie. J'ai retrouvé bien d'autres pretentions en relisant cette année de vos lettres, et pour ne nommer parmis cent sujet dont vous dites toujours que vous parlerez une autre fois à fond que quelques uns de ceux qui me tiennent le plus à cœur, songez que vous m'avez promis de traiter dans une lettre prochaine (N.B. il y 2 mois de cela) des causes finales, de la notion d'atheïsme, de la raison pourquoi il faut le concours de deux sexes (autre part vous dites de deux êtres, ce que je prens la liberté d'infirmer ou qu'il y a quantités d'animeaux androgyne) pour former un troisieme etre.

Si j'etois près de vous, je vous mettrois au pain et à l'eau jusqu'à ce que vous eussiez satisfait à nos devoirs. | Mais en attendant que je sois à porté de vous punir aussi sensiblement, je ne veux du moins plus vous donner le nom de Socrate que vous n'ayez au moins recomencé les travaux qui vous l'ont merité. Et, qui pis est, je vous appellerai La {La...} si vous continuez à sacrifier les sujets qui tien{nent} de plus près au bonheur de l'hom^me^ et po{ur} les quels les Socrates ne pleuvent pas, à un sujet qui dans notre siecle trouvera toujours des cultivateurs plus ou moins dignes de lui.

Adieu, car je suis faché, et me facherai davantage si je continue ce qui n'est ni philosophique, ni salutaire aux eaux de Pyrmont que je bois, dans l'esperance de sortir de l'age de fer ou le sejour du titan C^orps^ m'a plongé. |

[Couvert] frco Wesel

A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye

❧

Lettre IV.159 – Diotime, 10 août 1787 = *Kp 26 / 38*

Un fragment a été publié dans: MTBG, p. 73-74; Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 150.

Ce 10 d'aout 1787

Je n'ai pas un instant aujourd'hui, mon cher Socrate, pour vous accuser la reception de votre lettre; je soignerez les exemplairs pour vous; pour moi j'en ai deja soigné.

Mon voyage n'est pas decidé encore, mais s'il se fait ce sera dans le mois de sept., et j'aurois besoin pour ce tems d'un habit de drap. C'est pourquoi je vous supplie de m'envoyer tout d'abord cinq aunes et demi de drap de l'échantillon bleu marqué d'un B, par la voie de Ooldecop; j'inclus un mot à Boas ici par le quel vous sera remis l'argent, faisant selon mon calcul l'aune à 9 fl. 10 sols 50 fl.

Le Dieu de Herder me paroit très decidenment le fondement de l'univers ou plutot, ce qui est dans tous les etres pris ensembles un mot qui exprime une totalité; et je conçois que cette maniere de voir, admet la reunion du spinosisme avec le christianisme et tous ce | qui finit en isme, ce que je ne concevois pas plus que vous à Weimar. Herder est un bel esprit assurément, mais je ne l'ai jamais cru profond. N'oubliez pas de lire le 15e chapitre du 3e tome de son gr. ouvrage. Vous verrez si je ne me trompe, coment le Gott semble ecrit tout expres pour lui servir de sarcophage.

Ce chapitre m'a fait l'effet d'un sepulcre couvert de fleurs qui renfermeroit un corps pourri, mais l'odeur du mort perce à travers. Adieu cherissime Socrate, que le Dieu vivant et subsistant nous penetre tellement de sa toute pressence, que l'odeur de la corruption ne puisse nous affecter par aucun sens.

P.S. L'affaire de votre malheureuse famille {s'est} faite par ecrit, par une voie sure. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye

fro Wesel

❧

Lettre IV.160 – Diotime, 16 août 1787 = *Kp 26 / 39*

Angelmodde, ce 16 d'aout 1787

Mon cher Socrate! Vous aurez la quantité d'exemplairs almands et françois de l'Alexis que vous desirez, et au dela pour rien comme de raison. Et vous en aurez les deux premiers exemplairs de chacun des le comencement d'octobre. Voici en attendant un échantillon des caracteres dont j'espere que vous serez content. Je sens avec froisonnement le contrecoup des embrassemens qui vous surprisent à votre grand diner. Dieu veuïlle que vous en soyez quitte pour ceux là.

Je ne me rappelle plus à quoi j'ai comparé la philosophie du spirituel Herder, mais je scais bien qu'elle me fait plutot l'effet de la torpille que celle d'une lecture de Lucain. En verité, mon cher Socrate, mon amour pour vous n'a pas besoin de ruse pour croitre et s'animer de plus en plus à mesure qu'il viellit, sans quoi toute comparaison en fait de maniere de philosopher et d'étoffe, pour cela seroit bien propre à faire cet effet. | Mais je le repete, cette ressource m'est inutile, d'autant que, je ne scais si c'est une proprieté comme de l'accumulation des années, ou si c'est le caractere de mon hyppochondrie, qui dans celles la n'est pourtant pas de l'espece la plus mauvaise. Mais tous les jours je vois mieux et avec une plus sainte et fervante admiration plus de beau dans les autres, et avec un sentiment un peu differant moins de beau dans moi, d'où resulte naturellement un plus vif désir que jamais de vous revoir. Cher Socrate! Si vous sentez un peu ce qu'est cette soiff en moi, et quel baume ce sera contre la bête noir qui me persècute, vous ne balancerez pas à me sacrifier une petite partie du moins de votre hiver. Ne refusez pas ce bienfait, cherissime Socrate, à votre fidelle Δ.

Jacobi m'ecrit de vous dire de sa part les choses les plus distinguées et les plus | propres à vous faire comprendre son admiration. N'oubliez pas que dans votre avant derniere vous me promites une dissertation sur l'atheïsme et sur le corps. J'ai bien resolu depuis la dernière relecture d'une année de vos lettres où j'ai trouvé tant de vaines promesses et de plusieurs de vos manuscrits fragmens comencez et point achevéz, de ne plus sacher prise lorsque desormais vous me ferez quelque promesse dans ce genre. Mandez moi vite si mon algebre v{ous} est bien parvenu, et quelque repon{se} qui puisse me donner des vues sur ce que j'y demande.

Le Grand Homme part pour 3 semaines, mais je continuerai s'il en est besoin la corespondance avec le tuteur de la malheureuse femme pendant son absence.

Adieu. Le courier prochain vous dira des nouvelles de mon voyage. Rien dites encore rien à personne; il a les raisons.

> Les boëtes, le chine etc. sont arrivez. Je vous en fait mes remercimens, cher Socrate, et vous prie de me dire ce que je vous dois. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye
frco Wesel

❧

Lettre IV.161 – Diotime, 21 août 1787 = *Kp 26 / 40*

Angelmodde, le 21 d'aout 1787

Mon cher Socrate! J'ai bien reçu votre derniere et en ai deja fait l'usage convenable comme de l'avant avant derniere. C'est ce qui fait que je n'ai pas le tems de vous ecrire un peu au long avant le depart du courier d'aujourd'hui. J'attens avec impatience la longue lettre philosophique que vous me promettez pour

restaurer ma pauvre tête hypochondre au possible. Depuis deux mortels mois le post nubila phoebus est la seule branche à la quelle je m'accroche, car enfin le phoebus est sure, ne fut ce qu'à l'epoque de notre transformation qui au bout du compte n'est pas eloignée.

Adieu cherissime Socrate, de grace mettez chaque chiffon que vous ecrivez en lieu de sureté; j'en ferais autant. Car nous somes trop bien mariés pour ne pas nous devoir l'un à l'autre, dans toute epoque et supposition. Adieu, à vendredi. J'espere vous en dire davantage. |

[Couvert] frco Wesel

A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye

❧

Lettre IV.162 – Diotime, 23 août 1787 = *Kp 26 / 41*

Angelmodde, le 23 d'aout 1787

Cher Socrate! Une forte crampe d'estomac m'occupe d'une maniere si peu digne de votre attention, que je dois me borner de vous accuser à la hate la reception de votre lettre. À vous dire que le drap n'est point encore arrivé, que les oignons developpent à merveille, des feuilles semblables presque à celle de l'ananas et très robustes. Et à me reccomander du reste à votre indulgence, de grace tachez de vous procurer le 3e tome des Ideen zur Philosophie der Geschichte der Menschheit de Herder, et lisez y uniquement le dernier, c'est à dire le 15e livre, et vous verrez si ma comparaison est juste. Reellement je la trouve, la relisant dans votre lettre, d'une justesse picquante, ayant justement repassé ce matin le soit dit 15e livre.

Adieu cherissime Socrate. |

[Couvert] frco Wesel

A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye

Lettre IV.163 – Diotime, 28 août 1787 = *Kp 26 / 42*

Munster, le 28 d'aout 1787

Je suis venu en ville, mon cher Socrate, celebrer mon jour de naissance de la maniere la plus delicieuse pour moi, par une solitude parfaite. Mr. de Furstenberg est parti pour Geismar, et j'ai laissé mes enfans à Angelmodde où j'irai les rejoïndre après demain. L'avarice qui me tient, relativement aux precieux et si rares moments de cette solitude, joïnt à ce qu'une lettre au tuteur en question, m'a deja enlevé une demie heure, abregera un peu l'etendre que d'ailleurs je desirerois donner à cette lettre ci.

Je vous felicite, mon cher Socrate, du beau coup qui s'offre à l'admiration de votre philosophie, uniquement contemplative. Si vous n'etiez absolument mort à la politique et à ses interets, je vous demanderois si ce coup outre qu'il est beau, est heureux pour le bien etre et l'existance de la republique ou non. Dieu le veuïlle, mais je suis trop ignorant pour en juger, c'est pourquoi votre jugement | me paroitroit d'autant plus interessant que votre indolence philosophique vous rend juge plus impartial. Mais que nous importe au bout du compte la politique d'un monde qui n'est pas notre patrie reel et où ne vivons qu'aujourd'hui et demain peutêtre. Mon voyage (mais cela reste encore entre nous deux absolument) est resolu pour le 15e de mois de septembre. Il ne sera que de 3 semaines tout au plus; mes facultés pecuniaires etant telles que pour le moment je n'en aurai surement pas entrepris du tout, si le but de celui-ci ne me tenoit assez à cœur, pour m'exposer meme au, d'ailleurs pour moi tres pesant fardeau, d'avoir quelques dettes à payer dans le courant de l'année; le voici ce but.

Vous savez, mon cher S., que de tout tems une de mes sensations les plus tristes fut l'obscurité sur l'usage que je devois faire du plein pouvoir à moi remis (et à ma grande satisfaction) pour etablir mon fils de la maniere dont il me plaisoit, | pourvu que je me contentasse pour toute la vie du Corps pour moi et mes enfans de 8000 fl de rente. J'y ai consenti, j'y aurois consenti à moins plutot

que de laisser echapper des mains l'inestimable avantage de gerer la destination future de mes enfans, gestion sans la quelle je pouvois compter à peu près perdre leur education, mais que determiner à ce sujet? Voila qu'elle fut bientôt mon souci, 1° il faut consulter sur toute chose les talents, j'avois 3 choses contre l'etat militaire dans les grandes monarchies; 1° mon fils ne paroit pas etre doué par la nature de l'organisation qui forme le heros; 2do y jouer un role subalterne c'est etre zero; 3° et encore si on n'etoit que zero pusse, mais qu'est-on aujourdhui, etant militaire? Le satilitte d'un voleur de grand chemin, voila le sort d'un subalterne dans les monarchies. Et N.B. si le sort de Mitri ne m'avoit été remis, ce seroit inevitablement son sort, car par une grace specielle et recue à mon Corps defendant du feu Comte Orloff, il est actuellement depuis 10 ans deja Captaine à l'armée de Russie; j'en ai le brevet dans mon coffre. IIe en faire un courtisan en Russie c'est à dire un corps sans ame. C'est ce dont Dieu me preservera | à jamais. Un ministre envoyé? Tout aussi peu, c'est un être oisif obligé par etat à se faire un inutil du grand monde. Et Mitri avec l'extreme penchant à la molesse et paresse seroit à peu pris perdre. Un eclair brilla à ma perplexité sur ce sujet pendant quelques instant l'année 80. Je cru pouvoir en faire un jour l'aide de travail d'un ami renumerateur de son pays, mais cet eclair ne fut qu'un éclair.

Cas alors de me fatiguer en pensées inutiles, je remis cette affaire à la providence avec la ferme confiance qu'elle traceroit ma route. Jusqu'au moment où j'appris la nomination de Dalberg à l'electorat de Mayance et à l'echevé de Spire et de Constance. Alors l'éclair brilla de nouveau et devint peu à peu une flamme resplendisante, il sera (me dis-je) aide travail d'un nouveau renumerateur, de l'ami le plus digne après le 1ere, dont je serois le plus fier qu'il puisse être cooperateur. Une lettre très tendre que je recus dans le tems de son elevation de cet ami, acheva de me determiner. Alors je comuniquai mon idée au Grand Homme qui l'approuva pleinement et nous determinames de demander à Dalberg un rendez-vous qu'il nous a donné près de Francfort sur le Main sur la fin de

septembre, où je puisse lui faire l'ouverture du cadeau que je lui destine (au cas pourtant | que Mitri reussisse de maniere à pouvoir etre présenté comme un cadeau). Là je verrai avec lui à quel usage il pourroit lui etre le plus util, pour diriger ses etudes en consequence, et le lui donner ensuite à l'age de 22, 23, ou 24 ans, selon qu'il sera mur, sans titre comme sans honorairs, parceque s'il repond à son education, il suffira avec ce que je pourrai lui donner, et j'aime mieux qu'il conserve la precieuse sensation d'independance, qui facilitera en lui la disposition de n'attacher l'idée d'honneurs et de fortune qu'à l'avantage de se sentir le serviteur et cooperateur libre d'un homme qui sera sans doute le bienfacteur de ses semblables aussi loin que son cercle d'activité s'etendera.

On dit qu'il a deja nomé in petto, notre Stadion son coadjuteur, une belle perspective pour ce pays et un motif de plus pour desirer lui consacrer un fils.

Adieu cherissime Socrate. Cette courte lettre est devenu longue insensiblement et mes heures precieuses s'echappent. Adieu donc sans plus.

J'attens un peu de philosophie d'atheïsme etc. dans votre reponse. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye
frco Wesel

❧

Lettre IV.164 – Diotime, 2 septembre 1787 = *Kp 26 / 43*

Munster, le 2° de sept. 1787

Pour ce moment je retourne à Angelmodde, mon cher S., je n'ai que le tems de laisser ici 2 mots qui doivent partir ce matin, pour vous accuser la reception de la votre. De grace songez à cet hiver, vous me rendrez fort heureuse en tout sens en nous honorant de votre présence, ayant beaucoup de philosophie à depêcher avec

vous. Je retourne à Angelmodde à mes affaires, en mellieur etat que je n'en etois parti, la solitude ma derniere et sure ressource contre l'hypochondrie la plus tenace a disparu entierement, et j'ai repris la faculté de penser au moins ce qu'il en faut pour le menage.

Adieu cher Socrate. Que Dieu vous ait en sa sainte garde. Ce voeu contient plus qu'il ne vaut ordinairement au bout d'une Lettre Royale. |

[Couvert] frco Wesel

A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye

❧

Lettre IV.165 – Diotime, 3 septembre 1787 = *Kp 26 / 44*

Angelmodde, le 3 de sept. 1787

Votre Nro 70 m'est très bien parvenu, mon cher Socrate, je suis fort aise d'avoir votre approbation dans le plan que je me propose pour Mi^{tri} qui me tient d'autant plus à coeur, que j'espere dans ma course le consolider assez pour qu'il puisse aller son train, même au cas que je ne survive pas à l'epoque de son execution. A moins pourtant que Mi^{tri}, ne reste si peu de chose que je sois en conscience forcée de l'abandonner à sa premiere destination. Car certainement je ne tiens à mon plan ou plutot il entre co^{mme} condition integrante de mon plan, qu'il ait les facultés requises pour servir de Cadeau, à un Etre co^{mme} celui auquel je le destine.

Je pars le 14 de ce mois pour Dusseldorff, j'y serai le 15, j'en repars le 16. Je serai entre Dusseldorff et Frankfort sur le Mayn le 17, 18, 19 et 20, pour voir à mon aise le beau pays entre Bonn, Coblence et Mayence. Je passerai le 21 et 22 à la foire de Francfort. Voila jusqu'ou je puis | vous dire du positif, le reste dependera en g^{rande} partie de Dalberg. Mais soit que nous nous voyons à

Achaffenburg ou ailleurs, je reviens toujours sur Francfort vers le 27, 28 ou 30 de sept. ainsi c'est là où pourront me trouver vos lettres entre le 20 et le 30 sept. à l'addresse que je vous indiquerez encore d'ici à mon départ. Je puis recevoir encore 3 lettres de vous ici, savoir l'une jeudi prochain le 6, la seconde dimanche prochain le 9, la 3e le jeudi d'ensuite savoir le 13 de ce mois et ce sera la derniere. Celle d'ensuite ou la quatrième à compter depuis celle que je recevrai le jeudi prochain savoir le 6, il faudra me l'adresser chez Jacobi à Dusseldorff, la 5e et la 6e à Francfort sur le Mayn à l'addresse que je vous indiquerez. Et puis nous verrons plus loin. Voila un directoir fixe (dont je garderai copie) pour 3 semaines à comptant de celle qui commence aujourd'hui. Gardez le bien ce directoir et suivez le, mon cher Socrate, sans variation | à moins qu'entre tems je ne vous indique moi meme des changemens à faire. Pour moi je vous écrirai partout où je pourrai. Le Grand Homme sera des notres, il est à Geismar à présent, et c'est à Francfort que nous nous reunïrons le 20, il yra là par une autre route, ainsi vos lettres si vous lui en ecriviez pourroit aisément le manquer et se perdre, au lieu que celles que vous m'addresserez de la maniere que je viens de vous indiquer me parviendront surement, pourvu que de votre coté vous ayez soin de vous bien informer des depart des postes pour Dusseldorff dabord et puis pour Francfort sur le Mayn, et de les affranchir convenablement, et de ne pas oublier, que dans l'ordre que je vous ai indiqué pour les 6 1eres lettres que je dois recevoir de vous, j'ai compte celle de jeudi prochain 6 de sept. qui sera deja parti de La Haye lorsque vous recevrez celleci, pour la premiere.

Je n'ai encore rien ecrit au Corps de ce voyage parceque lui ayant dit d'un coté que je ne comptois | pas voyager cette année, lorsqu'il fut ici parcequ'en effet je n'avois pas encore formé ce dessein alors, et que d'un autre je ne voudrois pas lui en decouvrir le motif encore, je me trouve dans l'embarras que lui dire. Enfin je lui parlerai de l'entrevue avec Dalberg et me tairai sur le motif.

Adieu cherissime Socrate, je n'ai plus un seul moment.

Lettre IV.166 – Diotime, 7 septembre 1787 = *Kp 26 / 45*

Ce 7 de sept. 1787

Je suis charmé, mon cher S., que le coffre soit en lieu de sureté pourvu qu'il contienne surtout tous ce qui sort de votre plume et qui vous concerne. C'en est pour moi la partie sans comparaison la plus precieuse. Je n'ai qu'une raison trop specieuse à ecrire au Corps pour mon petit tour à faire, c'est que j'ai pris la goute volente au trois et quatrième doigt de la main droite tellement que pour peu qu'elle s'etende.

Me voila impotente absolument quant à l'ecriture ce qui me presse très fort d'aller consulter Hoffmann qui a trouvé un secret contre la goutte. Je vous ecris avec 2 doigts seulement encore capable de survie car le petit doigts n'est bon à rien.

Par charité, mon cher Socrate, ne manquez pas de m'écrire exactement et comme je vous l'ai prescrit si vous voulez m'epargner des inquietudes mortelles. Vu mon impotence je ne puis vous en dire davantage. Adieu cher Socrate, que toutes les puissances celestes vous protege.

> Le drap est heureusement arrivé la veille du depart de Mr de Furstenberg. Vous ne me dites pas si vous vous en etes fait payer de sorte que je n'ose vous parler du desir qu'il a de vous en demander aussi. |

[Couvert] frco Wesel

A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye

❧

Lettre IV.167 – Diotime, 18 septembre 1787

Dortmund, Stadt- und Landesbibliothek, Atg. 11812 – Publiée dans: MTBG, p. 75-76.

Dusseldorff, ce 18 de sept. 1787

J'ai trouvé ici votre lettre, cherissime Socrate, qui m'a fait un double plaisir, 1° par elle meme, 2do parce qu'elle m'a servi augure pour la continuité reguliere de notre correspondance pendant ma course vaguabonde. J'ai du m'arretter ici un jour de plus que je ne comptois parceque je me suis sentie indisposé en arrivant, mais cela ne change rien à notre correspondance, si non que vous pouvez m'addresser une lettre de plus à Francfort, p.c. 3 en tout à Francfort, et puis comme je vous l'ai dit 2 encore ici où je m'arretterai en repassant un couple de jours, et puis le reste à Munster.

Votre admirable Lettre sur l'atheïsme que j'ai apporté ici avec moi a fait à Jacobi toute la sensation qu'elle merite de faire. Il desire ardament vous voir cet hiver à Munster, et me charge avec toute sa famille de vous dire mille choses. Figurez vous que je suis destiné au bonheur nonpareil de voir près de Francfort votre chere amie Mad. de | La Roche, l'intime de Mr. de Luc et de Mde de La Fite. Figurez vous que je suis occupe à me faire lire chemin faisant par mes enfants les ecrits admirables de De Luc sur la partie de l'Allemagne que nous parcourrerons actuellement. Figurez vous que malgré tant de grandes choses qui pesent sur mon cervelet il a encore la force de sentir et d'admirer le tarif excellant que vous donnez dans votre derniere lettre des differantes valeur des organes morales guerroyants. Je ne scais, mon cher Socrate, où vous prenez le genie et l'esprit dont vous remplissez regulierement deux fois par semaine vos lettres; si vous pouviez m'indiquer une source où je puisse puiser aussi vous obligeriez par la votre vous meme d'abord, et puis votre tres necessiteuse Δ.

Demain matin nous repartons d'ici pour continuer notre route jusqu'à Francfort, où je me flatte bien trouver de vos lettres. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye.

❧

Lettre IV.168 – Diotime, 22 septembre 1787 = *Kp 26 / 46*

Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 152-155.

Francfort sur le Mayn, ce samedi 22 de sept. 1787

Nous sommes arrivés ici hier au soir quoiqu'en meme tems Mr. de Furstenberg et moi quoique par differantes routes, lui en très bonne santé, moi accablé d'une forte toux. La premiere nouvelle qui frappa mes oreilles fut celle de la prise d'Utrecht, et mon premier voeu celui d'etre en possession d'une lettre de mon cher Socrate. Il etoit trop tard pour aller la chercher chez mon banquier, et etant ici incognito à raison de plusieurs conoissances incomodes dans les environs, je n'osai y envoyer. J'y vais de ce pas moi meme, et pourrai j'espere vous faire à mon retour mes remerciemens sur l'exactitude avec laquelle vous soignez mon repos.

Je viens de chez mon banquier, mon cher Socrate, avec une lettre de votre part dont je vous rends mille et mille graces. Jamais comme vous jugez, elles ne furent plus necessaire à mon repos que dans ces moments critiques. Après demain je compte en recevoir encore. |

Nous sommes arrivéz de Dusseldorff ici à travers les plus belles decorations de la nature que jamais j'aie vue. Toujours bordant le Rhin, à notre droite les colines et vignes les plus riantes et les mieux cultivés, à notre gauche sur la rive opposé du Rhin des roches immenses appellés les Alpes du Rhin à cause de leur majestueuse vetusté, dont les tetes chauves sont courronnés d'une varieté infinie d'anciennes ruines du tems de la chevalerie, au pied de ces antiques venerables

fourmillent des villes, des villages et chateaux de plaisance moderne presque sans interruption de sorte qu'il se presente sans cesse. La double comparaison de la nature brute avec la nature cultive dans les roches incultes à la rive droite et la chaine de montagnes cultive à la rive gauche du Rhin. Et de l'art gothique avec l'art moderne dans la rangé superieure des ruines qui couronnent ces vielles roches et la chaine des villes, villages et maison de campagnes, qui bordent la rive au pieds de ces rochers.

Nous sommes arrivés ici précisément les derniers jours de la foire, que nous avons parcouru aujourd'hui mais sa comparaison avec celle de | Leipsic, n'est point avantageuse à cellci, sans compter même qu'avec Socrate l'ornement le plus essentiel pour nous lui manque, elle est si pauvre que de toute la matiné ni grands ni petits nous n'avons pu trouvé moyen de nous debarasser d'un ducat pour satisfaire la plus legere fantaisie. La ville comme nous l'assurent tous ceux chez qui nous avons pris des informations ne contient de remarquable que la Couronne Imperiale et la Bulle d'Or que je compte voir pourtant en bonne allmande. Il m'a toujours paru remarquable que Charles IV le plus mediocre et le plus foible de nos empereurs precedés des deux Frederics, princes d'un tout autre trempe et suivis d'autres princes egalement superieurs, ait cependant (servi du hazard et des besoins du tems) été celui qui a jetté les fondemens encore subsistantes de la forme de l'Empire germanique et de la liberté. Dieu veuille qu'un autre homme mediocre ne soit pas destiné à la detruire.

Nous restons ici encore quelques jours uniquement pour me guerir d'un rhume de poitrine qui m'ote absolument la faculté de parler, faculté | que j'ai un peu besoin de retrouver pour voir Dalberg. En attendant il m'arrive force courier d'Achaffenbourg de la part de l'Electeur de Dalberg avec chevaux de relais etc. etc. pour me sommer de m'y rendre. Mais en vain. Car enfin j'ai perdu la parole et l'Electeur tout Electeur qu'il est n'a pas le pouvoir de me la rendre.

Adieu cherissime Socrate, encore 2 lettres addressés ici de votre part, et puis 2 à Dusseldorff, et vous obligerez bien sensiblement votre Δ.

Le Grand Homme vous assure de son amitié. Cher Socrate, ne nous oubliez pas dans vos tracas. En grande hate

❧

Lettre IV.169 – Diotime, 25 septembre 1787 = *Kp 26 / 47*

Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 155-156.

Mardi, ce 25 de sept. 1787

Le jour d'hier, mon cherissime Socrate, fut un des jolies beaux jours de ma vie, la nouvelle de votre delivrance l'a marqué pour moi d'un sceau ineffaçable, sans compter la sensation que doit faire naitre naturellement le beau tableau que vous faites de la joie publique d'un peuple qui se sent. Je vous avoue que l'idée du danger personel où je vous ai cru jusqu'à ce moment a troublé bien souvent et mes veilles et mon sommeil. Je compte que votre premiere lettre nous annoncera le sort d'Amsterdam et le couronnement d'un oeuvre le quel ne pouvant malheureusement se terminer que par des moyens violents, n'aura du moins subi parmis tant d'operations violentes possibles qu'une des plus benigne, si la fin ressemble au commencement. Avec tous cela je rends grace au ciel pour la premiere fois de ma vie de n'etre pas née parmis vous dans ces moments ci, car je vous avoue, que, toute fiere que je devrois etre comme Prussienne de vous voir recevoir la paix des mains de | ma patrie, l'idée d'une armée prussienne qui la porte le glaive à la main, à presque le seul peuple libre qui existoit encore sur la terre, me revolte si horriblement, meme en ma qualité de Prussienne, que je ne scais ou me porteroit cette sensation si j'etois du nombre de vos republicains. Je crois cependant que toute ma rage se tourneroit vers les auteurs quelconques d'une situation qui amena cette revoltante necessité.

J'espere ou plutot je ne doute nullement que le Prince d'Orange saura s'efforcer à meriter le beau jour qui à luï pour lui à son entrée à La Haye. La situation sera difficile. Dieu veuille lui accorder de bons conseillers et la faculté de les discerner et de les suivre. A propos de conseils, n'en avez vous aucuns à faire passer à votre malheureuse cousine? J'ai actuellement une occation excellente de lui en faire passer à l'insue de son tuteur, de Mr de Valde et de Mde {Xantleben}, au moyen d'un voyageur que j'ai rencontré ici. Et j'apprens | que cette pauvre femme depuis la mort de sa mechante belle fille respire un peu. Il seroit je crois le moment de lui parler raison avec succes. En attendant vos avis, je lui dirai toujours nos idees pour ne pas laisser rechapper l'occation favorable.

Je ne serois plus dans cette ville aujourd'hui, mon cher Socrate, sans un incident qui m'est aussi agréable qu'inattendu. Avant hier nous nous etions determiné à partir hier pour Achaffenburg où Dalberg nous attend, lorsqu'apprenant que Darmstadt n'etoit qu'a 6 lieux d'ici il me vient à l'idée d'entrer dans l'hotel de Darmstadt que cette cour possede ici pour demander à quelque chatelain du chateau si on ne savoit pas ou respiroit actuellement notre Prince Xion. Jugez de ma joie lorsqu'on me dit qu'il etoit depuis quelques semaines à Darmstadt pour voir ses parents. Vite je retourne à la maison, j'expedie une estaffette avec une lettre, et hier soir notre | Prince arriva ici entre 7 et 8 heures. Il soupa et resta avec nous jusqu'à onze, et je l'attens ce matin encore pour quelques heures. Vous ne me demanderez pas sans doute si je l'ai observé avec la curiosité du plus vif interet apres 8 ans d'absence, qu'il a passé dans les contrées des sirenes sans qu'on puisse raisonnablement lui supposer toute la prudence d'Ulisse. Malheureusement comme je suis toujours encore sans voix accable d'une toux et d'un enrouement très fort, qui etoit à son comble à son arrivée ayant epuisé le peu de poulmons que j'avois avec Mde de La Roche qui avoit passé la journée avec moi, la conversation roula entre Mr. de Furstenberg et lui toujours sur la politique. Là j'ai vû que la France avoit eu sur lui quelqu'influence. Sa belle phisionomie si pure et si rempli d'ame ci devant a aussi souffert un peu, ce beau

front serein a pris des plis grimacants, cependant l'ame de Xion reparoit souvent encore dans son regard. Aujourd'hui j'espere passer une heure seule avec lui et pouvoir vous en dire davantage pour lors. Mr. de Furstenberg se rejouit avec moi de ce que l'animal politique n'ait pas devoré notre Socrate, il me charge de vous le dire. Xion vous dit milles choses.

Adieu cher Socrate , je suis votre Δ à toute eternité, si cela n'etoit pas, il n'auroit pas la peine.

❧

Lettre IV.170 – Diotime, 30 septembre [1787] = *Kp 26 / 48*

Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 157-160.

Aschaffenburg, ce 30 de sept.

Cherissime Socrate! Je suis ici depuis le 26 au soir, et c'est malgré moi que j'y suis encore, après avoir rempli le but de parler au coadjuteur avec un extinction totale de voix et une espece d'inflammation des poulmons on ne jouït ni des hommes ni des choses. Et on ne guerit pas non plus environnée comme je le suis de causes irritables pour les poulmons. J'espere que nous quitterons demain ces lieux. Que j'aurois de choses à vous dire si je pouvois vous parler, mais ce sont des choses qui ne s'ecrivent point.

Vos lettres me manquent aussi, j'esperois en recevoir une 3e de Francfort où mon banquier est informé de me les envoyer ici. Mais en vain, je n'en reçus qu'une hier, et c'en etoit une du Corps. Nous comptons passer demain par Darmstadt pour revoir encore une fois (et ce sera aparament la derniere fois de ma vie car il y a toute apparance qu'il se fixera au service de France) notre Prince chez lui. Il m'a dit cependant que la chance de rentrer au service d'Hollande n'etoit pas impossible, mais elle | me paroit aussi difficile qu'un quantum à la lotterie. Il a conservé toute sa franchise et son independance des grandeurs et

puissances de ce monde. Je n'oserois vous en dire autant de l'empire de la beauté, ni qu'il n'ait acquis en France de certaines manieres de voir politiques qui tiennent de ces chaines. Mon Dieu, que je desire vous parler!

Cher Socrate! Si mon repos vous est cher, accordez moi votre présence cet hiver, certainement si l'amitié a des droits sur votre ame, jamais elle n'eut plus besoin de les exercer, j'ai tant de choses à decider et le plus grand besoin de votre tete pour cela.

Ma santé et l'atmosphere etroite à laquelle mon sort me reduit si souvent reduisent la mienne à fort peu de chose. J'ai la sensation chaque jour croissante, de quelqu'un qui prend congé de ce monde. Mais un congé qui traine affadit l'ame.

Le Coadjuteur[65] a 3 grandes qualités,[66] une veracité rare, une independance parfaitte de tous ce qui n'est pas la concience de sa propre aprobation, meme de sa place ou cependant il compte faire du bien, et un esprit entreprenant d'une grande hardiesse et vigueur. | Il a deux deffauts, 1° son esprit en embrassant de grands totals, un grand nombre d'idees coexistantes, sautant souvent très heureusement, marche trop peu, il manque et de suite et de profondeur, 2do il a une legerté de propos qui laisse assez entrevoir que son imagination n'est pas une monarchie, mais une democratie la plupart du tems. Il se connoit ce dernier deffaut et sent assez la necessité de le corriger. Je trouve seulement qu'il ne sent pas assez le vraï motif de cette necessité. J'espere cependant que sa situation le lui fera bientot sentir en partie au moins. Je trouve que de l'etoffe du Coadjuteur et de notre Grand Homme, on feroit un être prodigieux, ou le dernier auroit cependant le plus d'enjeu.

Notre voyage a tellement trainé en longeur par ma mauvaise santé que je ne compte pas que nous puissions etre à Dusseldorp avant le 10 et nous y passerons un couple de jours, vous pouvez donc vous arrenger en consequence pour m'y

65 = Karl Theodor von Dalberg (1744-1817), surnommé Χιων.

66 *MTBG*, p. 74-75.

addresser des lettres encore. S'il y en a deja d'ici au 4 je les recevrai par Mr. Miquel qui vient le 4 de Dusseldorp où il passe ses vaccances, à notre rencontre à Mayence pour | descendre ensuite le Rhin avec nous.

Adieu cher Socrate, j'ai beau voyager, je ne trouve rien qui ressemble à votre tete. Et ce qu'il y a de jouïssances pour moi dans ce monde, je ne le trouve qu'au fin fond de ma solitude après la quelle je soupire toujours pour peu que j'en sois eloignée.

Que le Dieu, donne de toute jouïssance, nous protege et nous reunisse un jour dans une sphere de jouïssance plus solide et plus energique pour toute l'éternité.

Δ

❧

Lettre IV.171 – Diotime, 6 octobre 1787 = *Kp 26 / 49*

Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 160-163.

Manheim, ce 6 d'oct. 1787

Mon cher Socrate! Nous avons quitté Aschaffenburg le 1er de ce mois, toujours plus penetré de la beauté de notre Dalberg dont je vous parlerai un jour j'espere. Je ne vous dis rien des palais, jardins etc., 1° parcequ'avec une presqu'extinction de voix j'ai passé la moitié de ma journée au lit pour pouvoir employer mes poulmons l'autre. Et mes enfans pourroient vous en dire davantage la dessus, 2do parceque dans le peu que j'en ai vû les indiscriptibles beautés de la nature en faisoit l'essentiel. Pour les arts ils n'y boilloient guere. Quant aux grands de la terre dont j'ai jouï la malgré moi, non que je les ai cherché mais parceque bête curieuse comme vous savez que je le fus toujours pour cette espece, ils sont venus me regarder.

De là nous avons eu la curiosité etant si près de pousser jusqu'ici où il regne encore outre les grandes beautes de la nature des beautes de l'art. En passant par Darmstadt où nous somes arrivés le soir et resté le lendemain jusqu'à une heure après midi nous avons vu notre Prince Chion chez lui et je n'en suis pas faché. J'ai vu que la mechanique et l'art militaire l'occupe activement, il m'a fait connoitre dans | son jardin où nous avons dejeunés avant de partir, Mde sa mere et sa soeur, une famille charmante toute à fait digne d'appartenir au Prince Chion. Enfin nous somes arrives ici le 2 au soir. Nous y avons vû bien des choses curieuses et belles. Le tems me manque sur le point où nous somes de nous mettre en voiture pour retrograder à Mayance. Je vous dirai en abrege,[67] que nous avons trouvés ici une gallerie de tableaux pas comparable à celle de Dusseldorff mais belle pourtant, une gallerie des plus beaux models des plus belles statues antiques. C'est certainement la plus belle collection qui existe en Allemagne sans excepter celle de Dresden. Si j'en ote les 2 vestales qui ne sont pas ici, un bel observatoir bien fourni d'instrumens, entr'un lunette pour observer les passages qui agrandit 350 fois, deux pendul d'observation, l'un selon les principes de La Lande, l'autre selon les nouvelles rectifications de ..., mais le plus curieux etoit Mr. l'astronome lui meme, non tant à cause de son genie qu'à cause de la construction singuliere de ses yeux. Il voit à l'oeil nud le soleil sous un diametre qui n'est pas plus grand que la largeur de l'ongle de son petit doigt et N.B. il a la main plus | petite que moi, tous les autres objets il les voit en proportion de celui ci. Mais son oeil avec cela est si penetrant, qu'il voit à l'oeil nud 13 plaïades, et à 300 pieds de France il distingue un fil très fin. Il m'a conté du fameux telescope de Herschel, que Herschel a observé par son moyen 3 volcans dans la lune, qu'il voit le 3e, le plus grand, encore etincelant en dedans quand la lune est tourné d'une maniere propre à cette observation. Et qu'il distingue parfaitement le bord du cratre. Ce telescope a 4 pieds et demi

67 *MTBG*, p. 76-77.

d'ouverture, 40 pieds de foyer et agrandit 10.000 fois. Il en existe actuellement un second à Göttingue qui a un pied et demi d'ouverture et qui aggrandit 6000 fois. Mais Mr. Kästner qui en viellissant a perdu de son activité n'a dit ou fait aucune observation avec ce bel instrument jusqu'ici sans quoi j'irois je crois tout exprès à Gottingue pour voir cet etrange phenomene. Je voudrois avoir plus de tems pour toutes les choses que j'aurois à vous dire encore, mais il faut partir et je pars avec une sorte d'empressement pour aller trouver vos lettres que je n'ai | pu me procurer ici. Le Prince m'ecrit qu'il va à la chasse encore, qu'en 15 jours environ il sera à La Haye et que je lui addresse là mes lettres. J'attendrai donc encore quelques jours pour l'y trouver, si par hazard il y etoit plutot veuillez lui comuniquer cellci et lui dire que mon extinction de voix est passé, mon rhume presque gueri et que les enfans se portent parfaitement bien, fort occupés à faire les journeaux de toutes les belles choses qu'ils voyent et entendent et enfin que nous nous reccomandons tous dans ses bonnes graces.

Nous resterons 2 jours à Mayance où nous serons ce soir, ensuite nous descendons le Rhin jusqu'à Dusseldorff. Nous passerons 2 autres jours chez Jacobi et puis nous allons droit à Munster. Tous cela nous menera à 8 ou au plus 10 jours encore.

Adieu cher S. Que le Dieu tout present nous benisse et nous guide. Vos affaires occupent tous le monde, je languis d'en avoir des nouvelles sures.

❧

Lettre IV.172 – Diotime, 15 octobre 1787 = *Kp 26 / 50*

Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 163-164.

Dusseldorff, le 15 d'oct. 1787

Je vous ai ecrit 4 fois pendant ma route, cher S., une fois de Dusseldorff, la seconde fois de Francfort, la 3e d'Aschaffenburg et la 4e fois de Manheim, c'est à

dire de partout où nous nous sommes arrettés. Voici la 5e que je vous ecris. J'ai très bien recu aussi toutes vos lettres, les nro 79 et 80 inclus, sûrement que j'ai trouvé ici. Une de vos lettres, savoir la belle description de la fete de rentrée du Prince d'Orange a été lu, et admire, par quelques tetes dignes de vous comprendre et sentir, par le coadjuteur Dalberg, par le Prince Χιων, par Mr. de Lamerzan à Manheim et par Jacobi. Pour le Grand Homme, cela va sans dire, puisque je lui comunique tous ce dont vous ne me deffendez pas explicitement toute comunication.

A Manheim ma santé a commencé à se remettre tout de bon et c'est depuis ce tems que j'ai jouï le plus aussi. Car enfin crampifié par des douleurs universelles, et sans poulmons on n'est pas bien propice pour jouïr.

Jamais je n'ai tant regretté de ne savoir pas dessiner que pendant notre descente du Rhin, depuis Mayence à Collogne ou les deux bords | présentent une varieté non interrompue de montagnes de tous les caracters, tantot rochers brutes qui elevent leur tete fiere et presque toutes courronnés des ruines les plus pittoresques jusqu'aux nues, tantot des montagnes riantes cultivées ou couvertes de bois, le tout continuellement entremeles de vignobles et bordés de villes, villages, chateaux, carrieres fourmillantes de travailleurs, de cabanes de pêcheurs avec leurs immenses fillets qui servent à prendre les grands saumons du Rhin {...nte} fameuse parmis les gourmets de votre espece. Enfin j'ai appris la pour la premiere fois de ma vie, une verité que jamais je n'avois cru possible pour un seul jour jusqu'ici. C'est qu'on pouvoit n'exister que pour la face visible de l'univers, pendant 4 jours de suite.

Je ne repons pas à vos admirables lettres d'ici, mon cher Socrate, puisque je n'en ai pas le tems; en deux ou 3 jours je compte partir pour Munster, où je vous supplie de m'addresser vos lettres desormais. Nous somes arrives ici avant hier dans la nuit. Quand je dis ici, ce | n'est pas proprement là où la date l'indique, mais tout près à la campagne de Jacobi appellée Pempelfort, dont le maitre me charge de vous dire milles douceurs.

J'attends avec une impatiente curiosité les nouvelles ulterieurs sur Amsterdam. Hier la poste d'Hollande est arrivée ici sans rien apporter pour moi. Peutetre la poste de Munster qui arrive aujourd'hui me sera-t-elle plus favorable, car je suppose que la courte paille vous aura decidé pour l'addresse à Munster, si vous n'aviez pas reçu encore ma derniere lettre.

Adieu cher Socrate, priez pour moi afin que ma pauvre tete resiste et suffise à tout le travail qui m'attend à La Haye, car figurez vous[68] que je suis condamnée à étudier les affaires de finances et les droits canon et choses pareilles pour appretter Mitri à pouvoir etre aide de camp quelque jour ou vous savez. Je frissonne quand j'y pense. Adieu St. Socrate, ora pro nobis.

❧

Lettre IV.173 – Diotime, 22 octobre 1787 = *Kp 26 / 51*

Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 165-166.

Munster, le 22 d'oct. 1787

Je suis charmé, mon cher Socrate, de ce que vous ayez trouvé un minus dans mon compte relatif au nombre de lettres que je vous ai ecrit, cela vous prouve que mon inclination va plus loin que mon pouvoir, dont les bonnes sont malheureusement gravés dans mon imagination qui n'est pas porté à desagerer à cet egard. Votre nro 84 vint hier tres apropos me rassurer un peu sur l'allarmante nouvelle qu'on debitoit hier ici, savoir que la ville d'Amsterdam avoit été allumé aux 4 coins par ses propres habitans et qu'elle bruloit au moment du depart de la poste. Or la lettre qui contenoit cette belle nouvelle etoit addressé aux marchand ici (disoit-on) de la part d'un confrere d'Amsterdam ce qui la rendoit malheureusement trop probable et lorsque je considere que la poste

68 *MTBG*, p. 77.

d'Amsterdam arrive ici directement sans passer par La Haye je ne suis pas entierement rassuré.

Je donnerois beaucoup,[69] cher Socrate, pour avoir le tems de vous d'ecrire circonstanciellement une ligue qui a existé depuis quelques années presque dans toute l'Europe, emané de la Baviere pour escamotter Dieu et toute religion aux hommes, et notez que c'etoit precisément la secte appellée | les Illuminés ou anti Jesuite dont etoit notre cher Leutschenring, et qui pour aller plus surement avoit repandue elle meme tout le conte sinistre et tortille de la ligue des Jesuites que vous vous rappellerez nous avoir été intimé à Geismar sous le sceau du secret. Heureusement on vient de decouvrir et imprimer leurs ecrits originaux, les corespondances secretes des chefs entr'eux signés de leur main où ils se moquoit du pauvre genre humain et des hommes les plus éclairés qu'ils avoit attiré sous les marques les plus respectables dans leur ordre comme ils l'appellent. Tachez de vous procurer 2 volumes Die Original Schrifften der Illuminaten, et vous serez eclairé. Vous aviez une forte bande de cette secte en Hollande dirigée par la Westphalie comme provinciale. Car ce qu'il y a de bon dans tous cela, c'est qu'ils ont adoptes toutes les statutes, toute les formes des Jesuites. Si vous ne trouvez pas ce livre, ce qui est fort probable, car comme ils se sont emparés entr'autre | de presque toutes les librairies. On trouve partout les livres qu'ils ont ecrit pour leur deffence et ces actes authentiques ont presque entierement disparus peu apres qu'ils eussent été imprimés par ordre du gouvernement en Baviere. Cependant à force de rechercher je suis en possession d'un exemplair et j'ai l'espoir d'en recevoir encore 3 dont je vous enverai un si vous ne le trouvez point, car il est infiniment important que ces actes circulent parmis les hommes, ils contienent des choses hor{ribles}.

Adieu cher S., à la hate car la poste va partir.

Milles choses à Camper qui {brille} actuellement dans la gazette. |

69 *MTBG*, p. 77-78.

[Couvert] fro Wesel

A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye

❧

Lettre IV.174 – Diotime, 26 octobre 1787 = *Kp 26 / 52*

Angelmodde, le 26 d'oct. 1787

Mon changement de demeure, mon cher Socrate, me remet de rechef au retard relativement à la reception de vos lettres que je ne puis recevoir ici que le lendemain de leur arrivée à Munster, puisque dans cette saison elles arrivent là fort tard. Je n'ai pas encore celle d'hier et il seroit trop tard pour envoyer celle ci à la poste si j'attendois encore. Je me borne donc à vous dire, cher S., que je me porte assez bien, et que ma situation actuelle relativement à l'education et instruction de mes enfans demande et un grand travail et un grand courage.

Priez donc pour moi St. Socrate et ne manquez pas d'illuminer mon ame par de grandes lettres bien imbibées de votre philosophie vivifiante.

N'avez vous pas vu le Duc? |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye
frco Wesel

❧

Lettre IV.175 – Diotime, 29 octobre 1787 = *Kp 26 / 53*

Angelmodde, le 29 d'oct. 1787

Quand j'aurais plus de tems que je n'en ai, je crois que la rancune m'empêcheroit d'en profiter tant je suis stupifié par l'infiniment petit que je

viens de recevoir de vous, en verite je ne saurois accepter cela pour un nombre entier, pas pour nro 86 mais pour une differentielle de ce nombre là, et encore si (plus petite s'il est possible) la fraction qu'elle contient etoit une fraction traitant de votre essence, mais point du tout, c'est d'une essence qui n'est de reche ff qu'une differentielle de la votre. De sorte la voila reduite à un infiniment petit du second ordre. Je me porterois assez bien sans l'emanation de bile que tous cela vient de me causer.

Sur le gallico patriotisme du Corps en question nous savons ici des choses assez plaisantes, un jour que j'aurois le tems je vous ecrirai entr-autre coment il s'est servi de mon nom et de celui | du Grand Homme sans nous en avertir comme vous pensez pour donner un conseil à Nimegue qui sentoit un peu son gallicisme, la 56 ne doutant que ce fut vrai m'ecrivit une lettre pleine de demonstration pourquoi elle ne pouvoit suivre ce conseil, nous deux très fort de son avis à elle, ne comprenions rien à cela jusqu'auqu'à la fin de la lettre il etoit dit que le Corps lui avoit posté ce conseil. J'ecrivis au Corps un peu vertement ma surprise de la lettre recu en lui rapellant que nous avions toujours soutenu l'avis contraire. Il repondit par des plaisanteries qu'en effet il s'etoit servi de cette petite supercherie pour faire adopter un très bon conseil, tout autre que celui dont la *P.*[70] parloit, tout à fait dans notre systeme, et qu'aparament elle l'avoit mal compris. Coment trouvez vous cette petite plaisenterie.

Adieu méchant Socrate, je ne vous aime que le moins que je puis, mais c'est bien encore trop pour le volume de votre lettre. |

[Couvert] fro Wesel

A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye, en Hollande

❧

70 En chiffre: 56.

Lettre IV.176 – Diotime, 1 novembre 1787 = *Kp 26 / 54*

Angelmodde, le 1er nov. 1787

Mon cher Socrate, par ce mauvais tems les postes retardent d'un jour ce qui me prive du plaisir de repondre à vos lettres du jeudi parcequ'elles n'arrivent à present que le vendredi matin, et ici à Angelmodde qu'à une heure où ma lettre doit deja etre à la poste à Munster.

Je suis outre mes affaires de pedagogie courantes lesquelles augmentent avec l'age des enfans enfoncé dans l'etude financiere, une des plus essentielle pour Mitri si jamais il doit devenir homme d'etat, et celle qu'on lui desire le plus. Or pour qu'il la sache passablement, il faut que je la sache à fond. Autrement Lucifer en personne ne la lui feroit pas etudier. J'en suis à l'etude (et ce n'est vraiment une car il faut savoir ce livre par coeur comme servant de baze fondamentale à tous les caluculs de ce genre) à la philosophie rustique en 3 volumes. Plaignez moi, cher Socrate, de passer ma vie à faire ce que je ne desire pas et à ne pas faire ce que je desire, ou plutot felicitez m'en, car il y a apparence | que dans le cas contraire, je ferois dix folies pour un acte de bon sens. Hors le tems que j'emploirois à vous écrire et à vous relire et je suis sure que j'y passerois une grande partie de ma vie. N'ajoutez pas au moins à la peine qu'il m'en coute pour etre sage, celle d'en etre punie par de courtes lettres de votre part. Ou craignez la punition reservée aux injustes ou suborneurs.

Adieu cher Socrate, l'Alexis allmand est imprimé. Jacobi me demande si vous voulez 100 exemplairs allmands en temoignant quelque doute que vous puissiez les employer chez vous où l'on lit si peu cette langue encore. L'original va paroitre aussi. Dites moi si et combien vous voulez qu'on vous envoie d'exemplairs allmands. |

[Couvert] frco Wesel

A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye, en Hollande

Lettre IV.177 – Diotime, 9 novembre 1787 = *Kp 26 / 55*

Le 9 de nov 1787

Cher Socrate, en lisant ma lettre au Corps vous aurez compris que je ne vous ai pas ecrit la derniere poste, parceque je ne voulois pas mentir. Vous savez que le Corps m'a donné un ecrit signé de son illustre nom, car quoique ce seroit moi qui disposerois à tout jamais de l'etablissement comme de l'education de mes enfans. Sachant cela et ayant sans doute lue ma derniere lettre à lui, il ne me reste pour toute instruction ulterieure qu'à vous rappeller qu'il faut dire au Corps ce qui est vraï pourtant que le public sait, et approuve fort que ce soit à moi qui ai elevé et qui par consequence à fond les enfans à decider sous la direction de leur propre inclination, de leur etat futur.

Je me porte bien et vous embrasse, cherissime Socrate, en grande hate, car c'est la vileine poste de vendredi et je n'ai pas encore votre lettre. |

[Couvert] fro Wesel

A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye

❧

Lettre IV.178 – Diotime, 12 novembre 1787 = *Kp 26 / 56*

Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 166-167.

Angelmodde, le 12 de nov. 1787

L'opium, mon cher Socrate, nous fait des effets bien differants. Vous dites qu'il vous appauvrit, pour moi il m'enrichit, ce qui prouve que vous péchez ordinairement par le trop et moi par le trop peu d'esprit, puisque son effet est de mettre les choses en equilibre, soit qu'il faïlle ajouter un + comme chez moi ou un – comme chez vous.

Depuis mon voyage au reste je me sens, malgré un surcroit d'etudes et d'affaires une grande serenité d'ame et de tete, et un courage renaïssant. J'espere que les gelées qui menacent (ce que je dis plus pourtant parceque c'est leur saison que parcequ'il fait un tems menaçant, car jamais l'air ne fut plus doux au mois de may qu'il l'est ici depuis quelques jours) ne glaceront pas ces aspects printanniers dans mon ame comme elles ont coutume d'engourdire les differantes parties de mon corps.

Vous allez recevoir 60 exempl. de l'Alexis allmand selon vos ordres, et davantage des que vous le desirerez. Jacobi m'ecrit qu'il compte venir passer 3 semaines ou 4 à Munster cet hiver. Je desirerai fort que vous voulassiez choisir le meme moment {pour} le desir aussi pour l'amour | de Jacobi au quel cette rencontre feroit grand plaisir. Je crois que son tems sera le mois de fevrier, mais je le saurai en peu plus surement. Enfin je le voudrois pour vous voir la tête pendant quelque tems au moins hors de ce potpouri politique qui n'est pas le plus beau coté, ni le plus rejouïssant de ce bas monde. Je n'ai pas besoin d'ajouter à tant de motifs que le Grand Homme a le plus grand desir de vous voir. Mais helas, mon cher Socrate, vous tenez peu de compte de tous nos voeux comme je le crains, par une triste experiance. Car voila 2 ans passé que je desire, et que vous promettez envain. Cette reflexion m'attriste et me rend impropre à vous dire quelque chose qui soit capable de ne pas gater votre tete bien loin de la raccomoder. J'ai presqu'envie de donner quelques bonnes paroles aux casseurs de vitre, pour les engager à eclaircir un tant soit peu votre maison. Peutetre cela vous forceroit-il à venir me demander l'hospitalité.

Adieu cherissime Socrate, songez combien nous nous vîmes autrefois, combien nous comptions nous revoir, et que vous seul de nous deux, etes libre. Vos choux aigre vont partir, mandez moi si vous desirez autre chose {d...}. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye

fro Wesel

Lettre IV.179 – Diotime, 15 novembre 1787 = *Kp 26 / 57*

Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 151.

Munster, ce 15 9bre 1787 au soir

Mon cher Socrate, nous venons d'arriver d'Angelmodde ici, pour aller demain à cinq heures du matin à 5 lieues d'ici par un chemin abominable assister à un examen d'une ecole de campagne qui s'est tellement distinguée qu'elle est au niveau de celle de Steinfurt. Et pour faire plaisir au Grand Homme qui croit que cela sert à encourager, il faut bien faire cette partie, dont je ne vous parle que pour vous faire mes plaintes de ce que par là je me verrai privé du plaisir de repondre à la lettre que j'espere recevoir de vous. Mais jusqu'ici, j'ai vainement attendu la poste, et il faut se coucher pour etre levé demain de grand matin.

Vous recevrez le livre dont je vous ai parlé au premier jour, il y a eu un empressement à le lire et une necessité qu'il fut lû, parcequ'égale, de sorte que j'en ai fait venir deux exemplairs encore, et vous aurez l'un des deux, des qu'ils seront arrivés.

Vous me demandez[71] comment Leutschenring etoit mêlé la dedans. C'est qu'il etoit un Illuminé, et aparament d'une des premieres classes. Quoique j'espere pour lui qu'il | n'ait pas été de ce qui s'appelloit l'Aeropage dans cet illustre corps. Et je compte qu'en qualité de son ami intime vous joïndrez vos voeux aux miens, des ceque vous saurez ce que c'est que cet aeropage.

Oserois-je, mon cher Socrate, vous demander une petite provision de crayon rouge pour mes enfans? Je viens d'achetter une collection de gravures en 40 feuïlles in folio de toutes les figures et bas reliefs antiques les plus fameux, parfaitement bien dessinés et gravés. N.B. C'est 40 feuïlles ne forment que le 1er caïer de cet ouvrage.

71 *MTBG*, p. 78.

À propos de 1er caïer, le bel ouvrage des vues de la Suisse, dont vous avez eu la bonté de m'apporter il y a 2 an le comencement, n'est-il pas continué? Et la belle collection de gravures de Plo^os v^an Amstel qu'on devoit vous rendre de l'heritage de Mr Charles Bentink et dont je possede un échantillon charmant, n'en entendez-vous plus parler?

Adieu cherissime Socrate, le sommeil joïnt au desespoir de voir qu'il faut me coucher sans lettre de votre part, me précipitent dans mon lit. Puissiez vous passer une nuit aussi bonne que celle que j'espere passer auj^ourd'hui etant fatiguee de corps et d'esprit pour avoir travaillé un peu beaucoup. Je me trouve bien heureuse de me porter {ici ...} bien pour le pouvoir. Adieu cher Socrate. |

[Couvert] fro Wesel

A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye

❧

Lettre IV.180 – Diotime, 19 novembre 1787 = *Kp 26 / 58*

Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 151-152.

Angelmodde, le 19 de 9bre 1787

Il est vrai, mon cher Socrate, que vos lettres sont bien courtes au gré de mes desirs, mais celleci ne le sera pas moins, quoiqu'assurement pas par représsailles, bien que vous l'auriez justifié d'avance en attribuant cet esprit de vengence à tout animal, mais co^mme vous le derivez du desir de se conserver soi meme, il ne sauroit me convenir pour le cas présent, ma conservation demandant au contraire la nourriture spirituelle que je me donne en m'occupant de vous, et avec vous. D'ailleurs mes pauvres lettres joueroient bien pauvrément leur role de représaïlles vis à vis des votres. Tout bien consideré, c'est donc la dure necessité et non la

voluptueuse vengence qui m'impose sa loix lorsque j'abrege comme aujourd'hui mes lettres.

Je suis assez contente de ma santé, et | et fort contente de ma situation interne, puisque je sens aux approches de la viellesse mon ame se rajeunir et se liberer peu à peu de bien des liens inutiles et même nuisibles à la paix de l'ame. Je veux dire que mon univers interne devient plus grand et l'externe plus petit.

Le Grand Homme se porte bien à un rhume pres et desire bien vous parler. Adieu cher Socrate, je ferai usage en son lieu d'une idée contenue dans votre lettre. N'oubliez jamais votre Diotime, mais je pense qu'il est inutile de vous faire cette recomandation.

> La reponse incluse vous fera comprendre la sagesse de ma lettre qui a servi à prevenir qu'on ne me fit les ouvertures qu'on vous à fait. Renvoyez me la.

❧

Lettre IV.181 – Diotime, sans date, 1787 [72] = *BN 1161*

frühestens 1787

Mon cher Socrate!

Je n'ai pas pu vous parler jusqu'ici de votre belle Lettre sur l'atheisme, que j'ai lu avec fruit et plaisir, parceque les reflexions quelle me fit naitre demandoient plus de tems que je n'en ai ordinerement pour etre mis sur le papier, je l'ai envoie au très impatient Jacobi telle, quelle est, puisque vous sentez bien, cher

72 Le manuscrit contient des suppressions, additions et soulignant à plusieurs mains plus tard, souvent impossibles à distinguer de l'original. Comme une édition critique publiée dans: Irmgard Niehaus, *"Versuchet es, ob meine Lehre göttlich sey!" (Joh. 7,17). Aufklärung und Religiosität bei Amalia von Gallitzin und im Kreis von Münster* (Dissertation Münster, 1998), Materialband.

Socrate, que quand bien meme je ne serois pas entierement d'accord avec vous sur l'un ou l'autre point, je ne m'aviserois jamais, malgré votre trop flatteuse permission, de toucher à rien qui peut travestir ou masquer le moins du monde votre philosophie qui fait et doit faire un tout, j'en userois sans doute, comme j'ai osé le faire par le passé, lorsqu'il ne s'agit que de negligences de stile ou de choses ce peu pris de cette importance, mais encore, ne le ferois-je-pas, sans vous faire juge de corrections semblables.

C'est entre autre cette permission illimitée de changer, d'ajouter ou d'oter à volonté dans vos ecrits, cher Socrate! qui me fit naitre la reflexion, qu'elle m'imposoit une espece de devoir de vous exposer une bonne fois la marche successive de ma philosophie aussi, s'il m'est permis de me servir de ce terme relativement à une chose d'aussi peu de valeur pour les autres quoique d'un prix infini pour moimeme que l'est cette philosophie en tant que mienne ce que, soit respect |[2]| pour l'opinion sincere de chaque individu, soit foi blesse pour celle de mes amis en particulier, que je n'aime pas à choquer sans but ou fruit essentiel, soit enfin la conviction intime qu'aucun home ne sauroit etre rendu veritablement heureux que par de voies, qui lui sont propres et prescrites par la nature et son grand moteur, je n'aime pas à faire d'ailleurs.

Lorsque je vous aurai exposée cette marche et son issue vous serez mieux en etat de juger où nous somes d'accord ou non, et par consequent, quelles limites vous devez donner à votre permission, soit pour les ecrits qui s'impriment de votre vivant, soit par rapport aux tresors tres essentiels qui sont renfermes dans les lettres et papiers non imprimés que j'ai le bonheur de posseder. Vous me pardonnerez, j'en suis sure, si pour etre succinte, je me trouve force de vous rappeller ca et là, des choses que vous savez deja de la marche de mon developpement, je me resserrerai strictement et uniquement dans ce qui se rapporte à ce developpement successif qui m'a memé au plus parfait repos, auquel moi j'ose aspérer sous la lune.

J'ignorerois presqu' absolument ce qui s'est passé au dedans de moi jusqu'à lage de 12 ans, si le desir de satisfaire la curiosité de mes enfans ne m'avoit engagé à ecrire, il y a 3 à 4 ans à une vielle tante qui eu l'intendance de mon education pendant ce tems, et à une de mes maitresses religieuses d'alors, qui vivoit encore, des details |[3]| quilles nous ont envoyez sur cette epoque de ma vie. Je dois conclure que l'amour et l'ambition furent des lors mes agents principaux. Le religieuse ecrit, que soit capricieuse, on n'a jamais rien pu sur moi ni par les menaces ni par les punitions, mais que ce mot seul vous ne m'aimez donc pas? me reduisoit toujours à l'instant à tous ce qu'on vouloit de moi et quelque gaïe que je fusse, elle avoit toujours un moyen sur de me provoquer aux larms lorsquelle me disoit, quand vous serez hors du couvent vous m'oublierez. Ma tante ecrit entre autre, que j'ouant à 7 ans aux cartes pour des bonbons ou meme pour de l'argent – je jouois avec autant de passion que d'avidité – elle me fit la reflexion quil etoit ignoble de montrer le desir de gagner et de se facher lorsqu'on perd – que sur cette reflexion passant subitement d'une extremité à l'autre – je n'avois plus joué qu'avec une generosité royale – ce sont ses termes. Pour moi je ne me rapelle distinctement du couvant, que l'amour extreme que j'avois pour 2 religieuses et deux vielles femmes de chambres que j'y ai eu successivement, et qui fut si fort surtout pour la derniere, qu'etant deja à la cour je n'y pouvoiz penser sans que mes yeux se remplissoient de larmes (j'avois du la laisser au Silesie par ordre ma mere) et la nouvelle de sa mort est marqué dans mon souvenir comme une de sensations |[4]| les plus doulereuses de ma jeunesse. Outre ce souvenir, il ne me revient que l'ennui que j'eprouvai à l'eglise ordinerement, et une epoque de divotion si forte que je ne quittai presque pas les pieds d'une vierge qu'on disoit miraculeuse, dans l'espoir d'en obtenir un signe. Pendant cette epoque – dont je ne me rapelle pas la longeur – j'avois le plus vif desir de me fair religieuse – et les confessions etoient ma devotion favorite. Je quittai rarement le confessional les 1eres tems sans etre baigné de larmes – dans le comencement – pures d'abord. J'entendis dans la suite les

religieuses dire entre elles, lorsque je passai ainsi touché devant elles pour retourner à ma place: « Mon Dieu, c'est un ange! », que de la componction de mes pêchés je passai insensiblement à une admiration de moi meme qui me touchant me faisoient repandre des larmes d'une nature bien propre à secher la source des premieres.

Vous savez mon cher Socrate! que retiré à l'age de 12 ans d'un couvent, où j'avois passe le 9 1eres années pour ainsi dire de mon existance, je n'en rapportai que quelques idées les plus grotesques et les plus incoherentes du christianisme. Et ce qui valoit mieux à tout prendre, quelques principes de musique sans savoir du reste ni lire ni ecrire, car les lettres meme de nouvelle année, qu'on me faisoit ecrire à ma mere m'etoit dictées – et je passai l'automne entier souvent à les recopier avant que je parvinsse à les rendre lisibles, |[5]| un agrement qui me restera toute ma vie, puisque le mal n'e [= n'a] jamais été reparé par de nouvelles instructions.

Tombé comme des nuées dans la maison de ma mere, l'une des plus frequentées de Berlin, on vit bientot que j'avois besoin d'etre decrassé pour qu'on osa me presenter dans le grand monde. Je tombois à genoux et faisois le signe de la croix devant chaque Apollon, Mercure ou Venus, que je rencontrai dans les promenades publiques, les prenant tantot pour St. Jean Nepomucene, tantot pour la Vierge, de sorte que devenant un sujet de moquerir et de honte pour ma mere, elle jugea à propos de me mettre en demie pension chez un des plus grands zelateurs de l'atheisme Mr Premonval, eleve et disciple du fameux La Metrie, non pour y etre exercée du moins à lire et à ecrire, mais pour apprendre à danser, à parler plus courament le francois, et surtout la mythologie, c'est à dire pour y apprendre par coeur l'histoire nominal et les attributs des divinités du paganisme, afin de ne plus scandaliser le monde par mes bevues. Vous sentez bien, mon cher, que ce n'est pas là que j'entendois parler d'un Dieu. J'y appris seulement qu'on avoit cru quelque part des Dieux et qu'en ce croyant on avoit cru des sottises. Le seul fruit, hors cette nouvelle, que je remportai au bout à

peu près d'un an et demi que je frequentois cette ecole, fut d'avoir appris à connoitre et à aimer un caractere doux et bien- |[6]| faisant dans la personne de sa femme. Cette joissance, aimante comme je le fus des ma plus tendre enfance, me consola tellement de la petite mortification de me voir releguée encore de ce grand monde où je m'etois cru sur le point d'etre admise, pour rentrer à l'ecole dans un tems où je m'etois cru emerite; que bien loin de me rejouir lorsque ma mere me jugea assez parfaite pour y jouer mon role. Je ne fus occupée d'abord que de l'idée de ne plus revoir ma douce et aimable maitresse d'ecole. Les grandes choses qui m'attendoient distraisent quelques tems ma douleur, mais lorsque je vis que toute ma gloire se bornoit à etre admis à table et au jeu, lorsque ma mere avoit du monde, sans pouvoir m'y mesurer meme avec les personnes de mon age fort au dessus de moi dans l'art de dire des choses communes avec un air occuppé et occupant, et qui par la meme, grace à mon ignorance, me paroissoit devoir etre importantes que du reste j'etois réduite à passer ma vie seule sans resource contre le devorant ennui, tandis que je ne voiois ma mere qu'à sa toilette et passer brillante de là, d'une fête à l'autre, je commence à regretter plus amerement et la societé de Mr et Mde Premonval où du moins on s'occupoit de moi, et où dansant souvant ensembles le cotillon de ma commere quand je danse nous riions de bon coeur, et meme mon couvent, quoique ma science mythologique commencoit à me faire mepriser un peu les instructions que j'y avois reçu. Le desespoir de l'ennui, joint au désir de savoir afin de pouvoir parler et me faire |[7]| ecouter comme mes compagnes, commença à s'emparer de moi dans ces circonstances d'une maniere si violente que, ne trouvant point de livres chez ma mere (hors Bourdaloue dont elle m'avoit tellement degouté me forçant à lui en lire un sermon tous les dimanches que je ne comprenois pas et pendant lequel j'etois souvent grondé, que je me sentois mal au coeur à le regarder seulement) je mis en mouvement toutes les resources de mon imagination pour m'en procurer. J'etois dans cet embarras lorsque qu'un libraire qui vendoit des livres s'offroit également à en pretter contre une modique

retribution par mois, je m'arretai à cette resource. La difficulté etoit de me procurer de l'argent, car toute modique qu'etoit la somme elle etoit trop fort pour quelqu'un qui n'avoit rien. Car ma mere ne me donnoit absolument que de quoi payer mes pertes au jeu des cartes, que par parenthese, j'avois du apprendre comme chose essentielles pour etre en etat de faire les honneurs de la maison lorsqu'il manquoit quelqu'un pour completter une partie. Encore etois-je bien grondé lorsque je perdois, et on ne cessoit de me repetter que c'etoit ma faute betise, et manque d'attention. Ces reproches d'un coté, et la violente passion de me faire un sort plus tollerable par le moyen de ce cher libraire de l'autre, me mena bientot à une attention qui |[8] m'apprit l'art de corriger la fortune, bientot je gagnois plus souvent sans etre troublé par aucun soupçon d'un mal, puisque ma mere me louoit (sans pourtant savoir comment je faisois pour jouer plus heureusement) et que je me trouvois avec de l'argent en possession de satisfaire mon desir, j'etois la personne la plus contente. Ces bornes absolues de ma morale ou de ma concience à cette époque etoit donc – comme je dois le juger a posteriori – plaire à ma mere, et tacher de ne pas m'ennuier.

Vous sentez qu'avec cette morale je ne balançai pas à accuser bientot une somme moindre que celle que je gagnois – afin d'avoir de quoi satisfaire en secret mon desir principal – en secret dis-je – car ma mere ne se soucioit ni de me voir lire ni de m'entendre faire de la musique, elle n'aimoit ni l'un ni l'autre, et comme sa fortune l'obligoit à une grande economie, son desir etoit que je ne fusse distraite que le moins possible du soin de coudre et de ravauder mes hardes afin de diminuer par là, la depense que je lui causois, chose qui m'ennuioit mortellement.

Enfin je parvins à me menager cette somme si desirée par le moyen susdit, j'en donna une partie à un vieux domestique de ma mere pour l'engager à porter 1'autre sans me trahir, au libraire et m'en rapporter regulierement les livres, et j'ecrivis à celui ci que je regardois comme une colosse de toute science puisqu'il la vandoit – que je le priai de m'envoyer toujours des |[9]| livres tels qu'il

convenoient à la portée d'une personne de mon age qui avoit un ardent desir de s'instruire. Vous devinez ce qu'il m'envoya – enfin je commencai à vivre – plus de tristesse plus d'ennui, je lisois nuit et jour. La solitude devint pour moi un univers plein et nouveau, que dis-je, je ne lisois pas, je devorois tellement que je ne crois pas qu'il soit reste un roman chez aucun libraire de Berlin (car quand javois epuisé l'un j'en voiois chez un autre) que je n'aie lu dans le courant des deux anneez que j'ai passe dans la maison de ma mere. Avec cela j'acquis une amie dans la personne de la fille d'une amie de ma mere. Cette fille avoit pour la musique la meme passion que moi, et cette passion etoit si forte que je me rappella avoir escaladé avec elle une nuit d'hiver pendant que la terre etoit couverte de neige et de glace un mur qui separoit notre maison d'alors du jardin du palais du Prince Henri, pour aller ecouter à tout risque un grand concert vocal qui s'y donnoit dans une sale à plein pié du jardin, expedition, où outre nos bras et jambes, nous ne risquions rien moins que notre reputation, et les plus fortes punitions bien merités de la part de nos meres, si nous avions été decouvertes. De sorte que je nageois dans une mer de felicite, toutes mes passions dalors satisfaites, amitié, lecture, musique, il ne me restoit qu'une peine – toutes les idées religieuses, que j'avois rapportes du convent s'etoit discipés dans un cercle où je n'en-entendois plus parler, ma mere me menoit bien le dimanche à la Messe – où je m'ennuiois à mourir à entendre parler latin, ou à lire dans un livre francois, que je n'entendois pas mieux. Je n'y voiois que les personnes de qualité qui y etoit dans un cabinet vitré avec nous, et je voiois celle la, y bailler et s'y ennuier tout autant je voiois bien qu'on se confessois mais sans cesser de se farder et d'avoir des galants les 2 seuls choses qui etoient restés dans ma tete du catalogue des pêches que j'avois rapporté du couvent etc. de sorte que toute l'impression que je remportois de la Messe restoit, c'est qu'il convenoit de faire ces demonstrations. Mais une impression de couvent que je ne pui parvenir à vaincre dans ce tems, qui me tourmentait horriblement, qui s'emparoit de moi regulierement toutes les nuits lorsque j'etois |[10]| couché seule, et qui me donnoit

des insomnies tres angoissantes, ce fut l'idée du Diable et de l'enfer. Cette eternité de tourmens qui ne devoit jamais finir en me glaçant d'effroi, m'epuisoit de fatique, parce qu'elle ne me venoit jamais que je ne tentasse interieurement d'en appercevoir le bout et cette tension vers une chose impossible, dont l'absurdité n'etoit pas cependant une idée distincte et geometrique en moi, etoit une torture que je sens encore à l'heure qu'il est lorsque j'y pense, sans pouvoir la bien definir. Le violent desir d'en etre quitte et une certaine pente vers la speculation me porta insensiblement à des recherches au dessir de mon age et au besoin d'un etre quelconquel dont l'ideé preponderante put ecraser, ou du moins contrebalancer cet horrible fantome. Mais mon ignorance et l'immense poids des idées romanesques dont mon imagination s'etoit toujours rempli pendant le jour, et une partie de la nuit, me deroutant sans cesse du fil de mes recherches ne me permettoit jamais de les porter bien loin sans que je fusse au bout de mon latin. Voila comme je passois ordinairement mes nuits tremblante de peur jusqu'à ce que les tenebres si favorables aux idées sinistres, comançant à se dissiper, permettoient à mes organes epuisez, de trouver un repos dont ils avoient tant de besoin, si un tel genre de vie etoit fait pour attaquer un sisteme nerveux naturellement sensible, le systeme confus de bonheur de ce qui etoit bien et mal de ce qui etoit veritablement noble et grand, ou petit, et bas, que mon |11| imagination vuide jusqu'à la et depourvue de tout regulateur raisonable, s'etoit abstrait (Dieu sait comment) au bout de ces 2 annees, de ce tas enorme de romans dont elle etoit farcie, n'etoit pas fait pour lui faire trouver le repos: voici ce que je m'en rapelle à peu pres.

1° Il s'etoit formé dans ma tete un ideal de perfection individuel, c.a.d. un ideal d'un homme et d'une femme parfaite

2° Cette perfection impliquoit beauté corporelle parfaite, courage, generosité, candeur, desinteressement, magnanimite, dont ma definition etoit de faire de brillants sacrifices qui nous jettent dans des malheurs illustres pour le bonheur des autres, et dans des souffrances secretes pour le bonheur de ce qu'on aime.

Voila à peu près les qualites comunes aux ideaux des 2 sexes – il y avoit ensuite des modifications encore pour chacun en particulier – que je me rapelle moins clairement.

3tio. Le bonheur consistoit I° à etre un de ces ideals de perfections, II° à aimer et etre aimé d'un ideal de perfection semblable du meme ou d'un autre sexe, ou meme de tout deux amour et amitié. C'etoit la une idée exclusive aupres de laquelle tous ce que la fortune donne, ou ce que l'intellect et la concience peut fournir au bonheur (et dont je n'avois nulle idée) disparoissoit comme de la boue.

4to. Mais ce bonheur pour rester bonheur dans ma tete devoit toujours etre plus ou moins traversé de grands malheurs etrangers, car il me falloit de l'activité, des efforts des obstacles à surmonter etc. etc.

5to. Et enfin une mort touchante devoit |[12]| terminer jeune tous cela, car j'etois au bout de mes resources de bonheur pour un homme ou une femme, qui a passé les 40 ans, parceque toute idée de viellesse d'apres ce que j'en avoir vu dans les romans et dans le monde, etoit lié intimement avec les idées d'inaptitude à aimer et à etre aimé, de mauvaise humeur de laideur etc. etc.

N.B. Remarquable est il, que tous ce romans ne m'avoit laisser entrevoir aucune soupçon de jouissances physiques, de l'amour, et imprimés un profond mepris pour les voluptés du corps que je connoissois, comme manger, boire, paresse etc. J'entrai à la cour[73] à 15 ans avec le systeme d'idées que je viens d'esquiser, qui etoit toujours troublé encore par l'idée du diable et de l'enfer quelqu'efforts que je fisse pour eloigner de mon bel echaffaudage ces spectres, qui en troubloit toute l'harmonie, mais j'avois puisez dans ces memes romans (contre l'experience de tant d'autres) des avantages, qui seuls mont sauvez comme je le crois pendant les années, selon l'ordre naturel des choses, les plus dangereuses de ma vie. Je

73 Référence est à la cour de d'Anna Elisabeth Louise de Brandebourg-Schwedt (1738-1820), qui a épousé le prince Ferdinand de Prusse (1730-1813).

parle de celles que je passai à la cour environée des vices les plus brillants et de la seduction, la mieux tissue ces avantages furent.

1° Une horreur des vices bas, comme de l'interet, {plenier} du mensonge de toutes les especes de voluptés corporelles que je connoissois, de la faus^{s}eté de l'egoisme grossier et enfin de tous ce qui me fairoit descendre de ce throne romanesque sur ce quel je m'etois exhalté et un amour violent pour toute perfection – qui me frappoit comme telle.

N.B. Vous sentez qu'avec cet ideal je ne trichai plus au jeu. Je preferai alors pour |*[13]*| payer mes libraires m'exposer un hazard d'emprunter 5 ecus à une etrangere qui par hazard ne ma jamais trahi, et que j'ai rembou^{r}se ensuite.

Vous sentez egalement que mes vertues n'ayant pour base que le besoin de me paroitre à moi meme un ideal digne du bonheur romanesque que je m'etois proposé pour but, elle etoit sujette à composition, et je me rapelle clairement avoir trouvé souvent de tres bonnes raisons pour oser mentir à ma mere sans en dechoir à mes yeux, mais il faut avouer aussi que jamais fille ne fut plus etrangere à une mere et plus objet de rebut dans sa maison que je ne le fus. Cependant je ne puis en accuser que le sort, et je trouverai ailleurs une place pour la justifier et tracer un peu plus distinctement le tableau de notre rapport.

2° J'y avois acquis un peu plus d'intelligence de l'espece des hommes qui m'environnoit, et d'étoffe pour reflechir sur moimeme, pas justement de la maniere la plus fructifiante, mais enfin cela me preparoit toujours des materiaux pour le futur.

3° L'ideal objet fantastique de mon adoration etoit si haut, si parfait, ou plutot si chimerique, que comparant sans cesse chaque homme qui me rendoit quelqu' homage avec lui, je le trouvois toujours si fort au dessous, que la seduction ne put m'atteindre.

4to J'etois si rapasié de romans que je n'en ai pres lire ni presque voir sans degout depuis (excepté Rousseau).

5° La passion pour le beau en tout genre me donna un developpement prematuré de gout pour les beaux arts et la musique en particulier qui m'a rendu des grands services, quoique plus pres de ma maturité j'ai du l'abandonner comme dangereuse pour favoriser une perfectibilité mieux vue quant au mal qu'il me firent, le voici: comme la beauté phisique entroit dans l'ideal tres confus de perfection et par consequent de bonheur, que je m'etois formé et qui consistoit, comme je l'ai dit plus haut, à aimer un tel ideal et à en etre aimé aussi comme un ideal semblable. Il s'en suivoit que ma figure m'occupoit fort. J'etois affligeois [*sic*] de n'etre pas une |[14]| beauté parfaite, je m'affligeois et m'inquiettois lorsque j'en voiois de plus belles, une robe, une parure que je croiois m'embellir devenoit pour moi une chose interessante. L'eloge de ma figure de mes talents de mes vertus imaginaires ou reelles, une affaire, et ce qu'il y avoit de curieux, c'est que l'essentiel de ma jouissance dans tous cela, n'etoit pas proprement, conquetterie, du moins pas conquetterie en tant que cella [= celle-là] met son bonheur à plaire aux personnes actuellement presentes, non, ce besoin d'aprobation tendoit toujours à me rassurer sur moi meme, me calmer par le jugement de autres, l'inquietude qui me devoroit en secret, si j'avois ou si j'etois suceptible d'acquerir les perfections requires, pour pouvoir devenir l'object de cette union d'ames mentionée plus haut, avec cet autre ideal de perfection que j'attendois toujours devoir paroitre. Je me rapelle qu'apres m'etre convaincu qu'il n'existoit pas à Berlin, je tressaillois encore toutes les fois qu'on annoncoit l'arrivée d'un etrange à Berlin, surtout d'un Anglois – nourissant ainsi l'espoir toujours subsistant et toujours trompé – que ce serait là, peutetre, mon heros. De cette maniere mon coeur resta libre, et mes sens intactes et ignorants absolument, sur tous ce qui s'appelle sen-sations voluptueuses, et une repugnance invincible contre toute idée de mariage s'empara de moi. Cependant favorité de la Princesse qui sans que je m'en doutasse m'employoit, abusant de mon inocence, à un metier fort peu honête, feté par tout le monde, j'etois si dissipée les |[15]| 1eres 2 années, que je comencois à dormir par lussitude et legereté moins incomodée des idées de

l'enfer et du diable, comencant d'ailleurs à me rassurer par tous ce qui m'environnoit et qui n'y croioit pas ou plutot qui ne croioit rien et se moquoit de tout, je finis bientot par perdre entierement de vu ce qui pouvoit m'etre resté de formel au moins relativement à la religion. Mais en meme tems ce fut la l'epoque où le besoin, l'idée d'un Dieu, à la quelle je n'avois jamais songé clairement jusqu'alors par ce que ce mot n'avoit été lié dans ma tete qu'avec de tres sinistres obscurités, comença à jetter les racines insensiblement dans mon ame, voici à peu pres coment cela ce fit.

Libre actuellement et maitresse de mes actions pendant une grande partie du moins de la journée depuis que j'etois à la cour, degoutée de romans, mais egalement et plus affamé encore d'occupations propres à satisfaire mon activité, et la musique ne remplissant pas les besoins de savoir, qui etoit plus alumé que jamais dans mon ame, je m'emparois des livres de la biblioteque de la Princesse. Le spectacle que je frequentois depuis que j'etois à la cour, me determina dabord pour la tragedie; la comedie n'etoit pas assez analogue à ce ton de cothurne sur lequel j'etois monté, des que je me trouvois seule, quoiqu'en societé, la jeunesse, et la vivacité l'emportant, j'etois extremement gaï. Je lisois donc j'apprenois par coeur tous ce que je pouvois attroper dans ce genre, cette lecture embellit mon ideal des idees |[16]| de patriotisme, de liberté de force de paisance et de quelques traits males dans ce genre, que prepara ma tete au gout du Stoicisme qui devoit bientot faire mon idole pour quelques tems, mais auparavant il m'arriva, qu'ayant epuisé mes lectures tragiques, il me tomba je ne scais plus coment entre les mains, le livre De l'esprit de Helvetius, et curieuse d'un titre si nouveau, je l'emportai dans ma chambre, je me jettoi dessu avec avidité, et crus entrer dans un nouvel univers, je ne vous dirai pas ce que j'en compris bien, mal, ou point du tout. L'essentiel fut que depuis ce moment comme absorbée dans le nouveau spectacle que ces idées ouvrirent devant mes yeux, c'etoit comme s'il en etoit tombé une croute des yeux, et que faibles et ni certains encore, ils n'osoit finir leurs regards eblouis par tant d'objets nouveaux et confus. Je ne revai, je n'etois

rempli que de cela, jusqu'ici je n'avois eu aucune idée de distinction precise et clair de ces mots corps, ame, esprit, sens, matiere, un nouveau jour sembloit me luir. J'avois milles questiones à faire, qui ne m'etois jamais venu à l'esprit, et dans l'ardeur de me satisfaire je les faisois indistinctement à tous le monde. Je parlai metaphysique à tort et à travers. Les jeuns gens de la cour me rioient au nez, la Princesse me diroit que c'etoit des sottises, mon frere, qu'il ne convenoit pas à une jeune fille de parler de ces choses; enfin degouté de fains de questions si mal recus, mais non decouragé, je ca- |[17]| chai soigneucement mon livre, continuoit d'y lire et d'y penser beaucoup en secret jusqu'à ce le hazard me placant non loin de 2 persones d'un certain age, qui dinoient souvent à la cour. Je les entendis s'entretenir ensemble de sujets analogues, je n'oubliai pas de me placer aupres de celui des 2 en qui j'avois le moins de defiance, la 1ere fois qu'il revint. Et la, pendant que les autres etoient occupés, je lui fis bien bas comme à la derobée plusieurs questions sur ce qui m'occupoit, auxquels à la verité il ne satisfit pas selon mes desirs, mais enfin, du moins, il ne se moqua pas de moi et me repondoit avec interet; depuis ce tems je fis le meme essais vis à vis d'autres gens d'age des etrangers, des savants surtout qui paroissoient à notre cour. J'attrapai toujours quelqu'idée nouvelle, et trouvant outre ces idées nouvelles plus d'indulgence à me repondre dans ces personnes, que dans les jeunes gens. Je comencai à me reconciller non seulement avec l'age qui avoit eté comme exclu jusqu'alors de mon cercle d'idées de bonheur d'interet, et de perfection, mais à le rechercher de preferance dans la societé dont bien me prit pour mon Helvetius. Mon 1er confident m'assura si decidament un jour que je ne parviendrois pas à le comprendre entierement, que me proposant des lectures plus satisfaisantes pour ma portée et plus utiles, je l'abandonnai, en le jettant, je ne pus jette cependant la pente à la reflexion sur les objets dont il traite et qui jointes aux riches tresors qui m'etoient restés des romans et tragedies. Continuaient à m'occuper jour et nuit, toutes les fois que j'etois hors du tombillon |[18]| me rendit interessante mes promenades solitaires. Les idées de cause et d'effet, de matiere

et d'esprit vivifiant la nature, me portoit à la considerer plus attentivement, plusieurs personnes d'age et d'experience piques d'interet pour moi par le genre de ma curiosité, de mes questions, et de l'attention avec la quelle je les ecoutois, s'attacherent à moi plus particulierement, et trouvant que je pouvois valoir la peine d'etre developpée, me parlerent bientot sur mes defauts, et sur ma situation. Je n'oublierai de ma vie la sensation que me causa entr'autre une femme d'age respectable à tous egards, en me disant, un jour que je dejeunois chez elle, uniquement pour le plaisir de m'instruire aupres d'elle. « Ma chere enfant, vous etes interessante surtout par votre candeur, par votre naïvete naturelle. Depuis quelque tems je vous vois un ton et un air d'affections qui masque ce beau naturel. On diroit que vous voulez imiter Mde de K., quel domage! » Elle avoit raison, c'etoit precisement Mde de K. que je cherchois à imiter. Elle etoit favorite de la Princesse, elle plaisoit dans notre cercle. Ma mere pour toute instruction en me mettant à la cour m'avoit dit, que je devois chercher à plaire en toute à la Princesse et prendre pour model Mde de K. Mon naturel s'y opposa dabord, je le vainquis, enfin et y reussis avec l'aplaudissement le plus complet. Cette dame respectable m'ouvrant les yeux me causa une sensation que je n'oublierai jamais. Je ne pus le lui temoigner que |[19]| par mes larmes de reconnaissance et un redoublement d'attachement, et jettant avec dedain mon masque je repris mon naturel, toute joyeuce d'etre delivre de cette gehenne.

Des cas semblable et la lecture d'Epictete qui me fut fourni par je ne scais qui, dans ce tems à peu pres, et qui fut extrememement de mon gout, enrichit, et perfectionna (joint à ce que je comencai à desesperer de trouver mon heros) considerablement mon ideal. J'avois puisé dans l'indulgence des personnes agés qui s'occupoient de moi et daignoient s'entretenir avec moi, la sensation ou l'idée d'un amour qui jouit de soi meme sans avoir besoin de retour ou d'autre retribution, car enfin je ne pouvois me cacher que dans ces conversations, dans ces soins qu'on prenoit de moi, il n'y avoit à jouir et à apprendre que pour moi,

dans l'interet avec le quel ils osoient attaquer mes defauts sans m'humilier ni s'en vanter, l'idée d'une bienfaisance qui trouve sa jouissance dans le plaisir de perfectionner un autre sans avoir besoin d'autre retribution, enfin dans leurs conseils, l'idée d'une sagesse, d'une prudence et d'une prevoïance dont je n'avois eu aucune idée {juste} jusqu'alors ces qualités s'ajoutant à mon ideal en bannirent insensiblement bien des restrictions qui l'avoient retreci, il començoit à n'etre plus si necessairement attaché à une figure romanesque, il ne se bornoit plus à tel ou tel age, il devenoit plus vague, plus abstrait, il |[20]| comencoit {à} se lier mon esprit, avec les idées de cause, d'effet, de puissance. Peu à peu le mot Dieu cessa d'etre pour moi un mot vuide de sens, il devint comme un appel pour me retracer mon ideal. Je començai alors à avoir quelque moments agréables du moins de tems en tems à l'eglier [= l'eglise] pour un sentiment confus d'un assemblage d'hommes tous occupés du meme objet, depuis que cet objet s'etoit lié à mes idees ou sensations favorites. Il ne lui manquoit qu'une chose pour m'attirer tout entiere la conviction de son existance et une determinée de rapport entr-lui et moi.

J'en etois là lorsque deux hommes, dont l'un s'interessoit à ma jeunesse de plus pres pour des raisons que je dirai ensuit vinrent un matin me decouvrir le role que la Princesse me faisoit jouir, jusqu'ici, me dirent ils: « L'impression irresistible de votre inocence et de votre naïve candeur vous a sauvé du soupçon d'y entendre malice. Le public n'est encore indigné que contre ceux qui en abusent ainsi, mais vous avez 18 ans, et bientot les personnes eleves dans le grande monde où la science de ce genre a coutume d'etre si {precose} ne pourront se persuader que vous continuez de vous preter à ce role par ignorance, et des lors votre reputation intacte jusqu'ici court hazard d'etre detruite pour toujours. »

Je fus comme petrifié en aprenant cette nouvelle inattendu, que faire! Le sort qui m'attendois s'offrit tout à coup devant mes yeux sous les couleurs les plus funestes. J'etois sans |[21]| appui, sans fortune, comme cloué à cette cour,

dependante sans resource du coté de ma mere, qui hydropique depuis 3 ans ou plus, avoit fait son possible pour me placer où j'etois afin de se decharger avant sa mort qu'elle attendoit à chaque instant, de l'inquietude de me laisser sans etablissement, inquietude qui l'avoit deja seduit à me forcer pour ainsi dire à 14 ans à un mariage que je detestois et que ses amis qui prirent pitié de mon malheur – avoient rompus alors – c'est apres ce coup manqué malgré ses voeux (car mon futur etoit riche) qu'elle m'avoit enfin cherché à me placer à cette cour, ce qu'elle ne put obtenir que comme une grace et une exception particuliere, ma religion m'excluant proprement d'une telle place ainsi forcé d'y rester quelqu'y fut mon sort, du moins jusqu'à l'age de majorité, au cas que ma mere vint à mourir pendant ce tems. Je, prevoiant la chute que j'allois faire en me declarant à la Princesse, sentant actuellement pour la 1er fois que toute son amitié pour moi ne rouloit que sur le genre de services qu'elle tiroit de moi, et toutes les bonneurs et le credit dont je jouissois à la cour et qui avoit ... ma jeune tete, sur la faveur de la Princesse auprès de la quelle j'avois eu tort pouvoir jusqu'ici. Cependant je ne balançai pas. Mon gout actuel de Stoïcisme vint heureusement à l'appui de ma foiblesse, et me peignit les souffraces, qui se prepa- |[22]| roient pour moi comme un vaste champ pour exercer mes forces, orgueil me tint lieu de vertu, et je declarai par ecrit à la Princesse qu'ayant decouvert par hazard que ma reputation suffroit des veilles que j'etois obligé de faire la nuit dans son antichambre, des billets dont j'etois porteuse etc. etc. J'osai la supplier de me pardonner si je me voiois forcé de m'en dispenser à l'avenir je ne scais plus dans quels termes je fis cet acte. Mais je suis sure que c'etoit en termes pompeux; car je me sentois exhalté d'un heroïsme imaginaire, exhaltation qui me soutint ensuite à mesure que j'en eprouvai les suites facheuces, car, comme il etoit aisé à prevoir, la faveur se changea pour moi en haine; je fus persecuté, publiquement denigrée, traité avec fureur par cette femme violente, qui pour masquer la cause veritable de ses deportemens envers moi, vis à vis de ma mere avec la quelle vous sentez qu'il lui importoit de rester bien, lui faisoit accroire que je me conduisois

indecemement. Les 2 honet gens qui n'etoient jamais venus dans ma chambre, que cette seule fois, pour me donner l'avis charitable en question furent decouverts et cette visite meme prise pour pretexte de ces accusations, actuelement ma parure, mes conversations secrettes à table, dont j'ai dit plus haut la cause, et qui jusqu'ici n'avoient causer aucune sensation, furent epluches. Je n'osai plus |[23]| ni parler à demie voix ni lever les yeux sur quelqun sans etre accuzée de clabauder contre la Princesse ou de conquetter, parlai-je haut? j'etois une effrontié [= effrontée]; ne disai-je mot? je boudai; etois je paré? j'avois des desseins; ne l'etois-je pas? je faisois honte à sa cour par ma salopperie. Chez ma mere, je ne retrouvai que l'echo de toutes ses accusations et bientot je ne pouvois paroitre devant elle sans etre exposée aux reproches les plus ameres sur une conduite dont moi seule je connoissois l'innocence, et je ne pouvois paroitre en publique qu'avec des yeux gros rougis de pleurs, qu'on me faisoit repondre à force d'injures ordinairement le moment avant qu'il falloit paroitre en societé, aparament pour justifier devant le monde par mon air maussade les mauvais traitement qu'elle m'y faisoit eprouver devant la face du publique et detourner ainsi les yeux de la vrai cause de sa fureur. La solitude dans ces tems me devint plus chere que jamais. J'y jouissois les seuls moments heureux; je jouissois du moins de ma romanesque ou stoïque grandeur, la depourvue de toute autre jouissance, mon aptitude à jouir et mon activité, me porterent aux excès les plus singuliers. Je me souviens qu'entr'autre je m'amusai à tenir mes doigts dans le feu jusqu'au qu'ils commençoient à noircir, pour m'excercer à supporter stoïquement la douleur, et je |[24]| mourri d'envie de me tuer pour mourir d'une belle mort, mais par bonheur je ne pus arriver à ce degré de courage; au defaut du quel j'avois du moins grande envie de me faire une plaïe qui put indiquer que c'etoit un essai manqué, et je serois peutetre parvenu plutot à ce degré de force, si une certaine repugnance obscure contre toute comedie que je reconnoissoit aussi palpablement pour comedie, n'avoit repugne à ma candeur naturelle, fortifié par l'attraction toujours existante vers mon confuse de cet etre invisible dans

lequel j'etois concentré tous ce dont j'avois jusqu'ici orné mon ideal et qui devenoit de plus en plus pour moi un besoin absolu. Voila où j'en etois pendant à l'hiver qui preceda notre voyage à Aix-la-Chapelle. Si j'y ajoute encore que l'un des deux hommes qui m'avoient avertis, etoient dans le dessein de m'eprouver ma legerete apparante, et l'eloignement que je lui avois souvent montré pour le mariage et qui etoit devenu comme invincible chez moi pourtant habitant d'une ville où on m'avoit oté ma mere, mon frere et toutes les jouissances qui m'y avoient attachés jusqu'à là, l'avoit empeché aparament de se declarer sur ce desein ni à moi ni à ma mere, mais bien à Mde de K... la favorite de la Princesse, et jusqu'à l'epoque de ma chute, mon amie, mais depuis ce tems tres ambarassée de moi, à la quelle elle ne tenoit plus |[25]| que par la crainte de se voir meprisée du publique, de quelques hommes de notre societé qui me resterent attachés dans ma disgrace, et surtout de l'homme en questions, qu'elle craignoit parcequ'il avoit la satyre la plus amere à sa disposition qu'il n'entendoit pas raillerie sur mon compte, et quille meme lui avoit fournis dans le tems de notre intimité comme de l'etoffe pour la faire repentir pour peu qu'elle lui donnat de sujet de mecontentement. Aussi joua-t-elle son role entre la Princesse, mon frere, moi et ces hommes, avec l'habilite la plus consommée, tellement que personne n'avoit proprement à se plaindre, et qu'elle si conserva tout le monde, du moins en aparance, car quant à moi je sentois bientot son jeu, et la froideur de mes lettres depuis ce moment, le lui fit assez connoitre, mais comme parmis tant de passion, qui tour à tour se sont jouis de mon ame celle de la haine et de la vengence m'ont toujours épargnés. J'etois plus occupée du desir de la ramener vers moi, ainsi que la Princesse, que de celui de me venger, et l'espoir d'un retour facilitoit ce support, sans me donner la tentation de communiquer mes observations à ceux qui auroient pu empirer le mal en voulant me venger.

Enfin le voyage d'Aix-la-Chapelle fut decidé. La Princesse avoit comme vous jugez une grande repugnence à m'amener, mais la crainte des explications qui pourroit naitre du degre de confiance qu'un |[26]| long sejour seul aupres de ma

mere pourroit me faire acquerir, vainquant cette repugnance la determina à me mettre de la partie. Le Comte de p. c'est celui qui avoit des vues sur moi, me toucha pour 1er fois un peu plus qu'à l'ordinaire, la veille de notre depart, parcequ'il l'etoit lui meme extraordinairement, sans que je comprisse alors pourquoi. L'idée de la possibilité que je fusse determiné par ma situation où par quelqu'inclination à me marier dans l'etranger sans qu'il eut lieu de s'en plaindre, puisque la delicatesse l'empechoit toujours encore de se declarer en fut la cause. Il s'etoit contenté de recommander ses interets à mon inscu à Mde de K..., qui fut du voyage lui enjoïgant de l'avertir immediatement, s'il y avoit quelque lieu de soupçonner un engagement. Le voyage ne fut pour moi, qu'un enchainement continuel de persecutions et d'injures, de sorte que je vous proteste ne me rappeller aucun des lieues de notre passage toute nouvelle qui dut etre pour moi cette diversité continuelle, mais à force de larmes je ne voyois pas, et des que nous arrivions où il y avoit du monde je me cachai soigneusement sentant qu'avec des yeux bouffis de larmes je devois faire la plus pauvre figure du monde.

Enfin nous voila à Aix-La-Chapelle où les plaisirs qui se succedoient pour la Princesse, sans lui faire oublier de m'enjurier toutes les fois qu'il lui restoit quelqu'interval, et c'etoit |[27]| ordinairement une demie heure avant le bal du moins ces intervals etoient assez courts pour me donner quelque relache, et la foule si grande qu'elle ne put empecher toujours, que je parlasse avec les etrangers qui s'y trouvoient. J'y etois generalement aimée, un vieux Mylord anglois entr'autre et une chanoinesse brabanconne se prirent pour moi de la plus vive affection. Ces 2 personnes mirent fort innocenment le comble à mon malheureux sort, toutes 2 d'une sincerité un peu trop angloise peutetre, elles vinrent un jour à la Princesse, lui dire en presence de beaucoup de monde, qu'elle avoit fait bien sagement d'amener avec elle la jeune Comtesse de Schmettau, pourquoi donc dit elle avec vivacité? « Madame, c'est qu'avant votre arrivie ici la reputation des dames de Berlin et surtout celle des cours, etoit en

fort mauvais odeur, mais on n'eut pas vu ici cette jeune fille pendant 8 jours, qu'elle changea toute l'opinion qu'on avoit de votre cour, car on diroit: il seroit impossible qu'une fille si innocente, si naïve et si depourvue de toute conquetterie, eut pu conserver ce caractere de candeur à une cour corompue comme on nous avoit depeinte la votre. » Ces honet gens crurent faire un compliment très flatteus à la Princesse, mais ils ne la connoissoient pas; sa fureur contre moi devint demenee depuis ce moment. Ce fut je crois à la promenade du matin, qu'on lui fit ce compliment, elle ne put en attendre la fin, rentra plutot que je ne m'y attendois, je m'etois eloigné un peu avec d'autres dames et messieurs, ce fut là comme |[28]| un signal, pour la colere, qui l'etouffoit, de ce faire jour, je fus grondé devant tous le monde de m'etre eloignée, mais tous cela, c'etoit du sucre, en comparaison de ce qui m'attendoit à la maison. Nous n'y fumes pas plutot arrivee et sans temoins etrangers que Mde de K... et mon frere, qu'elle se jetta sur moi comme pour me battre. On la retint et les injures les plus attroces se succederent si rapidement que j'en fus comme stupefait. Jamais je n'avois ni lue ni entendu ni vue choses pareilles, les mots de canaille, d'infame sortirent de sa bouche pres qu'ecumenté. Pour moi tremblante et abassourdie, je me jettai à genoux de peur, sans savoir ni pourquoi j'etois traité ainsi (car je n'avois pas été presente au fatal compliment) ni quel sinistre evenement alloit succeder, mais confondue et absolument brouillée dans toutes mes idées j'en attendois un. Cependant la catastrophe fut plus douce que le prologue, je fus renvoyé dans ma chambre subitement, je n'oserois vous garantir l'exactitude absolue des circonstance de cette scene, si j'en excepte les gestes et injures nomement parceque reellement, ma terreur fut si grande qu'il ne m'en resta peu à prés d'idée bien clair, que cela. C'est dans ma chambre seule qu'apres avoir epuisé mes larmes, je comencai, mais vainement à chercher mon tort, et je finis ne pouvant m'imaginer après une telle scene, que je n'en avois aucun, par etre saisi d'une terreur panique, et à éprouver des mouvemens à peu près semblables à ceux d'une mauvaise concience, etat |[29]| d'autant plus cruel que je ne puis

m'eclaircir chez personne, car mon frere d'accord avec la Princesse ou n'osant du moins faire paroitre d'autres sentimens, ne me parloit plus depuis longtems, et Mde K... s'etoit mis plus à l'aise aussi avec moi, depuis que le Comte de p. n'etoit plus là, pour la veiller.

Vous allez voir à quel denoueement il me mena; mais je dois auparavant faire mention de mon mari, dont je n'ai pas parle encore quoiqu'il fut sur la scene depuis notre arrivée. Nous le trouvames à Aix-la Chapelle, il s'y distingua d'abord par les fetes de tout genre qu'il donnoit à la Princesse, du moins passoit elles sous son nom, et elle se les attribuoit tellement, qu'elle nous faisoit entendre tous les soirs à souper que le Prince de Gallitzin etoit amoureux d'elle, que c'etoit fort ridicule, que cependant il falloit avouer que c'etoit un aimable homme, tres savant, ami intime de Voltaire. (N.B. Ce nom n'etoit lié dans ma tete qu'à l'idée du plus grand des philosophes et des savants qui eut jamais existé; c'est ainsi que j'en avois toujours ouïe parler à Berlin et je ne le connoissois que par ses tragedies qui n'avoient pas diminuées cette idée.) J'etois donc dans l'idée que ce Prince de Gallitzin qui du reste ne m'avoit frappé ni en bien ni en mal quoiqu'il s'entretenoit beaucoup avec moi, pour l'ordinaire sur la musique, et toujours sur ce ton de plaisanterie lequel comme vous savez est le sien avec les dames, mais qui ne fut jamais le mien que forcement, |[30]| et son ton galant ne me touchoient guere, car je crois avoir remarqué deja que jusque la je n'etois auqunement coquette. Ce fut peu apres le jour où j'avois essuié la scene ettonnente et mysterieuce pour moi, que toute absorbée dans ma douleur et dans l'embarras d'en trouver soit la cause soit l'issue. J'etois assise dans la sale du bal, seule dans un coin aparament a y rever pendant que tout le monde etoit occupe à dancer, lorsque le Prince de Gallitzin s'approchant de moi comme de coutume s'assied à mon coté, et apres quelques propos indifferants me fit tout à coup des propositions de mariage. Cette proposition fut d'autant plus inattendu pour moi que je l'avois toujours cru marié. Dans nos conversations musicales, il m'avoit nommé si souvent la Princesse de Gallitzin comme grande amatrice de musique,

et j'etois accoutumé à entendre les gens du grand monde ne jamais desinger leur maris ou leur femmes que par les mots de Monsieur ou de Madame, que je cru fermement qu'il avoit parlé de sa femme toutes les fois qu'il avoit nommé cette Princesse. Joignez à cela ma situation, rappellez vous que brouillée absolument dans mes idées sur moi meme par les traitemens inouïs qui j'essuiai sans avoir autour de moi une ame à qui je puisse me confier, ou que je puisse consulter, et vous ne serez pas surpris que cette proposition me parut le comble d'injure et d'opprobre, une idée confuse qu'elle |[31]| tendoit à me deshonorer, dans quelle abjection je devois etre tombée, pourqu'on osa me faire une telle proposition, tous cela s'empara de ma tete d'une maniere si violente, que pour toute reponse je me mis à pleurer amerement. Heureusement tout le monde etoit occupé soit au jeu soit à la dance et le coin où nous etions etoit obscure. Le Prince effrayé cherchoit vainement à me rassurer; il ne savoit quel parti prendre jusqu'à ce qu'enfin je parvins à gagner sur moi de lui dire: que je ne scavois pas ou ma conduite pouvoit m'avoir attirée une proposition si indigne de la part d'un homme marié. Ce mot le fit respirer, il lui devoila mon erreur; il me conta toute l'histoire de sa vie dont je n'entendis presque autre chose si ce nul qu'il n'etoit pas marié, tant j'avois peine à me remettre de mon trouble. Enfin lorsqu'il eut fini de parler et quil me demanda une reponse, je lui dis que la premier impression de sa proposition avoit tellement bouleversé toutes mes idées, que je le connoissois si peu, quil m'etoit impossible de rien repondre de si tot. Heuresement le jeu de la Princesse finit, et nous rentrames chez nous.

Dans un autre tems cette proposition m'eut difficilement causé le moindre doute, car je ne me sentois nulle attraction pour ce Prince, et au contraire, depuis notre separation le Comte de p. m'avoit du moins inspiré un sentiment de reconnaissance qui pouvoit en devenir un de preferance, et quoi- |[32]| qu'il ne se fut pas declaré, les propos couverts de Mde de K... et ses propres assiduités m'en avoient dits assez, mais ma situation bouleversant toutes mes idées. Je n'etois en etat de sentir que deux choses distinctes. L'une le desir d'etre eloigné pour

jamais de cette cour, et meme de Berlin où je ne pouvois rester sans demeurer dans un cercle qui me rappellat sans cesse les horreurs que j'y avois souffert, et ou je savois, connoissant les ames vindicatives orgueilleuses sans loi comme sans morale, des personages, avec les quels j'etois brouillés qu'elles ne cesseroit jamais de me persecuter, pour me detruire autant que possible dans l'opinion du publique, de peur que je ne les previnsse ayant tant d'armes en main contr'elles car elles n'avoient pas en elles l'etoffe necessaire pour pouvoir se figurer que je ne me vengerois pas d'elles en decouvrant leur menées, et comme je ne n'avois jamais eprouvé les douceurs de l'amour maternel, ma mere ne m'ayant toujours consideré et traité que comme un fardeau dont il falloit se debarasser et qu'on avoit achevé, de m'aliener tout acces à son coeur dans les tems de ma disgrace. L'idée de me separer d'elle m'arrettoit peu d'ailleurs, j'etois preparée à la perdre bientot, et nos manieres de sentir et de penser etoient si differantes, que je ne pouvois la considerer que comme un obstacle a tous les projets de bonheur qui me rouloient dans la tete, lorsque je songeois au la possibilité d'une existance libre quelcuonque. L'autre sentiment preponderant dans mon ame etoit un violent desir de m'instruire. J'avois appris de plus en plus |*33*| à sentir bien que confusement encore l'horreur de mon education, les desordres qu'elle avoient occasionnée dans me facultés, je croiois me sentir de l'aptitude et des facultés, qui bien cultivés pouvoient encore etre developpées et le Comte de p. n'etoit pas savant. Ces 2 sentimens seuls dominants dans ce moment m'arreterent plus serieusement à la consideration de ce qui m'etoit proposé, et les mauvais traitement qui alloient leur train me devenant de plus en plus insuportables, depuis que j'entrevoiois un moyen prochain de delivrance. Je me sentis (après avoir rumine quelques jours l'affaire dans ma tete) assez disposée à ce mariage d'autant que pendant ce tems. Le Prince pour me donner des lumiers favorables sur son compte, m'avoit fait lire une grande quantité de lettres de l'Imperatrice, de je ne sais combien de savants, et enfin de son ami Diderot, autre colasse de philosophie à mes foibles yeux, et les quelles n'etoient remplis que d'eloges, des

vertus, des grands talens et de la philosophie du Prince, qui y paroissoit toujours comme Mecene de toute l'academie. Cette lecture m'otant milles doutes qui m'embarassoient auparavant acheva de me determiner, à consulter ma mere par ecrit et dabord la Princesse pour la forme, sur cette proposition. Je comencai part lui faire ma confidence; elle eut peine à me croire comme vous jugez jusqu'à ce que je lui dis que le Prince demanderoit la liberté d'oser lui faire lui meme sa proposition, croyant qu'il convenoit qu'en absence de ma mere, ce fut d'elle qu'il |[34]| obtint la permission de s'addresser à ma mere. Elle me quitta pour se consulter avec Md de K... et mon frere. Je fus rapelle et le resultat de cette conferance fut un changement total de conduite vis à vis de moi. Non seulement on me conseilla fort d'accepter ce parti, mais depuis ce moment on me combla de caresses de bonté et d'attention, et vous sentez bien pourquoi. Vous sentez qu'il ne pouvoit leur rien arriver de plus heureux, dans leur maniere de penser, que d'eloigner à jamais de Berlin une personne qu'ils croyoient avoir tant de sujets de craindre. Aussi Mde de K... n'eut elle garde, de tenir parole au Comte de P., elle ne m'en parla pas, ni ne l'avertit, et ce ne fut qu'apres mon mariage que j'appris toute l'affaire de ma mere, qui elle meme en fut instruite de la maniere suivante: à peine eut elle reçue le courier avec la proposition, à la quelle le Prince avoit ajouté (vu l'obligation ou il etoit par ordre de sa cour de faire incessament un voyage et de se rendre ensuite en Russie) la priere de se hater autant que possible la reponse; qu'elle le renvoya avec son consentement, de sorte qu'il etoit parti avant que personne à Berlin ne scut mot de l'affaire. Le premier qui se presenta chez elle, apres cette expedition, fut naturellement le Comte de p. qui en general y etoit le plus assidu, tant parcequ'il etoit attaché à ma mere personellement, que pour y apprendre souvent indirectement de mes nouvelles, elle ne |[35]| voioit en lui qu'un de nos amis comun, au quel à ce titre elle s'empressa de donner le premier, la nouvelle de mon mariage prochain, s'attendant que personne n'y prendroit plus de part. Mais quel fut son ettonnement lorsqu'elle le vit fondre en larmes, se repandre en reproches contre

Mde de K... absente. Ma mere ne comprenoit rien à cette scene, jusqu'à ce qu'enfin elle parvint à tirer de lui la cause de sa desolation. Alors celle de ma mere fut presqu'egale à la sienne; jusqu'ici elle avoit consideré comme une chose impossible de me voir ce qu'elle nommoit bien marié à Berlin, à cause de ma religion, mais lorsquelle aprit que les desseins du Comte de p. et que ses sentimens etoient au dessus de cet obstacle, il s'ouvrit à elle un tableau dont les charmes picquants ne servirent qu'à rendre plus amere le regrets qu'elle eut de s'etre tant pressée. Elle se voyoit privée de la douceur de voir sa fille marie à un des hommes les plus riches, et de la reputation la mieux etablie de Berlin, et dont les riches terre etoit à la porte pour ainsi dire de la ville qu'elle habitoit, d'avoir un gendre qui etoit deja son ami et ses enfans pour toujours aupres d'elle, a portée d'en etre secourue, soignée, consolée dans sa douloureuse maladie, et le Prince de Gallitzin n'avoit, hors les graces de la cour, que peu de bien et m'eloignoit pour toujours. Sa tendresse |[36]| endormie tant que je n'etois pour elle qu'un objet de souci, se reveilla (comme il arrive) à la vu de ce tableau; elle se repandit en reproches contre le Comte de p. de ne s'etre pas confié à elle plutot, ils pleurerent ensembles, mais enfin tous cela en vain, la chose etoit faite.

Elle savoit que 8 jours après le retour du courier au plus tard je devois etre marié car outre l'empressement du Prince, la Princesse etoit sur son depart aussi et n'attendoit que l'issue de cet evenement pour se rendre d'Aix-la-Chapelle à Spa, et avoit exigé que mes noces se fissent à Aix aparament pour n'avoir pas besoin de m'amener, et etre exposé à un compliment semblable à celui du Mylord anglois, car tout le reste de sa cour n'etoit pas propre à lui en attirer un quand à l'innocence et à la candeur. Mde de K. etoit aussi coquette et aussi galante que la Princesse. Elle meme et sa soeur la veuve actuelle de feu de Landgrave de Hesse-Cassel[74] qui etoit de notres etoit pis que cela quant au

74 Frédéric II, landgrave de Hesse-Kassel (1720-1785), marié avec Philippine Auguste Amalie Princesse de Prusse (1745-1800).

scandal exterieure. Et outre ceux la il n'y avoit avec nous que mon frere, l'amant de la Princesse, l'amant de Mde de K., tous 2 cavaliers de la cour, et deux tres vielles et tres laides dames d'atour qui surement n'etoient pas d'une innocente et naivete frappante bien que leur age et leur ridicule les missent à l'abri de tout soupcon de conquetterie ou de galanterie. |[37]|

Le Comte de Prusse brouilla ensuite avec Mde de K.; il ne voulut plus reparoitre à cette cour. Je fus employée dans la suite pour l'y ramener, mais comme ces circomstance n'appartient pas proprement à l'histoire du developpement successif de ma philosophie – quoiqu'elle pourroit tenir sa place dans ma biographie si elle valoit la peine d'etre ecrite – je m'en vais desormais mettre de coté le Comte de p. actuellement ministre de la part du Roi de Prusse à Turin. Mde de K. et tous ce qui tient à cela, pour retourner à Aix la Chapelle où je me suis laisse consultant la Princesse, après avoir recu son aprobation, il ne me resta plus qu'un doute. Il ne me connoit que de 3 semaines et comment? pour m'avoir vu aussi superficiellement, qu'on se voit dans le grand monde. Il ne peut donc s'etre determiné que sur ma figure et ma voix dont par parenthese il etoit fort enthauiasmé, et il m'avoit appris que sans que je le scusse auparavant il m'avoit ecouté souvent chanter d'une maison vis à vis. Comme le chant faisoit ma seule consolation, j'attendois ordinairement que tous le monde chez nous fut couché et passai souvent la moitié de la nuit à exprimer en chants les elans renfermés et comprimes de mon ame tout le reste du jour, ainsi je suppose qu'avec une fort belle voix et beaucoup de talents pour la musique mes chants devoient assez touchants. |[38]|

Tems heureux de mon innocence, vous deviez bientot disparoitre! Je ne chantai alors que pour faire jour à des sentiments vagues, mais profonds, suspendus de jour mais non etouffés par des influences impures et etranges à mon coeur, mes elans etoient tous vers ce etre inconnu, mais que mon coeur sentoit et cherchoit comme par une impulsion secrette, dans tous ce qui le frappoit comme grand, beau, sublime! De longues et affreuses tenebres devoient m'egarer bientot un

espace immense me separer de la ligne droite vers ce grand centre d'attraction qui sembloient avoir voulu se faite [= faire] jour dans mon ame depuis ma plus tendre enfance. Bientot le desespoir de le trouver devoient faire place à ces epanchemens delicieux qui me le faisoient sentir plutot que chercher. Et ma voix deçue, deroutée par la vanité et le mensonge, mendiant des homages et des regards impurs, devoit devenir dans la fuite un des premiers instruments de mes egaremens. Occupée de ce doute je resolus de m'en eclaircir avant de me determiner, mon coeur n'avoiet pas besoin dans ce moment de ce qu'on appelle l'amour dans le monde, mais cette affection qui tend à perfectioner l'objet qu'on aime et dont l'ideal avoit jetté de profondes racines dans mon ame m'etoit devenu absolument necessaire, il etoit independant de la figure, et je sentois que sans aucune inclination |[39]| actuelle le Prince pouvoit devenir tout pour moi, si je trouvai en lui ces sentimens, si mon tact pour les reconnoitre à leurs marques exterieurs avoit été aussi developpé que mon ideal. Je n'aurois guere pu m'y tromper, mais je n'avois d'autre art encore que de le demander, et ma simplicité, pour croire aisément ce que je desirois. Je saisis donc le 1ere moment où le Prince me pressa de repondre à ses voeux, pour lui comuniquer mes doutes. Sa reponse fut qu'il n'avoit jamais songé à se marier jusqu'ici parce qu'il s'etoit persuadé qu'il n'existoit pas de femme sans coquetterie, qu'il n'en avoit jamais rencontré, que ma candeur et mon innocence l'avoit frappé et determiné en meme tems et uniquement. Je crus de bonne fois à ce compliment, et parce que je ne savois pas douter encore, et parce qu'il flattoit mon amour propre peutetre; il augmenta la haute opinion que j'avois deja comencée à prendre du Prince, et me determina sans retour. Le courier partit, à peine fut il de retour que par l'accord unanime et de mon mari et de la Princesse, pressés tout deux, par des motifs bien differants, les nopces furent fixés à la huitaine, et dans l'interval l'accès dans ma chambre ouverte au Prince, jusqu'à là nous ne nous etions pas vus seuls. J'attendois l'epoque de nos épanchemens libres comme l'aurore de l'accomplissement des hautes destinées dont je m'etois formée l'ideal dans mon

imagination, sondés |[40]| sur les lumieres et sur le developpement que j'allois devoir au Prince. Mais je fus cruellement decue de mon attente, le petit nombre de moments, que les fetes, toilettes, achats, tous ce qui enfin a coutume de preceder les nopses des grands de la terre, nous laissoient ensembles. Se passoit entre nous en plaisanteries, ou galanteries usitees, et les torrant des riens importans qui m'entrainoient ne me laissoient guere le tems de la reflexion jusqu'à la veïlle à peu près du jour fixé, où n'etant faite une forte blessure au pied qui entraina un retard de plusieurs jours, et qui m'obligea à garder ma chambre. Je jouï de la societe du Prince avec plus de suite pendent ce tems, mais ce fut alors que toutes mes idées s'embroillerent, ses caresses devinrent plus etranges et degoutantes à mes yeux et il en vint à des propositions qui m'ettonnerent et m'indignerent. Car toute ignorante que j'etois sur le fond des choses je savois pourtant, qu'il ne falloit pas consommer avant la ceremonie publique de la consomation. Mon embarras quelque respect que j'avois alors pour le Prince ne fut donc pas s'il etoit permis de les rejetter, mais de le mettre en harmonie avec la haute opinion que j'avois de lui, opinion devenue tenace par necessité (dans les circonstances presentes). Je ne pouvois me desaisir, sans renoncer à toute perspective de bonheur sans retour avec cette inclination à me blaser, je parvins au moyen de je ne scais quel resonnement obscur, que peutetre il n'avoit voulu qu'eprouver ma vertue, si non à reprendre toute ma tranquilite à son sujet, du moins |[41]| à m'etourdir, jusqu'à la veîlle de mes nopces. Cette nuit fut une des plus cruelles de ma vie, je ne scais quelle angoisse inexplicable m'otant non seulement le repos, mais jusqu'au pouvoir de me coucher je la passai, dans une confusion d'idees de pressentimens et d'inquietudes indisibles jusqu'à ce que harassée, à force de travail interne je me jettai vers l'aurore toute habillée sur mon lit, et m'endormis. Mais ce repos ne dura guere, bientot reveillée par les cruels aux quels la Princesse, pour faire honeur à sa cour, avoit confié le soin d'une parure brillante qui ne demandoit pas moins qu'une longue matinée, vinrent me rendre à toutes mes angoisses augmentes encore dans le rapport

inverse du tems. Enfin je fus menée à l'hotel brillante d'or de biyoux et de larmes qui en exilerent dans tout l'auditoire persuadé que cetoit des larmes d'attendrissement qui couloient de mes yeux en si grande abandance. Vous dire ce qui se passa dans cette chapelle, ce qu'on y a dit ou fait, seroit chose impossible, je n'y vis je n'y … je n'y sentis que mon ame gonflée et comme abassourdie. Le jeu et le souper qui suivit se passa de meme pour moi. Seulement je me rapelle qu'à souper assis entre la Princesse et mon epoux sans pouvoir avaler une miette. Je fus saisis d'une repugnance et d'une indignation qui m'effraya, en le voyant manger avec un apetit si horrible qu'on l'en plaisanta, et surtout du ton d'allusion plaisant et peu decent avec le quel il ne cessoit de m'entretenir, c'etoit autant d'insultes à ma douleur qui en augmantoient la pointe. |[42]| Mais personne n'attribuoit ma situation à d'autre cause qu'à un melange d'attendrissement et d'un embarras convenable à mon age et à mon sexe afin on se leva de table, et je fus conduite en pompe et ceremonie à la maison que le Prince avoit fait preparer pour nous recevoir. Ce fut au son des trompettes et des fanfares que j'y fus recu, et c'est un son que j'oublierai si peu, que je n'ai jamais pu l'entendre depuis sans sentir le comencemant de ce frisson glaçant couler dans toute mes veines, et de mes genoux chancelants se derobant sous moi, que je sentis dans ce moment là au point, que j'en perdis absolument toute concience de ce qui se passa dedans de mois. Depuis ce moment jusqu'à 4 h. du matin il ne m'en est resté que la sensation preponderante sur toutes, que l'homme me parut un animal si carnassier, si horrible, si brutal, entendant le Prince bien ronfler. Je me derobai de grand matin le plus doucement que possible du coté de lui, et me sauvai tremblante (comme un voleur qui craint d'etre decouverte et pris) de la maison toute seule, en japon et en casaquin. La Princesse et sa maison où j'avois tant souffert ma guere, me parut le paradis perdu dans ce moment, et je ne me vis pas plutot hors de la porte, que j'y courus tout droite comme un malheureux qui se sauve de la poursuite des assasins toujours eperdue et occupée d'une seule idée, à la chambre de la Princesse. La

personne qu'elle s'attendois le moins à voir à cette heure, ce fut assurement moi, juger quel fut son ettonnement mais lorsqu'interrogée |[43]| sur la cause d'une apparition si singuliere, je lui parlai de l'horreur, du degout, des angoisses qui m'avoient saisi, croyant dire des choses très nouvelles et dignes de toute pitié. Quel fut mon abbatement lorsque je n'obtins pour toute consolation que de plaisanteries et le conseil de m'en retourner bien vite, pour celui là il fut inutile absorbée de crainte et d'une douleur devenue plus amere, par la maniere dont elle fut reçue. On appella vainement au secours et Mde de K. et mon frere, on ne parvint que vers midi et en m'accompagnant, à me faire rentrer dans ma nouvelle demeure, et je declarai si determinement que rien au monde ne pouvoit me faire resoudre à me recoucher à coté de Prince, qu'il fallut se resoudre absolument pour eviter l'eclat, à me faire lit à part. On y mit la condition cependant que ce seroit dans la meme chambre et que je me soumetterois à une necessité qu'on me representa et que je sentis etre mon devoir. L'esperance que ce devoir horrible n'auroit qu'une epoque fixe me consoloit un peu laissant place. L'idée mes plans de bonheur domestique pendant ce jour alloit se developper. Mais lorsque je vis que nous n'etions jamais seuls de jour meme sans que les pretantions de ce genre se renouvelassent, une secrete horreur de mon etat et une veritable terreur des que je me voyois seule avec le Prince s'empara de moi tellement, que tous mes projets, toutes mes esperances se confondirent et toutes mes forces se concentrerent à la seule occupation, |[44]| de chercher des moyens quelconques d'eviter cette solitude, toute compagnie, toute distraction quelqu'ennueuse qu'elle m'eut été d'allieurs avoit pour moi un prix infini, pourvu qu'elle me sauva d'un tête à tête. Voila comme je passai les 1ères 15 jours depuis mon mariage jusqu'à ce que la Princesse se determina à partir pour Spa. Je ne laissai aucun repos au Prince qu'il ne partit le lendemain et je fis tout pour ne pas faire ce voyage seule avec lui, que dans une voiture, à deux places nous fumes un fort gros anglois, nommé Mr L'Anglois, ami du Prince, en tiers avec nous au depens de nos reïns reciproques dans ces chemins horribles, mais toutes

les incommodités imaginables n'etoit pour moi que bagatelle en comparaison de ce que je craïgnois, et je ne faisois que rire des plaintes de ces messieurs en songeant à ce dont nos froissures me sauvoient, toute etoit grande ma repugnance.

Arrivée à Spa, ce train continua, je m'etourdissois de jour. Je veillai tant qu'il etoit possible de trouver du monde rassemblé quelque part, tremblant toujours de rentrer chez moi, et ne trouvant dans mon coeur de sentiment pour le Prince que lorsque rassurée par la presence de quelqu'un sur ce que je pouvois le voir et lui parler sans etre troublée par cette crainte. Bientot je ne desirai rien aussi vivement que la societé d'un ou de 2 amis, qui sans me gener dans l'inclination que je me sentois toujours encore |[45]| moralement pour le Prince, malgré ma repugnance physique, et sans mettre obstacle au desir que j'eprouvois à lier nos coeurs par ce comerce moral qui comme je me le figurois bonnement, detruiroit peu à peu cet amour brutal qui m'incommodoit tant, en empecheroit les effets par leur presénce. Apres 8 jours environ de sejour à Spa je trouvai ce que je cherchai au de là de mon esperance et mon sort s'adoucit pour quelque tems. Je fis la connoissance du Marquis et de la Marquise de Serent, dont j'avois entendu parler avec l'eloges universels des gens de bien en arrivant à Spa mais comme renfermés dans leur famille et du petit nombre de ceux qui veritablement ne vont aux eaux que pour leur santé, je ne les avois apperçus que de loin et comme en passant, mon mari avoit passé 14 ans à Paris, mais d'un caractere trop differant du leur, il n'y avoit jamais eu aucune liaison que je ne me rappellé plus moi meme que les rencontrant un soir à la sale du bal où ils ne se montroient guere que pour y mener {...} 2 charmants enfans qui attiroient l'attention generale. Nous fimes ce soir là une connoissance plus particuliere qui forma entre nous ce lien qui dure encore, et qui ne peut que durer à tout jamais, dans la meme force. Je ne puis me refuser ici à l'attendrissement qui me saisit toujours, lorsque regardant en arriere sur toute la suite de ma |[46]| existance, je considere coment mon developpement arretté et comme engourdi des le 1eres

pas par l'education la plus absurde suspendue, disloquée disharmonisée par les circonstances, les exemples et les influences les plus tristes et les plus dangereuses, devié ensuite entierement d'un etat pur, desespoir d'un choix sans remede et sans retour fut toujours comme soigné et reparé comme en secret, par cet amour universel idole de mon coeur depuis ma plus tendre enfance et qui sous toutes sortes de formes et de profils a toujours daigné et m'arretée au bord de chaque precipice pret à m'engloutir et me conduire comme par la main de chaque precipice sur quelque nouvelle hauteur pour m'y faire decouvrir de nouvelles merveilles, ... à reveillir mon courage pret à m'abandonner.

Comment dans un age où ce peine connoit ou comunement le bonheur d'aimer quelque chose superficiellement je suis devenue l'objet, j'ai de l'amitié et qui plus est de la plus parfaite confiance de personnes fort au dessu de mon age, et de ma consideration, et coment enfin la faculté d'aimer et le besoin d'etre aimé bien loin de diminuer avec l'age n'a cesse de s'accroitre et les objets propres à nourir cette faculté et ce besoin toujours plus etendue et plus insatiable, de se trouver successivement comme à point nommé pour les remplir d'une maniere aussi progressive, que le fut leur extention. Mais revenons à Mr et Mde de Serent.
[...]

❧

Lettre IV.182 – Diotime, 23 novembre [1787] = *Kp 27 / II,21*

Angelmodde, ce 23 9bre

Je vous ecris, mon cher Socrate, pour vous dire qu'il m'est impossible de vous ecrire ayant la main droite estropié dans l'articulation du poigné et du pouce,

pour avoir du ecrire depuis 2 jours environ 50 pages in folio.[75] Je me porte bien du reste, vous remerciant de votre aimable nr. 93 [76] et vous baise les mains. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye, La Holland

❧

Lettre IV.183 – Diotime, 26 novembre 1787 = *Kp 26 / 59*

Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 156-157 (la date est erronée).

Munster, le 26 de 9bre 1787

Mon cher Socrate, il est bien bien sure que je n'ai que le tems de vous dire un mot, et par la meme raison qui a tant abrege votre nro 94. Mon empechement comme le votre est pour cette fois un Prince.

Le Duc de Bronsvic arriva ici hier apres diné, nous en fumes avertis à Angelmodde, Mr. de Furstenberg et moi, et rentrames tout de suite, il passa la soirée et soupa chez moi avec le Grand Homme et mes enfans et Hase seul. Vous jugez que dans 5 heures environ que nous avons été ensembles, il a été question de votre paijs et de vous. Je lui ai dit combien vous regrettiez de ne l'avoir pas parlé. Il m'a chargé de vous assurer qu'il en etoit au desespoir. Ce sont ses propres termes.

Je lui ai parlé de votre avis au sujet de certains enfans qu'il faudroit tacher de faire recevoir dans certaine societé. Il est tout à fait de cet avis, et trouve qu'on n'attache pas assez d'importance à cette S. Enfin il espere fort trouver bientot l'occation de se dedomager de ce qu'il a perdu relativement à vous. Il m'a demandé quant vous seriez ici. J'ecrirai | le courier prochain à certaine personne par votre canal.

75 Probablement la lettre ci-dessus, non datée, Bucholtz Nachlass 1161.

76 Cf. *Ma toute chère Diotime*, lettre 8.93, 20 novembre 1787.

Adieu, j'ai veillé tard contre ma coutume, ce que je ne puis plus supporter. J'ai du me lever tard, et alors je suis comme l'homme de Chesterfield qui pour avoir perdu une heure le matin courroit après toute la journée sans pouvoir la rattrapper. Et ma tete ne vaut rien. Le Grand Homme vous salue cordialement et Δ vous baise les mains.

Ne dites rien au Corps, car je ne saurois lui ecrire aujourd'hui. |

[Couvert] frco Wesel

A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye

❧

Lettre IV.184 – Diotime, 30 novembre 1787 = *Kp 26 / 60*

Angelmodde, le 30 9bre 1787

Il est 9 heures, mon cher S., et point de lettres encore. J'ecris donc ce peu de mots à la hâte voyant qu'il est impossible de faire parvenir ma lettre à Munster à tems, c'est à dire à 11 heures et demi à la poste, si j'attens l'arrivé du messager qui doit m'apporter la votre. Vous aurez bien recu celle de Mr. de Furstenberg avec le dernier courier, la mienne etoit deja fermé et à la poste lorsqu'il ecrivit la sienne chez moi, dans l'intention que je devois la faire entrer dans la mienne, j'espere qu'elle sera arrivé à tems à la poste. Il etoit tard.

J'ai recu une lettre du Prince Xion qui me marque qu'il partoit pour Paris dans l'instant, mais qu'il ne comptoit y rester que jusqu'à Nouvel An s'il ne voyoit jour à y decider son sort et que je pouvois compter, que cette decision quelle qu'elle fut, ne troubleroit nullement son bonheur, si elle n'etoit en caractere allmand et tres difficile à lire outre cela, je vous l'enverrois.

Ma santé se conduit fort bien depuis mon retour de la petite course que nous avons faites. | Jacobi viendra ici sur la fin de janvier. Je voudrois, cher Socrate,

que vous puissiez arrenger votre arrivée pour le meme tems ou tant mieux encore si c'est plutot. Je serai en ville vers Nouvelle An, et dois necessairement retourner ici vers Pacque au plus tard, ayant prodigieusement affaire avec et pour mes enfans dans ces dernieres années de leur education, et en ville. Quelque soit ma retraite, je suis encore trop distraite, pour pouvoir faire face à mes affaires.

Adieu cherissime Socrate, je tiens à vous, comme à peu de choses dans ce monde, et cette tenacité augmente en raison {entre} du tems tout au moins.

Coment se porte Mde Perrenot? |

[Couvert] frco Wesel

A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye

❧

Lettre IV.185 – Diotime, 4 décembre 1787 = *Kp 26 / 61*

Angelmodde, le 4 Xbre 1787

Mon cher Socrate, votre lettre d'hier petille tellement d'esprit, que je commence à être inquiette pour vous et pour moi, qui ne sçut jamais m'y prendre pour repondre à des lettres toutes spirituelles. Descendez donc jusqu'à moi, cher Socrate, si vous voulez que je puisse vous accompagner ou du moins vous suivre de loin.

Les livres que vous desirez sont partis hier. J'espere qu'ils vous arriveront avant cette lettre.

Je ne suis Dieu merci en corespondance ni avec Blankenbourg ni avec l'autre. J'ai reçu de chacun une lettre, du dernier à l'occation d'un livre de sa facon qu'il me fit la grace de m'envoyer. Et ne me rappeler pas meme exactement, si je n'ai pas commis l'insigne incongruité, de ne pas repondre. Pour à Blankenbourg, je me rappelle lui avoir repondu en son tems.

Vous recevrez des exemplairs françois des qu'ils paroitront, en plus grand nombre que ne sont les allmands dont vous n'avez pas desiré davantage. Ainsi vous aurez | moyen de distribuer à volonté.

Adieu cher Socrate, mon ineptie s'humilie devant l'eclat de votre esprit. Je n'ai pas le coeur de proferer une parole de plus, de peur, de montrer le deffaut de la cuirasse et de vous montrer à decouvert, un sujet indigne d'une aussi belle epitre que la votre. Je vous embrasse du fond de mon ame.

Votre Δ |

[Couvert] fro Wesel

A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye

❧

Lettre IV.186 – Diotime, 11 décembre 1787 = *Kp 26 / 62*

Angelmodde, ce 11 Xbre 1787

Je connois, mon cher Socrate, par une longue experiance l'etat ou vous vous depeignez, ou l'ame toute dehors, par la necessité de travailler pour, et dans les autres, se semble egal zero lorsqu'elle jette un regard passager au dedans d'elle. Je suis presque toujours dans cet etat forcé, et la pauvreté de mes lettres le prouve assez sans que je le dise.

Je ne vous ai pas ecrit la poste derniere, ayant été occuppé des le jeudi, et toute la journée du vendredi du jour de naissance de Mimi, que j'ai celebré en plus grande partie en lui lisant un journal exact que j'ai tenu depuis quelques années de ses gestes, faits et dits, ce qui peut entr'autre vous donner quelqu'idée de l'emploi et des bornes tous les jours plus etroites de mon tems, et me valoir votre indulgence j'espere.

Ma santé est assez bonne encore, pourvu que cela dure lorsque nous serons en ville. Car pour peu que j'y sois et qu'on vienne m'y derober encore une partie de ce pauvre tems. Ma conscience bourellée ne me laisse plus ni paix ni treve, et ma santé decline.

Adieu cher Socrate, s'il n'y avait que cette existance ci, nous serions bien pauvres! |

[Couvert] fro Wesel

A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye

❧

Lettre IV.187 – Diotime, 14 décembre 1787 = *Kp 26 / 63*

Angelmodde, ce 14 Xbre 1787

Mon cher Socrate! Etant en ville pour un couple de jours comme je vous l'ai marqué dans ma derniere, pour celebrer le jour de maissance de Mimi, j'ai saisi cette occation pour y transferer, mettre en ordre et en surete vos lettres de cette année, pour n'avoir pas tant à faire à Nouvel An, vers quel tems je compte rentrer en ville tout à fait, et où j'ai toujours coutume de mettre en ordre mes papiers les plus importants parmis les quels vos lettres precieuses, tiennent un des premiers rangs. Je suis donc pour le moment dans l'impossibilité à votre desir.

Au reste il se peut bien, et j'ai meme lieu de le soupçonner que ce que j'ai trouvé d'accablant pour la quantite d'esprit dans la lettre en question n'eut été qu'un jugement relatif formé d'après le defecit qui se trouvoit dans ma tete de ce coté là. Et il faut convenir que le trop dans ce genre est toujours suceptible d'une correction plus aisé que le trop peu.

Je suis charmé des heureux accroissement que vous avez trouvé dans le Duc de Weimar surtout relativement à ce que vous dites de son bon sens calme, adjectif que le Duc son oncle craignoit le plus lui manquer, à ce qu'il nous a dit, parlant de lui.

Mon domestique qui m'a apporté votre lettre aujourd'hui doit rapporter la reponse encore en ville avant onze heures. Il est 9 heures passé et je dois encore ecrire au Corps. Ainsi adieu tout court, mon cher Socrate, de peur de manquer la poste. |

[Couvert] frco Wesel

A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye

❧

Lettre IV.188 – Diotime, 20 décembre 1787 = *Kp 26 / 64*

Angelmodde, le 20 de Xbre 1787

Je suis une miserable, mon cher Socrate, de ne vous avoir pas ecrit mardi passé, puisqu'en verité je n'ai d'autre excuse, je fremis de le dire ... que de l'avoir oublié‼ Mais brisons sur un sujet si peu honorable pour moi, surtout vis à vis de quiconque ne sauroit imaginer tous ce dont ma pauvre tete est comme farcie. Mais du moins voyez mon amendement et mon humilité dans la persecution meme que je prens de vous ecrire des aujourd'hui de peur d'accident, il est vrai aussi qu'il seroit un peu plus tard, si j'attendois pour le faire que votre lettre fut arrivée. Mais comme il semble que le ciel en courrone entasse tous les aveux {humilions} possibles et m'impose la dure loi de vous les faire dans un même jour, je dois vous avouer encore que je n'ai rien à vous dire aujourd'hui.

Mr. de Furstenberg qui est assis la vis à vis de moi vous diroit peutetre en ma faveur, combien ma pauvre tete est tendue; et que ce n'est pas tant par pauvretê

absolue (quoiqu'elle puisse y avoir sa part) que par cette tention en tout sens qui empeche que la direction ne soit d'aucun coté. Il vous diroit que la meme situation vous feroit excuser mon oubli du mardi dernier, si vous etiez à porté de voir les choses comme lui. Mais ne les voyant | pas de si près je n'aurois osé vous dire ces choses, si il ne le vouloit pas absolument, puisque j'aime encore mieux vous paroitre bête et imbecile, que hypocrite ou masqué d'un faux pretexte. Il veut aussi que je vous remercie de sa part du drap qu'il a recu et de vous prier de lui dire de combien il est dans vos dettes pour cet objet (j'ose vous renouveller ma priere instante par rapport à mes dettes aussi à cette occation). De plus il vous prie en grace de lui envoyer par le chariot de poste encore trois aunes du meme drap bleu, ou si la piece est epuisé d'une autre piece. Mais comme il desireroit qu'il put arriver ici avant Nouvel An, ce qui est possible, il vous supplie de le faire partir sur le champ par le premier chariot de poste qui partira après la reception de celleci.

Si vous pouviez fourer dans le paquet de Mr. de Furstenberg un ou 2 exemplairs du precieux livre Sur les Desirs pour moi, vous me feriez une vraïe charité n'en possedant plus que le manuscript, car l'exemplaire qui appartenoit à cette collection que vous m'avez donné avec mon nom, m'a été enlevé par la mort de l'illustre Lessing, voici coment. Peu de semaines avant sa mort il temoigna à Jacobi qui etoit justement ici un vif desir de le lire, le supplia de le lui procurer seulement pour un couple de semaines. Et celuici ne le possedant pas lui meme | dans ce tems (depuis il se l'est procure à grands fraix) il me persecuta tant de lui pretter le mien (je n'en avois aussi pas d'autre alors) que j'y consentis à condition qu'il me seroit renvoyé sous 4 semaines. En attendant Lessing mourut, Jacobi a fait depuis, mais sans succes, l'impossible pour le retirer d'entre les mains des heritiers, jusqu'à proposer dans la suite en echange l'exemplaire qu'il acquit. Mais les heritiers ont une si sainte veneration pour tous ce qu'ils croyent avoir appartenu à cet homme illustre que jamais quoiqu'on leur dise que cet exemplaire n'etoit pas à lui, ils n'on{t pas} voulu s'en desaisir. Depuis vous m'avez gratifié

d'un exemplaire encore que je n'ai pu refuser aux instances de Mr. Hamann dont je crois vous avoir parlé, qui est encore ici logé chez Buchholz, un des hommes du monde qui le merite le mieux, et qui s'en est saisi avec transport. Voyez, mon cher Socrate, si votre charité ne se laissera pas attendrir par des raisons si propre à chatouiller votre amour propre?

Adieu mon très cher Socrate, pardonnez moi mes débilités et n'en aimez pas moins votre Δ. |

[Couvert] frco Wesel

A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye

❧

Lettre IV.189 – Diotime, 24 décembre 1787 = *Kp 26 / 65*

La lettre a été publiée dans: MTBG, p. 78-80. - Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 168-170.

Le 24e Xbre 1787

Mon cher Socrate! Certainement Spartacus[77] est un homme d'une grande tête si on la considere du coté de l'adresse à trouver des moyens pour parvenir à une fin. Quant a l'invention, il n'en a eu ni la gloire ni la peine. Le plan est pour ainsi dire copié sur celui des Jesuites, seulement que le 1er but, le but originaire du fondateur des Jesuites etoit plus simple et plus beau. Ses successeurs seul l'ont compliqué et déterioré et y ont mis le germe qui mena a ce despotisme qui devoit detruire cette societé, en quoi Spartacus brille encore. C'est dans la connoissance de l'homme, et en considerant comment, il instruit ses adherants pour la maniere d'aller a la chasse des proselites à faire. Il me semble que vous prononcez un peu durement la sentence de ceux qui s'y laisserent prendre en les

77 = Adam Weishaupt (1748-1830).

condamnant tous a etre sots ou frippons. Je connois pour ma part, quantité d'Illuminés qui y ont renoncé aujourd'hui lorsque le secret des chefs fut divulge quelques unes avec horreur, parmis lesquels il y a des personnages tres respectables tant par la tete que par le coeur. | Vous oubliez qu'ils n'avoit garde d'exiger, de proposer et de confier à tous les memes objets, qu'ils etoient instruits à se plier selon le personnage qu'ils avoient devant eux, et l'importance dont ce personage etoit pour leurs vûs, c'est ainsi qu'ils n'en prenoit plusieurs que pour la decoration, d'autres pour engraisser le tresor, de l'etat etc. Et ils n'exigeoit de ceux là, presque rien qu'un secret, facile à garder, puisque ce n'etoit pour ainsi dire que le secret du nom, trouvoient ils des gens de bon sens, mais à systeme. Ils leur presentoit pour amorce l'extension de leur systeme etc. etc. Sans doute on pouvoit voir le foible, avec des yeux un peu perçans dans la connoissance de l'homme. Mais vous savez aussi que celle de l'homme est plus rare que la connoissance des hommes, puisqu'elle exige pour base la connoissance de nous meme, que la derniere c.à.d. celle des hommes depourvue de la premiere, mêne tres aisément aux systemes les plus erronnés, et les plus impracticables sur leur gouvernement, et ce qu'un ou plusieurs hommes reunis pourroient en faire.

En verité, notre Dieu seroit bien au dessous de Jupiter et de son Olympe s'il pouvoit jamais vouloir abandonner | le genre humain au caprice d'un, ou de quelques uns de ces êtres bornés. Dailleurs encore une fois, la connoissance de l'homme rend ce projet absurde en lui meme independenment de cette reflexîon. Aussi je connois trois homme, Mr. de Furstenberg, Jacobi, et un certain Lamezan dont je vous ai je crois parle dans une lettre daté de Manheim, qui ont vu dabord (lorsqu'on leur proposa d'entrer dans la magnifique secte de reformateurs du genre humain) que la chose ne pouvoit aller. Vous trouverez meme la reponse que Lamezan leur a fait vers la fin du 1er ou du second volume, je n'ai pas le livre à la main pour vous indiquer la page. Mais elle vaut la peine d'etre lu.

Adieu cher Socrate, j'ai un rhume de cerveau qui fait tellement couler mes larmes, que j'ai peine à voir au travers. Que le Supreme Reformateur et Gouverneur du genre humain, nous illumine de son flambeau inextingible.

Voici ce que je vous prie de remettre a son addresse.
P.S. Le Corps m'ecrit qu'il veut ecrire l'hist. de la revolution, si je ne lui de conseil pas, et la remettra ensuite entre mes mains pour ne la faire paroitre qu'apres sa mort. J'ai repondu que cette condition etoit tres essentielle.

❧

Lettre IV.190 – Diotime, 28 décembre [1787] = *Kp 27 / II,16 = 5374-5377*

Vendredi le 28 Xbre, à 10 heures du matin

Mon cher Socrate, je n'ai pas encore de lettre de votre part, et il est si tard que je n'ose tarder davantage à envoyer un mot à la poste, où ma lettre doit etre à 11 heures et demi au plus tard. Je me borne donc à vous dire que ma santé est bonne avec celle de tous ce qui m'environne. Le tems est si beau que je regrette d'avoir à quitter la campagne en 8 jours. Je crains la ville pour ma santé, l'epaisseur de l'air, et quelque distractions inevitables qui me distrairent, ne fusse que d'un couple d'heures par jour d'affaires, auquels j'ai peine à satisfaire un peu dans la plus parfaitte solitude. Mais j'ai bien peur que je n'aurois satisfait de ma vie à ce que je vois que je devrois faire. Voici enfin le messager de Munster avec votre lettre. Il faut fermer celleci et le renvoyer sur le champ, si elle doit arriver encore.

Adieu cher Socrate, je vous pardonne comme vous me pardonnez. Surtout puisque vous m'accordez si genereusement ma priere peutetre indiscrette. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye

fro Wesel

Lettre IV.191 – Diotime, 31 décembre 1787 = *Kp 26 / 66*

Angelmodde, le 31 Xbre 1787

Mon cher Socrate! Pour quiconque a comme vous le choix, ce choix peut etre embarassant, mais pour moi, je trouve toujours au bout de l'année de bonnes raisons, pour preferer la modestie de l'aurore. Et je tacherai d'emploïer selon ma coutume, la journée de demain à mediter la dessu de mon mieux. C'est pourquoi je prens des aujourd'hui la precaution de vous ecrire et puis encore parceque l'honneur d'ecrire au Socrate moderne est l'action la plus éclatante dont je puisse, moi, sceller l'année.

J'avois quelqu'envie de vous envoyer le registre de toutes les dissertations qui m'ont été promis, epars dans vos lettres, pendant le cours de cette année | mais j'ai de trop juste raison de compatir avec ceux qui n'ont pas le tems pour ajouter encore a l'amertume que cet eternel trouble fête cause, celui des souvenirs facheux de tous ce que nous aurions voulus, et de ce que nous n'avons pas pu faire.

Si le livre de Mr. Meermann est à ma portée vous me donnez l'envie de vous prier de me l'envoyer. Vous recevrez avec l'argent de Mr de Furstenberg celui que je vous dois pour le drap que vous avez eu la bonté de m'envoyer cet été et que vous ne vous etes pas fait payer par Boas comme je vous en avez requis en vous envoyant une lettre d'assignation sur lui, parceque cette maniere de vous payer m'a paru la plus comode et pour vous et pour moi, ne pouvant obtenir du Corps qui me doit 150 fl que j'ai deboursé ici pour lui, qu'il vous les remette comme je l'en avois prié depuis longtems. |

Si vous lisiez un livre que le meme Spartacus[78] a fait sortir depuis la decouverte du pot au rose sous le nom de Verbessertes Illuminaten System [79] en tachant de

78 = Adam Weishaupt (1748-1830).

79 *Das verbesserte System der Illuminaten mit allen seinen Einrichtungen und Graden* (Frankfurth & Leipzig, 1787).

persuader au public que c'etoit la leur vrai plan, vous diriez non pas parcequ'au fond il y ait un autre plan. Mais qu'il ne manque rien à Spartacus du coté de cette finesse qui consiste à savoir se retourner dans ce bas monde la seule chose qu'il n'ait pu rafiner ni modifier qu'à force d'impudence. C'est qu'après avoir engrassé sa belle soeur, il a travaillé à tuer le fruit de ses amours dans le ventre de la mere, par tous les remedes connus pour favoriser cette operation. Trop publiquement et nutoirement convaincu de cette petite galenterie, il ne l'a nie pas, mais il faut voir coment. La traitant de misere il la justifié | et en meme tems tous les meurtres de ce genre qui jusqu'ici ont tant enrichi les bourreaux ou peuplé les maisons de force.

Adieu cher Socrate, si j'avois moi, le tems, je ferois le tableau du ton de notre siecle comme d'un des dernieres scenes d'une tragicomedie dont la derniere scene me paroit approcher et je vous laisserai le soin de determiner l'entre acte et la petite piece.

Si vous aviez pu ajouter une douzaine de crajons rouge aux 3 aunes de drap pour Mr. de Furstenberg vous m'auriez beaucoup obligé, parceque c'est une comission que je n'oserois donner à l'illustre Oldecop.

❧

Lettre IV.192 – Diotime, 14 avril 1788 = *Kp 36 no 10*

Munster, le 14 d'avril 88

Mon cher Socrate! C'est entre les horreurs d'un demenagement ou pour la 1ere fois de ma vie je joue le 1er role, etant obligée de faire ce qu'autrefois fairoit Marie: choisir, ranger, nettoyer, empaqueter, compter des bas des chemises etc. etc., et la societé de toute la famille Jacobi que je vous ecris deux mots seulement pour ne pas interrompre l'ordre de mes habitudes les plus précieuses. Pour vos apophtegmes metaphysiques j'y repondrai un autre fois.

Lorque mes facultés metaphysiques seront moins embarrasséez de linge et de haillons dans ce genre. Je vous supplie de contenter au plus vite le vif desir qui m'entraine vers la possession de l'ouvrage de Mr. Necker mettre sur l'influence des opinions religieuses,[80] ce que j'en ai lu m'embrasse veritablement, et je m'aurai de repos qu'apres l'avoir bien lu et relu.

Adieu cherissime Socrate, agréez la pite de la veuve. C'est tous ce que je puis vous donner.

Votre D.

Les Jacobis vous presentent l'homage de toute leur admiration.

❧

Lettre IV.193 – Diotime, 21 mai 1788 = *Kp 36 / 11*

Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 108-110.

Angelmode, le 21 de may 1788

Sur ce que vous dites de la petite Van der Hoop il me semble que par impossible on ne sauroit rien decider sans savoir si sa reticense vis à vis de sa mere vient ou d'une crainte que celle ci lui aurait imprimé plus jeune, ou d'une timidité naturelle, ou d'une difficulté à traduire | ces pensées en paroles, difficulté très commune et tres naturelle lorsque les enfans n'ont pas été exercés de bonne heure à devoir mettre sur le papier et exprimer de vive voix ce qu'ils apprenne. Cette methode a outre l'avantage d'apprendre aux enfants à s'exprimer, celui 2° d'être la seule qui puisse assurer celui qui enseigne, si l'enfant a parfaitement saisie la chose ou non et dans le dernier cas, de quelle maniere il l'a saisie et celui 3° de rendre à l'enfant meme ces idées sur lesquelles son ame a du travailler plus

80 Jacques Necker, *De l'importance des opinions religieuses* (Londres, 1788).

clairs et plus tendres. Faute de cette methode il ne se forme dans la tete des enfans que des ideés obscures et souvent des erreurs singulieres auxquelles personne n'auroient songé et qui ne se manifestent souvent que longtems après, par hazard, après avoir infecté deja toutes les idées associés avec elle. La petite La Fite, un enfant qui assurément ne manquoit pas d'esprit | etoit un jour en dispute avec Mitri lorsqu'ils avoient tout deux 6 à 7 ans. Je m'apprends et en demande la cause au dernier. Il me dit en riant: C'est que petite La Fite veut absolument me faire à croire que la Royaume de France est bleu et je lui soutiens moi, qu'une terre ne differe de l'autre que par etre un peu plus ou moins grise ou noir etc. En la questionnant d'avantage je vis clairement que son erreur provenoit de ce qu'elle avoit vue: une carte enluminée et se figuroit que les couleurs représentoit chaque pays de ce côté. Il est clair que la faute en est à la maniere dont on lui enseigne la geograph^ie aparament sur des cartes, au lieu de comencer par lui faire connoitre en promenant la geograph^ie naturelle des contrées, à sa portée, et peu à peu de les lui faire dessiner tant bien que mal. | Du meme come pour retenir les situations et configuration du plan d'un village d'une meterie[81] aux ses dependances etc., com^me pour soulager sa memoire. Alors elle auroit compris qu'une carte represente proprement. Mais quoique cette erreur fut causé par une mauvaise maniere d'enseigner, vous voyez bien que si au moins on avoit assujetti l'enfant à mettre sur le papier quelle idee il a de la geograf^ie de ce quelle enseigne, en un mot tous ce qu'il avoit ou tous ce qu'on croyoit lui en avoir appris, l'erreur se seroit manifesté bientot.

Jugez combien il s'en forme ensuite de plus importante lorsque les enfans commencent à lire la Bible et l'histoire, à recevoir les instruction de relig^ion, de morale etc. etc. meme dans les sciences exactes. Enfin pour moi je n'ai de ma vie rien appris encore à mes enfans sans les obliger de le mettre sur le papier. Elle est lente, cette methode, et fort penible pour l'enseigneur, qui est obligé de

81 = métairie.

relire et corriger souvent la meme chose 5, 6 fois le jour, | et moi qui en ai 3 donc chaqu'un fait des fautes dans un genre differant je vous assure que souvent la tete m'a tournée le jour à fou d'avoir relire et corriger.

C'est pourquoi je crains qu'elle ne sera guere imitée. Mais j'ose repondre sur ma tete que c'est la bonne. J'ai gardé presque tous ce que mes enfans ont travaillés dans ce genre et je vous assure entre nous, que si vous ne saviez pas qu'ils ont été instruits de cette maniere, que plusieurs pieces vous ettonneroient et que vous les prendriez pour la solidité du raisonnement, la clareté et la consistance du stile, et souvent pour la complication de la composition pour etre faits par quelque grande personne rompue au travaille de la tête. Mais d'un autre coté ils apprennent bien plus lentement et ne savent pas | à l'heure qu'il est. Tant de choses d'un certain genre que d'autres enfans p.e. ils ne savent de l'histoire encore que celle des Romains jusqu'à 1ere guerre punique, tandis que des enfans plus jeune savent deja toute l'histoire ancienne et moderne. Mais les miens savent à fond, à coté des faits, tous ce qui concernoit leur religion, leur gouvernement. C'est que c'est en general que loi et gouvernement, toutes les loix romaines dans le plus grand detail, toutes les vicissitudes qu'elles ont faites dans ce frottement perpetuel entre les nobles et le peuple. Ce que c'est que liberté civile et coment ces disputes et frottemens continués meme fut chez les Romains l'appui le plus sure de leur liberté etc. En un mot, vous pouvez causer sur toutes ces choses avec eux comme vous | ne causerez pas avec d'autres enfans. Et ce fond necessaire pour que l'histoire ne soit pas gazette est actuellement un fond ou toutes les autres histoires seront reçus chez eux d'une maniere toute autrement riche et robuste que dans une tete où il ne se trouve pas.

Adieu mon cher Socrate. L'Electeur est parti, Furstenberg est et se porte tres bien. Je vous ferai savoir des particularités la dessu par le Corps, mais en gros tout va (personnellement pour le Grand Homme bien).

Adieu, je n'ai pas le tems de relire.

Le griffier Mr Miquel qui emporte cette lettre à Munster voulant partir.

❧

Lettre IV.194 – Diotime, 30 mai 1788 = *Kp 36 / 12*

Angel., le 30 de may 88

C'est une veritable coquetterie, mon cher S., de parler d'engourdissement de tete etc. avec tant d'esprit. Vous faites voir seulement par la que vous entendez l'art de l'antithese aussi bien que tous les autres. Pour moi qui n'ai que cinq minutes pour lire et repondre à votre lettre, je dois me borner à vous dire sans poesie qu'en vous embrassant je suis votre Δ.

❧

Lettre IV.195 – Diotime, 1 juin 1788 = *Kp 36 / 13*

Munster, le 1er de juin 1788

Mon cher Socrate! Si vous possediez[82] dans votre bibliotheque et que vous connoissiez dans celle de quelqu'un de vos amis un livre intitulé Jordan. Brunus Nolanus, De triplici minimo et mensura, de la causa principio ed uno, Venezia,[83] vous m'obligeriez sensiblement de me l'envoyer sur le champ par le chariot de poste, pour 3 semaines seulement ou 4. Je vous promes de le bien soigner et de vous le renvoyer à terme sain et sauf.

82 *MTBG*, p. 80.

83 Giordano Bruno, *De triplici minimo et mensura ad trium speculativarum scientiarum et multarum activarum artium principia, libri V* (Francofurti, 1591); Giordano Bruno, *De la causa, principio et uno* (Venetia, 1584).

Dans ce moment, mon cherissime Socrate, je reçois votre lettre, jugez avec quel plaisier, puisqu'elle m'annonce l'accomplissement d'un de mes plus chers desirs. Le Prince m'ecrit qu'il ne sera ici que vers le 16 ou 17. J'ai d'autant plus d'interet que vous ne tardiez pas afin de vous voir encore quelques jours avant lui, et puisqu'il vous est egal de partir le 12 ou le 15, je vous conjure que ce soit le 12, si cela ne peut, si vous | retournez par Dusseldorff cela me decide d'avance à vous y reconduire pour peu que cela soit possible. Si vous en avez le temps encore, marquez moi le jour de votre arrivé, afin que je sois à Munster pour vous recevoir.

Adieu, très cher Socrate, je me rejouïs comme un enfant du plaisir de vous revoir, et la vraï joie s'exprime toujours mal. Ainsi vous me pardonnerez aisement si mon stile se ressent du desordre de ce sentiment.

P.S. J'ai lu le livre de Zimmermann. Je vous le ferai lire. Il en vaut la peine pour voir la fadeur et l'amour propre le plus impudent qui existe. Pour votre cher ami Leutchsenring il est vraï qu'il n'y est pas bien traité.

Mr Stuve selon le tableau de persones a l'opinion quels je me fie doit etre un homme mediocre. Le livre de Neker m'a fait le plus grand plaisier. Je ne concois pas coment je ne vous en ai pas parlé. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye

franco Wesel

❧

Lettre IV.196 – Diotime, 9 juin [1788] = *Kp 27 / II,19*

Angelmodde, le 9 de juin

Mon cher Socrate! Vendredi je recus votre lettre trop tard pour y repondre, et comptant presque que vous partiriez aussitot après avoir reçu ma derniere, je cru superflu d'ecrire. Cependant si j'avois recu à tems la votre, je l'eusse fait pour vous tirer de peine. Aparament le Corps a reçu la lettre qui vous etoit destiné. Je n'en ai point de nouvelle, mais je scais presque pour sure vous avoir ecrit ce jour. Cependant je scais pour le moins aussi surement ne vous avoir rien ecrit du tout ce jour qui pût causer de l'indigestion à un Corps quelconque, car c'etoit le meme jour ou j'avois une longue lettre à ecrire à la Princesse d'Orange et si peu de tems de reste avant le depart de la poste, obligé d'ecrire aussi au Corps, que je crois ne vous avoir qu'accusé la reception de la votre.

Adieu cher S., je vous attens avec impatience. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye

frco Wesel

❧

Lettre IV.197 – Diotime, 12 juin [1788] = *Kp 27 / III,24*

Le 12 de juin

En verité mon cher S., il n'est qu'en charitable de donner d'une main pour reprendre de l'autre. Voila le 12, et vous ne fixez pas meme le jour de votre depart. Quoiquil en soit voici la derniere lettre que je vous ecris, et voici celle qui a été adressé au Corps. Il me l'a renvoie aujoud'hui. Vous voyez qu'elle n'etoit d'aucune consequence.

Le livre de Brunus que vous avez eu la bonté de m'envoyer[84] n'est pas celui qu'il nous faut, celui dont nous avons besoin est intitulé de la Causa, principio ed uno Venezia 584.[85] Il le cite dans le livre que vous m'avez envoyé et que nous possedons mais cest l'autre. Celui de la Causa etc. qui est très rare.

Adieu cherissime S., jusqu'à ce que j'aïe la satisfaction de vous embrasser.

❧

Lettre IV.198 – Diotime, 8 septembre 1788 = *Kp 36 / 14*

Angelmodde, ce 8 de sept. 1788

Mr. Chavet a de beaucoup soulagé mes vives inquietudes pour vous, mon cher Socrate, par les bonnes nouvelles qu'il m'a apportés de votre etat. Cependant il m'est impossible de les bannir entierement de mon ame avant que je n'aie reçu de votre main la nouvelle de votre heureux retour à La Haye. Le salmiack et le quinquina a deja diminué de beaucoup mes meaux de tete periodiques, j'espere que l'apetit et le reste de ce qui me manque me reviendra entierement, avec les bonnes nouvelles de votre part. Je {calcule} cependant avec quelque douleur, qu'avant dimanche prochain je ne saurois me flatter de jouïr de cette consolation, peutetre meme cela durera-t-il jusqu'au jeudi d'ensuite à moins que vous n'ayez la charité de m'ecrire de votre route. Je suis retourné à Angelmodde en voiture selon vos ordres. L'apres midi meme du jour de votre depart, je n'aimai plus ma maison après que vous l'eutes quitté, et je ne retrouvai un peu de serenité qu'en appercevant les bords de la Werse et notre chateau champêtre. |

C'est à regret, mon cher Socrate, que je me sens obligée d'accompagner cette lettre d'une anecdote desagreable, mais vous verrez tout à l'heure que je le dois. Vous vous rappelierez que plusieurs fois en louant votre domestique comme je le

84 Cf. *Ma toute chère Diotime*, lettre 9.43, 6 juin 1788.

85 Giordano Bruno, *De la causa, principio et uno* (Venetia 1584).

devois en le dois encore par rapport à son attachement et son zele pour votre service, j'ai temoigné quelques inquietude qu'il n'alterat les bonnes moeurs usités jusqu'ici dans ma maison, et aux quels je me crois obligée de tenir la main et l'oeil. Eh bien, une heure après son depart il c'est decouvert un grand scandale de ma maison qu'il y a laissé une fille qui se croit enseinte de sa façon oeuvre fait sous promesse de mariage des qu'il auroit du pain sure, et aparament sans l'esperance qu'il n'en proviendroit pas un fruit qui ne sauroit attendre ce pain sure. C'est la jeune fille appellé Catharine que vous avez remarqué peu de jours avant votre depart, me demandant si elle restoit à mon service. Je ne l'avois pris qu'au comencement de votre maladie, partie par pitié puisqu'elle se trouvoit hors de service sans parents, ayant du quitter le service d'une dame de qualité où elle avoit été fille de garderobe, à cause d'une brouillerie de pot cassés avec la gouvernante de cette maison. On me l'amena avec des bons temoignages de sa conduite jusqu'à lors, et me trouvant egalement dans le cas de devoir prendre encore une fille pour le temps de votre | maladie. Je cru faire d'une pierre 2 coups en donnant du pain à cette pauvre creature jusqu'à la St. Michel, tems ou ces sortes de personnes ont accoutumés de trouver du service et entrer toute la matinée. Avant votre depart Mr Haze et ma femme de chambre ad interim l'avoient deja entendre hurler plutot que pleurer. Au grenier Haze sans pouvoir en imaginer la cause, la femme de chambre et mon Joseph s'en douterent ayant comme il me l'ont dit ensuite remarqués depuis longtemps ses menées entre votre Jacob et elle. Enfin lorsqu'il partit ses hurlemens devinrent affreux, elle s'etoit toujours flatté jusqu'à ce moment qu'il ne partiroit pas et elle se voit (comme une seconde Ariadne abandonnée). On la presse et elle avoue tout en presence de toutes mes filles. Elle vint ensuite se jetter à ma pieds me raconter que Jacob l'ayant seduit par des promesses de mariage l'avoit eu plusieurs fois dans sa chambre le soir à faire ce qu'il ne {falloit} pas faire, qu'il lui manquoit ce qui manque une femme, lorsqu'elle soit grosses | et que Jacob lui meme lui avoit dit qu'il la croyoit enseinte, qu'elle me prioit de vous ecrire pour implorer votre

secours et votre pitié pour engager l'home à l'epouser, pour la tirer de l'abjection et du desespoir et vous sentez que je n'ai pu le lui refuser. Je l'ai mis dehors en lui donnant quelqu'argent pour vivre retirée jusqu'à ce que je recoive votre reponse sans pouvoir taxer jusqu'à quel point il y a de sa faute, il me paroit que dans tous les cas votre Jacob lui doit cette reparation, s'il ne veut avoir sur la concience la perte de cette creature, qui du reste je ne connois pas, et toutes les suites funestes auxquelles le desespoir et le desir de cacher sa honte. Ou bien la sensation d'etre deshonorée à jamais, pourroient l'a porter. Quoique en general cette creature ne m'a jamais plu et que j'etois toujours decidée à ne la garder que jusqu'à votre depart car je n'aurois pas vouler risquer d'amener à la campagne une personne qui m'etoit tellement peu connue. De grace mon cher Socrate, veuillez me marquer votre sentiment, et ce que vous aviez pu conclure avec Jacob sur cet article qui me fait beaucoup de peine de toute maniere.

Adieu cherissime Socrate, je vous embrasse en idée du plus tendre de mon ame.

❧

Lettre IV.199 – Diotime, 11 septembre 1788 = *Kp 36 / 15*

Angelmodde, le 11 de sept. 1788

Je me saurois vour rendre, mon cher Socrate, le plaisir que j'ai eprouvé en recevant auj. votre lettre de Deventer. J'etois dans de trances continuelles jusqu'à ce moment. Votre lettre de Henschedée, sans m'en delivrer entièrement, m'a cependent beaucoup soulagé. Je concois mieux l'apparance qu'en effet le voyage, loin de nuir à votre santé, pourroit l'avoir fortifié. Malgré cela je ne serai entierement tranquile que lorsque je tirai de votre main votre heureuse arriveé à La Haye et de celle de Camper, qu'il est sans inquietudes de votre santé.

Vous devez etre à La Haye au moment que je vous ecris celleci, si votre route a continué à etre aussi heureuse qu'elle l'a eté jusque Enschedé, et y avoir trouvé un gros paquet avec plusieurs lettres de Mde Meermann et une de moi.

Je simpatise bien avec vous du coté du someil qui me fuit, pour faire place à un malaise indissible du corps, qui ne laisse place dans ma tete qu'à des ideés tristes qui ressemblent à de l'hypochondrie, car ce sont toujours les memes. De jour je parviens à les chasser et me porte beaucoup mieux | que je n'ai fait, moyennant un couple de bains par jour. Mardi prochain nous sommes attendus par Mr. de Furstenberg, à un chateau du chasse de Prince de Paderborn près de la ville de ce nom. Si donc je ne vous ecris pas ce jour là, vous saurez pourquoi, car il faudra partir d'ici la nuit du lundi au mardi pour y arriver vers le midi. Comme il le desire, car c'est à 17 heures d'ici.

Je vous supplie de me dire, mon cher Socrate, si c'est du vin du Rhin rouge (auquel vous me sembliez donner la preferanse sur la fin) ou du vin blanc de France que vous aimiez au commencement, ou de l'un et de l'autre de ces vins que vous voulez avoir. Mes enfants se reccomandent à vos bonnes graces.

Adieu cherissime Socrate. Aimez toujours votre Diotime dont la mellieure parti n'est jamais éloignée de vous.

P.S. Je vous prie, mon cher Socrate, de ne pas oublier la robe de chambre vouattée des Indes pour moi. C'est une comission qui interesse veritablement ma santé, parce qu'au moyen d'une enveloppe telle qui se serre et se plie toute autrement au corps qu'une pelisse. Je ne risque pas si aisement une refroidissement lorsque je me leve dans les matinées froids de l'automne et de l'hiver et que les chambres ne sont pas rechauffées encore. |

[Couvert] fro Wesel

A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye

Lettre IV.200 – Diotime, 15 septembre 1788 = *Kp 36 / 16*

Angelmodde, le 15 de sept. 88

Votre nro 46 mon cher Socrate m'a tiré d'une des plus rudes angoisses qui je puisse eprouver. Dieu soit loué vous etes chez vous, et dans ce moment ci comme je l'espere entre les mains de Camper, peutetre aussi entre celles de Mde Meermann ce que je desire beaucoup. Car je scais trop ce que vaillent les medicines de l'ame pour n'y mettre pas la plus gde confiance: dites moi toujours, je vous prie, coment se gouverne l'incomodite principale, non qu'elle m'inquiete par rapport à votre conservation, dans le cas où vous vous trouvez l'incontinence est preferable par rapport à cela, que la trop grande continence, mais enfin. Vivre n'est pas tout. Je voudrois que vous n'eussiez pas à faire une trop grande depense en philosophie pour supporter gaiement la vie pour l'amour de vos amis, car par rapport à nous meme. Vivre n'est pas toujours ce que nous avons de plus heureux à souhaiter en egard au regne de la lune. Le sommeil me fuit toujours encore. Depuis hier j'ai une bouche enflée plus semblable à une montagne qu'à une bouche, j'espere que c'est ma fièvre qui s'est fait passage par cette porte. Outre cela j'ai un rhumatisme dans le dos qui tient mes bras captifs aussi d'où derive un griffonage un peu plus inlisible encore que de coutume. Je vous rends grace de la comunication des letters de votre aimable | Daphné, cette lecture augmente le repos qui me donne l'idee de la savoir près de vous. Jeudi prochain, si mon rhumatisme disparoit et que ma bouche se desenfle, je compte aller joïndre le Grand Homme près de Paderborn, ce qui devoit se faire demain sans les accidents survenus. Si donc vous ne recevez pas de lettre par la poste de vendredi, vous saurez pourquoi, car de ce chateau de chasse il ne part point de poste.

Adieu mon cherissime S., de coeur et d'ame.

Votre Δ

Lettre IV.201 – Diotime, 23 septembre 1788 = *Kp 36 / 17*

Angelmodde, ce 23 de sept. 88

Mon cher S., nous sommes revenus ici hier soir fort tard de notre course de chasse, moi assez fatiguée pour avoir eu besoin d'un long somme. De sorte qu'il ne me reste que le tems de vous ecrire un couple de ligne afin que ma lettre arrive encore à tems à la poste. Cet exercisse a fait du bien à ma santé, me procurant le retour du someil que je ne connoissois plus. J'ai trouvé ici une lettre de vous qui en m'annonçant que vous etes entre les mains d'esculape personifié m'a parfaitement tranquilisé joint à ce qu'il vous trouve en etat de digerer du jambon. Je conçois qu'un medcin qui donne de tel remedes est plus agréable que celui qui prescrit le quinquina. Mais je doute cependant que si Camper vous avoit vu dans l'etat où vous etiez ici, il eut pu etre aussi adorablement facile que vous le trouvez apres coup. Je desirerois autant pas. Moi meme que pour vous, mon cher S., n'avoir plus à vous parler de l'affaire de Jacob. Cependant cela est difficile tant que j'ai cette malheureuse sur le coeur et qui j'ignore ce que vous aurez pu decider de son sort avec votre homme. Mr de Furstenberg auquel les bains de Geismar ont fait merveille, me charge de vous dire milles choses. Que vous n'ayez pas voulu voir encore Mde Meermann ou qu'elle ait pu condescendre à votre vouloir, m'ettonne. | Il me paroit que je serois plus tranquille la sachant avec vous tous les jours. Parcequ'enfin pour guerir entierement le corp il faut donner aussi de la nourriture au coeur.

Adieu cherissime Socrate. Le mien est bien occupé de vous.

Votre Δ |

[Couvert] frco Wesel

A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye en Hollande

❧

Lettre IV.202 – Diotime, 2 octobre 1788 = *Kp 36 / 18*

Angelmodde, 2e d'oct. 1788

Je viens d'apprendre, mon cher Socrate, qu'il est arrivé une caisse d'Hollande par le chariot de poste pour moi à Munster, je suppose que c'est le cabaye [86] et vous en rend d'avance milles et milles graces, c'est pour moi un meuble très essentiel lorsque dans les matinées d'hiver je suis obligé de me lever avant que les chambres soyent bien chauffés, et je pense d'avance avec plaisir que c'est vous qui m'epargnerez maints refroidissements. Quant à ma cour je suis faché qu'elle vous ait causé des inquietudes. Cependant j'oserois presque me croire quelque droit de me plaindre chez Socrate de ce que vous me lavez d'imprudence (je ne dirai pas si gratuite puisque je veux et dois bien croire ou pour mieux dire savoir que j'en ai commis dans ma vie), mais sans examen, sans supposer la possibilité du moins que je connoisse un peu mieux ma constitution et ce qui lui convient, que ceux qui n'ont (quelqu'interet qu'ils peuvent y prendre) jamais pu l'etudier et la {conoitre} par experience comme moi. Or je scais que rien au monde ne me nuit comme d'etre enfermé et sans exercisse; jamais je ne me porte mieux qu'en voyage ou lorsque je puis prendre force bain froids. Voila des choses que Mr. de Furstenberg vous a dit aussi bien que moi, et cependant vous persistez à croire le | contraire. J'en conclus que c'est pour me fermer la bouche sur les reproches que j'aurai des droits un peu mieux fondez à vous faire relativement à la maniere dont vous conduisez votre propre santé.

Cependant, pourvu que vous m'en donniez de bonnes nouvelles je vous promet de me taire. Dites moi donc de grace quelque chose de vos affaires politiques ou en parle singulierement ici, et si ce qu'on en dit est vrai, vous etes bien eloigné de l'etat paisible ou la forme des choses vous suppose.

86 Cf. *Ma toute chère Diotime*, lettre 9.48, 25/26 septembre 1788.

La Princesse d'... m'a ecrit, et les choses par rapport au passage de certaine personne est comme je l'avois supposée dabord, supposition que vous vous rappellerez sans doute.

Par rapport à l'Empereur, vos lettres parlent comme les notres. Je suis tres impatiente d'apprendre votre plan relativement à la malheureuse creature en question, elle m'a ecrit encore avant hier pour savoir si je n'en ai aucune nouvelle, n'osant se presenter chez ses tuteurs et parents avant. Elle s'est enfermé en attendant chez un marchend. Voici qu'il m'arrive une lettre du Prince qui demande reponse et m'oblige de vous quitter, cherissime Socrate, en vous embrassant du fond de mon ame.

> P.S. J'ai pour vous un rouleau de papier sur le quel on peut ecrire et effacer les caracteres comme sur la peau d'ane. Par quelle voie voulez vous que je vous l'envoye? Mr de Furstenberg se porte bien, il est en affaire à Munster, demain matin il viendra {...} ici. |

[Couvert] frco Wesel

A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye

❧

Lettre IV.203 – Diotime, 6 octobre 1788 = *Kp 36 / 19*

Munster, le 6 d'oct. 1788

Votre psychologie bien loin de m'ettonner, mon cher Socrate, m'a rendu ma tranquilité sur votre santé en vous montrant à moi dans votre etat naturel; je trouve vos observations tres importantes, relativement surtout à la conclusion que vous en tirez et l'experiance vient très bien à l'appui de ce que vous dites. En effet de tant d'enfans que j'ai eu l'occation d'observer je ne connois qu'un qui n'ait pas eu besoin de tems pour s'habituer un gout de choses compos{osées} et

un est Amelie, mais elle ne fait pas meme exception. Car c'etoit dans un tems ou la faim canine fairoit parti de ses maladies. Je connois trop peu la fille en question pour pouvoir vous dire ce qu'elle vaut. Autant que je scais elle se conduit bien aparent, mais il me paroit que le plus court car le plus sure est que Jacob la faisse venir à La Haye pour l'epouser et l'y garder. Ici elle est 1° trop peu connue pour | pouvoir s'attandre à trouver un gagnepain et de chercher à se faire conoitre ne seroit pas à son avantage. Puisqu'on ne manquerai pas de decouvrir son histoire qu'elle meme a divulgé à 3 ou 4 personnes hors et dans ma maison dans les premiers moments d'abandon et de desespoir, tache qui lui resteroit toujours ici, ou les moers tient encore de la rigidité antique, quand meme l'homme l'epouseroit, et qui lui nuiroit pour etre admise dans les bonnes maisons en qualité de couturiere. Le seul gagne pain pourtant que je sache pour elle, dailleurs elle coud un peu negligenment à La Haye la tache en question etant inconnu rien n'empechera que (surtout comme femme de votre domestique) de trouver de l'ouvrage et d'etre admise à quoi la consideration de Jacob comme votre domestique lui sera tres util. J'ai encore une autre raison pour desirer que Jacob la fasse venir, c'est que tant qu'elle est ici elle ne cesse de venir dans ma maison, que je ne veux | pas lui deffendre tant que je suppose que Jacob l'epousera en la consideration, et pour ne pas divulger inutilement sa mauvaise conduite mais pour puisque cela dure et que son enflure pale un peu trop haut, je n'ose la recevoir à cause du scandal chez moi, ni Jacob s'il venoit ici dans ce moment ci pour l'epouser. Puisque sa conduite avec cette fille, meme sans l'aveu de celleci, a trop eclaté à leurs yeux.

Ma fievre, cher S., est revenue, ainsi mes insomnies et manque d'esprit. J'en suis au quinquine et ameres {...} et j'ai trop peu de tete pour payer votre belle lettre en monnaye un peu equivalente.

Agréez ma bonne volonté et mes respets et n'en aimez pas moins votre Δ. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye

Lettre IV.204 – Diotime, 10 octobre 1788 = *Kp 36 / 20*

Angelmodde, ce 10 d'oct. 88

Mon cher Socrate! Je vous scais mauvais gré de n'avoir pas dit un mot de votre santé dans le nro 50 que je viens de recevoir. Il est vrai qu'en considerant votre lettre, elle n'en annonce que du très bon, il n'y paroit pas que la vivacité de la reproduction sait affoiblie. Et la tete en qualité de chef est pourtant après tout l'essentiel. Voila ce que je me dis pour cette fois ci, vous me ferez plaisir cependant si vous voulez me debarasser à l'avenir de l'occupation seche et pas trop fructiferante, de faire sur vos biens ou vos meaux un calcul de probabilité. J'ai consulté Mr de Furstenberg relativement à ce que vous me dites de l'affaire de Jacob. Il croit que de toute facon il voudroit mieux permettre à Jacob de faire venir sa femme 1° pour trouver un gagne pain. Elle n'a pas un bien d'apparance de plus à Munster qu'ailleur, y etant absolument etrangere. Et pour entrer en service comme maniere dont elle a gagné sa vie jusqu'ici, vous sentez que personne ne se soucie de prendre un femme avec un enfant à la mamelle loin de son mari N.B. eloignement qui par lui | meme, jettera des soupçons sur elle qui lui feront tort, pour ce qui est de gagner sa vie à coudre, tricotter etc. Elle y a beaucoup plus d'apparance à La Haye ou dans quelque petit endroit près de La Haye comme Delft ou Leyde etc. etc. qu'ici où tout fourmille de couturiere, et où elle est inconnue et où sa situation isolée meme la rendroit equivoque. Mr de Furstenberg est donc d'avis que vous permettrez à Jacob de faire venir sa femme lorsqu'il l'aura epouse ou plutot pour l'epouser dans le pays où il est, sans le chasser pour cela, sauff à la chasser si experience faite, vos craintes (qu'elle seroit à votre charge) se trouvoient fondés, car enfin il est apparent qu'etablie, soit à La Haye, où ailleurs aux environ, et gagnant son pain de son cote soit à coudre à tricotter ou à laver du linge pour d'autres. Elle ne vous soit seulement à charge et jugé à quoi vous exposeriez trois etres en vous determinant à charger Jacob s'il l'amene. Il est clair que par consequent Jacob la laissera ici, eh bien la voila

isolée. Car N.B. elle n'a plus ni pere ni mere ni aucun proche parent. Jusqu'à ses couches où elle aura le plus besoin d'argent tous les jours moins en etat d'en gagner supposé meme que son etat equi- | voque, et le manque absolu de connoissances ne fut pas un obstacle pour lui en procurer après ses couches la voila avec un enfant de plus sans protection sans cause propre à la retenir sans surveillant. Jeune et comme elle l'a prouvé d'une constitution qui demande des jouïssances et avec des besoins physiques et ceux de son enfant qui demanderoit etre satisfait. Voyez je vous prie ce qui en doit resulter. Qu'elle devriendra une garce publique que si le pauvre enfant n'est pas le sacrifice de l'alternative de ses passions ou de quelque coup ci commun de desespoir dans ces cas, il sera un miserable aussi. Que l'un et l'autre finirent ou par l'echaufant, ou tout au moins par la maison de correction dans une ville surtout comme Munster où on reste de moeurs antique fait encore regarder comme criminal ces sortes de debordemens, et où il n'existe pas encore de maision privilegié pour cela. En supposant le pire en Hollande, et N.B. il faudra toujours decompte de ce pire supponable que l'attraction au vice ne sauroit etre si grand là où du moins de tems a autre elle pourra satisfaire à ses jouïssances, où le mari pourra la surveiller ou la faire surveiller. Ou il pourra d'une partie de ses gages soutenier les besoins physiques de sa femme et de son enfant. | Mais enfin supposons le pire la comme je lui suppose ici. La grande difference seroit toujours que Jacob dans tous les cas seroit plus à meme de sauver l'enfant du danger de devenir un miserable aussi. Mon cher Socrate, je vous dis là l'avis de Mr de Furstenberg qui est aussi le mien sans aucun intent personel. Car au moment que l'affaire sera decidé, de quelque maniere qu'elle le soit, je ne souffirai plus que la personne en question entre dans ma maison. Je ne le souffre point à présent non plus excepté pour lui dire ce qu'elle a à esperer ou à craindre ce que je ne puis lui refuser. Ce n'est pas après tout que son forfait me paroisse si enorme. Il n'est malheureusement que trop dans la nature et le manifeste par tout. Mais la decence et l'ordre de mon menage à comencer par mes enfans, exige de moi cette conduite. D'autant plus

qu'ici le peuple pense de maniere, qu'une maison ou pareille chose est arrive sans que la desaprobation il peut etre supposé en etre instruit contre eclate et prouve que le maitre en est fort mecontent. Qu'une telle maison dis-je ne trouveroit pas d'honetes domestiques surtout femelles, qui vouloissent y servir. C'est pour cela aussi qu'il m'est impossible, supposé que Jacob vienne à Munster pour l'epouser | de le loger dans ma maison. S'il veut venir y epouser sa belle vous aurez la bonté de m'en avertir. Je vous enverrai l'addresse ou loge la fille et vous prierai de bien recommander à Jacob de ne me venir me voir qu'apres le mariage pour me dire adieu avec sa femme. Mais qu'il ne manque pas cependant de venir me faire ses adieu avec elle, tant pour que mes gens le voyent mairé et ayant p.e. reparé le scandal et puis parceque je serai bien aise de parler à votre sujet et de dire un mot à sa femme.

Voila la derniere fois, cher Socrate, que j'espere vous ecrire d'un sujet qui m'est peu ragoutant et qui m'a pris un tems que j'aurais pu emploier plus agreablement avec vous. Agréez encore les compliments de Mr de Furstenberg et ma tendresse, pour vous qui assurement ne diminue pas. J'ai {bayard, cabaye?} et la belle robe de chambre qui est parfaitement ce qu'il me faut. Je vous en baise les mains.

❧

Lettre IV.205 – Diotime, 13 octobre 1788 = *Kp 36 / 21*

Angelmodde, ce 13 d'oct. 1788

Mon cher Socrate! Il ne me manque aucun nro de vos letters et depuis votre depart j'en ai recu une chaque jour de poste excepte 2 fois où vous m'avez dit les raisons de votre silence la poste d'ensuïte. Selon nos nouvelles particulieres, les affaires de Jacob l'unique sont en très mauvais etat. Les derniers gazettes n'en parlent pas mieux. Vous jugez combien nous en sommes affligés. Heureusement

cela n'influe pas beaucoup sur ma santé qui tout au contraire semble vouloir se remettre, mais la votre, mon cher Socrate, ne me plait guere malgré tous ce que vous dites de vos forces de votre sommeil et de vos repas. A propos de repas je vous prie de me dire si c'est du vin du Rhin rouge, ou de ce vin blanc qui vous plut chez moi ou de l'un et de l'autre que vous voulez.

Pour moi, mon cher ami, je n'ai que des graces à vous rendre, la robe de chambre, je crois vous l'avoir dit est parfaitement au gré de mes desires, les quels en general vous avez soin de prevenir tellement que vous ne me laissez rien à vous demander, je ne sais donc rien à ajouter à la caisse que vous dites me preparer si ce n'est peutetre quelque batons de cire d'Espagne, quelques plumes un peu de papier pour lettres si vous continuez à recevoir ces grandes | provisions de ces sortes de choses, et qu'il vous en reste. Puisque votre tete est dereche ff tous ce qu'elle a été (je parle d'après vous, car pour moi je n'ai pas meme remarqué de difference lors que vous futes le plus mal, si ce n'est quelque jours auparavant par votre humeur recalcitrante contre la faculté et meme contre Δ en qualité de malheureux garçon apoticaire) je vous prie beaucoup de l'appliquer à achever les dialogues qui sont sur le metier. Je crois qu'un tour en printems vous fera du bien, et com^me^ il m'en fera surement, je desire et espere qu'il le fera. S'il vous survient en attendant quelque fripier en pierres gravés de l'ordre de celles qui sont superbes pour faire des cadeaux vous m'obligerez veritablement en m'en acquerant, vous ne sauriez croire de quels embarras m'ont deja tiré les 4 ou 5 pierres de ce genre que vous m'envoyates il y a quelques années. Il y a des personnes qui ne veulent etre payés qu'en souvenir précieux par d'autres cotes que par le poid de l'or ou de l'argent, des gens à pretention de connoisseurs ou du moins d'amateurs. Vous n'imaginez | quelles reconnoissances etternelles j'ai inspiré par les pierres bien placés, et qui m'ont epargnés des cadeaux dont le choix est souvant plus difficile encore à trouver que le prix à payer. Le model du monument voilée a assez bien reussi. Mieux que je n'osai l'esperer. Cependant je le fais repeter parce qu'il manquoit à la courbe vers le bas cette ligne

imperceptible qui rend le tout d'autant moins suportable, que le pourquoi est plus difficile à trouver. Mais je crois qu'il en est de cela comme de ces portraits ressemblans en laid. S'il ressembloit moins ils seroient plus supportables, ce ne seroit qu'une calomnie attroce. Mais une chose qui ressemble à une medisance par une apparance de verite choque par la meme davantage.

Adieu cherissime Socrate, je dois rompre tout court l'entretien, puisque Mr. Mikel qui emporte cette lettre à la poste veut partir. Le Grand Homme se porte bien et vous salue.

❧

Lettre IV.206 – Diotime, 6 novembre 1788 = *Kp 36 / 22*

Munster, le 6 de 9bre 88

Je laboure encore toujours, mon cher Socrate, à ma santé ou plutot à ma convalescence, mais je dois avouer que si elle est ses epines, elle {portent leur} roses aussi sur elles. L'inaction forcée où je me trouve me mettant dans le cas de jouïr du Grand Homme tout autrement que je n'ai coutume d'en jouïr abstracte de toute jouïssance car je le suis en santé par mes 100.000 occupations officielles. Je viens de lire dans la gazette qu'on vend le 9bre chez Gosse à La Haye la bibliotheque du feu Comte d'Obdam,[87] je vous supplie de m'en envoyer incessament le cathalogue annoncée aussi dans la gazette de Leyde comme se distribuant deja. J'espere que vous avez recus le papier et le safran avec quelques feuilles de rubrique que vous m'avez permis de vous envoyer.

Nous serons fort aise, Mr le Furstenberg et moi, comme vous jugez de voir un homme que vous nommez un homme essentiel, et auquel je dois en sus une partie du retablissement de votre santé. |

87 Jacob Jan Wassenaer van Obdam (1724-1779).

La belle de Jacob, pardon si je suis contrainte à vous en reparler, est parti pour Reine comme je vous l'ai ecrit en vous envoyant son adresse dans cette ville où elle demeure près de son tuteur, elle lui a declare, non sa grossesse mais son marriage prochain sur l'assurance, que vous aurez bien voulu en donner de la part de Jacob et qu'il va arriver ce que je me suis empressé de lui communiquer pour calmer un peu ses justes auprès. Actuellement elle m'ecrit lettre sur lettre pour me supplier d'en hater le moment autant qu'il depend de moi, du peur que sa honte ne se decouvre avant ce tems, attendu qu'elle avance à grand pas vers la moitié de son terme. Je vous supplie donc, mon cher Socrate, de vouloir bien lui envoyer son liberation le plutot possible selon toutes mes informations sa conduite a été decente et avant et depuis son malheur.

Adieu mon cher Socrate. N'oubliez pas que vous m'avez promis de travailler a vos dialogues et puis la proposition à Mr et Mde Meermann au sujet de Laocon.

> Je viens de recevoir une tete superbe de Manheim où la nomme là Mithridate phisiognomique, mais il est impossible que ce soit un autre que Jupiter. |
>
> P.S. Que dites vous du discourse des Dauphinois? C'est du Bayard, j'en suis enthousiasmé. Et les Polonois! |

[Couvert] frco Wesel

A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye

❧

Lettre IV.207 – Diotime, 10 novembre 1788 = *Kp 36 / 23*

Angelmodde, ce 10 9bre 1788

Avant hier, mon cher Socrate, j'ai fait me rentrée dans mes etats en mellieure mais non encore en bonne santé. Les nuits me ramenent encore toujours

quelques petits mouvement fievreux et la soif ne me quitte pas, ma tete cependant comence à revivre et à rependre ses travaux accoutumés.

Non, mon cher Socrate, je ne possede pas les 2 livres d'arithmetique[88] dont vous parléz, et à propos de cela j'ose vous prier d'ajouter, lorsque vous m'enverrez un paquet, quelques paquets de bonnes plumes taillés par Mr Schulz si cela se peut, ou non taillés si Mr Schulz ne veut pas s'en charger, et un peu de craion rouge. Si je puis faire venir ici un dessinateur de Mayence qui à admirablement bien fait le portrait de Mr Hoffmann, je le ferai certainement et m'en vair ecrire incessement la dessin à Hoffmann pour m'arranger cette affaire, après cela p. pourra suivir à le bien graver. Le portrait en question de Mr. de Furstenberg se trouve à la tete d'un journal appellé Von und fur Deutschland. Peutetre pourrez vous nous en procurer la vue en Hollande, si non je tacherai de l'emprunter pour vous l'envoyer, car je ne tiens pas ce journal. |

Quand à la patience, mon cher ami, ce n'est pas de l'acces d'une colique nefretique, ni d'aucune mal aigre qui par sa nature doit detruire ou s'evanouir tot, qui'l me semble qu'il s'en puisse tirer une definition approfondie, mais du sein de ce genre de meaux physiques ou moraux, contre lesquels un sentiment de devoir nous oblige de labourer lentement sans espoir fondé de reussite. Et de ce coté là j'ai le droit de me croire mieux fourni d'ettoffe que vous, j'en trouve dans 1° mon moral, 2do dans mon intellectuel, 3° dans mon physique et 4to enfin dans une de mes progenitures une ettoffe infiniment ample, ainsi arme de toute piece je vous defie au combat, ne craignant (comme les generaux Romains avoit coutume de dire souvent à leur troupes avant la bataille devant un ennemi formidable au fond, mais dont ils cherchoient à diminuer la terreur), ne craignant dis-je qu'une victoire trop facile et par consequent sans gloire.

Adieu cherissime Socrate. N'appellez pas à votre secours la colique nefrelique. Le remede est pire que le mal. J'aime mieux à tout prendre, vous ceder la victoire

88 Cf. *Ma toute chère Diotime*, lettre 9.59, 7 novembre 1788.

sans combat, que de l'emporter à ce paix. Que Dieu nous benisse et nous preserve de toute maladie de l'ame. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye
fro Wesel

Munster, le 19 de juin

❧

Lettre IV.208 – Diotime, 14 novembre 1788 = *Kp 36 no 24*

Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 170-171.

Angelmodde, ce 14 9bre 1788

Mon cher Socrate! Rien n'est ci naturel et si commune que la difficulté de sentir precisement ce que sent un autre par rapport à un local, un sejour etc. etc. Ce genre d'affection tient à tant de fils, à tant de {circonstances} intraduisibles souvent. Quant au gout pour la campagne en general, c'est une idiosynchrasie qui m'est propre depuis longtems, et qui s'est fortifiée par le besoin que j'ai de la solitude, pour terminer chaque jour seulement la plus petite partie de mes affaires. Au reste ce gout ne nuit point à ma santé, bien au contraire elle n'a comencé à se remettre tout de bon que depuis qui je suis ici, depuis 2 nuits j'ai recomencé à jouïr des douceurs du someil, expression qui ne sauroit etre bien senti que par ceux qui l'ayant perdu pendant longtems le retrouvent. L'apetit comence à renaitre aussi.

Je n'ai pas besoin de 2 exemplaires du catalogue, mon cher Socrate. Et economiquement parlant j'aime mieux n'en recevoir qu'un, pour ne pas payer inutilement le double de port, à moins qu'ils n'entend dans une plus grande caisse contenant autre chose alors la differance d'un catalogue de plus ou de moins disparoit.

Je vous conjure, mon cher Socrate, de me dire si enfin ce Jacob arrivera à Reine, car il a été promis à la fille qui l'y attend, dans les plus grandes angoisses que d'un jour à l'autre sa honte {peut} ignorée encore ne pourra plus se {ca...} m'ecrit lettre sur lettre, et quelque pitié qu'elle me {feroit}. |

Je ne suis plus en etat de lui donner la moindre nouvelle consolante n'entendant plus parler de voyage de Jacob, depuis la lettre ou pour cet effet vous me demandates son addresse que je vous ai envoié dabord. Si Jacob ne peut l'aller epoucer à Rheine pour quelque cause qui l'empeche de faire ce voyage qu'il lui ecrive dabord pour la faire venir, mais ce qui acheve de desespere la pauvre creature, il lui fait soupçonner que je lui en ai fait accroire, pour la consoler, c'est qu'elle n'a pas recu signe de vie de lui, la seule demarche qu'il ait fait, c'est d'ecrire à mon Henri pour s'informer de sa conduite, et j'ai {moime} inclus dans une letter à vous la reponse favorable de Henri. Je vous ferois tout de vous faire des excuses, mon cher Socrate, de vous entretenir de ces choses desagréables. Vous ne sauriez pas penser qu'elles sont de peu d'importance si vous considerez qu'il s'agit de l'honneur c'est à dire de la vie civile, et peutetre physique de deux personnes, sans compter tous les vices auxquels le desespoir et le mepris peuvent entrainer la mere et l'enfant.

Adieu cher S., à la hate, Henri m'apporta les lettres d'Hollande il y a une demie heure il est 10 heures tout à l'heure et à onze heures et demi ou plus tard les lettres doivent porter à la poste et je dois ecrire encore au Prince et au Grand Homme {qui ce} chapitre encore à Munster dans {...}. |

P.S. Jacobi m'a chargé d'une comission, cher Socrate, qui peutetre pourroit s'executer en Hollande. Il lui reste 500 exemplaires de l'Alexis francois dont il ne peut se defaire en Allmagne parce que naturellement on y cherche de preferance les Allmends qu'on entend, il croit avec raison ce me semble qu'en Hollande et en France un libraire s'en deferoit avec avantage d'autant qu'il est

disposé à lui ceder chaque exemplaire à 30 sols de France meme à 4 de couronne, tandis qu'il vaut en Allmagne une demie couronne, pour que ce libraire voulut se charges des 500 ex{emplaires}. N'en souriez vous trouver un à La Haye à qui ce marché fit plaisir? Un mot de reponse à ce sujet s.v.p.

P.S. Le libraire pouvroit y mettre un nouveau titre et son nom comme d'une nouvelle edition, ce dont Jacobi s'offre d'avoir soin s'ils s'en trouve un qui à ces conditions veut se charger de toute la pacotille. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye

frco Wesel

❧

Lettre IV.209 – Diotime, 21 novembre 1788 = *Kp 36 / 25*

Munster, ce 21 9bre 1788

J'ai reçu hier votre nro 62, mon cher Socrate, ici où je me trouve par une raison fort triste: le Grand Homme vient de perdre mercredi passé son frere; c'est celui qui etoit chanoine ici et qui avoit tant de soin de sa santé. Sa maladie comence par une fievre catharale dans le tems où j'etois malade de la fievre et de la sciatique, et sa maladie fut considéré comme si legere, que Chavet, qui le traitoit aussi, m'assuroit qu'il n'etoit pas à beaucoup près aussi malade que moi, mais il n'y eut pas de representation capable de luit faire avaler ni salmiac ni chinina, il s'etoit buté à vouloir se guerir à force de liqueur anodine. De sorte que d'une petit maladie il en naquit une très grande qui l'enleva de ce monde au bout de 8 à 10 jours. Le Grand Homme est sensible à cette perte par plus d'une raison. Hier j'avois peur pour sa santé quelqu'effort, que sa resignation religieuse le mit en etat de faire. Il a passé toute la journée et cette nuit dans ma maison et après

avoir très bien dormi, je le trouve beaucoup mieux aujourd'hui de corps et d'esprit. Et je recomence | à me flatter que cet evenement m'influence pas sur sa santé. Je suis charme de ce que par les circonstances le marriage et l'etablissement de Jacob avec sa belle puisse se combiner avec votre comodité, car c'etoit la chose qui m'inquieteoit le plus dans cette affaire. Aprésent je vais la jetter comme un souris desormais superflue.

Si la caisse n'est pas parti je vous supplie d'y ajouter 40 livres de bougies à 4 par livre. Si ces bougies demandent une caisse à part j'aime mieux en faire venir 60 à 80 livres. Car le plus grand {...} ne differe pas le port à proportion.

Les bougies d'ici sont et plus cher et surtout detestables. Elles decoulent et il faut les moucher à chaque instant comme les chandeliers de suif. Vous pourriez bien y mettre un peu de rolepens pour servir de model à ma cuisiniere. A propos de manger, votre provision accoutumée de choux aigres partira demain ou après demain. Le vin n'est pas arrive encore, mais je l'attens à chaque instant, et vous l'aurez des qu'il sera arrivé. J'ai recu hier aussi une lettre du Prince de La Haye, où après les compliments les plus flatteurs pour ma vanité et après m'avoit parlé de la tendresse prodigieuse de la Princesse d'Orange pour moi, il me prie de le bien recomender par la 1ere lettre à ses bonnes graces. Cela me paroit indiquer une maigre perspective de | plaisirs pour cet hiver, ou une maigre recolte d'amis intimes. Il me mande aussi que Mde de Perponcher ne lui a pas parlé encore, mais qu'en revange Mde de Dankelman est parfaitement retablie. Voyez cher S., ce que vous pourrez faire de tous cela. Ma perspicacité ne va pas jusqu'à me mener au lumineux, tout au plus elle me donne des idées vagues de malaise et d'ennui.

Adieu mon cher Socrate. Conservez bien votre santé pour l'amour de moi. J'ai tant de guignon cette année qu'enfin cela pourroit mener à des pressentimens tristes, si la sensation de la durée ne prédominoit encore en {moi ...} celle du tems. Je suis sure que tout nos meaux ne tiennent qu'un dernier, et que nous parvienderions à vaincre entierement son influence si nous pouvions nous conserver par impossible dans l'abstraction de ce qui en nous est composé. Mais

ce seroit une pretention un peu forte, qu'en dites vous? Peutetre direz vous pas tout, car vous etes quelque fois un peu temeraire en metaphysique. Mais je vous avertis qu'en ce cas je quitte la partie, car j'ai {... pour des} revenants. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye

frco Wesel

❧

Lettre IV.210 – Diotime, 23 novembre 1788 = *Kp 36 / 26*

Munster, le 23 9bre 1788

C'est encore ici, mon cher Socrate, que je viens de recevoir votre nro 63 et Mr de Furstenberg est encore etabli dans ma maison. Je ne suis pas absolument hors d'inquietude que la perte de son frere ne porte coup à sa santé, quoiqu'à tout prendre il ne soit pas positivement malade, et que son esprit reprenne tout doucement sa serenité accoutumé, mes ses nuits ne sont pas tout à fait aussi tranquilles que de coutume et son pouls est altèré de tems à autre. J'ai recu hier les 2 exempl. du catalogue et la superbe edition d'Horace dont je vous rends des graces infinies. J'y ai vu des morceaux superieurement bien graves, surtout une tete de faune. Mais je n'ai pas encore eu le tems de le parcourir tout entier.

Mon cher Socrate, je me trouve affecte d'une manière si peu descriptible que je ne puis qu'implorer votre indulgence pour la maigreur de cette lettre. Il paroit que Dieu m'accorde de la santé, lorsqu'elle peut etre utile à ses favoris, car je me porte mieux depuis 4 à 5 jours que je n'ai fait de longtems. Mais je ne suis pas dans la disposition où il faut etre pour disserter.

Adieu cherissime Socrate, aimez moi un peu telle que je puisse etre. Car mon cour est du moins toujours le meme |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye

frco Wesel

Lettre IV.211 – Diotime, 1 décembre 1788 = *Kp 36 / 27*

Angelmodde, le 1er de Xbre 88

Lorsque vous me dites, cher Socrate, que vous ne pouvez plus penser, faute d'object determiné, je ne puis vous comprendre qu'en eu rejettant la faute sur l'embarras du choix, dont les grandes richesses sont toujours accompagnés. La regularité des phenomes de nuit m'inquiette davantage puisqu'ordinairement ce genre de regularité a un peu de fievre pour ressort. Et j'espere bien que vous n'abandonnerez pas le quinquina cet hiver, pendant lequel en general il faut surtout vous garantir des refroidissemens, le printems une fois attient, je serai hors d'inquietude. Mon silence, le dernier jour de poste, ne fut pas volontaire, cher Socrate. Une perte de sang considerable qui dura 3 jours m'avoit tellement affaiblie d'un coté et m'obligea à tant de repos de l'autre que je n'ai cessé d'etre couché dans la meme situation pendant 2 fois 24 heures et je ne songeai pas à vous faire ecrire par un autre.

Le Grand Homme vient de partir pour Paderborn, où les affaires du defunt et celles du chapitre l'appellent. Entierement retabli sa santé m'a rendu mes forces aussi. Je suis bien faché de ce que la gelée retient votre ballot, je vous prie de profiter du 1er degel pour le faire partir. L'an 88 ne m'a pas été plus | favorable qu'à vous, mon cher Socrate, cependant je ne là trocquerois par contre 10 années tout de sucre, car j'ai beaucoup plus apris dans celleci qui dans aucune autre peutetre plus heureux en aparance. La coloquinte est amer au gout, mais je ne connois rien de plus nourissant ni de plus fortifiant pour l'ame, et que nous importera quelque jour lorsqu'elle sera mur. Que ce soit de massepain ou de coloquinte qu'elle a été murie! Ici cela differa il est vraï. Il y a des annees, qui longtems apres affecte le gout et le comuniqué à tous les autres {mets}, il y en a qui l'affectent tant qu'elle recoit des idees par le moyen du gout. Mais cet ici est si court!

A propos d'ici. Avez vous fait mon proposition relativement au troc à Mde Meermann? Adieu cherissime Socrate. Soignéz ma santé en soignant la votre. Vous epargnerez par là une grande doze de coloquinte à votre Δ. |

[Couvert] fro Wesel

A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye

❧

Lettre IV.212 – Diotime, 5 décembre1788 = *Kp 36 / 28*

Angelmodde, ce 5 Xbre 1788

Il est 9 h^eure^ et je suis encore sans lettre, il faut donc bien me resoudre à vous ecrire quelques mots au moins sans les attendre davantage, si le courier d'aujourdhui doit vous apporter quelque chose, car vous savez qu'il part de Munster avant midi. Ma santé est assez bonne depuis la derniere crise, mais accompagné d'un grand mal pour la philosophie; en tant du moins qu'il en distile encore quelques goutes pour mon usage quotidien de ma pauvre tete, c'est que ce n'est qu'à force de som^m^eil qu'elle daigne embellir le peu d'heures que je veille. Depuis que j'ai tant perdu de ce qui selon vous est analogue et nourriture de ces bouts de l'ame ou de ses organs, et depuis que le grand froid est venu engourdire ce reste de fluide, je en puis subsister sans dormir et apres le diner et depuis 9 h^eures^ du soir jusqu'a 5 ou 6 h^eures^ du matin, de sorte qu' il est 3 à 8 h^eures^ avant que j'aie assez lavé, soigné et allimenté ma pauvre quenille pour etre en etat de songer aux aliments de l'ame pour les miens. De tous cela il remette qu'il ne me reste quasi plus de marge pour songer à ma propre nourriture, et vous ne serez pas ettonné de la maigreur squeletteuse de mes lettres qui s'en suit tout naturellement. Voila cher Socrate, les miseres d'un corps cacochime vielli avant l'age. |

Mr de Furstenberg qui vous salue le joïnt à moi, cher S., pour vous demander une grace. Lorsqu'il nous vient des catalogues de ventes de livres nous somes toujours dans l'embarras pour y metre le prix. Un moyen d'obvier à ces embarras seroit de nous procurer quelques grands catalogues où les prix des ventes faites seroient marqués. Si par exemple vous voulussiez nous faire copies apres la vente faite à coté des nro des catalogues derniers d'Obdam et un imediatement fait à La Haye aussi precedent dont j'ai oublié le nom, mais au nous avons marqués des livres aussi, et continuer ainsi à nous en procurer une demie douzaine plus ou moins, nous aurions là des termes de comparaison pour un grand nombre de livres au moins, et nous payerons avec plasisir le prix de ces copies.

Voici votre lettre qui arrive, mais trop tard pour la lire avec refexion et pouvoir y repondre. Je dois renvoyer sur le champ mon messager avec celleci. Adieu cherissime Socrate, continuez à dormir sans opium. Gardez vous des charlatans et empiriques, faites de la philosophe à ce prix je vous pardonnerai de succer votre propre pate, dautant qu'au fond vous n'en trouverez guere de plus succulante, et aimez toujours votre Δ. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye
frco Wesel

❧

Lettre IV.213 – Diotime, 8 décembre 1788 = *Kp 36 / 29*

Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 171-172.

Angelmodde, ce 8 Xbre 88

Mon cher Socrate, je ne connois pas de mal auquel je compatisse aussi profondement qu'à celui dont vous vous plaignez de soupirer la nuit après un jour sans interèt pour vous, si vous etes assujetti à ce sort, que faut il attendre

pout soi? Je vous avoue que quoique je doive à ma situation occupée par etat d'avoir connoitre rarement cette situation, je la connois cependant assez pour etre effrayé de l'idée seulement que vous en souffrez un peu (car vous me pardonnerez si j'attribue la plus grande partie de l'energie cruelle de votre tableau à ce stile poetique, qui s'est empare de vous ou bien dont vous vous etes emparé depuis quelques annees, car il me paroit absurde qu'un homme comme vous puisse vivre sans interet et etre jamais près de l'epoque ou il auroit depensé ses richesses. Mais je concois que si vous souffrez de jour, comme vous paroissez souffrir la nuit phisiquement (ce que vous ne me dites pas) un homme comme vous etant sujet à la loi naturelle de l'influence du corps sur le cervelle qui gouverne le porte faix comme le philosophe, doit souffrir doublement de l'etat violent où il se trouve, sentant ses tresors sans pouvoir en faire usage, tandis | que le porte faix ne sent que son mal physique. Dans cet etat je ne connois d'autre consolation que la sensation meme de l'existance, mais celle avec le cortege de ses assurances pour le future n'est pas ci peu de choses non plus, pourvu que la douleur n'affaisse pas tellement la tête (ce qui arrive dans certaines maladies) que la faculté reproductrice en souffre.

Voici cher S. une lettre que Mr Haas vient de recevoir de la belle de Jacob. J'y ajoute la traduction francoise, pour vous en faciliter la lecture. Ce qu'elle y dit, qu'elle souhaiterois que tout se fasse comme je l'avois arrangé, se rapporte sans doute à ce que je lui avois dit verbalement de vos intentions contenue dans votre seconde lettre se rapportant à cette affaire, où vous disiez que Jacob cherchoit quelque gagne pain pour elle à Delft ou Vorburg, et qu'alors s'ils s'y conduissoient bien tout deux vous verriez ce que vous pourriez faire pour eux. Mais depuis il y eu diferans autres plans dans vos lettres dont je lui ai comuniqué le dernier, savoir que Jacob iroit l'epoucer à Reine | sans rien ajouter de plus. Sur leur sort future que vous me paroissez avoir cru devoir abandonner à leur propre industrie et bon plaisir, mais la derniere fois que vous m'en parlez, vous dites que Jacob devenu gaï apres une lettre recu de la belle vous avoit dit qu'il comptoit

rester à Reine y ayant trouvé un gagne pain. Or voici ce que l'incluse me semble contredire diametralement. Quoiqu'il en soit, je voudrois que nous fussions debaraissér une bonne fois de cette affaire. Je donnerai volontiers une bonne somme pour cela.

Vous m'avez promis aussi une lettre monstrable au sujet de la comission de Jacobi par rapport à l'Alexis. N'en avez vous parlé encore à Gosse ou à quelque libraire de chez vous? Vous pourriez, si meme vous ne sortiez pas, les faire venir chez vous pour tacher de rendre ce service à Jacobi, mais si vous y avez de la repugnance, cher S., dites le moi, et j'en donnerai la comission au Prince.

Adieu, mon ami, je vous embrasse avec solicitude. Votre situation ne me sort pas de la tete.

❧

Lettre IV.214 – Diotime, 15 décembre 1788 = *Kp 36 / 30*

Angel., le 15 Xbre 1788

Mon cher Socrate. Votre Laudriani m'a fait entrer ce ville par un froid qui a un peu resseré mes {pains}, mais il m'en a parfaitement dedomagé. C'est tous que je puis vous dire aujourd'hui et sans vos ordres exprès j'aimerois mieux ne vous rien dire. Je ne sache aucune service ici pour Jacob apresent, et en general on n'y aime pas les domestiques mariés, surtout à une fille, dont la honte pour peu qu'il tarde à l'aller epouser, sera incessament publique, cette circonstance celle devroit emouvoir sa conscience, puisque vous le trouvez honet homme, a y aller bien vite l'epouser et à songer au reste apres.

Adieu cher Socrate j'attendrai impatiament votre Lettre optique. Toute indigne que j'en suis. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye

fro Wesel

Lettre IV.215 – Diotime, 18 décembre 1788 = *Kp 36 / 31*

Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 172-174.

Angelmodde, le 18 Xbre 1788.

Mon cher Socrate! Voici une lettre qui doit etre sacrifié à une comission de Jacobi qu'il m'a déjà donné. Il y a plus de 4 semaines, avec laquelle je n'ai pas osé me présenter dabord devant vous, mais pour laquelle il me persécute avec une si belle persevrance que je n'oserois vous l'epargner plus longtems. Voici ce qu'il m'ecrit en date du 20 9bre:[89] « J'ai commencé à travailler. Il y a 8 jours à une nouvelle edition de mon Spinoza et espere l'avoir achevé vers le printems. J'y ai fait des illucidations qui contiendrionT toute ma sagesse sur savoir et meynen (il a mis ce mot au lieu du mot croire j'imagine pour eviter les interpretations qu'on a fait dans sa 1ere edition du Spinoza). Je suis faché de n'avoir rien a y mettre de Mr. Hemsterhuys qui puisse tenir lieu de reponse à ma lettre. Je me rappelle qu'il vous ecrivit 1787 le 7 septembre lorque je fus à Munster, une Lettre sur l'atheïsme, domage seulement que la fin n'en coïncide pas tout à fait avec le comencement. Relisez un peu cette lettre, reflechissez y et tachéz d'engager Mr. Hemsterhuis à permettre que je fisse usage de cette lettre qu'il vous addressa alors, mais dans ce cas il faudroit qu'il eut la bonté de donner une autre tournure à la fin et que j'eusse le mss corrigé au plus tard à la fin de janvier. Mr. Hemsterhuis qui a daigné m'assurer avec tant de bonte qu'il desiroit trouver une occation de me temoigner sa reconnaissance, rempliroit amplement ce desir obligent en m'accordant cette grace que m'obligeroit au de là de toute expression. » | Apres avoir sogné pendant 8 jours avec inquietude coment vous epaignez cette peine, au cas que vous {n'aimassez} pas à vous en marquer, je repondis enfin à Jacobi en

89 F.H. Jacobi, *Briefwechsel Juli 1788 bis Dezember 1790, Nr. 2152-2738*, Hrgb. Manuela Köppe (*Briefwechsel, Reihe I Band 8*) (Stuttgart-Bad Cannstatt 2015), Brief nr. 2269, p. 100-101.

lui envoyant votre lettre de 1787 7 septembre que j'allai chercher à Munster et lui disant que la requisition me paroissoit trop vague pour vous la proposer seulement. Il me renvoya en date du 8 decembre votre lettre avec une lettre intraduisible en françois, je me contente donc de faire copier ce qui vous regarde en lettres francoises pour vous en faire faciliter la lecture et y joïns aussi l'extrait de ce qu'il a ecrit au Comte de Windischgräz sur la liberté morale, mais je vous prie de me renvoyer cette derniere piece par la toute 1ere poste, n'ayant fait que la parcourir moi meme, et devant cependant la lui renvoyer bientot. Je joïns à tous cela votre propre Lettre sur l'atheïsme au cas que vous n'en ayez pas gardé copie. Et je prie très fort qu'elle me soit renvoyée au plutot aussi. C'est le nro 72 de l'an 1787.

Voyez cher Socrate, ce que vous pouvez faire pour contenter Jacobi, j'y suis interesse de plusieurs manieres et entr'autre parce que j'aime que vous soyez repandu le plus possible dans ma patrie l'Allmagne.

Mr le Chevalier Landriani nous a parlé entre autre du telescope de Mr Hirschel au travers lequel il dit avoir vu lui meme les satelittés de la nouvelle planete[90] et les volcans, c'est à dire une espece de flame, mais il ajouta que le dernier phenomene avoit deja été observe | à l'Academie à Paris par une lunette plus comune.

Le Grand Homme est de retour depuis 8 jours et en perfecte santé. Il vient de me quitter me chargeant de vous faire bien ses compliments. Aparament nous rentrerons bientot dans nos quartiers d'hiver aussi, quoique ma santé s'embellit dans ce froid.

Adieu, cher Socrate. Je ne veux pas vous dire combien vos meaux me sont sensibles.

❧

90 Herschel a découvert la planète Uranus en 1781

Lettre IV.216 – Diotime, 26 décembre 1788 = *Kp 36 / 32*

Angelmodde, le 26 Xbre 1788

Mon cher Socrate! Il est tout près de 10 heures, et point de lettres de votre part. Je m'en vais donc tenir prèt trois lignes au moins pour ne pas laisser partir le courier à vuide. Je ne me porte pas d'ailleurs assez bien aujourd'hui pour etre en disposition d'ecrire. Une incomodité que vous ne connoissez pas, et que je connois trop pour la voir de près au moins 12 fois l'an me {rend} tres mal à mon aise aujourd'hui.

Jacobi m'ecrit hier que surtout je ne dois pas vous parler de sa comission d'Alexis. J'ai donc fait une grosse sottise de m'addresser avant tout à vous, mais comme il me parloit d'Alexis et d'en ecrire en Hollande je suis si habitué de ne voir au moins que je ne fasse un effort de reflexion, en songeant à la Hollande, que vous que je croiois reellement que son intention etoit que je m' adressasse à vous pour cela. Tous ce que je puis faire pour reparer ma sottise quand à la tranquilité de Jacobi au moins, c'est de ne pas lui dire qu'elle est deja faite, s'il ne me le demande pas chose qu'il ne songera pas à faire, et vous aurez la bonté de faire comme si vous n'en saviez rien. Aussi s'il ne vous le demande pas, car ma peur ne va pas jusque vous demander un memoire. |

Dans ce moment, cher Socrate, arrive votre delicieux paquet. Car ici il est vraï (chose rare) que le merite du paquet se peut mesurer au poid. Il faut fermer et vite et vite celleci et faire courir le messager à toute jambe pour arriver encore à tems, ainsi je ne puis lire la Lettre optique en avant. |

[Couvert] fro Wesel

A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye

❧

Lettre IV.217 – Sans date [29 décembre 1788?] = *Kp 27 / II,20*

X 29

Angelmodde, à 10 heures et demie

Point de lettre encore, cher Socrate, et dans la necessité de ne pas faire attendre le messager, j'ecris vite ces 2 mots. Ma santé est passable pour la saison; Dieu veuille que la votre le soit. Votre Lettre optique[91] m'a extremement amusé; je dois la relire encore pour vous faire des questions.

Votre reponse au sujet de la requisition de Jacobi me fait grand plaisir. Je suis sure qu'il sera ravi de votre promesse que je lui ai comuniqué d'abord sachent qu'il attendoit impatiement quel seroit votre reponse. De grace n'oubliez pas d'y satisfaire le plutot possible, en mettant à votre Lettre sur l'atheïsme la queue promise.

La belle de votre Jacob qui est avec elle, m'ecrit presque tous les jours de poste pour m'engager à vous supplier au nom de Jacob, de vouloir bien le reprendre à votre service, ou autrement elle pretend que moi je dois les nourir, ce qui en verité m'est impossible. Daignez me dire ce que je dois repondre à Jacob à sa tres humble supplique.

Adieu cher S., c'est bien à la hate mais pas moins du fond de mon ame que je vous embrasse. |

[Couvert] A Monsieur, Monsieur Hemsterhuys, à La Haye

frco Wesel

❧

91 Cf. *Ma toute chère Diotime*, lettre 9.72, 23 décembre 1788, annexe.

Lettre IV.218 – Diotime, sans date

La lettre originale a été perdue – Deutsche Übersetzung in: BTG II, p. 170.

1788 [= 1789?]

Mein Schreiben ist schon auf der Post, und ich erinnere mich noch einer dringenden Frage, worauf ich Sie bitte, in Ihrer Antwort auf dieses, zu erwiedern. Nämlich: Von welcher Höhe und Breite muß passender Weise die Vase sein, welche zu einem Monumente Hamanns dienen soll? N.B. ohne das Piedestal; denn für dieses habe ich durch Ihre Güte schon das Maaß, wenn es durch die Breite gegeben ist, welche der größte Durchmesser der Vase sein muß.

❧

Concordance des lettres datées de Diotime

...-10-1775	GN Kp 17	I 3
...-12-1775	GN Kp 17	I 4
17-12-1775	BN 1155	IV 1
13-07-1776?	GN Kp 17	I 26
05-09-1776	GN Kp 17	I 43
07-09-1776	GN Kp 17	I 44
10-09-1776	GN Bd 1	I 113
29-09-1776?	GN Kp 17	I 27
11-10-1776	GN Bd 1	I 114
07-11-1776	BN 1155	IV 8
10-11-1776	GN Kp 17	I 63
14-11-1776	GN Kp 17	I 45
06-01-1777	?	IV 10
06-01-1777	GN Bd 1	I 120
07-01-1777	GN Kp 25	IV 11
10-01-1777	GN Kp 25	IV 12
13-01-1777	?	IV 14
13-01-1777	GN Kp 25	IV 13
20-01-1777	?	IV 15
23-01-1777	GN Kp 25	IV 16
27-01-1777	GN Kp 25	IV 17
28-01-1777	GN Kp 25	IV 18
04-02-1777	GN Kp 25	IV 19
04-02-1777	GN Kp 25	IV 20
06-02-1777	GN Kp 25	IV 21
09-02-1777	?	IV 22
11-02-1777	GN Kp 25	IV 23
14-02-1777	?	IV 24
23-02-1777	GN Kp 25	IV 25
24-02-1777	GN Kp 25	IV 26
06-03-1777	GN Kp 25	IV 27
18-03-1777	GN Kp 25	IV 28
23-03-1777	GN Kp 25	IV 29
26-03-1777	GN Kp 25	IV 30
01-04-1777	GN Kp 25	IV 31
04-04-1777	GN Kp 25	IV 32
07-04-1777	GN Kp 25	IV 33
12-04-1777	GN Kp 25	IV 34
13-04-1777	GN Kp 25	IV 35
15-04-1777	?	IV 36
15-04-1777	GN Kp 25	IV 37
16-04-1777	GN Kp 25	IV 38
24-04-1777	GN Kp 25	IV 39
27-04-1777	GN Kp 25	IV 40
28-04-1777	GN Kp 25	IV 41
29-04-1777	?	IV 42
04-05-1777	GN Kp 25	IV 43
08-05-1777	GN Kp 25	IV 44
08-05-1777	GN Kp 25	IV 45
02-06-1777	GN Kp 25	IV 46
19-06-1777	GN Kp 25	IV 47
28-06-1777	GN Kp 25	IV 48
30-06-1777	GN Kp 25	IV 49
07-07-1777	GN Kp 25	IV 50
13-07-1777	GN Kp 26	IV 51
14-07-1777	GN Kp 25	IV 52
23-08-1777	GN Bd 1	I 121
08-09-1777	GN Kp 17	I 62
08-11-1777	GN Kp 25	IV 53
13-11-1777	GN Kp 25	IV 54
14-11-1777	GN Kp 25	IV 55
17-11-1777	GN Kp 25	IV 56
25-11-1777	GN Kp 25	IV 57
26-11-1777	GN Kp 25	IV 58
09-12-1777	BN 1155	IV 59
11-12-1777?	GN Bd 1	I 115
21-12-1777	GN Kp 25	IV 61
11-01-1778	GN Bd 1	I 122

29-01-1778	GN Bd 1	I 123
01-02-1778	GN Bd 1	I 130
06-02-1778	GN Bd 1	I 124
08-02-1778	GN Bd 1	I 125
09-02-1778	GN Bd 1	I 131
11-02-1778	GN Bd 1	I 132
25-02-1778	GN Bd 1	I 133
27-02-1778	GN Kp 17	I 64
28-02-1778	GN Bd 1	I 134
04-03-1778	GN Bd 1	I 135
08-03-1778	GN Bd 1	I 136
10-03-1778	GN Bd 1	I 137
11-03-1778	GN Bd 1	I 126
22-03-1778	GN Bd 1	I 138
24-03-1778	GN Kp 17	I 65
25-03-1778	GN Bd 1	I 139
26-03-1778	GN Bd 1	I 140
28-03-1778	GN Bd 1	I 141
29-03-1778	GN Bd 1	I 142
13-04-1778	GN Bd 1	I 143
18-04-1778	GN Kp 17	I 66
08-06-1778	GN Bd 1	I 144
09-06-1778	GN Bd 1	I 145
15-06-1778	GN Bd 1	I 146
16-06-1778	GN Bd 1	I 147
24-06-1778	GN Bd 1	I 128
03-07-1778	GN Bd 1	I 148
06-07-1778	GN Bd 1	I 149
08-07-1778	GN Bd 1	I 150
08-07-1778	GN Bd 1	I 149a
10-07-1778	GN Bd 1	I 151
16-07-1778	GN Bd 1	I 152
19-07-1778	GN Bd 1	I 153
20-07-1778	GN Bd 1	I 154
29$_{+ss}$-07-1778	GN Kp 25	IV 64
02-08-1778	GN Bd 1	I 155
05-08-1778	GN Bd 1	I 156
06-08-1778	GN Bd 1	I 157
10-08-1778	GN Kp 17	I 67
15-08-1778	GN Kp 17	I 68
17-08-1778	GN Kp 17	I 69
26-11-1778	?	IV 65
19-06-1779	GN Kp 25	IV 69
16-08-1779	?	IV 71
17-08-1779	?	IV 72
18-08-1779	GN Kp 27	IV 73
22$_{+24}$-08-1779	GN Kp 25	IV 74
26-08-1779	GN Kp 25	IV 75
30-08-1779	GN Kp 27	IV 76
05$_{+06}$-09-1779	GN Kp 27	IV 78
12-09-1779	GN Bd 1	I 158
26$_{+ss}$-09-1779	GN Kp 17	I 74
29-09-1779	GN Kp 25	IV 79
07-10-1779	GN Kp 27	IV 85
10-10-1779	GN Kp 27	IV 89
20-10-1779	GN Kp 25	IV 93
24-10-1779	GN Kp 25	IV 94
29-10-1779	GN Kp 25	IV 96
01-11-1779	GN Kp 25	IV 97
04-11-1779	?	IV 98
04-11-1779	GN Kp 27	IV 99
09-11-1779	GN Kp 25	IV 100
11-11-1779	GN Bd 1	I 159
14-11-1779	GN Kp 25	IV 101
17-11-1779	GN Kp 25	IV 102
18-11-1779	GN Kp 25	IV 103
25-11-1779	GN Kp 27	IV 104
07-12-1779	GN Bd 1	I 160

24-12-1779	GN Kp 25	IV 105
28-12-1779	GN Kp 25	IV 107
02-01-1780	GN Bd 1	I 161
07-01-1780	GN Bd 1	I 162
10-01-1780	GN Bd 1	I 163
18-01-1780	GN Bd 1	I 164
18-01-1780	GN Bd 1	I 165
21-01-1780	GN Bd 1	I 166
25-01-1780	GN Bd 1	I 167
01-02-1780	GN Bd 1	I 168
03-02-1780	GN Bd 1	I 169
07-02-1780	GN Bd 1	I 171
11-02-1780	GN Bd 1	I 172
18-02-1780	GN Bd 1	I 173
22-02-1780	GN Bd 1	I 174
26-02-1780	GN Bd 1	I 175
29-02-1780	GN Bd 1	I 176
20-03-1780	?	IV 108
25-03-1780	GN Kp 27	IV 109
28-04-1780	GN Bd 1	I 177
23-06-1780	GN Kp 17	I 93
10-07-17...	GN Kp 17	I 97
20-07-1780	GN Bd 1	I 178
25-07-17...	GN Kp 27	IV 114
08-08-1780	GN Bd 1	I 179
11-08-1780	GN Bd 1	I 180
19-08-1780	GN Bd 1	I 181
28-08-1780	GN Bd 1	I 182
26-09-1780	GN Bd 1	I 183
28-09-1780	GN Bd 1	I 184
12-10-1780	GN Bd 1	I 185
17-10-1780	GN Bd 1	I 186
10-11-1780	GN Bd 1	I 187
17-11-1780	GN Bd 1	I 188
17-11-1780	GN Bd 1	I 189
29-11-1780	GN Bd 1	I 190
15-12-1780	GN Bd 1	I 191
02-01-1781	GN Bd 1	I 192
26-03-1781	GN Bd 1	I 193
28-03-1781	GN Bd 1	I 194
12-04-1781	GN Bd 1	I 196
16-04-1781	GN Bd 1	I 197
22-04-1781	GN Bd 1	I 198
23-04-1781	GN Bd 1	I 199
27-04-1781	GN Bd 1	I 200
28-04-1781	GN Bd 1	I 201
29-04-1781	GN Bd 1	I 202
01-05-1781	GN Bd 1	I 204
03-05-1781	GN Bd 1	I 205
08-05-1781	GN Bd 1	I 206
10-05-1781	GN Bd 1	I 207
14-05-1781	GN Bd 1	I 208
15-05-1781	GN Bd 1	I 209
22-05-1781	GN Bd 1	I 210
25-05-1781	GN Bd 1	I 211
28-05-1781	GN Bd 1	I 212
01-06-1781	GN Bd 1	I 215
05-06-1781	GN Bd 1	I 216
08-06-1781	GN Bd 1	I 213
08-06-1781	GN Bd 1	I 217
10-06-1781	GN Bd 1	I 218
18-06-1781	GN Bd 1	I 219
22-06-1781	GN Bd 1	I 220
23-06-1781	GN Bd 1	I 221
25-06-1781	GN Bd 1	I 222
27-06-1781	GN Bd 1	I 223
29-06-1781	GN Bd 1	I 224
...-06-1781	GN Bd 1	I 225

03-07-1781	GN Bd 1	I 226
06-07-1781	GN Bd 1	I 227
13-07-1781	GN Bd 1	I 228
17-07-1781	GN Bd 1	I 229
20-07-1781	GN Bd 1	I 230
20-07-1781	GN Bd 1	I 240
26-07-1781	GN Bd 1	I 231
30-07-1781	GN Bd 1	I 232
02-08-1781	GN Kp 27	IV 115
03-08-1781	GN Bd 1	I 233
08-08-1781	GN Bd 1	I 234
13-08-1781	GN Bd 1	I 235
18-08-1781	GN Bd 1	I 236
22-08-1781	GN Bd 1	I 237
26-08-1781	GN Bd 1	I 238
31-08-17...	GN Kp 17	I 94
08-09-1781	GN Bd 1	I 239
12-09-1781	GN Bd 1	I 241
16-09-1781	GN Bd 1	I 242
21-09-1781	GN Bd 1	I 243
25-09-1781	GN Bd 1	I 244
28-09-1781	GN Bd 1	I 245
01-10-1781	GN Bd 1	I 246
05-10-1781	GN Bd 1	I 247
09-10-1781	GN Bd 1	I 248
15-10-1781	GN Bd 1	I 249
19-10-1781	GN Bd 1	I 250
26-10-1781	GN Bd 1	I 251
26-10-1781	GN Bd 1	I 261
30-10-1781	GN Bd 1	I 252
02-11-1781	GN Bd 1	I 256
06-11-1781	GN Bd 1	I 253
09-11-1781	GN Bd 1	I 255
12-11-1781	GN Bd 1	I 254
16-11-1781	GN Bd 1	I 257
19-11-1781	GN Bd 1	I 258
23-11-1781	GN Bd 1	I 259
28-11-1781	GN Bd 1	I 260
30-11-1781	GN Bd 1	I 262
30-11-1781	GN Bd 1	I 263
04-12-1781	GN Bd 1	I 264
07-12-1781	GN Bd 1	I 265
11-12-1781	GN Bd 1	I 266
14-12-1781	GN Bd 1	I 267
17-12-1781	GN Bd 1	I 269
21-12-1781	GN Bd 1	I 270
23-12-1781	GN Bd 1	I 271
28-12-1781	GN Bd 1	I 272
01-01-1782	GN Bd 2	II 1
02-01-1782	GN Bd 2	II 2
04-01-1782	GN Bd 2	II 3
08-01-1782	GN Bd 2	II 4
11-01-1782	GN Bd 2	II 5
15-01-1782	GN Bd 2	II 6
18-01-1782	GN Bd 2	II 7
25-01-1782	GN Bd 2	II 8
01-02-1782	GN Bd 2	II 9
05-02-1782	GN Bd 2	II 10
12-02-1782	GN Bd 2	II 11
12-02-1782	GN Bd 2	II 12
14-02-1782	GN Bd 2	II 13
14-02-1782	GN Bd 2	II 14
22-02-1782	GN Bd 2	II 15
26-02-1782	GN Bd 2	II 16
05-03-1782	GN Bd 2	II 17
...-03-1782	GN Bd 2	II 18
14-03-1782	GN Bd 2	II 22
02-04-1782	GN Bd 2	II 23

04-04-1782	GN Bd 2	II 24
09-04-1782	GN Bd 2	II 25
10-04-1782	GN Bd 2	II 26
12-04-1782	GN Bd 2	II 27
16-04-1782	GN Bd 2	II 28
16-04-1782	GN Bd 2	II 29
18-04-1782	GN Bd 2	II 30
29-04-1782	GN Bd 2	II 31
07-05-1782	GN Bd 2	II 32
10-05-1782	GN Bd 2	II 33
15-05-1782	GN Bd 2	II 34
22-05-1782	GN Bd 2	II 37
23-05-1782	GN Bd 2	II 35
23-05-1782	GN Bd 2	II 38
27-05-1782	GN Bd 2	II 39
27-05-1782	GN Bd 2	II 40
03-06-1782	GN Bd 2	II 41
12-06-1782	GN Bd 2	II 42
28-06-1782	GN Bd 2	II 43
01-07-1782	GN Bd 2	II 44
01-07-1782	GN Bd 2	II 45
01-07-1782	GN Bd 2	II 46
23-07-1782	GN Bd 2	II 48
28-07-1782	GN Bd 2	II 49
01-08-1782	GN Bd 2	II 50
01-08-1782	GN Bd 2	II 51
06-08-1782	GN Bd 2	II 52
12-08-1782	GN Bd 2	II 53
22-08-1782	GN Bd 2	II 54
02-09-1782	GN Bd 2	II 55
05-09-1782	GN Bd 2	II 56
13-09-1782	GN Bd 2	II 57
16-09-1782	GN Bd 2	II 58
19-09-1782	GN Bd 2	II 59
23-09-1782	GN Bd 2	II 60
23-09-1782	GN Bd 2	II 61
30-09-1782	GN Bd 2	II 63
03-10-1782	GN Bd 2	II 64
09-10-1782	GN Bd 2	II 65
10-10-1782	GN Bd 2	II 66
12-10-1782	GN Bd 2	II 67
15-10-1782	GN Bd 2	II 68
15-10-1782	GN Bd 2	II 69
22-10-1782	GN Bd 2	II 70
24-10-1782	GN Bd 2	II 71
01-11-1782	GN Bd 2	II 73
04-11-1782	GN Bd 2	II 74
12-11-1782	GN Bd 2	II 75
15-11-1782	GN Bd 2	II 77
...-11-1782	GN Bd 2	II 78
18-11-1782	GN Bd 2	II 79
22-11-1782	GN Bd 2	II 81
23-11-1782	GN Bd 2	II 84
25-11-1782	GN Bd 2	II 85
02-12-1782	GN Bd 2	II 86
06-12-1782	GN Bd 2	II 87
10-12-1782	GN Bd 2	II 88
27-12-1782	GN Bd 2	II 90
27-12-1782	GN Bd 2	II 91
03-01-1783	GN Bd 2	II 94
06-01-1783	GN Bd 2	II 95
06-01-1783	GN Bd 2	II 96
09-01-1783	GN Bd 2	II 97
10-01-1783	GN Bd 2	II 98
13-01-1783	GN Bd 2	II 99
17-01-1783	GN Bd 2	II 100
22-01-1783	GN Bd 2	II 101
24-01-1783	GN Bd 2	II 102

24-01-1783	GN Bd 2	II 103
07-02-1783	GN Bd 2	II 107
11-02-1783	GN Bd 2	II 108
14-02-1783	GN Bd 2	II 109
15-02-1783	GN Bd 2	II 110
16-02-1783	GN Bd 2	II 111
20-02-1783	GN Bd 2	II 112
23-02-1783	GN Bd 2	II 113
28-02-1783	GN Bd 2	II 114
04-03-1783	GN Bd 2	II 115
07-03-1783	GN Bd 2	II 116
07-03-1783	GN Bd 2	II 117
09-03-1783	GN Bd 2	II 118
14-03-1783	GN Bd 2	II 119
21-03-1783	GN Bd 2	II 120
01-04-1783	GN Bd 2	II 122
03-04-1783	GN Bd 2	II 123
11-04-1783	GN Bd 2	II 124
13-04-1783	GN Bd 2	II 125
17-04-1783	GN Bd 2	II 126
23-04-1783	GN Bd 3	II 201
25-04-1783	GN Bd 2	II 127
25-04-1783	GN Bd 3	II 202
26-04-1783	GN Bd 3	II 203
02-05-1783	GN Bd 2	II 129
09-05-1783	GN Bd 2	II 130
13-05-1783	GN Bd 2	II 131
15-05-1783	GN Bd 2	II 132
30-05-1783	GN Bd 2	II 134
04-06-1783	GN Bd 2	II 135
05-06-1783	GN Bd 2	II 136
09-06-1783	GN Bd 2	II 137
10-06-1783	GN Bd 2	II 138
...-06-1783	GN Bd 2	II 139
13-06-1783	GN Bd 2	II 140
15-06-1783	GN Bd 2	II 141
19-06-1783	GN Bd 2	II 142
27-06-1783	GN Bd 2	II 143
07-07-1783	GN Bd 2	II 144
15-07-1783	GN Bd 2	II 145
18-07-1783	GN Bd 2	II 146
22-07-1783	GN Bd 2	II 147
24-07-1783	GN Bd 2	II 148
01-08-1783	GN Bd 2	II 149
04-08-1783	GN Bd 2	II 150
05-08-1783	GN Bd 2	II 151
08-08-1783	GN Bd 2	II 152
10-08-1783	GN Bd 2	II 153
15-08-1783	GN Bd 2	II 154
21-08-1783	GN Bd 2	II 155
27-08-1783	GN Bd 2	II 156
30-08-1783	GN Bd 2	II 157
30-08-1783	GN Bd 2	II 158
08-09-1783	GN Bd 2	II 159
...-09-1783	GN Bd 2	II 160
16-09-1783	GN Bd 2	II 161
22-09-1783	GN Bd 2	II 162
25+ss-09-1783	GN Bd 2	II 163
29-09-1783	GN Bd 2	II 164
03-10-1783	GN Bd 2	II 165
05-10-1783	GN Bd 2	II 166
14-10-1783	GN Bd 2	II 167
16-10-1783	GN Bd 2	II 168
20-10-1783	GN Bd 2	II 169
24-10-1783	GN Bd 2	II 170
25-10-1783	GN Bd 2	II 171
07-11-1783	GN Bd 2	II 172
10-11-1783	GN Bd 2	II 174

14-11-1783	GN Bd 2	II 175
17-11-1783	GN Bd 2	II 176
21-11-1783	GN Bd 2	II 177
25-11-1783	GN Kp 25	IV 116
02-12-1783	GN Bd 2	II 178
03-12-1783	GN Bd 2	II 179
08-12-1783	GN Bd 2	II 180
16-12-1783	GN Bd 2	II 181
18-12-1783	GN Bd 2	II 182
22-12-1783	GN Bd 2	II 183
30-12-1783	GN Bd 2	II 184
02-01-1784	GN Bd 3	II 185
02-01-1784	GN Bd 3	II 186
06-01-1784	GN Bd 3	II 187
26-01-1784	GN Bd 3	II 189
28-01-1784	GN Bd 2	II 104
30-01-1784	GN Bd 2	II 105
31-01-1784	GN Bd 2	II 106
02-02-1784	GN Bd 3	II 190
09-02-1784	GN Bd 3	II 191
...-02-1784	GN Bd 3	II 192
16-02-1784	GN Bd 3	II 193
23-02-1784	GN Bd 3	II 194
05-03-1784	GN Bd 3	II 195
23-03-1784	GN Bd 3	II 196
02-04-1784	GN Bd 3	II 198
02-04-1784	GN Bd 3	II 199
14-04-1784	GN Bd 3	II 200
04-05-1784	GN Bd 3	II 204
07-05-1784	GN Bd 3	II 205
18-05-1784	GN Bd 3	II 206
24-05-1784	GN Bd 3	II 207
24-05-1784	GN Bd 3	II 208
01-06-1784	GN Bd 3	II 209
04-06-1784	GN Bd 3	II 210
10-06-1784	GN Bd 3	II 211
15-06-1784	GN Bd 3	II 212
17-06-1784	GN Bd 3	II 213
22-06-1784	GN Bd 3	II 214
28-06-1784	GN Bd 3	II 215
15-07-1784	BN 1155	IV 117
...-07-1784	BN 1155	IV 118
18-07-17...	GN Kp 17	I 96
22-07-1784	GN Bd 3	II 216
25-07-1784	GN Bd 3	II 217
30-07-1784	GN Bd 3	II 218
03-08-1784	GN Bd 3	II 219
05-08-1784	GN Bd 3	II 220
07-08-1784	GN Bd 3	II 221
10-08-1784	GN Bd 3	II 222
15-08-1784	GN Bd 3	II 223
22-08-1784	GN Bd 3	II 224
29-08-1784	GN Bd 3	II 225
03-09-1784	GN Bd 3	II 226
12-09-1784	GN Bd 3	II 227
21-09-1784	GN Bd 3	II 228
30-09-1784	GN Bd 3	II 229
05-10-1784	GN Bd 3	II 230
12-10-1784	GN Bd 3	II 231
14-10-1784	GN Bd 3	II 232
22-10-1784	GN Bd 3	II 233
16-11-1784	GN Bd 3	II 235
19-11-1784	GN Bd 3	II 236
20-11-1784	GN Bd 3	II 237
23-11-1784	GN Bd 3	II 238
26-11-1784	GN Bd 3	II 239
30-11-1784	GN Bd 3	II 240
03-12-1784	GN Bd 3	II 241

05-12-1784	GN Bd 3	II 242
10-12-1784	GN Bd 3	II 243
20-12-1784	GN Bd 3	II 244
24-12-1784	GN Bd 3	II 245
31-12-1784	GN Bd 3	II 246
04-01-1785	GN Bd 3	III 1
07-01-1785	GN Bd 3	III 2
08-01-1785	GN Bd 3	III 3
17-01-1785	GN Bd 3	III 4
21-01-1785	GN Bd 3	III 5
22-01-1785	GN Bd 3	III 6
23+24-01-1785	GN Bd 3	III 7
01-02-1785	GN Bd 3	III 8
03-02-1785	GN Bd 3	III 9
07-02-1785	GN Bd 3	III 10
...-02-1785	GN Bd 3	III 11
15-02-1785	GN Bd 3	III 12
17-02-1785	GN Bd 3	III 13
22-02-1785	GN Bd 3	III 14
24-02-1785	GN Bd 3	III 15
08-03-1785	GN Bd 3	III 16
11-03-1785	GN Bd 3	III 17
14-03-1785	GN Bd 3	III 18
18-03-1785	GN Bd 3	III 19
22-03-1785	GN Bd 3	III 20
25-03-1785	GN Bd 3	III 21
28-03-1785	GN Bd 3	III 22
01-04-1785	GN Bd 3	III 23
08-04-1785	GN Bd 3	III 24
11-04-1785	GN Bd 3	III 25
15-04-1785	GN Bd 3	III 26
19-04-1785	GN Bd 3	III 27
22-04-1785	GN Bd 3	III 28
01-05-1785	GN Bd 3	III 30
03-05-1785	GN Bd 3	III 31
04-05-1785	GN Bd 3	III 32
05-05-1785	GN Bd 3	III 33
07-05-1785	GN Bd 3	III 34
09-05-1785	GN Bd 3	III 35
11-05-1785	GN Bd 3	III 36
17-05-1785	GN Bd 3	III 37
18-05-1785	GN Bd 3	III 38
20-05-1785	GN Bd 3	III 39
24-05-1785	GN Bd 3	III 40
27-05-1785	GN Bd 3	III 41
31-05-1785	GN Bd 3	III 42
02-06-1785	GN Bd 3	III 44
09-06-1785	GN Bd 3	III 45
13-06-1785	GN Bd 3	III 46
16-06-1785	GN Bd 3	III 47
20-06-1785	GN Bd 3	III 48
24-06-1785	GN Bd 3	III 49
26-06-1785	GN Bd 3	III 50
26-06-1785	GN Bd 3	III 51
04+05-07-1785	GN Bd 3	III 52
11-07-1785	GN Bd 3	III 53
13-07-1785	GN Bd 3	III 54
19-07-1785	GN Bd 3	III 55
22-07-1785	GN Bd 3	III 56
28-07-1785	GN Bd 3	III 57
01-08-1785	GN Bd 3	III 58
05-08-1785	GN Bd 3	III 59
12-08-1785	GN Bd 3	III 60
...-11-1785	GN Bd 3	III 61
02-12-1785	GN Bd 3	III 62
06-12-1785	GN Bd 3	III 63
09-12-1785	GN Bd 3	III 64
13-12-1785	GN Bd 3	III 65

16-12-1785	GN Bd 3	III 66
20-12-1785	GN Bd 3	III 67
23-12-1785	GN Bd 3	III 68
27-12-1785	GN Bd 3	III 69
30-12-1785	GN Bd 3	III 70
03-01-1786	GN Bd 4	III 71
05-01-1786	GN Bd 4	III 72
13-01-1786	GN Bd 4	III 73
17-01-1786	GN Bd 4	III 74
20-01-1786	GN Bd 4	III 75
24-01-1786	GN Bd 4	III 76
26-01-1786	GN Bd 4	III 77
31-01-1786	GN Bd 4	III 78
06-02-1786	GN Bd 4	III 79
10-02-1786	GN Bd 4	III 80
13-02-1786	GN Bd 4	III 81
17-02-1786	GN Bd 4	III 82
21-02-1786	GN Bd 4	III 83
24-02-1786	GN Bd 4	III 84
02-03-1786	GN Bd 4	III 85
13-03-1786	GN Bd 4	III 86
16-03-1786	GN Bd 4	III 87
21-03-1786	GN Bd 4	III 88
24-03-1786	GN Bd 4	III 89
30-03-1786	GN Bd 4	III 90
02-04-1786	GN Bd 4	III 91
07-04-1786	GN Bd 4	III 92
14-04-1786	GN Bd 4	III 93
20-04-1786	GN Bd 4	III 94
27-04-1786	GN Bd 4	III 95
01-05-1786	GN Bd 4	III 96
02-05-1786	GN Bd 4	III 97
05-05-1786	GN Bd 4	III 98
08-05-1786	GN Bd 4	III 99
11-05-1786	GN Bd 4	III 100
13-05-1786	GN Bd 4	III 101
18-05-1786	GN Bd 4	III 102
22-05-1786	GN Bd 4	III 103
24-05-1786	GN Bd 4	III 104
28-05-1786	GN Bd 4	III 105
04-06-1786	GN Bd 4	III 106
08-06-1786	GN Bd 4	III 107
11-06-1786	GN Bd 4	III 108
15-06-1786	GN Bd 4	III 109
20-06-1786	GN Bd 4	III 110
23-06-1786	GN Bd 4	III 111
25-06-1786	GN Bd 4	III 112
04-07-1786	GN Bd 4	III 113
07-07-1786	GN Bd 4	III 114
09-07-1786	GN Bd 4	III 115
13-07-1786	GN Bd 4	III 116
17-07-1786	GN Bd 4	III 117
20-07-1786	GN Bd 4	III 118
23+24-07-1786	GN Bd 4	III 119
28-07-1786	GN Bd 4	III 120
01-08-1786	GN Bd 4	III 121
04-08-1786	GN Bd 4	III 122
07-08-1786	GN Bd 4	III 123
11-08-1786	GN Bd 4	III 124
13-08-1786	GN Bd 4	III 125
20-08-1786	GN Bd 4	III 126
22-08-1786	GN Bd 4	III 127
25-08-1786	GN Bd 4	III 128
28-08-1786	GN Bd 4	III 129
01-09-1786	GN Bd 4	III 130
04-09-1786	GN Bd 4	III 131
07-09-1786	GN Bd 4	III 132
11-09-1786	GN Bd 4	III 133

21-09-1786	GN Bd 4	III 134
26-09-1786	GN Bd 4	III 135
03-10-1786	GN Bd 4	III 136
06-10-1786	GN Bd 4	III 137
09-10-1786	GN Bd 4	III 138
16-10-1786	GN Bd 4	III 139
20-10-1786	GN Bd 4	III 140
27-10-1786	GN Bd 4	III 141
31-10-1786	GN Bd 4	III 142
03-11-1786	GN Bd 4	III 143
10-11-1786	GN Bd 4	III 144
13-11-1786	GN Bd 4	III 145
17-11-1786	GN Bd 4	III 146
20-11-1786	GN Bd 4	III 147
22-11-1786	GN Bd 4	III 148
30-11-1786	GN Bd 4	III 149
04-12-1786	GN Bd 4	III 150
07-12-1786	GN Bd 4	III 151
12-12-1786	GN Bd 4	III 152
15-12-1786	GN Bd 4	III 153
18-12-1786	GN Bd 4	III 154
25-12-1786	GN Bd 4	III 155
29-12-1786	GN Bd 4	III 156
04-01-1787	GN Kp 26	IV 119
12-01-1787	GN Kp 26	IV 120
16-01-1787	GN Kp 26	IV 121
19-01-1787	GN Kp 26	IV 122
26-01-1787	GN Kp 26	IV 123
29-01-1787	GN Kp 27	IV 124
05-02-1787	GN Kp 26	IV 125
09-02-1787	GN Kp 26	IV 126
11-02-1787	GN Kp 27	IV 127
15-02-1787	GN Kp 26	IV 128
27-02-1787	GN Kp 25	IV 129
16-03-1787	GN Kp 26	IV 130
19-03-1787	GN Kp 26	IV 131
27-03-1787	GN Kp 26	IV 132
02+03-04-1787	GN Kp 26	IV 133
06-04-1787	GN Kp 26	IV 134
20-04-1787	GN Kp 26	IV 135
27-04-17...	?	IV 136
03-05-1787	GN Kp 26	IV 137
10-05-17...	GN Kp 27	IV 138
15-05-1787	GN Kp 26	IV 139
18-05-1787	GN Kp 26	IV 140
22-05-1787	GN Kp 26	IV 141
27-05-1787	GN Kp 26	IV 142
31-05-1787	GN Kp 26	IV 143
04-06-1787	GN Kp 26	IV 144
08-06-1787	GN Kp 26	IV 145
11-06-1787	GN Kp 26	IV 146
14-06-1787	GN Kp 26	IV 147
17-06-1787	GN Kp 26	IV 148
21-06-1787	GN Kp 26	IV 149
28-06-1787	GN Kp 26	IV 150
02-07-1787	GN Kp 26	IV 151
09-07-17...	GN Kp 27	IV 152
16-07-1787	GN Kp 26	IV 153
23-07-1787	GN Kp 26	IV 154
27-07-1787	GN Kp 26	IV 155
30-07-1787	GN Kp 26	IV 156
02-08-1787	GN Kp 26	IV 157
06-08-1787	GN Kp 26	IV 158
10-08-1787	GN Kp 26	IV 159
16-08-1787	GN Kp 26	IV 160
21-08-1787	GN Kp 26	IV 161
23-08-1787	GN Kp 26	IV 162
28-08-1787	GN Kp 26	IV 163

02-09-1787	GN Kp 26	IV 164
03-09-1787	GN Kp 26	IV 165
07-09-1787	GN Kp 26	IV 166
18-09-1787	Dortmund	IV 167
22-09-1787	GN Kp 26	IV 168
25-09-1787	GN Kp 26	IV 169
30-09-1787	GN Kp 26	IV 170
06-10-1787	GN Kp 26	IV 171
15-10-1787	GN Kp 26	IV 172
22-10-1787	GN Kp 26	IV 173
26-10-1787	GN Kp 26	IV 174
29-10-1787	GN Kp 26	IV 175
01-11-1787	GN Kp 26	IV 176
09-11-1787	GN Kp 26	IV 177
12-11-1787	GN Kp 26	IV 178
15-11-1787	GN Kp 26	IV 179
19-11-1787	GN Kp 26	IV 180
...-11-1787	BN 1161	IV 181
23-11-17...	GN Kp 27	IV 182
26-11-1787	GN Kp 26	IV 183
30-11-1787	GN Kp 26	IV 184
04-12-1787	GN Kp 26	IV 185
11-12-1787	GN Kp 26	IV 186
14-12-1787	GN Kp 26	IV 187
20-12-1787	GN Kp 26	IV 188
24-12-1787	GN Kp 26	IV 189
28-12-17...	GN Kp 27	IV 190
31-12-1787	GN Kp 26	IV 191
14-04-1788	GN Kp 36	IV 192
21-05-1788	GN Kp 36	IV 193
30-05-1788	GN Kp 36	IV 194
01-06-1788	GN Kp 36	IV 195
09-06-17...	GN Kp 27	IV 196
12-06-17...	GN Kp 27	IV 197
08-09-1788	GN Kp 36	IV 198
11-09-1788	GN Kp 36	IV 199
15-09-1788	GN Kp 36	IV 200
23-09-1788	GN Kp 36	IV 201
02-10-1788	GN Kp 36	IV 202
06-10-1788	GN Kp 36	IV 203
10-10-1788	GN Kp 36	IV 204
13-10-1788	GN Kp 36	IV 205
06-11-1788	GN Kp 36	IV 206
10-11-1788	GN Kp 36	IV 207
14-11-1788	GN Kp 36	IV 208
21-11-1788	GN Kp 36	IV 209
23-11-1788	GN Kp 36	IV 210
01-12-1788	GN Kp 36	IV 211
05-12-1788	GN Kp 36	IV 212
08-12-1788	GN Kp 36	IV 213
15-12-1788	GN Kp 36	IV 214
18-12-1788	GN Kp 36	IV 215
26-12-1788	GN Kp 36	IV 216
02-01-1789	GN Bd 5	III 158
05-01-1789	GN Bd 5	III 159
09-01-1789	GN Bd 5	III 160
12-01-1789	GN Bd 5	III 161
15-01-1789	GN Bd 5	III 162
19-01-1789	GN Bd 5	III 163
26-01-1789	GN Bd 5	III 164
30-01-1789	GN Bd 5	III 165
03-02-1789	GN Bd 5	III 166
06-02-1789	GN Bd 5	III 167
09-02-1789	GN Bd 5	III 168
16-02-1789	GN Bd 5	III 169
19+20-02-1789	GN Bd 5	III 170
24-02-1789	GN Bd 5	III 171
27-02-1789	GN Bd 5	III 172

03-03-1789	GN Bd 5	III 173
06-03-1789	GN Bd 5	III 174
13-03-1789	GN Bd 5	III 175
20-03-1789	GN Bd 5	III 176
24-03-1789	GN Bd 5	III 177
27-03-1789	GN Bd 5	III 178
03-04-1789	GN Bd 5	III 179
07-04-1789	GN Bd 5	III 180
12-04-1789	GN Bd 5	III 181
17-04-1789	GN Bd 5	III 182
21-04-1789	GN Bd 5	III 183
24-04-1789	GN Bd 5	III 184
28-04-1789	GN Bd 5	III 185
01-05-1789	GN Bd 5	III 186
08-05-1789	GN Bd 5	III 187
12-05-1789	GN Bd 5	III 188
15-05-1789	GN Kp 17	I 98
15-05-1789	GN Bd 5	III 189
21-05-1789	GN Bd 5	III 190
25-05-1789	GN Kp 17	I 99
25-05-1789	GN Bd 5	III 191
01-06-1789	GN Bd 5	III 199
02-06-1789	GN Bd 5	III 192
08-06-1789	GN Bd 5	III 193
15-06-1789	GN Bd 5	III 194
19-06-1789	GN Bd 5	III 195
23-06-1789	GN Bd 5	III 196
25-06-1789	GN Bd 5	III 197
30-06-1789	GN Bd 5	III 198
02-07-1789	GN Bd 5	III 200
07-07-1789	GN Bd 5	III 201
10-07-1789	GN Bd 5	III 202
14-07-1789	GN Bd 5	III 203
16-07-1789	GN Bd 5	III 204
23-07-1789	GN Bd 5	III 205
28-07-1789	GN Bd 5	III 206
30-07-1789	GN Bd 5	III 207
07-08-1789	GN Bd 5	III 208
14-08-1789	GN Bd 5	III 209
21-08-1789	GN Bd 5	III 210
24-08-1789	GN Bd 5	III 211
28-08-1789	GN Bd 5	III 212
31-08-1789	GN Bd 5	III 213
03-09-1789	GN Bd 5	III 214
07-09-1789	GN Bd 5	III 215
11-09-1789	GN Bd 5	III 216
14-09-1789	GN Bd 5	III 217
18-09-1789	GN Bd 5	III 218
20-09-1789	GN Bd 5	III 219
28-09-1789	GN Bd 5	III 220
01+02-10-1789	GN Bd 5	III 221
11-10-1789	GN Bd 5	III 223
16-10-1789	GN Bd 5	III 224
23-10-1789	GN Bd 5	III 225
27-10-1789	GN Bd 5	III 226
30-10-1789	GN Kp 17	I 100
30-10-1789	GN Bd 5	III 227
03-11-1789	GN Bd 5	III 228
10-11-1789	GN Bd 5	III 229
12-11-1789	GN Bd 5	III 230
16-11-1789	GN Bd 5	III 231
23-11-1789	GN Bd 5	III 232
26-11-1789	GN Bd 5	III 233
01-12-1789	GN Bd 5	III 234
11-12-1789	GN Bd 5	III 236
15-12-1789	GN Bd 5	III 237
22-12-1789	GN Bd 5	III 238
25-12-1789	GN Bd 5	III 239

29-12-1789	GN Bd 5	III 240
08-01-1790	GN Bd 5	III 241
19-01-1790	GN Bd 5	III 242
26-01-1790	GN Bd 5	III 243
02-02-1790	GN Bd 5	III 244
05-02-1790	GN Bd 5	III 245
12-02-1790	GN Bd 5	III 246
15-02-1790	GN Bd 5	III 247
19-02-1790	GN Bd 5	III 248
26-02-1790	GN Bd 5	III 249
05-03-1790	GN Bd 5	III 250
12-03-1790	GN Bd 5	III 251
19-03-1790	GN Bd 5	III 252
23-03-1790	GN Bd 5	III 253
02-04-1790	GN Bd 5	III 254
09-04-1790	GN Bd 5	III 255
09-10-1790	GN Bd 5	III 222

